

Le Survenant

GERMAINE GUÈVREMONT

ÉDITION CRITIQUE PAR YVAN G. LEPAGE



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Le Survenant

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Paul-Émile Borduas, *Écrits I* (André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe)

Arthur Buies, *Chroniques I* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Henriette Dessaulles, *Journal* (Jean-Louis Major)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et Yvette Francoli)

Jean-Charles Harvey, *les Demi-civilisés* (Guido Rousseau)

Albert Laberge, *la Scouine* (Paul Wyczynski)

Joseph Lenoir, *Œuvres* (John Hare et Jeanne d'Arc Lortie)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Germaine Guèvremont

Le Survenant

Édition critique

par

YVAN G. LEPAGE

Université d'Ottawa

1989

Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. « A », Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a
accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-0803-4

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1989

Bibliothèque nationale du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1989

© Les Éditions Fides pour le texte du *Survenant*.

AVANT-PROPOS

Tout compte fait, les renseignements d'ordre biographique que l'on possède sur Germaine Guèvremont sont assez limités. On pourrait croire qu'il suffit de parcourir le texte des nombreuses entrevues qu'elle a accordées, des conférences et des causeries qu'elle a données à droite et à gauche, ainsi que des ouvrages que Rita Leclerc et Renée Cimon lui ont consacrés pour connaître l'auteur du *Survenant*. Illusion. Des pans entiers de sa vie restent dans l'ombre. Timide et réservée, Germaine Guèvremont n'a confié à ses interlocuteurs que ce qu'elle a bien voulu dévoiler, sans craindre de se répéter, et l'on en est réduit à glaner ses moindres confidences, avec le sentiment de commettre chaque fois une indiscretion. De son vivant, sa famille a toujours veillé à la protéger des gens trop curieux et des importuns. Aujourd'hui qu'elle n'est plus, ses enfants n'ouvrent leur porte qu'avec d'infinies précautions, protégeant de cette façon aussi bien leur propre intimité que la mémoire de leur célèbre mère. S'il faut louer ce témoignage de respect, on peut aussi se prendre à regretter qu'ils aient du même coup élevé une enceinte autour d'elle.

Que sont devenus les manuscrits de Germaine Guèvremont, ceux du *Survenant*, de *Marie-Didace*, aussi bien que du recueil *En pleine terre* ? Où sont les épreuves ? Où se trouve le manuscrit du « Premier miel », ce livre de souvenirs d'enfance qu'elle espérait remettre à Fides quelques mois avant sa mort ? Qu'en est-il des innombrables lettres qu'elle a reçues tout au long de sa vie d'écrivain ? Que lisait-elle ? Autant de questions auxquelles il est à peu près impossible de répondre en l'état actuel de nos connaissances.

Dans ces conditions, il peut sembler prématuré d'entreprendre l'édition critique du *Survenant*. Et cependant, tout n'est pas si sombre. D'abord, Madame Louise Gentiletti, fille aînée de Germaine Guèvremont, a bien voulu me permettre d'examiner chez elle l'exemplaire du *Survenant* que sa mère avait remis au directeur littéraire des Éditions Fides, en avril 1968. Cet exemplaire de la collection « Bibliothèque canadienne-française » (tirage de 1967), corrigé de sa main, constitue son testament littéraire, et c'est lui qui sert de texte de base à la présente édition. Il faut dire, en effet, que la « version définitive » de 1974 a pris des libertés à l'égard de cet exemplaire ; elle ne saurait donc faire autorité.

Par ailleurs, comme il était chargé de préparer l'édition critique d'*À l'ombre de l'Orford*, pour la « Bibliothèque du Nouveau Monde », mon collègue Richard Giguère de l'Université de Sherbrooke a eu la bonne fortune de découvrir, dans le fonds Alfred DesRochers des Archives nationales du Québec à Sherbrooke, une dactylographie complète du *Survenant*, ainsi qu'une centaine de lettres et de billets que Germaine Guèvremont avait adressés à Alfred DesRochers, entre 1942 et 1951 (à quoi s'ajoute une lettre de 1960). Cette correspondance, totalement inédite, constitue une mine de renseignements, notamment en ce qui a trait à la genèse du *Survenant* et de *Marie-Didace*. J'y ai abondamment puisé, comme on le verra dans les pages qui suivent.

INTRODUCTION*

Esquisse biographique

C'est le dimanche 16 avril 1893 qu'est née, à Saint-Jérôme (comté de Terrebonne), Marianne Germaine Grignon, « fille de J. Joseph Grignon, avocat, [...] et de Valentine Labelle, de cette paroisse¹ ». Elle fut baptisée le lendemain, 17 avril, par l'abbé Augustin Carrière. Elle eut pour parrain Louis de Gonzague Lachaine, notaire à Saint-Jérôme, et pour marraine sa tante, Alzire Grignon, épouse du parrain.

Son grand-père, Médard Grignon (1828-1897), marié à Henriette Lalande, avait été propriétaire de l'hôtel du Peuple, auberge située rue Virginie (aujourd'hui rue du Palais), à Saint-Jérôme². Il passe pour avoir été un bon violoneux et un merveilleux conteur. Né à Saint-Jérôme le 21 juin 1863, son père, Joseph-Jérôme Grignon, était le sixième d'une famille de onze enfants. Trois d'entre eux héritèrent du talent du grand-père : Wilfrid³, Edmond (Vieux Doc)⁴ et Joseph-Jérôme. Ce dernier,

* Pour la liste des sigles et abréviations, voir p. 75.

1. Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Saint-Jérôme pour l'année 1893 (naissance-baptême n° 70).

2. Sur Saint-Jérôme, outre l'abbé Élie-J. Auclair (*Saint-Jérôme de Terrebonne*), on consultera Germaine Cornez, *Une ville naquit (Saint-Jérôme de 1821 à 1880)* et *Une ville grandit (Saint-Jérôme de 1881 à 1914)*, de même que M^{sr} Paul Labelle, *Une ville s'épanouit (Saint-Jérôme de 1914 à 1934)*.

3. Voir Pierre Rouxel, « Claude-Henri Grignon polémiste », thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1987, vol. 1, p. 74.

4. Voir les notices de Lise Gauvin, dans *DOLQ*, II, p. 428-430 et 929-930.

comme ses deux frères, du reste, passa sa vie à écrire : « Pendant plus de quarante ans, sous le pseudonyme de Nature, il donna à plusieurs journaux ses écrits sur les sujets les plus divers, d'un style soigné, méticuleux, parfois inventorié à la façon de Balzac, souvent académique⁵. » On lui doit un pamphlet en alexandrins intitulé *Un lutrin canadien*⁶, des chansons⁷ et un recueil de souvenirs d'enfance, *le Vieux temps*⁸. Cette passion de l'écriture et de la musique, il put la satisfaire parce que sa fonction de protonotaire, à Sainte-Scholastique d'abord, de 1895 à 1922, puis à Saint-Jérôme, à partir de 1922, lui laissait beaucoup de loisirs. Il mourut le 26 avril 1930. Il avait souffert de neurasthénie depuis 1926⁹, ce que Germaine Guèvremont a elle-même tenu à rappeler en 1962, avec le respect et la délicatesse qui la caractérisaient :

Son rêve était d'écrire la Vie du curé Labelle qu'il réservait pour ses jours de retraite. [...] Lorsqu'il voulut se mettre à l'œuvre, il était trop tard. À l'automne la brume est tenace et la nuit tombe comme un oiseau blessé. La brume avait dissipé son inquiétude et son étonnement [...] ¹⁰.

Cette triste fin, Germaine Guèvremont allait s'en souvenir au moment où, écrivant *Marie-Didace*, elle évoquerait la lente descente de Phonsine dans les ténèbres de la folie¹¹.

5. Germaine Guèvremont, [« Portrait de mon père, Joseph-Jérôme Grignon »], *Société royale du Canada, Présentation*, n° 16, 1961-1962, p. 96. Voir la photo de Joseph-Jérôme Grignon dans Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 11.

6. Voir la notice de Guy Champagne, dans *DOLQ*, I, p. 739.

7. Voir Suzanne Lauzon Varin, *Autour du Vieux temps de J.-J. Grignon*, p. 163-196.

8. J.-J. Grignon, *le Vieux temps*, Saint-Jérôme. Librairie Prévost, 1921, 80 p. (rééd. Suzanne Lauzon Varin, *op. cit.*, p. 11-100). Voir la notice de Monique Genuist, dans *DOLQ*, II, p. 1161. Voir aussi Jacques Gouin, « Joseph-Jérôme Grignon (1863-1930) », *Cahiers d'histoire des Pays d'en Haut*, vol. 3, n° 12, novembre 1981, p. 30-37 (avec une généalogie sommaire des Grignon et une bibliographie).

9. Jules-Édouard Prévost, « La Mort de M. Joseph Grignon », *l'Avenir du Nord*, 2 mai 1930, p. 1, et Alice Parizeau, « Germaine Guèvremont, écrivain du Québec », *la Presse* (suppl.), 3 février 1968, p. 14.

10. Germaine Guèvremont, [« Portrait de mon père, Joseph-Jérôme Grignon »], *loc. cit.*, p. 97-98.

11. La folie dans laquelle sombre Phonsine est figurée par le rêve qu'elle fait de plus en plus fréquemment de la chute dans le puits. Germaine Guèvremont était elle-même victime de cauchemars. Son amie Françoise Gaudet-Smet en a été plus d'une fois témoin, quand Germaine Guèvremont venait

Mais revenons à la jeunesse de Joseph-Jérôme Grignon. Admis au barreau en 1883, il exerça à Saint-Jérôme, où il devint rédacteur du journal *le Nord*, hebdomadaire conservateur, en 1888. L'année suivante, le 3 juin, il épousait Valentine Labelle. Ils eurent trois filles : Jeanne (1890-1978), Germaine (1891-1892)¹² et Marianne Germaine, l'auteur du *Survenant*.

Valentine Labelle (1868-1932)¹³, apparentée en lignes collatérales au curé Labelle (1833-1891)¹⁴ et à la célèbre cantatrice Albani (1847-1930)¹⁵, était elle aussi fort cultivée et elle s'adonnait volontiers à la peinture. On lui doit, entre autres, des portraits de son père Joseph Labelle¹⁶ et de sa fille Germaine¹⁷, ainsi qu'un tableau, peint en 1898, représentant la première église de Saint-Jérôme¹⁸, où Germaine fut baptisée, le 17 avril 1893.

En 1895, Joseph-Jérôme Grignon est nommé protonotaire adjoint du district judiciaire de Terrebonne, à Sainte-Scholastique, où la famille va s'installer pour près de trente ans.

passer quelques jours à Claire-Vallée. On sait, d'autre part, qu'elle a pratiquement toujours souffert de surdité ; timide et volontiers portée à se sous-estimer, elle s'accommodait toutefois fort bien de ce handicap, comme me l'ont confirmé Françoise Gaudet-Smet et Victor Barbeau. Voir André Major, « Souvenir de Germaine Guèvremont », *Digeste éclair*, vol. 5, n° 11, novembre 1968, p. 52, Alice Parizeau, article cité, p. 15, et Gabrielle Roy, « Germaine Guèvremont, 1900-1968 », *Délibérations de la Société royale du Canada*, 4^e série, t. VII, 1969, p. 77.

12. Registres de la paroisse de Saint-Jérôme pour l'année 1892 (renseignement fourni par M^{re} Paul Labelle).

13. Voir photo dans Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 30.

14. Voir Gabriel Dussault, *le Curé Labelle*, 1983, 392 p.

15. Sur Albani, née Emma Lajeunesse, voir Hélène Charbonneau, *l'Albani, sa carrière artistique et triomphale* ; Cheryl Emily MacDonald, *Emma Albani : Victorian Diva* ; Gilles Potvin, « Albani, Emma », *l'Encyclopédie du Canada*, vol. 1, p. 37 ; *id.*, *Encyclopédie de la musique au Canada*, p. 10-12.

16. Ce tableau est la propriété de Madame Gisèle Labelle-Raskin, petite-fille de Joseph Labelle et cousine germaine à la fois de Germaine Guèvremont et de M^{re} Paul Labelle, qui a eu l'extrême obligeance de m'en procurer une photographie, réalisée par Robert Raskin, fils de Madame Labelle-Raskin. — Joseph Labelle est l'un des modèles du père Didace.

17. Le portrait de Germaine Guèvremont par sa mère est reproduit dans l'ouvrage de Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 15.

18. *Ibid.*, p. 13. Construite de 1837 à 1839, cette modeste église fut démolie au début du siècle pour faire place à l'actuelle cathédrale, inaugurée en 1900. Voir photo de l'intérieur de l'ancienne église dans Germaine Cornez, *Une ville grandit*, p. [239].

Entre un père rêveur et une mère qui peint, « Manouche » (surnom de Germaine) apprend à écouter et à regarder, elle qui est née « sous le signe du feu », mais « aveugle de naissance, marquée d'une blépharo-conjonctivite aiguë¹⁹ », heureusement vite guérie, grâce aux bons soins du jeune frère de sa mère, le Dr Ludger Labelle. Ce regard, elle le porte sur tout ce qui l'entoure, à commencer par sa mère, cette femme opulente, « plus attentive à caresser sa chevelure qu'à en relever les mèches folles, du revers de ses belles mains, vivantes, sensuelles²⁰ ». La petite « Manouche » fait provision de ravissements et de souvenirs, comme Marie-Didace au contact de l'Acayenne, sa chaleureuse grand-mère.

Plus tard, devenue adulte, Germaine saurait faire revivre son enfance, dans « Le tour du village [de Sainte-Scholastique] », une série de quatre articles, publiés dans la revue *Paysana*²¹. Elle y évoque tour à tour la visite de ses cousines, au village de Sainte-Scholastique, et ses voyages à Saint-Jérôme, « où vivaient tous [ses] grands-parents » (Joseph Labelle et Dorimène Latour, du côté maternel ; Médard Grignon et Henriette Lalande, du côté paternel), ainsi que ses arrière-grands-parents Latour²². Dans le troisième article, Germaine Guèvremont se remémore les repas plantureux et les agréables soirées d'hiver qui réunissaient la parenté, au moment où se tenaient les assises criminelles. Le quatrième volet du « Tour du village » trace le portrait de Marie, la servante des Grignon.

Et vint un jour où il fallut tirer un trait sur la petite enfance, avec ce que cela représente de liberté sauvage et fiévreuse. Une étape était franchie. Septembre : la récréation est finie. Les jeux cèdent la place à la discipline scolaire, qui n'épargne aucun enfant.

Germaine Grignon commença ses études primaires vers 1899, chez les sœurs de Sainte-Croix à Sainte-Scholastique²³,

19. Germaine Guèvremont, « Le premier miel », *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. xxi.

20. Germaine Guèvremont, « À l'eau douce », *Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967, p. 74.

21. Germaine Guèvremont, « Le tour du village », *Paysana*, vol. 4, n° 3, mai 1941, p. [6] ; vol. 4, n° 4, juin 1941, p. 10 ; vol. 4, nos 5-6, juillet-août 1941, p. 10 ; vol. 6, n° 4, juin 1943, p. 14.

22. Germaine Guèvremont, « Le tour du village », [2], *Paysana*, vol. 4, n° 4, juin 1941, p. 10.

23. Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 17.

puis elle fut admise au pensionnat de Saint-Jérôme, dirigé par les sœurs de Sainte-Anne. Elle y étudia pendant trois ans, de septembre 1904 à juin 1907 ; elle passa ensuite une année (1907-1908) au pensionnat des sœurs de Sainte-Anne de Lachine²⁴, avant de partir pour Toronto, où elle étudia l'anglais et le piano pendant un an (1908-1909), au pensionnat de Loretto Abbey²⁵. À seize ans, elle mettait fin à ses études.

Alors s'ouvrit pour l'adolescente sensible une période longue, terne, peu productive, une période où l'on attend quelque chose de vague qui ne se produit pas, où l'on espère quelque prince charmant qui ne se présente jamais, une période, en somme, où tout est possible et où l'on a toutes les soifs sans pouvoir en étancher aucune. Cette période va durer cinq ans pour la jeune fille romantique qu'est alors Germaine. Enfin, à vingt ans, suivant en cela l'exemple paternel, elle sent l'impérieux besoin d'écrire et de se faire imprimer.

Les débuts sont fort modestes. Sous le pseudonyme de « Janrhève », paraît, le 11 octobre 1913, le premier article de Germaine Grignon, dans le « Coin des étudiants » du journal libéral *le Canada*. Il s'agit d'une brève lettre qui se présente sous la forme d'un sermon dans lequel est fustigé le snobisme des étudiants²⁶.

24. Je dois ces renseignements à l'obligeance de Sr Charlotte Moulin, archiviste au couvent des sœurs de Sainte-Anne, à Lachine (lettre du 6 mai 1986).

25. Renseignement dû à Sr Eleanor O'Meara, I.B.V.M., de Loretto Abbey (lettre du 22 mai 1986). Voir aussi Rita Leclerc, *op. cit.*, p. 17. En revanche, la durée de ce séjour est portée à deux ans dans l'entrevue que Germaine Guèvremont a accordée à Alice Parizeau : « Voyez-vous j'ai étudié à Toronto, oui, encore une idée originale de ma mère, et j'y étais heureuse pendant deux ans, mais je ne pourrais pas y vivre en permanence parce que j'ai besoin de mon pays et mon pays, ma terre, c'est Québec » (*la Presse*, suppl., 3 février 1968, p. 14).

26. Janrhève, [Sans titre], « Coin des étudiants », *le Canada*, samedi 11 octobre 1913, p. 9. Ce sermon, « Janrhève » en avait annoncé la publication le samedi précédent, 4 octobre 1913, dans la même chronique « Coin des étudiants », p. 9. C'est à tort, semble-t-il, que Rita Leclerc affirme (*Germaine Guèvremont*, p. 18) que Germaine Guèvremont avait signé un article dans *l'Avenir du Nord*, « vers 1912 ou 1913 », ce qui a été répété à l'envi depuis (voir Renée Cimon, Madeleine Ducrocq-Poirier, Aurélien Boivin, Yvan G. Lepage lui-même, etc.). Vérification faite, jamais elle n'a signé un article dans cet hebdomadaire libéral de Saint-Jérôme, en tout cas ni sous son nom ni sous le pseudonyme « Janrhève ». En revanche, son père y a beaucoup écrit et son cousin, Claude-Henri Grignon, y a publié son premier article, en 1916.

Tout en continuant d'habiter chez ses parents, à Sainte-Scholastique, elle collabore à la chronique « Le monde féminin » de *l'Étudiant*, journal des étudiants de l'Université Laval de Montréal²⁷, ainsi qu'à la chronique « Le royaume des femmes » de *la Patrie*²⁸. Tous ces articles trahissent un cœur avide d'affection. On y décèle beaucoup de sensiblerie et une candeur assez touchante, que les titres choisis suffisent déjà à évoquer : « Trouvé : un journal », « Un cœur passa... », « Lettre au grand-père », « Novembre ».

Victor Barbeau, qui fut étudiant à l'Université Laval de Montréal de 1913 à 1915, fut intrigué par cette inconnue qui se cachait sous un pseudonyme vaporeux. Comme il collaborait alors au *Nationaliste*, où il signait un article chaque semaine, il eut l'idée d'interviewer cette « collègue » qui écrivait dans *l'Étudiant*. Son article, intitulé « Janrhève », parut le dimanche 13 décembre 1914²⁹. Cette première rencontre, qui eut lieu dans le train Montréal-Sainte-Scholastique, devait marquer pour eux le début d'une longue amitié, soumise toutefois à des intermittences, car la vie allait souvent les séparer pour de longues périodes³⁰.

Ce bref passage à *l'Étudiant* faillit ne pas avoir de lendemain. Germaine Grignon ne reprendra la plume qu'en 1926, alors que débute sa carrière de journaliste. Entre-temps, une série d'événements allaient occuper son cœur et bouleverser son existence.

Rita Leclerc a rappelé dans quelles circonstances un « Survenant » d'origine norvégienne était entré dans la vie des Grignon, en 1914. Toute la famille fut fascinée par Benedict W.

27. On trouvera dans la bibliographie la liste des dix billets que Germaine Guèvremont fit paraître, sous le pseudonyme « Janrhève », dans *l'Étudiant*, entre le 6 février et le 4 décembre 1914. Le numéro 4/2 du 11 décembre est introuvable ; il n'y a pas moyen de savoir si elle y a publié un article. On ne trouve pas trace de « Janrhève » dans les numéros subséquents de *l'Étudiant*, qui disparut d'ailleurs le 29 janvier 1915. C'est *l'Escholier*, dirigé par Victor Barbeau et Jean Chauvin, qui lui succéda à partir du 14 octobre 1915. Sur les événements qui conduisirent à la suspension de *l'Étudiant*, voir *l'Escholier*, vol. 1, n° 3, 28 octobre 1915, p. 1.

28. *La Patrie*, 17 octobre et 28 novembre 1914.

29. Victor Barbeau, « Janrhève », *le Nationaliste*, 13 décembre 1914, p. 5.

30. Voir Germaine Guèvremont, « Jamais je n'oublierai... », *Présence de Victor Barbeau*, Montréal, 1963, p. 23-24.

(Bill) Nyson, venu à Sainte-Scholastique couvrir une affaire pour le *Star* de Montréal. Germaine sans doute plus que tous les autres. Mais Bill Nyson préféra Jeanne, la sœur aînée, qu'il épousa le 25 novembre 1915. Ce fut peut-être le premier véritable chagrin d'amour de Germaine³¹. Peu après, Bill Nyson s'enrôla et partit en Europe pour toute la durée de la guerre³². Quant à Jeanne, elle revint à la maison paternelle pour y donner naissance à des jumelles « qui à leur tour donnèrent bien du tintouin à la maisonnée³³ ».

Pour sa part, Germaine tirait un trait sur sa vie de jeune fille en épousant Hyacinthe Guèvremont. Elle avait fait sa connaissance à Ottawa, où il était fonctionnaire au Service des douanes. Le mariage eut lieu le 24 mai 1916, à Sainte-Scholastique³⁴. Le jeune couple s'installa à Ottawa, d'abord au 441 de la rue Nelson, puis, à partir du 26 avril 1918, au 86 de la rue Osgoode³⁵, toujours dans le quartier de la Côte de Sable, à l'ombre de l'église du Sacré-Cœur³⁶, où furent baptisées leurs deux premières filles, Louise et Marthe.

Cependant, Hyacinthe Guèvremont, chasseur dans l'âme³⁷, s'ennuyait de Sorel, le coin de pays où il avait vu le jour, à deux pas des îles du lac Saint-Pierre. Avec son frère

31. Voir Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 18 : « Quant à Germaine, elle trouvera en lui un magnifique échantillon de cette ensorcelante 'poussière des routes' qui lui inspirera plus tard son fameux *Survenant* ». M^{re} Paul Labelle et Francoise Gaudet-Smet corroborent ce témoignage et insistent sur l'impression durable que Bill Nyson fit sur la jeune Germaine.

32. Rita Leclerc, *op. cit.*, p. 18, n. 1. On songe au *Survenant*, mort au champ d'honneur, en 1917 (*Marie-Didace*, 2^e partie, chap. 6). Mais, contrairement au *Survenant*, Bill Nyson revint à Montréal, en 1919, et « entra au service de la *Gazette*. Il fut, par la suite, reporter au *New York Times*, puis correspondant à New York du *London Daily Express*. Après cette brillante carrière journalistique, il devait mourir à l'âge de 51 ans » (*ibid.*). Il était né à Oslo, en 1890.

33. Germaine Guèvremont, « Le tour du village », [4] *Paysana*, vol. 6, n° 4, juin 1943, p. 14.

34. Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Saint-Jérôme pour l'année 1893 : « Marianne Germaine Grignon, née le 16 avril 1893 [...] a épousé Hyacinthe Guèvremont le 24 mai 1916 dans la paroisse Ste-Scholastique. »

35. Cette adresse a depuis disparu, à la suite de l'expansion du campus de l'Université d'Ottawa.

36. Construite en 1910, détruite par le feu en 1978.

37. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine, une histoire illustrée*, p. 200.

Georges, pharmacien³⁸, Hyacinthe ouvrit une pharmacie à Sorel et il installa sa famille au 54 de la rue Charlotte³⁹. Là naîtront leurs trois derniers enfants, Jean, Lucile et Marcelle, entre 1921 et 1924.

Germaine Guèvremont a raconté le mal qu'elle eut à se faire à la plaine et aux îles de Sorel, elle qui avait passé son enfance et sa jeunesse au pied des Laurentides⁴⁰. Il fallut que se produisît un événement douloureux pour qu'elle acceptât, « sur les instances de son beau-frère, Bill Nyson⁴¹ », de devenir correspondante à Sorel de la *Gazette* de Montréal. Le 4 mars 1926, la mort emportait la petite Lucile, qui n'avait pas encore quatre ans. Elle fut inhumée le lendemain, au cimetière des Saints-Anges, à Sorel⁴². Germaine Guèvremont réussit à surmonter sa douleur grâce au travail que lui imposèrent ses fonctions de correspondante de la *Gazette* et de journaliste au *Courrier de Sorel*⁴³. Elle y prit goût, si bien qu'elle devint rédactrice de ce même hebdomadaire en 1928, poste qu'elle occupera pendant huit ans, jusqu'à la fin de son séjour sorelois. Ce dur labeur fut le meilleur remède aussi bien à son ennui qu'à l'état de dépression qui avait accompagné son deuil ; il lui permit en outre de reprendre la plume et de découvrir les charmes de Sorel et des îles, source de son œuvre future.

38. Voir la notice « Georges Guèvremont » dans *les Biographies françaises d'Amérique*, Montréal, Les Journalistes associés, 1942, p. 525. La pharmacie de Georges Guèvremont se trouvait « à l'angle des rues du Prince et Charlotte » ([Anonyme], « C'est à Sorel que Germaine Guèvremont a trouvé 'le Survenant' et 'Marie-Didace' », *la Presse*, 13 juillet 1957, p. 50).

39. Les Guèvremont devaient déménager deux fois au cours de leur séjour de quinze ans à Sorel. En 1928, ils emménagèrent au 99A de la rue Sophie (aujourd'hui rue de l'Hôtel-Dieu) ; en 1933, ils s'installèrent au 10 de la rue Georges.

40. Voir André Langevin, « Madame Germaine Guèvremont », *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 1 et 3 ; Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 20 et 22.

41. Rita Leclerc, *op. cit.*, p. 23.

42. Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Pierre de Sorel (S-26, fol. 29, V 40). Lucile était née le 17 juillet 1922 et avait été baptisée le 22 juillet (*ibid.*, B-123, fol. 206, V 39). Ces renseignements m'ont aimablement été communiqués par M^{re} Jean-Charles Leclaire, curé de la paroisse Saint-Pierre de Sorel.

43. *Le Courrier de Sorel*, hebdomadaire fondé le 15 mars 1901, fut vendu en 1962 et prit dès lors le nom de *Courrier Riviera*. Voir A. Beaulieu et J. Hamelin, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, t. IV, 1896-1910, p. 130-131. « Il nous a été impossible, précisent A. Beaulieu et J. Hamelin, de suivre l'évolution du *Courrier*, tant [...] sa collection est incomplète. » Voir aussi Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 31 et 181, n. 2.

Son frère Georges ayant quitté Sorel pour s'établir à Montréal en 1934, Hyacinthe résolut d'en faire autant. Et c'est ainsi qu'en 1935 la famille Guèvremont se fixa dans la métropole⁴⁴, aux abords du parc Lafontaine, à proximité de la Bibliothèque municipale, que Germaine Guèvremont allait fréquenter assidûment. Elle put croire un temps que le départ de Sorel mettait fin à sa carrière de journaliste. Mais la situation économique n'étant guère plus brillante à Montréal qu'ailleurs dans un monde en crise, elle dut travailler comme « sténographe et secrétaire aux Assises criminelles⁴⁵ », renouant avec le métier qu'elle avait exercé vingt-cinq ans plus tôt, à Sainte-Scholastique⁴⁶.

Germaine Guèvremont a raconté en détail dans quelles circonstances elle devint « conteuse de contes⁴⁷ », ce qui marqua le début d'une remarquable carrière littéraire. « À la suite de la mise en chômage de son mari⁴⁸ », elle chercha par tous les moyens à sa disposition à gagner un peu d'argent pour faire vivre sa famille. C'est ainsi qu'elle travailla, avec son cousin Claude-Henri Grignon, à l'adaptation radiophonique du *Déserteur*, première série des « Belles histoires des Pays d'En Haut », diffusée trois fois par semaine, à la radio de Radio-Canada, du 30 septembre 1938 au 29 avril 1939⁴⁹.

44. Rue Sherbrooke est, d'abord au 1872, puis au 1821 (mai 1936 – mai 1939), et enfin, au 1010 (mai 1939 – mai 1965). En 1965, après le décès de son mari, Germaine Guèvremont quittera le vaste logis de la rue Sherbrooke pour emménager dans l'appartement n° 1408, 1010 rue Cherrier : ce devait être sa dernière résidence (renseignements communiqués par Madame Louise Gentiletti).

45. Alice Parizeau, « Germaine Guèvremont, écrivain du Québec », *la Presse* (suppl.), 3 février 1968, p. 14. Voir aussi Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 9.

46. Voir Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 17.

47. Germaine Guèvremont, « C'est notre fête », *Paysana*, vol. 4, n° 1, mars 1941, p. 24. Voir Renée Cimon, *op. cit.*, p. [13].

48. Rita Leclerc, *op. cit.*, p. 25. – Le *Lovell's Montreal Alphabetical Directory* laisse entendre que H. Guèvremont fut sans interruption à l'emploi de la ville de Montréal (1936-1964), mais comme les renseignements que fournit cet annuaire reposent sur les déclarations des citoyens eux-mêmes, ils ne sont pas forcément à prendre au pied de la lettre.

49. Voir France Ouellet, *Répertoire numérique du fonds Claude-Henri Grignon*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1985, p. 23 ; Renée Legris, *Dictionnaire des auteurs du radio-feuilleton québécois*, p. 112 et 118-119. Voir aussi les encarts publicitaires des « Belles histoires des Pays d'En Haut » dans *Paysana*, vol. 1, n°s 9-10, novembre-décembre 1938, p. 40, et vol. 1, n° 11, janvier 1939, p. 11.

C'est chez Claude-Henri Grignon, à Sainte-Adèle, que Germaine Guèvremont fit la connaissance de Françoise Gaudet-Smet ; les deux femmes devinrent dès lors d'inséparables amies. Attachée durant trois ans à la rédaction féminine et domestique du *Journal d'agriculture*, Françoise Gaudet-Smet se trouva brusquement coupée des Québécoises, qu'elle avait si bien servies, quand le magazine ferma ses portes, en septembre 1936, après la démission de Louis-Alexandre Taschereau et la chute du gouvernement libéral. Elle songea alors à fonder sa propre revue : ce fut *Paysana*⁵⁰. Le premier numéro parut en mars 1938. Il contenait un texte de Germaine Guèvremont, au titre prémonitoire : « Les survenants⁵¹ ». Outre la plupart des contes qui devaient former le recueil *En pleine terre*, le feuilleton « Tu seras journaliste » et la chronique mensuelle « Pays-Jassettes » qu'elle signait conjointement avec Françoise Gaudet-Smet, Germaine Guèvremont publiera une trentaine d'articles et d'interviews dans *Paysana*, surtout entre mars 1938 et avril 1944, après quoi sa collaboration se relâchera, prise qu'elle sera par d'autres tâches.

La démarche qu'elle avait osé entreprendre auprès de Françoise Gaudet-Smet, « un dur après-midi de décembre [1937]⁵² », pour lui offrir ses services, avait porté fruit, au-delà même de ses espérances : un écrivain était né.

Les quelques dollars que la directrice de *Paysana* pouvait verser à son amie et collaboratrice étant bien insuffisants, Germaine Guèvremont avait dû se résigner à frapper à d'autres portes pour assurer le supplément nécessaire. En 1938, elle eut le courage de téléphoner à son vieil ami Victor Barbeau, qu'elle avait perdu de vue depuis son mariage. Il lui offrit de succéder

50. Renseignements fournis par Françoise Gaudet-Smet (entrevue du 12 août 1984). Voir aussi, de la même, « Printemps sacré », *les Cahiers Paysana*, printemps 1978, p. 1-7.

51. *Paysana*, vol. 1, n° 1, mars 1938, p. 11-12. Ce conte sera repris dans le recueil *En pleine terre*, en 1942, sous le titre « Chauffe, le poêle ! ». Il est intéressant de noter que Germaine Guèvremont paraît avoir songé à donner ce même titre « Les Survenants » au roman qu'elle préparait en 1943-1944. C'est du moins ce titre qu'on trouve dans la liste des livres « à paraître », dans le *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens*, Année 1943, Montréal, 1944, p. 95 : « Guèvremont (Germaine), *les Survenants*, roman, Montréal, les Éd. Paysana, 1944 ». Voir aussi *infra*, n. 122.

52. Germaine Guèvremont, « C'est notre fête », *Paysana*, vol. 4, n° 1, mars 1941, p. 24.

à Gérard Dagenais au poste de chef du secrétariat de la Société des écrivains canadiens, qu'il avait fondée l'année précédente⁵³. Ces fonctions, elle les occupera jusqu'en 1948⁵⁴, sous les présidences successives de Victor Barbeau (1937-1944), de M^{gr} Olivier Maurault (1944-1946) et de Jean Bruchési (1946-1955)⁵⁵. À ce titre, elle eut le privilège d'assister aux « réceptions offertes aux écrivains de passage [à Montréal], Céline, André Siegfried, Maurice Genevoix, Étienne Gilson, Marie LeFranc, Vercors, Jacques de Lacretelle⁵⁶ ». De plus, comme elle était bilingue, elle était déléguée aux assises annuelles de la *Canadian Authors' Association*, à Toronto.

Le pain quotidien ainsi assuré, Germaine Guèvremont put se livrer à la création littéraire. Après la parution d'*En pleine terre*, le 13 août 1942⁵⁷, elle écrivit successivement *le Survenant* et *Marie-Didace*.

Le succès du *Survenant*, paru en avril 1945, fut immédiat. En octobre, Germaine Guèvremont obtint le prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal⁵⁸. L'automne suivant, c'est le prestigieux prix David de la province de Québec qu'elle partageait avec Roger Lemelin et Félix Leclerc⁵⁹. Ce

53. Voir Victor Barbeau, *la Société des écrivains canadiens, ses règlements, son action ; bio-bibliographie de ses membres*, 1944, 47 p.

54. Renseignements fournis par Victor Barbeau (entrevue du 22 août 1985). Voir aussi la notice biographique consacrée à Germaine Guèvremont, dans *Vedettes (Who's Who en français)*, 2^e éd., 1958, p. 138-139.

55. *Ibid.*, p. 50-51 (« Bruchési, M^e Jean ») et 194-195 (« Maurault, M^{gr} Olivier »).

56. Germaine Guèvremont, « Jamais je n'oublierai... », *Présence de Victor Barbeau*, p. 24.

57. Voir Germaine Guèvremont, « Les petites joies d'un grand métier », texte dactylographié d'une conférence donnée en 1945, à la Bibliothèque municipale de Montréal, et conservé dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, p. 3.

58. [Anonyme], *le Droit*, 20 octobre 1945, p. 2 : « Ce prix de \$500 est accordé chaque année à l'auteur de l'ouvrage littéraire [...] qui sert davantage les intérêts supérieurs du peuple canadien-français. »

59. [Anonyme], *le Droit*, 28 septembre 1946, p. 2 : « Roger Lemelin, Germaine Guèvremont et Félix Leclerc, lauréats du prix provincial de littérature (prix David) pour la présente année. Les deux premiers ont obtenu, *ex aequo*, le premier prix (\$600 chacun) et le troisième a obtenu le second prix (\$200), pour *Au pied de la pente douce*, *le Survenant* et *Allegro* respectivement. » Voir aussi [Anonyme], « Autour et alentour. Prix David 1946 », *le Canada*, 27 septembre 1946, p. 4.

même automne 1946 paraissait l'édition française du *Survenant*, chez Plon, à Paris. Elle reçut le prix Sully-Olivier de Serres pour l'année 1947⁶⁰. C'était la consécration.

Quant à *Marie-Didace*, publié en 1947, il valut à son auteur la médaille de l'Académie canadienne-française⁶¹. Le 6 décembre 1948⁶², Germaine Guèvremont fut élue membre de cette même Académie ; elle y fut solennellement reçue le 23 avril 1949⁶³. Cette même année elle accédait au conseil de la Société des écrivains canadiens⁶⁴, après avoir été chef du secrétariat de la même Société pendant dix ans. De plus, *Marie-Didace* était à son tour édité chez Plon, avec, en guise d'introduction, un résumé du *Survenant*, pour mieux situer le lecteur.

En février 1950⁶⁵, paraissaient simultanément à Londres, New York et Toronto, les traductions anglaise (*The Monk's Reach*) et américaine (*The Outlander*) du *Survenant* et de *Marie-Didace*, en un seul volume. Les deux traductions, conçues pour des publics différents, étaient dues à Eric Sutton, qui mourut trop tôt pour voir le résultat de son œuvre⁶⁶. Sensible, sans doute, aux reproches qu'on lui avait faits à propos du dernier

60. [Anonyme], « Madame Germaine Guèvremont à l'honneur en France », *Notre temps*, 15 février 1947, p. 4 : « [...] C'est la première fois que ce prix échoit à une femme et la première fois qu'il est décerné à un écrivain étranger. [...] On compte au nombre du jury des personnalités littéraires telles que : Colette, Georges Duhamel, Édith Thomas, Frédéric Lefebvre, etc. » Voir aussi Lucien Gachon, « Le Prix Sully 1947 à la Canadienne Germaine Guèvremont et à l'Auvergnate Claude Dravaine », *la Tribune*, 2 août 1947, p. 4.

61. Voir Victor Barbeau, *l'Académie canadienne-française*, 2^e éd., Montréal, 1963, p. [79]. L'Académie décernera de nouveau sa médaille à Germaine Guèvremont, pour l'ensemble de son œuvre cette fois, le 27 mai 1953. Voir Victor Barbeau, « Germaine Guèvremont, romancière », *Notre temps*, 6 juin 1953, p. 3 (texte de l'allocation de Victor Barbeau).

62. Victor Barbeau, *l'Académie canadienne-française*, p. 22.

63. [Anonyme], « Deux nouveaux académiciens », *Notre temps*, 30 avril 1949, p. 3. Germaine Guèvremont fut présentée par le P. Gustave Lamarche, et Roger Duhamel, reçu le même jour, par Robert Charbonneau.

64. Elle y restera jusqu'en 1952. Voir *Vedettes*, 2^e éd., 1958, p. 138.

65. Voir [Anonyme], « Échos », *le Canada*, 18 février 1950, p. 6.

66. Eric Sutton mourut à l'automne 1949, ainsi que le signale Germaine Guèvremont dans sa lettre du 28 janvier 1950 à Alfred DesRochers. — Sur les différences que l'on peut noter entre ces deux traductions, on consultera Anthony Mollica, « Germaine Guevremont : from *En pleine terre* to *L'Adieu aux îles* », thèse de maîtrise, Université de Toronto, 1972, f. 80 s.

chapitre du *Survenant*, où elle levait un coin du mystère qui enveloppait son personnage central, Germaine Guèvremont avait profité de la traduction pour supprimer toute allusion au *Survenant* dans le chapitre final, où l'on passe directement de la ligne 36 à la ligne 64 :

[...] *By way of helping him out the priest spoke first.*

« *You have something you wish to say to me, Monsieur Beauchemin ?*

*Father Didace seemed to emerge from a dream. [...]*⁶⁷

En revanche, elle ne semble pas s'être résolue à en faire autant pour le texte original, aucune des rééditions du *Survenant* parues de son vivant ne comportant de modifications au chapitre final. Elle s'y résigna toutefois quelques mois avant sa mort en supprimant, dans l'exemplaire corrigé de sa main et remis à Fides en avril 1968, le texte de l'article de *l'Étoile de Québec*, auquel le curé Lebrun doit se contenter de faire une allusion.

The Outlander fut extrêmement bien reçu, tant aux États-Unis qu'au Canada anglais, ce que confirment, d'une part, les nombreux comptes rendus enthousiastes auxquels il donna lieu⁶⁸ et, surtout, le fait que cette traduction a valu à Germaine Guèvremont le prix du Gouverneur général, « *for the finest work of Fiction in the year 1950*⁶⁹ ».

L'année 1952 marque pour Germaine Guèvremont le début d'une longue et absorbante carrière de feuilletoniste, au cours de laquelle elle se consacre essentiellement à l'adaptation de son œuvre romanesque. Elle tire d'abord du *Survenant* et de *Marie-Didace* un radioroman, diffusé cinq fois par semaine durant trois ans (1952-1955), à raison de quinze minutes par

67. Germaine Guèvremont, *The Outlander* (trad. par Eric Sutton), New York, Londres, Toronto, Whittlesey House, McGraw-Hill Book Company, 1950, p. 141.

68. Voir, par exemple, Ch[arles-Émile] H[amel], « L'Accueil des États-Unis au *Survenant* », *le Canada*, 11 mars 1950, p. 3, et J[ulie] R[icher], « *The Outlander* et la critique », *Notre temps*, 6 mai 1950, p. 3. On trouvera une liste de comptes rendus de *The Outlander* dans Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 55-56.

69. Voir copie de la lettre que F. D. McDowell adressa à Germaine Guèvremont, le 23 avril 1951, pour lui annoncer la nouvelle de l'attribution de ce prix, dans Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 76. Voir aussi [Anonyme], « Les prix Gouverneur général », *le Droit*, 5 mai 1951, p. 2.

jour⁷⁰, puis un téléroman (1954-1960)⁷¹ qui connaîtra un immense succès populaire et contribuera puissamment à élever le Survenant au rang d'un mythe.

Quand ce téléroman prit fin, le 23 juin 1960, Germaine Guèvremont dut éprouver un immense soulagement. Cette œuvre l'avait accaparée durant près de six années, au point qu'elle n'avait pratiquement rien fait d'autre que de rédiger, semaine après semaine, la vingtaine de feuillets qu'exigeait chacune des émissions de son feuilleton télévisé⁷². Elle s'était bien mise à la rédaction du troisième volet de sa trilogie romanesque, après la parution de *Marie-Didace*, en août 1947, ainsi qu'il appert de trois des lettres qu'elle adressa à Alfred DesRochers, en 1948 et en 1950, mais elle ne mena pas cette œuvre à terme. La seule trace qu'on en ait est ce chapitre qu'elle publia en 1959, dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, sous le titre « Le plomb dans l'aile⁷³ ».

Élue à la Société royale du Canada à la fin de l'année 1961, elle y fut reçue, en même temps que son cousin Claude-Henri Grignon, le 14 avril 1962⁷⁴.

Le 7 juillet 1964, mourait Hyacinthe Guèvremont. Il fut inhumé à Sorel⁷⁵, sa ville natale, près de ces îles du Chenal du Moine pour lesquelles il avait toujours nourri une véritable passion de chasseur et de pêcheur, passion qu'il avait su faire

70. Voir Renée Legris, *Dictionnaire...*, p. 120, et Pierre Pagé, *Répertoire des œuvres de la littérature radiophonique québécoise, 1930-1970*, p. 329, qui précise que le texte dactylographié de ce radiroman, conservé aux archives de la station CKVL, comporte 3 165 feuillets de 21 × 35 cm et qu'il n'est pas complet. Voir aussi James Herlan, « L'adaptation radiophonique du *Survenant* : structure dramatique », *Essays on Canadian Writing*, n° 15, été 1979, p. 69-85.

71. Voir Renée Legris, *Dictionnaire...*, p. 121, et Pierre Pagé et Renée Legris, *Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision, 1952-1977*, p. 147-148.

72. Voir Jean Hamelin, « Quelques minutes avec M^{me} Guèvremont. Seul le Survenant ne sera pas au rendez-vous du 'Chenal-du-Moine' », *le Petit journal*, 6 octobre 1957, p. 79.

73. P. 69-75. Voir Jean-Pierre Duquette, « Marie-Didace », *DOLQ*, III, p. 609-610, et Julia Richer, « Le Survenant à la TV », *Lectures*, nouvelle série, vol. 1, n° 3, 9 octobre 1954, p. 17, et *Notre temps*, 9 octobre 1954, p. 3.

74. [Anonyme], « La Société royale a reçu Claude-Henri Grignon et Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 16 avril 1962, p. 6.

75. Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Pierre de Sorel (S-63, fol. 173, V 47).

partager à son épouse. Celle-ci ne lui survécut que quelques années.

Jadis, dans « Le tour du village⁷⁶ », Germaine Guèvremont avait révélé quelques-uns des souvenirs émus de son enfance « silencieuse et sensible⁷⁷ ». Cette courte autobiographie, elle s'était donné pour tâche de la reprendre et de la compléter, à la fin de sa vie⁷⁸. Mais cette tâche, elle ne put l'accomplir :

Affaiblie de santé, usée, à vrai dire, et de plus en plus inquiète aussi de ne jamais faire assez bien, elle peinait sans fin pour s'arracher quelques pages encore du récit de son enfance qu'elle aurait tellement aimé terminer avant de s'en aller. Du reste, écrire, je pense bien, ne lui fut jamais facile⁷⁹.

N'avait-elle pas cependant tout révélé d'elle-même dans son œuvre ? Marie-Didace, Phonsine, Angéline, Marie-Amanda, tous ces personnages – et le Survenant lui-même –, que sont-ils sinon des facettes de leur auteur ?

Après avoir été hospitalisée à l'Hôtel-Dieu, où elle avait subi une intervention chirurgicale sans gravité, Germaine Guèvremont fut transportée à la Villa Medica, rue Sherbrooke, pour la durée de sa convalescence. Elle y mourut brusquement, le mercredi 21 août 1968. Ses funérailles eurent lieu le samedi 24 août, à la paroisse Saint-Pierre de Sorel⁸⁰ ; elle fut inhumée aux côtés de sa fille Lucile et de son mari Hyacinthe, près des îles qu'elle avait immortalisées.

Deux mois plus tôt, cette femme comblée d'honneurs avait courageusement quitté l'hôpital pour assister à une réception organisée pour elle, à Sorel, par la Société artistique du

76. Germaine Guèvremont, « Le tour du village », *Paysana*, vol. 4, n° 3, mai 1941, p. [6] ; vol. 4, n° 4, juin 1941, p. 10 ; vol. 4, nos 5-6, juillet-août 1941, p. 10 ; vol. 6, n° 4, juin 1943, p. 14.

77. Germaine Guèvremont, « Le tour du village », [2], *Paysana*, vol. 4, n° 4, juin 1941, p. 10.

78. Germaine Guèvremont, « Le premier miel », *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. xxi.

79. Gabrielle Roy, « Germaine Guèvremont, 1900-1968 », *Délibérations de la Société royale du Canada*, 4^e série, t. VII, 1969, p. 77.

80. Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Pierre de Sorel (S-77, fol. 100, V 50). Voir A[ndré] M[ajor], « Germaine Guèvremont est morte. Un écrivain simple et fier », *le Devoir*, 23 août 1968, p. 12.

Québec⁸¹. Après cet ultime hommage, Germaine Guèvremont pouvait à son tour faire ses adieux aux Îles.

Genèse du Survenant

Lorsque, triomphante, Germaine Guèvremont annonce à Alfred DesRochers : « Aujourd'hui 7 avril 1945 'Le Survenant' paraît⁸² », elle est à la toute veille de fêter son cinquante-deuxième anniversaire de naissance et elle porte le roman depuis le 1^{er} novembre 1942, date où elle en commençait la rédaction.

On était alors au lendemain de la parution d'*En pleine terre*, recueil de contes paysans mettant en scène la plupart des personnages qu'on retrouvera dans *le Survenant* et dans *Marie-Didace*, au Chenal du Moine. Ce qui manquait à ces contes, Alfred DesRochers l'avait bien vu⁸³, c'était l'unité. Pour combler cette lacune, Alfred DesRochers incitait Germaine Guèvremont à dépasser les limites étroites du conte et à écrire une œuvre où évolueraient les mêmes personnages, dans le même cadre, certes, mais en prenant soin d'y adjoindre une unité d'action et de temps. Bref, il s'agissait de passer du conte au roman.

Pour Germaine Guèvremont, grande admiratrice des *Paysans* de Ladislav Reymont, rien ne pouvait plus aisément assurer l'unité de temps que le cycle des saisons, symbole de la vie

81. Voir Cécile Brosseau, « On rend hommage à la Fée des Îles de Sorel : Germaine Guèvremont », *la Presse*, 21 juin 1968, p. 19 : « Germaine Guèvremont a [...] quitté l'hôpital pour assister à cette fête et ne pas décevoir ses amis et ses admirateurs. Elle y retournera dès lundi [24 juin] pour finir de subir un traitement et puis elle reviendra à son paradis : les Îles de Sorel. » Le 4 juin, CBFT avait diffusé *L'Adieu aux îles*, téléthéâtre réalisé par Jean-Paul Fugère d'après un scénario de Germaine Guèvremont. Voir le texte de ce scénario en appendice à la thèse de maîtrise d'Anthony Mollica, « Germaine Guevremont : from *En pleine terre* to *L'Adieu aux Îles* », Université de Toronto, 1972. Le film fut de nouveau diffusé le 9 septembre 1968, peu de temps après la mort de Germaine Guèvremont.

82. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, 7 avril 1945, ANQ-S (P 0006).

83. Alfred DesRochers, « En pleine terre », *la Tribune*, 8 octobre 1942, p. 4.

humaine. Constamment sollicitée, par ailleurs, par l'image du jeune et beau dieu dont le passage vous distrairait un moment de votre ennui et qui comble une partie, au moins, de vos désirs les plus profonds, Germaine Guèvremont se délivrait d'une espèce d'obsession en créant le personnage du Survenant, garant de l'unité d'action du roman, mais aussi incarnation d'un phantasme et réalisation symbolique d'un rêve.

L'œuvre de Germaine Guèvremont renvoie fréquemment à l'image du Prince charmant et de la Belle au bois dormant, et il n'est pas douteux qu'on y trouve la clé du *Survenant*. Le pseudonyme même de « Janrhève », qu'elle utilise dès ses tout premiers articles, est à cet égard révélateur, surtout que dans ces billets, fort romanesques, la jeune Germaine Grignon ne cesse de déplorer sa solitude et de languir d'amour. On notera, par ailleurs, que les deux premiers contes qu'elle a publiés portent respectivement pour titre « Les survenants » et « Le départ ». Parus en mars et avril 1938, ces récits seront repris sous les titres « Chauffe, le poêle ! » et « La glace marche », dans *En pleine terre*, en 1942. Si les « survenants » désignent ici les parents et amis qui s'amènent au temps des Fêtes, et en particulier cette « survenante » qu'est Alphonsine Ladouceur, fiancée d'Amable Beauchemin, le motif de l'arrivée à l'improvisiste n'en est pas moins esquissé. Il en va de même pour le motif connexe du départ ; dans le conte, c'est le fiancé de Marie-Amanda, le navigateur Ludger Aubuchon, qui part à la fonte des glaces, comme le Survenant quittera subrepticement le Chenal du Moine dès la venue des beaux jours, dans la première version du roman, celle que publiera Germaine Guèvremont dans *Gants du ciel*, en 1943.

Avatar de Malcolm Petit de Lignéres, le Survenant est d'abord et avant tout un étranger qui fait irruption dans un monde fermé qui n'est pas le sien. Par sa seule présence, il perturbe l'univers casanier du Chenal du Moine et transforme profondément les habitudes, les mentalités et les sentiments des habitants de la petite paroisse rurale du début du siècle. Sa « tâche » accomplie, l'ange disparaît, laissant derrière lui deux cœurs brisés, celui d'Angélina, l'amoureuse déçue, et celui de Didace, le « père » abandonné. Mais ces deux personnages, le Survenant les aura surtout révélés à eux-mêmes, et on pourrait en dire autant de chacun des habitants du Chenal du Moine. Le Survenant a bouleversé l'ordre de ce monde clos et,

à l'instar de l'éphèbe énigmatique de Pier Paolo Pasolini⁸⁴, il a contribué à le purger de ses hypocrisies et de ses inhibitions.

Bien qu'apparemment étranger au monde des Beauchemin et du Chenal du Moine, le conte intitulé « Les Demoiselles Mondor », publié en mai 1941, dans *la Revue moderne*⁸⁵, n'en constitue pas moins une sorte d'ébauche extrêmement intéressante et curieuse du *Survenant*. Y sont esquissées les figures d'Angéline et du Survenant, incarnées, sur une espèce de mode humoristique, d'une part par les demoiselles Ombéline et Énervale Mondor et, d'autre part, par l'engagé « Pansu le Survenant ».

« Gros, gras, encore jeunet », Pansu n'a peut-être pas le physique de l'emploi, mais il possède déjà les qualités, les talents et l'art de la séduction qui sont l'apanage du Survenant :

Les Demoiselles boudèrent mais Pansu avait une si belle façon, il montrait une telle habileté à réparer tout ce qui s'en allait en démenche sur la ferme⁸⁶ qu'il désarma leur méfiance au bout de peu de temps. [...] Une des vieilles filles était-elle d'humeur morose ? Vite il l'engageait à sourire. Beau parleur, par son verbe charmeur il endormait le mal ou bien il portait à rire en invertissant les mots. [...] Pas un secret de la terre qu'il ne connût. Il savait tout : les vertus de l'huile de patte de bœuf, l'art de disposer le gros sel au pied des asperges après le coucher du soleil, et ceci, et cela. Et tout. À leur insu les Demoiselles se prenaient d'amour pour lui⁸⁷.

Quant à Ombéline et à Énervale, si l'on excepte le fait qu'elles « approach[ent] de la soixantaine », elles annoncent Angéline :

Sèches et ossues, jaunes de teint⁸⁸, [...] les filles à Déi Mondor avaient passé fleur depuis longtemps [...]. À cause de la dignité

84. Pier Paolo Pasolini, *Teorema (Théorème)*, film réalisé en 1968, avec Laura Betti, Terence Stamp et Massimo Girotti.

85. Vol. 22, n° 1, mai 1941, p. 9 et 36. Ce conte sera repris dans *En pleine terre*, en 1942, puis dans *Amérique française*, vol. 7, n° 4, juin-août 1949, p. 23-29. En 1954, Germaine Guèvremont en tirera un radiroman, diffusé sur les ondes de CBF (25 juillet 1954) ; l'année suivante, le même conte, dramatisé par Yves Thériault, sera donné à la télévision de Radio-Canada (13 août 1955). C'est assez dire l'importance que revêt cette œuvre aux yeux de son auteur.

86. Cf. *le Survenant*, p. 127, l. 286 s.

87. Germaine Guèvremont, « Les Demoiselles Mondor », *En pleine terre*, 1942, p. 151-152.

88. Cf. *le Survenant*, p. 119, l. 57 s.

de leur maintien et d'une réserve exagérée dans leurs relations avec le voisinage, on ne les nommait pas autrement que les Demoiselles⁸⁹.

Et, à l'instar d'Angéline, l'amour les transfigure :

Les Demoiselles, jadis austères et économes⁹⁰, s'adonnaient aux frivolités et aux risettes à tous et à chacun. [...] [Elles] étaient constamment dans les rêves. L'amour, en premier dérouté dans les vieux pays de ces cœurs déserts, avait fait du chemin et s'attardait à plaisir dans la demeure tiède⁹¹.

Pris en flagrant délit dans les bras d'une jolie « roussette », Pansu sera impitoyablement chassé par les deux sœurs outragées et trahies.

En conférant à ce personnage masculin beauté et véritable sensualité, Germaine Guèvremont le transformera totalement. Et Pansu, qui n'en est que la caricature, cédera la place au Survenant.

Déjà, Charles Jones, l'Indien du treizième épisode du feuilleton « Tu seras journaliste⁹² », annonçait, à certains égards, le personnage du Survenant. Son nom à consonance anglaise et ses origines amérindiennes lui confèrent un statut d'étranger, de « hors-caste », avec tout le pouvoir de séduction que cela implique pour les sédentaires.

Parti de Kingston, en Ontario, Charles Jones se dirige vers l'Anse-à-Pécot ; son dessein est de traverser l'Atlantique en canot. Caroline Lalande, rédactrice à « La Voix des Érables » de l'Anse-à-Pécot, est chargée de l'interviewer. Le Sauvage lui donne rendez-vous « au point du jour ». On apprendra, dans le quinzième épisode⁹³, qu'il s'est noyé au large de Gaspé et que les requins se sont disputés « le corps bronzé du jeune aventurier ».

89. Germaine Guèvremont, « Les Demoiselles Mondor », *En pleine terre*, p. 150.

90. Cf. *le Survenant*, p. 97, l. 11 s. et p. 100, l. 87 s.

91. Germaine Guèvremont, « Les Demoiselles Mondor », *En pleine terre*, p. 152 et 155. Cf. *le Survenant*, p. 124, l. 200 s.

92. Germaine Guèvremont, « Tu seras journaliste » [13], *Paysana*, vol. 3, n° 2, mai 1940, p. 24, 25 et 32.

93. *Ibid.*, vol. 3, n° 4, juillet 1940, p. 24.

Ce « corps bronzé », Caroline n'a pu l'admirer que dans une ellipse pudique, cette nuit inénarrée qui sépare la promesse de rendez-vous du rendez-vous lui-même, « au point du jour ». Cet espace vide, ce silence, a dû hanter Germaine Guèvremont. On peut présumer qu'elle s'en sera ouverte à son inspirateur, Alfred DesRochers. Trois lettres, toutes datables de l'hiver 1942-1943, montrent en effet qu'Alfred DesRochers l'aurait « mise au défi d'écrire une histoire sur ce thème : *Je m'appelle le Noir* » :

Trois jours j'ai porté sans larguer un conte dans mon cœur. À la maison d'abord. À la maison où j'officie durant la matinée. Je pèle des patates, un geste bien ordinaire, mais ce n'est pas une terrine qui repose sur mes genoux, c'est la tête d'un Sauvage qui s'appelait : le Noir. [...] Je marche sur la rue. Environnée de gens, mais seule au monde. On me nomme Mélusine. Depuis vingt ans je garde sur mes lèvres le goût de la savane et l'empreinte du Sauvage qui ne revint jamais⁹⁴...

Ce conte, qui paraîtra dans *la Revue moderne* de mars 1943, c'est le récit de cette fameuse nuit d'amour, et il s'intitule « Un sauvage ne rit pas⁹⁵ ». Charles Jones est devenu « le Noir » ou « Blackie », Johnny Giasson de son vrai nom (à la fois étranger par son prénom et d'ici par son patronyme, comme Malcolm Petit de Lignéres) et Caroline Lalande s'est transformée en la « sage Mélusine », correspondante du *News* à Sorel (comme Germaine Guèvremont avait été correspondante de la *Gazette* dans cette même ville, à partir de 1926⁹⁶).

Il appartiendra à ce double de Caroline Lalande (et de Germaine Guèvremont) de passer la nuit avec le Sauvage sur la grève de la Pointe aux Pins :

J'aimais tout de lui : j'aimais son langage rude de coureur de bois, j'aimais sa voix aux intonations rauques, et ses cheveux au vent et sa belle tête nerveuse, et le grand corps bronzé qui oscillait comme un arbre dans la tempête. [...] Il était le premier dans ma vie. Il fut le seul. Sans même s'en douter il m'avait révélée à moi-

94. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, [hiver 1942-1943 ?], ANQ-S.

95. Germaine Guèvremont, « Un sauvage ne rit pas », *la Revue moderne*, vol. 24, n° 11, mars 1943, p. 10-11.

96. Voir Germaine Guèvremont, « La découverte de Sorel en 1926 », *Paysana*, vol. 6, n° 9, novembre 1943, p. 6-7.

même. Désormais j'irais, solitaire, puisqu'il n'était plus là. J'étais marquée du signe de l'amour⁹⁷.

La dimension humoristique que Germaine Guèvremont a conférée à ce conte ne doit pas faire illusion ; elle a pour unique fonction d'en désamorcer le caractère par trop autobiographique. Nulle part ailleurs, dans l'œuvre de la romancière, ne trouve-t-on de pages aussi sensuelles. Même pas dans ce beau chapitre de ses mémoires intitulé « À l'eau douce », où elle raconte comment, subjuguée par le bel aventurier « Joli-Cœur », qui se vantait d'avoir navigué sur les sept mers du monde, la servante claudicante des Grignon, nommée ici Félicité, partit un soir avec lui⁹⁸.

Germaine Guèvremont, qu'on surnommait Manouche, avait alors six ans, et cette aventure extraordinaire l'a profondément marquée, comme une espèce de récit exemplaire, mythique. Charles Jones et Johnny Giasson sont-ils autre chose que des avatars de Joli-Cœur, et tous trois de simples croquis du Survenant ?

Plus qu'un homme, le Survenant est l'île de nostalgie, de déraison, d'inaccessible, d'inavouable – et pourtant d'humain – que chacun porte en soi. L'île perdue⁹⁹.

97. Germaine Guèvremont, « Un sauvage ne rit pas », *loc. cit.*, p. 11.

98. Germaine Guèvremont, « À l'eau douce », *Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967, p. 34, 35, 74, 76, 78, 80, 82. – En 1959, Germaine Guèvremont avait révélé à Claude Turcot le modèle dont elle s'était inspirée pour créer le personnage d'Angéline : « Dans mon village [...], il y avait une domestique qui boitait, comme Angéline. Elle s'appelait d'ailleurs Angéline. Elle avait une peau cirreuse et ne riait jamais. Mais un jour, un grand gaillard s'est amené chez nous pour y travailler. Quand Angéline l'apercevait de sa fenêtre ou au hasard d'une promenade, son visage s'illuminait. C'est à cette domestique [que j'ai] pensé quand [j'ai] créé le personnage d'Angéline. [Je] l'[ai] copiée trait pour trait, dans tous ses détails. C'était une fille renfrognée et fermée [...], une fille déjetée – c'est le mot exact. Si elle n'avait été à la merci de la peur, elle aurait suivi l'homme qu'elle aimait. Elle lui a donné tout son argent – et l'homme un jour est parti à jamais » (Claude Turcot, « Retour en arrière avec Germaine Guèvremont. 'Mon Survenant aurait pu être beatnik, lui aussi' », *le Petit journal*, 27 décembre 1959, p. 80). On reconnaît là, à peine transposée, l'histoire pitoyable de Félicité. – Sur le rôle et l'importance du personnage d'Angéline dans l'œuvre de Germaine Guèvremont, voir Catherine Rubinger, « Germaine Guèvremont et l'univers féminin », *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. xxii.

99. Germaine Guèvremont, « Au pays du Survenant », *la Revue moderne*, vol. 39, n° 1, mai 1957, p. 14.

Mais ces « survenants », s'ils répondent à l'amour de Félicité et de Mélusine, il n'en va pas ainsi du Survenant. Ce dernier quitte Angéline, qui devra se contenter de sa tendresse et de la flamme qu'il a allumée en elle. Éros¹⁰⁰ a subjugué la boiteuse, mais il a disparu avant même de la séduire et d'être pris dans les lacs de l'amour. Angéline n'a plus que ses yeux pour pleurer et le souvenir lancinant d'une passion déçue. La morale est sauve. Mais Germaine Guèvremont ne s'est-elle pas ainsi imposé une sorte d'autocensure ?

Grâce aux assez nombreuses confidences de la romancière, il ne serait pas extrêmement difficile de montrer que le personnage du Survenant est le fruit d'une synthèse complexe et ambiguë de tous les hommes qui ont réellement compté dans la vie de Germaine Guèvremont.

La figure masculine par excellence, c'est celle du père, Joseph-Jérôme Grignon, « ce bohème, ce poète, cet amant du vin et de la lumière [...] qui ne saura jamais que sa fille le suit de loin dans le sillage des nobles phalanges du Rêve...¹⁰¹ ». Enfant, la petite Germaine l'a attendu « des heures de temps devant l'auberge [de Sainte-Scholastique]¹⁰² », et elle déclarera plus tard à son amie Jeannine Bélanger que « c'est de tout ceci [l'aïeul, le grand-père et le père] et de bien davantage qu'est fait LE SURVENANT, la joie de ma joie, la chair de ma chair, le sang de mon cœur¹⁰³ ». Rien d'étonnant, dans ce cas, que Germaine Guèvremont ait senti le besoin de faire de son discours de réception à la Société royale un hommage à son père :

Enfant de la nature avant tout, il portait la nostalgie des randoonnées dans la montagne, des coups de ligne fabuleux et de la liberté [...] Mon père fut l'arbre de ma vie littéraire ; je n'en suis que l'ombrage¹⁰⁴.

100. Voir Robert Major, « *Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont », *Voix et images*, vol. 2, n° 2, décembre 1976, p. 195-208. Voir aussi Adrien Thério, « *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *Lettres québécoises*, n° 28, hiver 1982-1983, p. 25-28.

101. Germaine Guèvremont, lettre à Jeannine Bélanger, 22 mars 1945, fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, copie dactylographiée.

102. *Ibid.*

103. *Ibid.*

104. Germaine Guèvremont, [« Portrait de mon père, Joseph-Jérôme Grignon »], *Société royale du Canada, Présentation*, n° 16, 1961-1962, p. 95 et 98.

Peut-être cette part paternelle dont est constitué le Survenant permet-elle de comprendre mieux son attitude à l'égard d'Angéline, surtout quand on sait que Germaine Guèvremont s'est plus d'une fois identifiée à son héroïne, ainsi qu'à la pitoyable Phonsine, elle aussi secrètement amoureuse du Grand-dieu-des-routes¹⁰⁵ :

Plus tard, elle [Germaine Guèvremont] m'avouera que le cauchemar qu'elle attribue à Phonsine [dans *Marie-Didace*] a été longtemps sien, qu'il revient la hanter quelquefois...

« Phonsine, cette jeune femme gauche que ses beaux-parents regardent 'virer de long', c'est un peu moi ! La fragilité d'Angéline aussi¹⁰⁶ ! »

Angéline et Phonsine, doubles de Germaine Guèvremont ? On peut noter, à ce propos, que dans la mesure où le Survenant accède symboliquement au rang de fils de Didace, il devient du même coup le « beau-frère » de Phonsine et de son « double », Angéline. Tout désir amoureux est dans ces conditions virtuellement incestueux et donc interdit, et l'interdit lui-même équivaut à une amputation : Angéline boite, Phonsine est gauche et hantée par le spectre de la folie. Quant au Survenant, esclave de la bouteille, il n'est qu'un enfant non encore sevré qui fuit la femme pour partir « à la recherche de la mère perdue » :

Le Survenant est un être divisé par deux images qui appartiennent à la mère, images qui se combattent en lui : celle de la mère nourricière et protectrice symbolisée par la maison et celle de la

105. Voir, à ce propos, l'article déjà cité de Robert Major, p. 200-202. Pour sa part, Robert Charbonneau n'hésite pas à faire de « l'obscur Alphonse Ladouceur [...] le personnage central » du *Survenant* et de *Marie-Didace* (Robert Charbonneau, « Germaine Guèvremont », dans *Romanciers canadiens*, p. 50).

106. Louis Pelletier-Dlamini, « Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du *Survenant* », *Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967, p. 86. Germaine Guèvremont avait déjà fait la même confidence à Julia Richer, en 1962. À la journaliste qui lui demandait auxquels de ses personnages elle s'identifiait particulièrement, Germaine Guèvremont avait répondu : « Phonsine. Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Cette femme gauche, inquiète, c'est un peu moi qui fut [sic] toujours une timide. Angéline aussi d'ailleurs et très souvent le 'Survenant' en qui passaient mes états d'âme et dont les malheurs longtemps m'oppressèrent » ([Julia Richer], « Chez Fides. Retour du *Survenant*, le Devoir, 7 avril 1962, p. 34, et « Un retour du Survenant... c'est un peu moi, dit Germaine Guèvremont », *le Nouveau journal*, 5 mai 1962, p. III).

mère dévorante figurée par la route. Il ne sait pas que l'évasion dans l'espace est la tentation de rompre avec l'image maternelle qui domine son inconscient et qu'en même temps le départ lui restitue l'image chargée de plus de force affective dans l'isolement où il se trouve¹⁰⁷.

Nomade, « poussière de route¹⁰⁸ », le Survenant est un être toujours inassouvi, le « symbole des bonheurs inaccessibles¹⁰⁹ ».

Dans l'une des nombreuses entrevues qu'elle avait accordées à Rita Leclerc, Germaine Guèvremont reconnaissait que son beau-frère, Bill Nyson, lui avait inspiré le personnage du Survenant¹¹⁰. C'est ce même beau-frère gyrovague qui l'incitera à reprendre la plume, en 1926, et à devenir correspondante de la *Gazette* à Sorel¹¹¹. Désormais, Germaine Guèvremont allait s'ouvrir au monde des îles de Sorel et du Chenal du Moine, qu'elle apprendra à connaître et à aimer, surtout à partir de 1928, alors qu'elle devint rédactrice du *Courrier de Sorel*¹¹². Elle y resta jusqu'en 1935, année où la famille s'installa à Montréal. Là, elle renoua avec Victor Barbeau, qui l'invita à occuper le poste de chef du secrétariat de la Société des écrivains canadiens. À ce titre, elle allait entrer de plus en plus fréquemment en contact avec le poète Alfred DesRochers, directeur du service de la publicité de la *Tribune* de Sherbrooke (1930-1942) et, par-dessus tout, animateur littéraire hors pair. Il avait en effet fondé l'Association des écrivains de l'Est, afin

107. Soeur Sainte-Marie-Éleuthère, « Mythes et symboles de la mère dans le roman canadien-français », dans *Archives des lettres canadiennes*, III : le Roman, p. 201.

108. Cécile Chabot, « Cécile Chabot avec le Survenant et Germaine Guèvremont », *Paysana*, vol. 8, n° 3, mai 1945, p. 5.

109. Julia Richer, « Le Livre de la semaine. *Le Survenant* », *le Bloc*, 17 mai 1945, p. 6.

110. Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 80.

111. Voir Rita Leclerc, *op. cit.*, p. 23 ; Charles Maurel, « Entretien avec Germaine Guèvremont », *le Droit*, 1^{er} mars 1952, p. 2 ; William A. Deacon, « Germaine Guevremont. An Interview », *The Globe and Mail*, 13 avril 1946, p. 9.

112. Germaine Guèvremont, « La découverte de Sorel en 1926 », *Paysana*, vol. 6, n° 9, novembre 1943, p. 6-7. Voir aussi [Anonyme], « C'est à Sorel que Germaine Guèvremont a trouvé le Survenant et Marie-Didace », *la Presse*, 13 juillet 1957, p. 50.

de susciter une vie littéraire en Estrie, mais il n'en fréquentait pas moins les cercles littéraires de Québec et de Montréal¹¹³.

Comme bien d'autres écrivains, Germaine Guèvremont avait d'emblée reconnu en Alfred DesRochers un maître, et, bien qu'il fût son cadet – il était né en 1901 –, elle devait insensiblement lui accorder une telle confiance qu'elle finit par ne plus pouvoir se passer de ses précieux conseils. Rien de ce qu'elle écrivait ne pouvait être publié sans l'assentiment de son mentor, ainsi qu'en témoignent les nombreuses lettres qu'elle lui adressa à partir de 1942¹¹⁴.

Cette même année 1942, Alfred DesRochers avait fait paraître, à l'instigation même de Germaine Guèvremont, un compte rendu chaleureux d'*En pleine terre*¹¹⁵. Il en profitait, comme on l'a vu, pour inciter son amie à dépasser le cadre étriqué du conte et à écrire un roman. Elle se mit à l'œuvre le jour de la Toussaint. Pendant deux longues années, elle allait bâtir son roman, pièce après pièce, chapitre après chapitre, y revenant sans cesse, complètement absorbée par son univers intérieur et par la fascination que son héros exerçait sur elle.

Alfred DesRochers était un homme de contrastes : poète raffiné et cultivé, mais aussi homme de chantiers ; maître à penser, mais également « fils déchu » ; journaliste et coureur de bois. Ce nomade sacrifiait volontiers à Bacchus chez qui il puisait son inspiration. S'il existe quelque part un modèle du Survenant, c'est d'abord chez Alfred DesRochers qu'il faut sans doute le chercher. Modèle et double du Grand-dieu-des-routes, il en fut aussi l'inspirateur, le père spirituel, celui sans qui Germaine Guèvremont n'eût pu « donner la vie » :

Et vive DesRochers dans cette histoire ! Quand je pense au rôle qu'[il] a joué en la création de votre œuvre [...]. Centre et censeur de cette merveilleuse composition, DesRochers peut être assuré qu'il aura fait plus que doter la littérature canadienne d'une

113. Voir Hélène Lafrance, « La correspondance littéraire d'Alfred DesRochers », dans *À l'ombre de DesRochers*, p. 259-272 (en particulier p. 268-269).

114. Voir aussi cet autre témoignage cité dans Pierre Girouard, *Germaine Guèvremont et son œuvre cachée*, p. 21 : « J'en ai montré des tranches, j'en ai envoyé plusieurs chapitres à Alfred DesRochers, qui m'a toujours encouragée ; et c'est lui qui m'a révélé quel devait être le vrai début du *Survenant*. »

115. *La Tribune*, 8 octobre 1942, p. 4.

grande poésie ; qu'il a CRÉÉ aussi, par vous, le véritable roman canadien-français, comme genre artistique enfin constitué et fixé de main de maître¹¹⁶.

À cet éloge dithyrambique que lui adressait Jeannine Bélanger, Germaine Guèvremont répondait en confirmant le rôle éminent qu'Alfred DesRochers avait joué dans l'élaboration du *Survenant* :

A. D[esRochers] [...] connaît le livre aussi bien que moi et [...] – je mettrai ma main au feu – [il] est encore convaincu qu'il n'a pas fini de m'expliquer mes personnages¹¹⁷.

Quand on sait, par ailleurs, que la plupart des lettres que Germaine Guèvremont envoie à Alfred DesRochers portent comme appel tantôt « Cher Survenant », tantôt « Cher père Didace », on mesure mieux l'ambiguïté du personnage, à la fois modèle et père.

Ainsi donc, le Survenant, tel que l'a conçu Germaine Guèvremont, tire sa substance à la fois de Joseph-Jérôme Grignon, de Bill Nyson et d'Alfred DesRochers, ces hommes qui, d'une manière ou d'une autre, ont tour à tour véritablement compté dans la vie de la romancière : le père a marqué son enfance ; le beau-frère, sa jeunesse ; l'ami et confident, l'âge adulte. Il était dès lors tout naturel que Germaine Guèvremont pût dire du Survenant qu'il était « la chair de [sa] chair, le sang de [son] cœur¹¹⁸ », la cristallisation de ses souvenirs, aussi bien que de ses phantasmes.

Étapes de la rédaction

Le 13 août 1942 paraissait *En pleine terre*, aux Éditions Paysana. Ce recueil regroupait quatorze « Paysanneries » et

116. Lettre de Jeannine Bélanger à Germaine Guèvremont, 11 février 1945, fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, copie dactylographiée. Germaine Guèvremont reconnaîtra publiquement cette précieuse dette dans le film que Pierre Patry lui consacrera en 1959. Voir, à ce propos, outre Pierre Girouard, *op. cit.*, p. 21, Céline Légaré, « Confidences 'filmées' d'une romancière. Germaine Guèvremont doit à Balzac l'art de situer ses personnages », *la Presse*, 19 mars 1959, p. 18.

117. Lettre de Germaine Guèvremont à Jeannine Bélanger, 22 mars 1945, fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, copie dactylographiée.

118. *Ibid.*

trois « Contes », la plupart ayant d'abord été publiés dans la revue *Paysana*.

La critique, quoique fort bienveillante envers le livre, déclare Germaine Guèvremont, décida à son tour, et sans me consulter, que j'aurais dû en faire un roman. L'un, entre autres, mon excellent ami, Alfred DesRochers, alla plus loin. Il décida que je devrais écrire un roman. Et, pour dire la vérité, il m'y exhorta avec une confiance et une patience dont il ne se départit jamais envers moi¹¹⁹.

Encouragée par une critique sympathique et aiguillonnée par Alfred DesRochers, Germaine Guèvremont résolut de franchir le pas et de faire vivre « la vieille paroisse soreloise [qu'elle n'avait] fait qu'esquisser dans *En pleine terre*¹²⁰ » :

Louis Hémon et Claude-Henri Grignon avaient écrit le roman du colon, Léo-Paul Desrosiers, le roman de la traite, Ringuet, le roman des déracinés, il restait encore celui de la vieille paroisse canadienne. [...]

Quand, au Chenal du Moine, l'on se demande : Quoi c'est que Pierre-Côme Provençal va penser ? ce n'est pas simplement une rengaine, ou un effet de l'art. Pierre-Côme symbolise la stabilité. Les hommes passeront, mais la vieille paroisse demeure. C'est avec de vieilles paroisses que l'on garde un pays.

Mais qu'advient-il si un élément étranger, humain, et d'autant plus dangereux qu'il aurait autant de qualités que de défauts, soulevait dans la vieille paroisse, la poussière d'un mauvais modernisme ? C'est alors que le Survenant, cheveux au vent, avec son grand rire, s'avança sur la route, tandis que dans le lointain tintait la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne de Sorel. J'avais un sujet de roman... et l'état de grâce du romancier¹²¹.

Germaine Guèvremont se mit donc au travail le 1^{er} novembre 1942. Pendant un peu plus de deux ans elle construira petit à petit chacun des dix-neuf chapitres de son roman, comme elle avait composé les contes d'*En pleine terre*, à la manière de l'artiste peintre que fut sa mère :

119. Germaine Guèvremont, « Les petites joies d'un grand métier », texte dactylographié d'une conférence donnée en 1945, à la Bibliothèque municipale de Montréal, et conservé dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, p. 3. – Voir le compte rendu d'*En pleine terre* qu'Alfred DesRochers a publié dans *la Tribune* du 8 octobre 1942, p. 4.

120. Germaine Guèvremont, « Les petites joies d'un grand métier », *loc. cit.*, p. 7.

121. *Ibid.*, p. 7-9.

Une fois acquis l'état de grâce du romancier, ce qui demande un certain processus d'exploration intérieure, un auteur possède moins ses personnages que ceux-ci ne le possèdent [...]. Ainsi lorsque le personnage du Survenant, et d'abord celui du père Didace¹²² m'eurent habitée, j'écrivais leur histoire n'importe où. Des bouts de papier, à l'endos de feuilles de calendrier, dans la cuisine, sur la planche à repasser... car j'écris comme le peintre travaille, par petites touches. Il m'est arrivé quelquefois de quitter la table familiale soudainement, parce qu'une idée venait de se faire jour et demandait à éclore sans tarder¹²³.

Ce mode d'écriture, qui s'apparente en peinture au néo-impressionnisme, s'adapte plus parfaitement au conte et à la nouvelle qu'au roman, genre qui requiert plus de souffle. Construit « selon une juxtaposition de tableaux, qui pourraient être présentés à la façon des nouvelles d'un recueil¹²⁴ », *le Survenant* ne souffre toutefois pas trop d'un procédé qui est théoriquement étranger au roman, en raison de la concentration de l'intrigue, de la sobriété dans la narration et, par-dessus tout, de la fascination qu'exerce le personnage du Survenant sur le lecteur. Cette intensité fera quelque peu défaut à *Marie-Didace* ; c'est pourquoi le récit s'y développe avec moins de cohérence et d'harmonie.

122. Les deux chapitres du *Survenant* que Germaine Guèvremont publia dans *Gants du ciel*, en décembre 1943, sont suivis de la mention *Didace, fils de Didace*, qui semble bien avoir été le titre qu'elle songeait alors à donner au roman qu'elle préparait depuis un an. Voir aussi *supra*, n. 51.

123. Louis Pelletier-Dlamini, « Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du *Survenant* », *Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967, p. 84 (cité dans Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. [30]). Voir aussi André Langevin, « Madame Germaine Guèvremont », *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 3 : « Sa façon de travailler ? Celle du peintre qui a d'abord conçu mentalement toute l'image à exprimer et travaille ensuite son tableau par touches successives, sans se préoccuper de suivre un ordre géométrique quelconque. C'est ainsi que Madame Guèvremont a écrit le dernier chapitre du *Survenant* [lire sans doute « le chapitre XVII », celui qu'elle intitule « L'abandon » dans *Gants du ciel*] alors qu'elle n'avait pas encore terminé le premier. » – « J'ai recommencé l'agencement du *Survenant* au moins une dizaine de fois », déclarait-elle encore dans une entrevue publiée dans *la Tribune* (« Le Survenant du rêve et du souvenir... », 8 novembre 1945, p. 6). Voir enfin Catherine Rubinger, « Germaine Guèvremont et l'univers féminin », *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. xxii : « [...] ce qui intéresse [Germaine Guèvremont] surtout, ce qui l'a inspirée à commencer ses romans, ce n'était pas la vie tranquille du Chenal, mais le personnage du Survenant. Son départ surtout. J'avais besoin de savoir comment il partait pour savoir comment il arrivait », dit-elle. Elle avait besoin d'un héros qui part, qui est libéré de la terre, pour commencer son histoire. »

124. Réjean Robidoux et André Renaud, « *Le Survenant* et *Marie-Didace* », dans *le Roman canadien-français du vingtième siècle*, p. 50.

Grâce à la correspondance que Germaine Guèvremont entretenait avec Alfred DesRochers, nous pouvons suivre assez bien certaines des étapes de la rédaction du *Survenant* durant le premier semestre de l'année 1944¹²⁵. Le mardi 11 janvier 1944, elle confie :

J'écris maintenant en continuité. Il doit y avoir un autre chapitre qui vous attend à la bibliothèque, envoyé exactement ce 7 janvier. Les personnages se tassent. Le chapitre dans Gants du ciel¹²⁶ a frappé juste, il me semble. Fides¹²⁷ me fait une offre. Mais l'écriture d'abord. [...] Ainsi au sujet de Venant, j'ai du plaisir à écrire : « Parlait-il donc au diable, cet homme, pour deviner tout ce qui se passait dans la maison et jusque dans l'esprit des gens ? Alphonsine aurait été près de le croire si elle n'avait vu tomber du mackinaw de Venant une petite croix noire à laquelle un Christ d'étain usé aux entournures ne pendait plus que par une main¹²⁸. »

Tout de suite après l'ouverture vient le chapitre de la maison, celui qui vous attend là-bas : « Sur un talus, à peine une butte, reposait la maison des Beauchemin. Trapue, massive, à toiture en déclive douce et collée au fournil, à une portée de fusil de la route¹²⁹. » La date sur la grange neuve porte les chiffres de l'année précédente : 1908. Alors on a l'époque¹³⁰.

Alfred DesRochers a dû exprimer des réserves au sujet des premiers paragraphes du chapitre IV, si bien que dans une autre lettre, vraisemblablement de janvier 1944 aussi, Germaine Guèvremont lui en adressa ce qui pourrait bien être une version remaniée :

Notes-mémo

De la nécessité d'expliquer davantage Alphonsine par rapport à Venant et vice-versa. Pages à reprendre à la prochaine occasion.

125. On n'y trouve malheureusement aucune lettre de l'année 1943 ni du deuxième semestre de l'année 1944. Bien que la plupart de ces lettres ne soient pas datées, j'ai tenté un classement chronologique dont je suis naturellement seul responsable.

126. Germaine Guèvremont, « Le Survenant », *Gants du ciel*, n° 2, décembre 1943, p. 21-31.

127. Germaine Guèvremont a écrit « Fides ». Fautes d'inattention et coquilles (« développer » pour « développer », « tete » pour « tête ») se rencontrent parfois dans ses lettres ; on les a corrigées sans éprouver le besoin de les signaler.

128. Cf. *le Survenant*, p. 116, l. 198 s.

129. Cf. *ibid.*, p. 110, l. 34 s.

130. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, mardi [11 janvier 1944].

IV^e chapitre. – Le survenant resta au Chenal du Moine. Amable et Alphonsine eurent beau être vilains, l'étranger n'en prit pas ombrage : leurs remarques, leurs regards de méfiance glissaient sur lui comme des gouttes de pluie sur l'aile d'un canard. Bien davantage les allusions du père Didace à la rareté de l'ouvrage lui faisaient déplaisance. Une fois qu'il en était question de nouveau, Venant lâcha net la faux qu'il était en train d'affûter pour nettoyer de ses joncs une mare de chasse. Ses grands bras battant l'air, comme pour s'ouvrir un chemin parmi d'invisibles branchages, il bondit en face du chef de la famille. Là, ainsi que l'habile artisan, au bon moment, sait choisir la planche de pin et, d'une main sans défaillance, y développer un gabarit parfait, il sut que son heure était venue de parler ou de repartir. Et il traça de lui un portrait si fidèle et si net que le plus difficile n'aurait pu y trouver un semblant de paille.

– Écoutez, là, le père Didace, vous, pis vos semblables, prenez-moé pas pour un larron ou pour un scélérat des grands bois. J'suis pas un tueur, ni un voleur, et encore moins un tricheur. J'ai jamais vécu de la charité de personne. Partout où je passe j'ai coutume de gagner mon sel, pis le beurre pour mettre dedans. Essayez-moé, comme je vous l'ai déjà offert, moyennant asile et nourriture. Si vous avez pas satisfaction, dites-le, la route est là. De mon bord, si j'aime pas l'ordinaire, le temps de changer de hardes et je pars.

Ce parler bref, ce langage de batailleur plurent à Didace qui cependant ne voulut en rien faire voir. Il se contenta de répondre carrément :

– Reste le temps qu'il faudra !

Venant vint sur le point d'ajouter :

– En fait de marché, vous avez déjà connu pire, hé, le père ?

Mais il se tut, sachant par expérience quoiqu'encore jeune d'âge, que l'étalage d'une trop grande vaillance, une fois la bataille gagnée, est peine perdue¹³¹.

131. Elle reviendra sur cet extrait dans une autre lettre datable d'avril 1944 : « J'envoierai séparément de cette lettre, quelques pages, ce soir, pour le plaisir de savoir au plus tôt ce que vous pensez du ponce du survenant, quand il affûte la faux, et aussi du grand rire clair du survenant, le grand rire qui résonne de partout, aussi sonore que la Pèlerine – la cloche de Sainte-Anne de Sorel, – quand le temps est écho [cf. *le Survenant*, p. 105, l. 246 s.]. Pendant que j'y pense et pour que je ne l'oublie pas, Didace dit : prendre une gobe de sirop [cf. p. 213, l. 213]. Les puristes voudront y voir une francisation de « gub », mais pas moi. Prenons gobelet, gober... c'est logique et français... pas en monde. [...] Je pense au survenant [...] et je l'aime presque quand il est en train de parler avec le père Beauchemin, après avoir abandonné la faux. 'Puis, ayant pris connaissance du taillant, d'un ponce lent, sensible, humide de salive, il continua à affûter la faux.' [Cf. p. 111, l. 50 s.]. Ce n'est peut-être pas des plus beaux, mais comme dirait Didace, c'est de santé... »

Dans la marge, à gauche de ce passage, Germaine Guèvremont a ajouté à la main : *plus explicatif*. Puis, cherchant sans doute toujours un motif valable pour expliquer le départ du Survenant, elle ajoute :

Dans En pleine terre, on a vu combien le père D. était friand de procès¹³². Plutôt qu'il soit question de discours politiques, si D. emmenait V. à la cour... Le gros P. C. Provençal voit un de ses fils entraîné par le survenant. Un autre a mangé la volée de sa main. Il n'a pas dit un mot, mais il s'est juré d'avoir sa tête. Or, à la Cour, à un procès quelconque auquel Provençal est le plaignant et où tout le Chenal du Moine assiste, le juge fait demander à P. le nom du Survenant. Là, Venant se défile, parce que lui-même a reconnu ce juge de Québec. Provençal imagine que le Survenant est un bandit. Pour en savoir le court et le long, il lui fait signifier un subpoena... Venant reprendra la route. Sujet à discussions¹³³.

Alfred DesRochers a dû convaincre sans mal Germaine Guèvremont de rejeter ce scénario assez invraisemblable et fort peu honorable pour le Survenant.

Ailleurs, dans une autre lettre non datée, il est question du chapitre V :

Je vous envoie ces pages, encore que peu nombreuses. Celles d'Angéline¹³⁴ sont à déposer la lie. Elles suivront... elles suivront...

À noter : deux fois *adonner* dans ces pages : une fois dans son sens canadien¹³⁵, une fois dans son sens français¹³⁶. J'y verrai. Je réserve pour les grands mois d'été de faire sauter les copeaux de trop, comme vous dites. [...]

En tout cas, j'ai fait subir l'épreuve des cinquante premières pages à ma bonne, à une jeune fille de moyens ordinaires, à une poétesse. Les trois ont écouté plus qu'attentivement, et au bout des 50 pages, elles m'ont demandé : Et après ? [...]

132. Germaine Guèvremont, « Deux voisins plaident », *En pleine terre*, 1942, p. 65-70.

133. Suit ce commentaire : « Merci pour M[arjorie] Rawlings [*The Yearling*, 1938] dont nous reparlerons. Livre merveilleux. La première réaction, la plus naturelle, en fut une toute matérielle. Les bois qui précèdent chaque chapitre m'ont donné le goût d'en faire faire pour le mien : Un profil du Survenant [que Germaine Guèvremont a dessiné maladroitement, au crayon, à la fin de sa lettre]. Une route. Une tasse, puis une chaise, symboles de la possession. »

134. Sans doute p. 120, l. 85 s.

135. Germaine Guèvremont a ensuite supprimé cette occurrence.

136. *Le Survenant*, p. 120, l. 99 [?].

À propos de Rose-de-Lima Bibeau, j'aimerais ajouter : « Toute la part de beauté de cette humble fille semblait s'être jetée dans ses cheveux. » page 46, après « reflets de flamme¹³⁷. »

À propos de boîte-à-bois : faut-il dire ainsi, ou carreau, ou le terme français « bûcher¹³⁸ » que personne ne comprendra¹³⁹ ?

Germaine Guèvremont reviendra sur les problèmes que lui posait la structure du chapitre V :

J'ai tout un chapitre à vous envoyer au commencement de la semaine. J'ai un peu refoulé Angéline¹⁴⁰, pour qu'il y ait moins de femmes à la fois, je fais passer un peu de chasse avant. Je pense, sans trop me fier à moi, que vous l'aimerez. En tout cas, s'il était d'un autre que de moi, je le trouverais beau...¹⁴¹

Dans un remaniement ultérieur, elle dut faire passer ce « peu de chasse » dans le chapitre suivant ; les remarques sur le mot « prêle », qu'on rencontre dans cette même lettre, le laissent tout au moins supposer : « [...] ils [les gens du Chenal du Moine] ont un endroit de chasse qui s'appelle 'À la prêle'¹⁴², où c'est rempli de queue-de-renard ».

À un autre moment, Alfred DesRochers dut lui faire remarquer que le roman démarrait trop lentement, puisqu'elle jugea bon de lui répliquer :

Je ne crois pas que le départ du livre soit trop lent. D'ailleurs il est tel quel. Je n'ai pas l'intention d'accorder le livre au lecteur ; il faudra que ce soit le contraire. Que le lecteur ne s'énerve pas le poil des jambes, on a le temps. Les foin et les récoltes sont finis, on peut souffler. S'il est trop pressé, qu'il lise les short-short. N'est-ce pas ?¹⁴³

137. Cf. *ibid.*, p. 118, l. 30 s.

138. Cf. *ibid.*, p. 115, l. 185 et 187.

139. « Je crois avoir trouvé le moyen, écrit-elle ailleurs, de détasser les meubles de la maison, bien facilement : ainsi toute la partie du poêle sera reportée un peu plus loin [p. 189, l. 34 s. ?]. De même une partie de la tasse [p. 100, l. 110 s. ?] » (lettre datable d'avril 1944).

140. *Le Survenant*, p. 119, l. 57 s. [?]

141. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, [avril 1944 ?].

142. Cf. *le Survenant*, p. 134, l. 93.

143. Dans une lettre subséquente, elle revient sur ce sujet : « Je sais bien, cher Survenant, que vous ne devez pas trouver trop long le début, — et je ne parle pas pour vous quand je dis ça — puisque parti d'une short-story manquée, le texte devait atteindre 60 pages, et qu'il s'étend aujourd'hui jusqu'à Dieu sait où. Je crois que le début tel quel tient le coup » (lettre datable d'avril 1944).

Alfred DesRochers n'a sans doute pas été convaincu, lui qui formulera de nouveau ce même reproche dans le compte rendu qu'il donnera du *Survenant*¹⁴⁴.

Vers la fin du mois d'avril ou le début de mai, c'est du chapitre VII que Germaine Guèvremont entretient son correspondant :

Je vous envoie donc ces pages, cher Survenant, pour que vous les lisiez, si vous en avez le temps, avant la prochaine rencontre. Pour continuer le chapitre, D. dormira mal. En se levant au petit jour, il va avec Yeux ronds trouver les canes, dans le parc, sur la grève. Les canes curieuses suivent Z'Yeux ronds. Soudain il s'aperçoit que le canot de chasse a disparu. Il s'en va à la perche, chercher vainement dans les environs. Il revient réveiller toute la maisonnée. Là V. offrira de lui construire un canot. Didace continuera les recherches pendant quelques jours et acceptera l'offre de Venant. Bois¹⁴⁵.

En juin 1944, c'est toute une série de courtes scènes qu'elle évoque. Les unes figureront dans *le Survenant*, les autres dans *Marie-Didace*¹⁴⁶ :

Mon cahier est bourré de notes. [...] Ainsi quand le Survenant, – (pour vous donner une idée de la dernière note enregistrée) quand le Survenant bat un Provençal, les femmes demandent au père Didace d'aller l'arrêter. Mais le père Didace trouve que *son* Survenant, c'est un « maudit bon homme ». Il s'approche de lui et lui dit :

« Bats-le. Fesse à ta force. Aie pas peur. S'il te fait arrêter, je cautionnerai pour toé¹⁴⁷. »

Quand Angéline trouvera le bout de gazette avec le portrait de Venant, et sa décoration « mort au champ d'honneur », elle

144. Alfred DesRochers, « *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *la Revue populaire*, vol. 38, n° 6, juin 1945, p. 58 : « [...] pourquoi n'avoir pas, dès la première page, pratiqué ce rythme quasi hallucinant qui anime le livre depuis la scène de la veillée des Fêtes jusqu'à la fin ? » La dactylographie de ce compte rendu, avec les corrections d'Alfred DesRochers lui-même (et quelques-unes de la main de Germaine Guèvremont), se trouve dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

145. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, [avril ou mai 1944 ?].

146. Germaine Guèvremont semble avoir écrit quelques chapitres de *Marie-Didace* en même temps qu'elle se livrait à la rédaction du *Survenant*. C'est ainsi qu'elle put en publier un extrait dès juin 1945 : « Une dernière passée », *Gants du ciel*, n° 8, juin 1945, p. 41-46 [extrait du chapitre 3 de la 2^e partie].

147. Cf. *le Survenant*, p. 185, l. 575 s.

reprendra ce que disait son grand-dieu-des-routes : cherchez-moé [pas] dans les fossés, vous me trouverez pas. Je mourrai etc, etc.¹⁴⁸

Je lis la mort de Didace à ma belle-mère [...] ¹⁴⁹

Ah ! oui, comme le père Didace et le S. partent pour l'église et vont sur la route, le père D. est bourru et ne parle pas. Le S. observe qu'il y a du bosselage sur la route (Il faudra trouver un mot beaucoup plus décoratif) Pincé de voir le S. parler en termes, Didace lui répond : « Je sais pas de quoi c'est que tu veux dire. Mais si tu veux parler des bourdillons, j'vas dire comme toé, i en a en saudit ¹⁵⁰. »

Et en *post-scriptum* : « Je me relis et naturellement... il y a quelque chose à ajouter. Le P. Didace, pour montrer à V. qu'il est piqué, pourrait lui porter le respect : – J'sais pas de quoi c'est que vous voulez dire ¹⁵¹... » Cette hypothèse n'a pas été retenue.

La correspondance de Germaine Guèvremont avec Alfred DesRochers s'interrompt brusquement ¹⁵² à l'été 1944, pour ne reprendre qu'en janvier 1945, si bien que nous ne savons rien de plus sur la gestation du *Survenant*. Quand la correspondance reprend, la rédaction de l'œuvre est terminée depuis le 25 décembre 1944. Germaine Guèvremont la soumet à Victor Barbeau pour qu'il la « passe au crible ¹⁵³ », et celui-ci ne cache pas son enthousiasme. Voici ce qu'elle écrit à Alfred DesRochers, le 29 janvier 1945 :

Je vous envoie donc sous pli détaché le manuscrit ¹⁵⁴ avec quelques notes. Pour bien faire il faudrait le remettre à l'imprimeur le

148. Cf. *Marie-Didace*, 2^e partie, chapitre 6, et *le Survenant*, p. 265, l. 163 s.

149. Cf. *Marie-Didace*, 2^e partie, chapitre 3.

150. Cf. *le Survenant*, p. 148, l. 99-104.

151. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, [juin 1945 ?].

152. Du moins on ne trouve aucune lettre du deuxième semestre de l'année 1944 dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

153. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, [janvier 1945 ?].

154. Il s'agit très probablement de la dactylographie du *Survenant* conservée dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S. – Dans une lettre, qu'on peut dater de la mi-février 1945, Germaine Guèvremont écrivait à Alfred DesRochers : « Tantôt j'irai porter le texte [du *Survenant*] au Frère [Siméon, imprimeur]. Je le vois partir le cœur serré. C'est pourquoi je vous envoie l'autre [copie dactylographiée, copie carbone] qui, je l'espère, prolongera la joie, la joie du livre... et c'est pourquoi je vous demande de ne jamais le détruire... » Alfred DesRochers aura respecté la volonté de sa correspondante.

15/2/45 au plus tard. Il paraît que s'il sort trop tard au printemps, ce serait dommage. Je crois que de toutes façons il nous faudrait revoir le texte ensemble, afin de concilier vos remarques avec celles de Barbeau, les unes fort justes, d'autres douteuses. [...]

Barbeau est à relire les 60 dernières pages. Au bout de 150, il me passe la note suivante : « Votre récit est de plus en plus prenant (puis quelques remarques). Quant au reste, c'est simple, neuf, vivant, humain. » Et il me dit qu'il trouve le livre très beau. Quand il ira en France, ajoute-t-il... Je souris, naturellement. Commençons par la province de Québec. Mais je m'arrête. [...] Si vous avez une minute pour lire d'abord le dernier chapitre et me dire si l'article « fait¹⁵⁵ », je serais heureuse de le savoir. Autrement, je recommencerai. Il est bien style 1910...

Alfred DesRochers proposa certaines modifications de détail sur la copie dactylographiée conservée aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke, mais il ne paraît pas avoir trouvé à redire au sujet du chapitre final¹⁵⁶.

Dans une lettre postée le 19 février 1945, Germaine Guèvremont annonçait à Alfred DesRochers qu'elle avait porté le manuscrit du *Survenant* chez l'imprimeur le vendredi après-midi de la semaine précédente (c'est-à-dire le 16) et elle joignait à sa lettre une liste de « mots inquiétants ou surprenants », qu'elle soumettait à son appréciation. Voici cette liste¹⁵⁷ :

Mots et inquiétudes

elle « fatiguait » [p. 99, l. 84]
 Chevalet [p. 104, l. 212]
 boisson forte [p. 106, l. 271]
 couque [p. 112, l. 82 et p. 113, l. 109]
 babiche [p. 117, l. 20]
 à la rasade [p. 86, l. 65]
 ravagnard [p. 87, l. 99 et p. 283, l. 297]
 trimpe [p. 265, l. 152]
 pain sans lice (narration) [p. 155, l. 52]
 canette [p. 119, l. 68]

155. Il s'agit de l'article de l'*Étoile* de Québec ; cf. *le Survenant*, variantes du dernier chapitre.

156. Ce chapitre final du *Survenant* est certainement celui qui aura causé le plus de soucis à son auteur.

157. On trouvera entre crochets les références à la page et à la ligne de la présente édition du *Survenant*.

géraniaume (dans le dictionnaire : sarbotière est synonyme de sorbetière. Donc géraniaume : géranium) [p. 119, l. 75]

chien de soul [p. 182, l. 501 et p. 264, l. 150]

amet [p. 148, l. 97 et p. 225, l. 150]

faneau fanot ? [p. 176, l. 354, 355 et p. 183, l. 517]

voiture légère [p. 89, l. 26, etc.]

bourdillons [p. 149, l. 103 et p. 274, l. 88]

barauder [p. 220, l. 18 et p. 227, l. 205]

PORT [p. 103, l. 176]

sans ne jamais déroger ou sans jamais déroger ? page 42 [de la dactylographie] [p. 120, l. 106]

un dernier regain, page 22 [de la dactylographie]. Peut-il y avoir un dernier regain près des clôtures, après les labours ? Je le crois. [p. 99, l. 70]

Si l'on excepte la correction de « sans *ne* jamais déroger », aucun des mots de cette liste n'a été modifié. On peut en conclure qu'Alfred DesRochers a apaisé les inquiétudes de sa correspondante.

En ce qui a trait au titre à donner au roman, il semble bien que Germaine Guèvremont n'avait pas encore réussi à arrêter son choix en février 1945, puisque Jeannine Bélanger lui écrivait :

Je n'aimais pas hier soir [...] le titre d'« ANGÉLINA ». Combien je goûterais mieux, par exemple, « LE SURVENANT DU CHEVAL DU MOINE » (?) ou « LE SURVENANT DES BEAUCHEMIN », ou encore « LE SURVENANT » tout court ! Par contre, il existe bien la trilogie de MARIUS, FANNY, CÉSAR... Et votre deuxième tome s'appellera « MARIE-DIDACE ». Toutefois, c'est le Venant qui exerce la terrible influence que l'on sait sur la pauvre Angéline – elle n'était que victime, l'une des nombreuses victimes, et le véritable intérêt de l'histoire convergeant sur lui. C'est le Venant qui s'empare tour à tour des volontés de Phonsine, Amable et les autres. C'est son rire vainqueur que perpétue la Pèlerine de Sainte-Anne de Sorel. C'est sa haute silhouette qui, de la route où elle était apparue, puis où elle disparaît, dans votre livre, quand la nostalgie le reprend, a l'air d'entrer de plain-pied dans l'immortalité. C'est enfin sa grande ombre qui plane, invisible, sur la dernière scène, celle des bans du Père Didace¹⁵⁸.

158. Lettre de Jeannine Bélanger à Germaine Guèvremont, 11 février 1945, fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, copie dactylographiée.

La pertinence de ce raisonnement dut convaincre Germaine Guèvremont.

Le 16 mars, la même amie écrivait de nouveau à Germaine Guèvremont pour lui exprimer sa stupéfaction devant le nombre de fautes d'orthographe et la quantité d'anglicismes et de phrases obscures ou inélégantes qui déparaient l'exemplaire dactylographié du *Survenant* qu'elle venait d'examiner avec soin¹⁵⁹. Piquée, Germaine Guèvremont s'employa à désamorcer la critique :

Il y a certainement un malentendu quelque part. Lorsque vous avez demandé à apporter le texte avec vous, je croyais [...] que vous désiriez le lire pour le plaisir de la chose, si j'ose parler ainsi... Autrement je vous aurais dit que la copie en question n'est pas le double exact du texte soumis à l'imprimeur, et où il y a, par exemple, trois fois *dérober* en vingt lignes¹⁶⁰. Que vous ayez consacré cinq jours entiers de votre temps à l'annoter me rend extrêmement confuse, et je m'en excuse : je n'aurais jamais songé à soumettre votre amitié à pareille épreuve !

Deux correcteurs d'épreuves, l'un, homme de métier, l'autre, écrivain, se sont offerts et chargés de reviser les placards. Ils ont dû y enlever ce qui y traînait ou ce qui y manquait. C'est là besogne qui me répugne. [...]

J'ai écrit cette histoire, comme on porte un enfant, parce qu'il m'a été commandé, par un ordre secret, de donner la vie. C'est tout. Ne m'en demandez pas davantage.

Le livre paraîtra la semaine prochaine. Et il vivra. Je vous le jure. S'il faut que je me lève de mon lit pour aller le porter au baptême, à peine d'en mourir au retour, j'irai. Plus rien n'importe sauf « Le Survenant ».

Un cri en appelle un autre. Excusez celui-ci qui vient du cœur¹⁶¹.

Et le *Survenant* parut en effet, mais un peu plus tard que prévu, soit le 7 avril 1945, le samedi qui suivit la fête de Pâques.

159. Lettre de Jeannine Bélanger à Germaine Guèvremont, 16 mars 1945, fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, copie dactylographiée.

160. Plus loin, elle précise : « Il manque dans cette copie des membres de phrases, des paragraphes complets. »

161. Lettre de Germaine Guèvremont à Jeannine Bélanger, 10 [lire 20 (?)]-III-45, fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, copie dactylographiée.

Réception de l'œuvre

Édité chez Beauchemin et publié à compte d'auteur¹⁶² le *Survenant* donna lieu à un nombre considérable de comptes rendus.

On put lire le premier dès le lendemain de la parution, dans la *Patrie du dimanche*, sous la signature du Dr Adrien Plouffe¹⁶³, le futur parrain de Germaine Guèvremont quand elle entrerait à la Société royale du Canada. Il s'y montrait extrêmement favorable, allant jusqu'à écrire que le *Survenant* était « presque un chef-d'œuvre », au même titre qu'*Un homme et son péché*. Ce même enthousiasme, on le retrouve sous la plume d'Edgar-Maurice Coindreau¹⁶⁴, de Patrick M. Plunkett¹⁶⁵, de Romain Légaré¹⁶⁶ et de R. P.¹⁶⁷, pour n'en citer que quelques-uns. À ces comptes rendus élogieux, il convient d'ajouter ceux qui soulignent aussi la justesse et la saveur de la langue du *Survenant*. Citons Yvonne Le Maître¹⁶⁸, Ber-

162. Germaine Guèvremont, *Le Survenant. Roman*, Montréal, Éd. Beauchemin, 1945, 262 p. Tiré à 3 000 exemplaires.

163. Dr Adrien Plouffe, « *Le Survenant. Roman régionaliste de madame Germaine Guèvremont* », la *Patrie du dimanche*, 8 avril 1945, p. 56. Germaine Guèvremont avait dû au préalable lui transmettre un exemplaire dactylographié du *Survenant*, comme elle dit l'avoir fait pour Yvonne Le Maître, dans sa lettre du 27 mars 1945 à Alfred DesRochers : « Non, mais pensez-vous qu'Yvonne Le Maître a tout saisi, et seulement dans une trentaine de pages que je lui avais envoyées à sa demande, l'automne passé ? Je n'en avais jamais eu de nouvelle et je croyais que ça ne l'avait pas intéressée. Hier matin, V[ictor] B[arbeau] avait glissé cette coupure dans mon courrier. » La coupure dont il est question a trait à un bref article qu'Yvonne Le Maître avait consacré au *Survenant*, dans le *Travailleur* du 15 mars 1945, avant même la parution du roman ; elle en reparla de nouveau le 12 avril, puis elle publia un compte rendu plus étoffé, toujours dans le même journal du Massachusetts, le 17 mai 1945.

164. Edgar-Maurice Coindreau, *l'Œil*, vol. 5, n° 12, 15 juillet 1945, p. 29-30 (texte reproduit dans Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 21-23). Voir aussi la lettre chaleureuse que le romancier et académicien français Jacques de Lacretelle adressa à Germaine Guèvremont, le 15 mai [1945], et que reproduit Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 145-146.

165. Patrick M. Plunkett, *America*, vol. 74, n° 9, 1^{er} décembre 1945, p. 242.

166. Romain Légaré, *Culture*, vol. 6, n° 4, décembre 1945, p. 503.

167. R. P., *la Liberté et le patriote*, 22 mars 1946, p. 11.

168. Yvonne Le Maître, *le Travailleur*, 17 mai 1945, p. 1.

thelot Brunet¹⁶⁹, Louis-Philippe Gagnon¹⁷⁰, Léo-Paul Desrosiers¹⁷¹, Roger Duhamel¹⁷², André Roy¹⁷³, ainsi que Raymond Las Vergnas¹⁷⁴ et Gustave Lamarche¹⁷⁵. D'autres, tout en se montrant favorables, éprouvent toutefois le besoin d'exprimer des réserves, soit parce qu'ils déplorent certaines longueurs (Julia Richer¹⁷⁶, Alfred DesRochers lui-même¹⁷⁷ et Albert Saint-Pierre¹⁷⁸), soit qu'ils font reproche à l'auteur d'avoir levé une partie du mystère du Survenant dans le chapitre final (Émile-Charles Hamel¹⁷⁹, André Bourin¹⁸⁰ et Bruno Lafleur¹⁸¹). Quant à Guy Jasmin, s'il boude son plaisir en avril 1945¹⁸², c'est pour mieux manifester son engouement en décembre de la même année¹⁸³.

Mais ce ne sont là que quelques sourdines dans un concert d'éloges. Il aura toutefois suffi d'y ajouter deux voix discordantes pour rompre cette belle unité et pour faire naître un certain désenchantement, d'abord chez l'auteur, sensible, naturellement, à toute critique négative, puis, par une sorte de contagion, chez ceux et celles qui se sont penchés sur la vie et

169. Berthelot Brunet, *le Canada*, 21 mai 1945, p. 4.

170. Louis-Philippe Gagnon, *le Droit*, 30 juin 1945, p. 2.

171. Léo-Paul Desrosiers, *le Devoir*, 8 septembre 1945, p. 8.

172. Roger Duhamel, *l'Action nationale*, vol. 26, n° 1, septembre 1945, p. 64-68.

173. André Roy, *l'Action catholique*, 7 décembre 1945, p. 4.

174. Raymond Las Vergnas, *les Nouvelles littéraires*, 3 juin 1948, p. 6 (reproduit en partie dans *Notre temps*, 3 juillet 1948, p. 6).

175. Gustave Lamarche, *Liaison*, vol. 3, n° 25, mai 1949, p. 270-271.

176. Julia Richer, *le Bloc*, 17 mai 1945, p. 6.

177. Alfred DesRochers, *la Revue populaire*, vol. 38, n° 6, juin 1945, p. 58.

178. Albert Saint-Pierre, *Revue dominicaine*, vol. 51, n° 2, septembre 1945, p. 121-122.

179. Émile-Charles Hamel, *le Jour*, 5 mai 1945, p. 5.

180. A[ndré] B[ourin], *Paru. L'actualité littéraire*, n° 31, juin 1947, p. 22-23.

181. Bruno Lafleur, « *Le Survenant et Marie-Didace* », *Revue dominicaine*, vol. 54, n° 1, janvier 1948, p. 5-19 (en particulier p. 14).

182. Guy Jasmin, *le Canada*, 16 avril 1945, p. 5.

183. Guy Jasmin, *la Revue populaire*, vol. 38, n° 12, décembre 1945, p. 5-6.

sur l'œuvre de Germaine Guèvremont¹⁸⁴. Ces deux voix, ce sont celles de Léon Franque et de L'Illettré.

Tout en concédant que « Germaine Guèvremont sait écrire et bien écrire » et qu'elle a « le mérite de bien faire ce qu'elle fait », Léon Franque éprouve le besoin d'ajouter qu'elle écrit « avec trop de soin, avec une langue trop belle, un trop évident souci de la recherche de couleur locale, un trop sûr rythme de la cadence du phrasé pour s'en tenir à des sujets si peu neufs ».

Pourquoi ne pas faire servir un pareil talent à l'étude du temps présent ? Lorsqu'on sait si bien écrire, on ne reprend pas des thèmes usés : on va de l'avant. Et si Mme Guèvremont le veut, elle est capable de nous donner un roman, puissant celui-là, où nous laisserions la terre canadienne qui n'en peut plus d'être décrite, pour atteindre un palier supérieur de l'âme de notre temps. Ce jour-là, le roman canadien-français s'enrichira¹⁸⁵.

Ce reproche, pour impertinent qu'il soit, n'en a pas moins dû déplaire à Germaine Guèvremont ; mais c'est surtout la critique fielleuse de L'Illettré qui a dû la blesser et contribuer à faire naître en elle cette amertume dont elle parlera beaucoup plus tard, dans une conférence donnée à l'Université de Montréal :

Si je réfère à la tiédeur qui accueillit *Le Survenant* dans mon pays, ce n'est pas pour m'en rappeler l'amertume qui eut depuis de riches compensations. Il a fallu l'accueil chaleureux de l'étranger pour réchauffer cette tiédeur¹⁸⁶.

On a souvent cité le compte rendu que L'Illettré a donné du *Survenant*, mais il n'est peut-être pas inutile d'y revenir ici. Paru

184. Voir, par exemple, Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 57 s. ; Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. [17]s. ; Jean-Pierre Duquette, *Germaine Guèvremont : une route, une maison*, p. 73-74. Les faits ne justifient pourtant pas cette espèce de morosité ; André Vanasse l'a bien reconnu, lui qui écrit : « *Le Survenant* souffla comme un vent dévastateur. [...] La critique accueillit fort bien le roman. Il faut feuilleter *l'Action nationale*, le *Canada français*, *Culture* pour comprendre que, dès le début, *le Survenant* avait fait l'unanimité » (« *Le Survenant* », *DOLQ*, III, p. 953).

185. Léon Franque [pseudonyme de Roger Champoux], « Littérature et beaux-arts. *Le Survenant* », *la Presse*, 12 mai 1945, p. 30 (cité dans Rita Leclerc, *op. cit.*, p. 59-60).

186. Germaine Guèvremont, « *Le Survenant, homme ou dieu ?* », conférence donnée à l'Université de Montréal, le 24 novembre 1965 (cité dans Renée Cimon, *op. cit.*, p. [17]). Voir Robert Barberis, « Sa voix parlait au cœur » [compte rendu de cette conférence], *le Quartier latin*, 2 décembre 1965, p. 9.

d'abord dans *le Droit* du 8 juin 1945, il fut reproduit dans *l'Autorité* (9 juin) et dans *la Liberté et le patriote* (15 juin), ainsi que dans d'autres journaux, ce qui contribua à lui donner une audience qu'on peut aujourd'hui juger bien excessive, étant donné le caractère injuste de certains des propos qu'il contient.

Mme Guèvremont ne manque pas de talent, [concède d'abord L'Illettré]. Elle sait voir, elle a le sens de l'observation et ne méprise pas un réalisme de bon aloi. Elle emploie avec bonheur un vocabulaire ancien, oublié, robuste, et qui ajoute à la richesse de notre parler. Mais la trame de son roman reste lâche. Elle n'y insuffle pas suffisamment de vie. On sent, ça et là, comme des trous dans son récit. Et tout cela est bien dommage.

À noter tout de suite que l'auteur émaille son texte d'impropriétés et d'anglicismes choquants, non seulement dans le dialogue des personnages, mais dans sa propre narration. Elle écrit sans broncher : la visite *pastorale* du curé ; la *balance* des billets ; sauta au milieu de la *place* ; sortir les bons *habits* ; une cuillerée de *grêvé* ; le *convoitement* intérieur ; s'était toujours *objecté* ; sa *complexion* (sens de teint) ; pour l'amour de quelques *coppes* ; et cet incessant *neveurmagne* (*never mind*) [...] qui finit par tomber sur les nerfs. Autant de scories faciles à écarter. Dans l'ensemble, Mme Guèvremont écrit plutôt bien que mal, mais on ne saurait la dire sûre de ses moyens¹⁸⁷.

Puis Harry Bernard suggère à Germaine Guèvremont de corriger la phrase suivante, qui se présente dès le début du texte :

187. L'Illettré [pseudonyme de Harry Bernard], « Billet. Histoire d'un survenant », *le Droit*, 8 juin 1945, p. 3. Pierre Baillargeon fera quelques années plus tard des remarques analogues au sujet de la langue de *Murie-Didace* (*la Patrie du dimanche*, 9 novembre 1947, p. 86 et 97, et *Amérique française*, vol. 7, n° 1, septembre-octobre 1948, p. 80-82). Voir aussi Bruno Lafleur : « Pour ma part, je supprimerais sans pitié les anglicismes, les mauvais ou faux canadianismes, et surtout les mots anglais, tels que *bed* pour lit et *light* pour lumière » (*Revue dominicaine*, vol. 54, n° 1, janvier 1948, p. 18). Incidemment, on peut noter que le mot *bed* [voir p. 272, l. 54] remonte au vieux français *bede*, « petite niche dans un mur mitoyen », et qu'il eût été préférable d'écrire *bède* plutôt que *bed*, graphie du mot anglais (dont l'origine est tout autre) avec lequel Germaine Guèvremont semble l'avoir confondu par fausse étymologie. Le *Glossaire du parler français au Canada* lui donne le sens de « Banc-lit » et glose : « espèce de canapé-lit, meuble servant de banc quand il est fermé, de lit quand il est ouvert » (s. v. *bède*). — Les véritables anglicismes lexicaux sont relativement peu nombreux dans *le Survenant*. En voici la liste (pour les références, voir le glossaire) : *buss*, *boulé*, *calleur*, *cash*, *compliments* [?], *coppe*, *couque*, *fight*, *gipsy*, *grêvé*, *lice* (= « levain »), *light*, *neveurmagne*, *ouaguine*, *sport* (= « chic, brave »), *station* (= « gare »), *trimpe* et *tug*. Ajoutons que quatorze de ces dix-huit mots n'apparaissent qu'une seule fois dans le roman. Il est donc abusif d'écrire, comme le fait L'Illettré, que Germaine Guèvremont « émaille son texte [...] d'anglicismes choquants » (*loc. cit.*).

« Puis il fit jouer la pompe avec tant de force qu'*ayant geint* par trois ou quatre fois elle se mit [...] » et d'y remplacer le participe passé par le prétérit. « On se demande qui *geignit*, de l'homme ou de la pompe ? » Germaine Guèvremont obtempéra et corrigea son texte dans l'édition suivante¹⁸⁸.

Elle tira également profit des suggestions que lui firent E.-M. Coindreau et Guy Jasmin. Le premier lui faisait remarquer qu'il fallait écrire « *far* (et non *fard*) aux fines herbes¹⁸⁹ » ; le second, après lui avoir injustement reproché « cette agaçante suppression de l'indispensable adverbe de négation *ne* » et l'abus de l'anglicisme *neveurmagne* ! (qui ne se rencontre pourtant que quatre fois dans tout le roman¹⁹⁰), lui conseillait de joindre un glossaire à son œuvre pour y expliquer les canadianismes peu connus¹⁹¹, ce qu'elle fit dès l'année suivante, dans l'édition parisienne, qui devait la couvrir de gloire et, du même coup, faire taire ses rares détracteurs.



188. Germaine Guèvremont remplaça également « sortir les bons *habits* » par « sortir l'*habillement du dimanche* » [p. 145, l. 13], « s'était toujours *objecté* » par « s'était toujours *refusé* » [p. 189, l. 37], ainsi que l'anglicisme sémantique « la *balance* des billets » par « le *reste* des billets » [p. 101, l. 128] et, après avoir longuement hésité (ainsi qu'on peut le voir dans sa lettre du 30 avril 1946 à Alfred DesRochers), elle se résolut à remplacer « le *convoitement* intérieur » par « l'*ambition* secrète » [p. 176, l. 352]. Mais elle ne jugea pas utile de modifier les autres expressions incriminées : « la visite *pastorale* du curé » [p. 92, l. 119], « sauta au milieu de la *place* » [p. 113, l. 123], « une cuillerée de *grévé* » [p. 171, l. 239], « sa complexion » [p. 190, l. 69], « pour l'amour de quelques *coppes* » [p. 275, l. 119].

189. Edgar-Maurice Coindreau, « Coup d'œil aux livres. *Le Survenant* », *l'Œil*, vol. 5, n° 12, 15 juillet 1945, p. 30. Cf. *le Survenant*, p. 170, l. 219.

190. Et qu'apprecie, pour sa part, Yvonne Le Maître, « Larousse, P.Q. », *le Travailleur*, 24 mai 1945, p. 1-2.

191. Guy Jasmin, « Un bon roman régional. *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *le Canada*, 16 avril 1945, p. 5 : « Incidemment, Mme Guèvremont emploie de riches canadianismes dont nous n'avons pas tous la même définition comme, par exemple, ce mot de 'plorine'. Le verbe 'pignocher', l'adjectif 'ravagnard', l'expression 'ronger son ronge' ne sont pas suffisamment connus. Tout cela pourrait être facilement expliqué en deux mots dans un bref glossaire comme celui que M. Louvigny de Montigny vient d'établir à la suite de ses savoureux contes d'Au pays de Québec ».

Autodidacte, Germaine Guèvremont écrit d'instinct, « à l'oreille », comme elle le confia un jour à Alfred DesRochers¹⁹². Influencée aussi bien par Balzac, Maupassant, Gorki, Ladislav Reymont ou Colette que par les romanciers américains comme Hemingway et Marjorie Rawlings, elle oscille, au plan narratif, entre l'intrusion d'auteur et le procédé behavioriste, à la fois tentée par le style *matter of fact* américain¹⁹³ et fascinée par ses propres personnages au point de coller à leur conscience.

S'il fallait absolument reconstituer l'« art poétique » de Germaine Guèvremont à partir des rares indices qu'elle a laissés, aussi bien dans les entrevues qu'elle a généreusement accordées que dans sa correspondance toujours inédite, on aboutirait plus sûrement à une série d'annotations disparates – fruits de tendances contradictoires – qu'à un exposé systématique débouchant sur un traité en bonne et due forme.

Ces tendances contradictoires, on les décèle plus nettement quand on sait qu'avant même d'écrire la première page du *Survenant*, Germaine Guèvremont avait cru utile d'établir avec précision « la liste des bêtes dont se composait le cheptel des Beauchemin », de même que « la liste des plantes cultivées par Angéline » et qu'elle avait « inventorié tous les meubles de la

192. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, [février-mars 1946 ?].

193. « Les Américains, qui poussent la technique du roman à un degré unique, y ont ajouté la formule lapidaire... et américaine : 'Don't tell it ! Show it !' Ne dites pas qu'un homme est fâché ; montrez-le rouge de colère. Voilà toute la différence entre la narration et la création, entre le jour et la nuit » (Germaine Guèvremont, « Les petites joies d'un grand métier », texte dactylographié d'une conférence donnée en 1945, à la Bibliothèque municipale de Montréal, et conservé dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S, p. 12). Ailleurs, dans une lettre qu'elle adresse à Alfred DesRochers, en mai 1944 [?], Germaine Guèvremont écrit, parlant de *The Yearling* de Marjorie Rawlings, roman qui l'a éblouie : « Je l'ai relu [...]. Et soudainement, toute une scène des *Survenants* [c'est-à-dire du *Survenant* et de *Marie-Didace* qu'elle rédige parallèlement] m'apparut claire et limpide comme une eau pure. Jusqu'ici je crois que j'ai pris trop de place. Pour m'expliquer je pense que le romancier doit agir comme le photographe : prendre toute la place d'abord, mais quand le moment vient de 'tirer le portrait', s'ôter 'de sur l'image'. Une chose que j'apprécie de vous, c'est de m'avoir laissée découvrir mes fautes toute seule [...]. À partir de maintenant, l'histoire mène, j'oublie que j'écris une histoire. Plus je vais, plus je comprends la technique de Marjorie Rawlings. Je dis technique et non art, parce que je comprends que l'art n'est pas seulement un don, il est aussi un long travail de patience. »

maison des Beauchemin avec leur place respective [...] ¹⁹⁴ ». Ce souci de l'objectivité balzacienne s'estompe toutefois au moment de la rédaction, car Germaine Guèvremont entre alors « dans la peau de son personnage ¹⁹⁵ », ce qui explique l'évidente sympathie que la narratrice du *Survenant* et de *Marie-Didace* éprouve pour ses créatures. En bref, c'est une voix neuve et fraîche que fait entendre Germaine Guèvremont, aux antipodes aussi bien du pessimisme de Ringuet que de l'idéalisme de Félix-Antoine Savard. La critique ne s'y est pas trompée – du moins celle qui a su faire preuve de clairvoyance –, elle qui félicitait la romancière, au lendemain de la parution du *Survenant*, d'avoir si bien su échapper à tous les pièges qui guettent le roman régionaliste ¹⁹⁶.

194. Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 81-82. Voir aussi Pierre Girouard, *Germaine Guèvremont et son œuvre cachée*, p. 21-22. L'énumération de fleurs [p. 123, l. 159 s.], de canards [p. 132, l. 69 s.] et d'outils [p. 142, l. 122 s.] qu'on rencontre dans *le Survenant* constitue des traces de ces inventaires.

195. Rita Leclerc, *op. cit.*, p. 82.

196. Voir, en particulier, Edgar-Maurice Coindreau, *l'Œil*, vol. 5, n° 12, 15 juillet 1945, p. 29-30, et *Mes fiches*, nos 201-202, mars 1947, p. 29-30.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

D'après les indications qu'elle-même a données à la fin de son texte, Germaine Guèvremont a commencé la rédaction du *Survenant* le 1^{er} novembre 1942, pour y mettre le point final le 25 décembre 1944. Dès décembre 1943, elle faisait paraître, dans le deuxième numéro de *Gants du ciel*, ce qui allait constituer les chapitres I et XVII du *Survenant*. Ces chapitres s'intitulaient respectivement « L'arrivée de Venant » et « L'abandon ». Si les variantes du premier chapitre sont relativement insignifiantes, il n'en va pas de même pour « L'abandon » : c'est au printemps que le *Survenant* quitte le Chenal du Moine, alors que dans le roman Germaine Guèvremont prolongera son séjour jusqu'à l'automne suivant ; et le chapitre est succinct par rapport à ce qu'il deviendra dans sa version finale.

Le premier état de cette version dernière, c'est celui que transmet la dactylographie¹ conservée dans le fonds Alfred DesRochers des Archives nationales du Québec à Sherbrooke².

1. Il s'agit d'une copie au carbone bleu, dactylographiée à double interligne sur des feuillets de papier blanc filigrané aux angles arrondis, avec sept trous à gauche ; le filigrane porte la mention « Howard-Smith / Progress Bond / [dessin d'un castor] / Made in Canada ». Les feuillets 16 et 17 n'ont que trois trous et portent le filigrane « Howard-Smith / Victory Bond / Made in Canada » ; les feuillets 18 à 21 n'ont également que trois trous, mais leurs angles ne sont pas arrondis et on n'y voit aucun filigrane. Le f. 81 est exceptionnellement transcrit au carbone noir.

2. Cette dactylographie porte la cote « P 0006, série 2, article 10 ». Sur un feuillet liminaire, on lit (d'une autre main que celles de Germaine Guèvremont et d'Alfred DesRochers) : « *Le Survenant* (1942-1944) / de Mme G.-G. Guevremont / Édition pré-originale ».

Elle comporte 203 feuillets (21,5 x 28 cm), paginés de [7] à 209³. Outre quelques remaniements plus importants, transcrits sur des feuillets jaunes⁴, cette dactylographie présente un grand nombre de ratures et d'ajouts ; la plupart sont de la main même de Germaine Guèvremont, mais il s'en rencontre de la main d'Alfred DesRochers. Plusieurs des leçons de cette première version complète connue du *Survenant* ne sont pas passées dans la première édition imprimée ; c'est sans doute que des modifications ont été apportées au texte sur les épreuves elles-mêmes, de même qu'ont dû y être corrigées plusieurs des fautes de frappe et des coquilles qui déparent la dactylographie.

La première édition du *Survenant* parut chez Beauchemin, à compte d'auteur, le 7 avril 1945. Le roman fut ensuite édité à Paris, chez Plon, dans la collection « l'Épi » ; l'achevé d'imprimer est du 10 octobre 1946. Cette deuxième édition est précédée d'un « Vocabulaire⁵ ». Cela mis à part, elle ne comporte que fort peu de leçons qui lui soient propres, et c'est sur elle que reposent les éditions ultérieures, ainsi qu'on s'en rendra compte en examinant l'apparat critique.

Suivront trois éditions (1959, 1962 et 1966), toutes publiées chez Fides du vivant de l'auteur.

Quelques mois avant sa mort (1968), Germaine Guèvremont remit à Fides un exemplaire du tirage de 1967 de la dernière édition du *Survenant* (Fides, collection « Bibliothèque canadienne-française », 1966). Cet exemplaire, propriété de la famille Guèvremont, comporte un assez grand nombre d'interventions de la main même de la romancière.

De ce précieux exemplaire VII^C, testament littéraire de Germaine Guèvremont, Fides a tiré la « version définitive » du

3. Le feuillet 59 est paginé « 67 » par erreur ; entre les f. 169 et 170, se trouve un feuillet paginé 169A ; entre les f. 199 et 202, un feuillet paginé 200 au haut et 201 au milieu, là où commence le chapitre 18. On trouve quelques lignes de texte au verso des f. 37, 45, 110 et 189. Un feuillet jaune portant un premier brouillon d'un extrait du f. 172 est inséré entre les f. 172 et 173. Les f. 189 s. portent une double pagination : alphabétique (de « c » à « o ») à la machine à écrire, numérique (de 189 à 202) à la main.

4. Ces feuillets jaunes, de tailles variées, ont été collés sur tout ou partie des f. 46, 167, 168, 189, 205 et 206, où ils se substituent à une version antérieure.

5. Conçu d'abord pour le lecteur français, ce « Vocabulaire » n'en passera pas moins dans toutes les éditions ultérieures.

Survenant, parue en 1974 et souvent rééditée depuis. Un collationnement attentif révèle cependant que cette version dite « définitive » n'est pas toujours fidèle à l'exemplaire VII^G. Outre un certain nombre d'erreurs et d'omissions, on y découvre une vingtaine d'interventions, injustifiables dans la mesure où elles sont dues à l'initiative personnelle de l'éditeur, donc en flagrante opposition avec la volonté expresse de l'auteur⁶. C'est pourquoi on a résolu, pour les besoins de la présente édition critique, de revenir à l'exemplaire VII^G, qui servira de texte de base.

Les corrections que Germaine Guèvremont a apportées à son texte sont au nombre de quatre-vingt-quatorze⁷. Nous allons les passer en revue.

La modification la plus importante a consisté à remanier le dernier chapitre, en remplaçant par un court dialogue l'article supposé du journal *l'Étoile* de Québec, qui levait une grande partie du mystère entourant le personnage du Survenant (voir p. 293, variante 50 et Appendice II) ; de même, Germaine Guèvremont a étoffé le dialogue concernant Blanche Varieur (voir p. 295, variante 108).

La suppression de la fin du chapitre XVI constitue aussi une modification majeure. La romancière a dû finir par se convaincre de l'inutilité de ces deux pages où était consigné un long monologue intérieur du Survenant à la veille même de son départ définitif du Chenal du Moine (voir p. 269, variante 279 et Appendice I).

6. On en trouvera la liste à l'Appendice III. Dans le compte rendu qu'il a donné de cette « version définitive », Jean-Pierre Duquette (« Le testament littéraire de Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 25 mai 1974, p. 13) a habilement résumé le travail de correction auquel Germaine Guèvremont avait soumis son texte, mais il a parfois été induit en erreur par l'éditeur, qui y a introduit des leçons qui n'avaient pas reçu l'aval de l'auteur. Cela, on ne peut le découvrir que si l'on confronte l'exemplaire VII^G avec la « version définitive ». Le collationnement révèle en effet que « gestueuse » pour « gesteuse » (p. 98, l. 50), « géranium » pour « géraniaume » (p. 119, l. 75) et « bien » pour « ben » (p. 147, l. 65) sont des « corrections » introduites par l'éditeur. De même, « tasse de thé » et « apporter à la jarre » sont à mettre sur le compte de l'éditeur et non pas de Germaine Guèvremont, qui écrit, elle, comme il se doit : « tasse à thé » (p. 155, l. 34) et « apporter la jarre » (p. 156, l. 65). Enfin, la suppression de la phrase « Mais Amable dormait comme un bienheureux » (p. 234, l. 13) n'est rien d'autre qu'une négligence de l'éditeur, Germaine Guèvremont ne l'ayant pas raturée dans l'exemplaire VII^G.

7. Elles sont consignées dans l'apparat critique sous le sigle VII^G.

Si ces trois interventions tirent à conséquence dans l'économie du texte, il n'en va pas de même pour les trois suivantes, d'ordre purement matériel. Une division, normalement marquée par trois astérisques, a été réintroduite dans le corps du chapitre XV au moyen d'une ligne ondulée ; elle avait été accidentellement omise à partir de l'édition de 1959 (voir p. 238, variante 115) ; au chapitre XIV a été supprimé un alinéa dans une longue réplique où le père Didace raconte l'arrivée des premiers Beauchemin au Chenal du Moine (voir p. 227, variante 204) ; ont également été supprimés l'appel de note et la note au bas de la page 172 où se lisait : « Ancienne chanson reconstituée par M. É.-Z. Massicotte » (voir p. 227, variante 223).

Les quatre-vingt-huit autres modifications, toutes mineures, sont de trois ordres : corrections, suppressions et substitutions d'un mot à un autre ou d'une forme à une autre.

1. *Corrections* : Germaine Guèvremont a corrigé quelques-unes des fautes et coquilles qui avaient échappé à sa vigilance au fur et à mesure que se succédaient les diverses éditions : « remontait *sur* le fleuve » (p. 88, l. 14), « la *boîte* à bois » (p. 146, l. 36 et p. 156, l. 58), « Angéline *fixait* une limite » (p. 216, l. 299), « *du premier* dent-de-lion » (p. 221, l. 47), « des *cageaux* » (p. 223, l. 95) et « *comptoir de bar* » (p. 254, l. 548). Elle a aussi introduit des corrections que l'on peut trouver pour le moins inutiles : « qu'il *sauçait* » (au lieu de « qu'il *allait saucer* ») (p. 85, l. 57), « pour qu'ils redeviennent *compère et compagnon* » (au lieu de « pour qu'ils redeviennent *compères, compagnons* ») (p. 90, l. 66)⁸, « pour *tout* de bon » (au lieu de « pour de bon ») (p. 133, l. 82 et p. 275, l. 106), « tout chacun » (au lieu de « tout *un* chacun ») (p. 149, l. 117), ou encore « de *grands* hélas ! » (au lieu de « des hélas ! ») (p. 165, l. 87). Par ailleurs, c'est à tort qu'elle a remplacé « l'Île à la Pierre » par « l'Île à Pierre » (p. 88, l. 13) et « le canot pouvait *s'être* échoué » par « le canot pouvait *avoir* échoué » (p. 141, l. 82)⁹.

8. L'accord de ces deux attributs semble avoir posé des problèmes à Germaine Guèvremont, puisqu'elle y est revenue deux fois. Voir p. 90, variante 66.

9. Comme le précise Jean-Pierre Duquette (article cité), « la forme nominale était correcte, alors que [l'autre] ne l'est pas ». Il s'agit en fait d'exprimer un état et non une action.

2. *Suppressions* : Pour alléger son texte, Germaine Guèvremont a supprimé six fois la conjonction *et*¹⁰ et onze fois la conjonction *mais*¹¹. D'autres mots, jugés inutiles ou redondants, ont disparu : « deux vraies pommes fameuses » (p. 119, l. 74), « s'abandonner comme à la résignation » (p. 131, l. 38), « mourir de peine » (p. 141, l. 90), « jeune porc frais » (p. 156, l. 69), « mouilla d'eau l'essuie-main » (p. 200, l. 115), « crié à toute sa force » (p. 226, l. 182), « Mais lui, le Survenant » (p. 275, l. 118) ; il en va de même pour la partie de phrase suivante : « Sur une garniture de toile écrue, à motifs brodés de fil rouge » (p. 155, variante 25) qui a été raturée. Elle a enfin supprimé – et on peut le déplorer – certains « canadianismes », pourtant tout à fait justifiés dans les dialogues¹² : « J'ai vu l'heure où c'est que j'en viendrais pas à bout » (p. 125, l. 229), « C'est-il la vérité [...] ? » (p. 126, l. 259), « et il aurait pas de rossignols après » (p. 142, l. 108)¹³, « j'aurai la mienne à c't'heure » (p. 160, l. 172), « quand même c'est pas » (p. 164, l. 65), « Quand c'est qu'un homme [...] ? » (p. 177, l. 374), « icitte » (p. 239, l. 162), « serais-tu plus riche après ? » (p. 240, l. 169), « mal bâti de même » (p. 285, l. 370).

3. *Substitutions* : Cherchant un mot plus précis ou plus juste, Germaine Guèvremont a modifié son texte à sept reprises :

10. Dont trois fois en début de phrase : p. 118, l. 45, p. 122, l. 147 et p. 274, l. 87.

11. Toujours en début de phrase. Notons également que *mais* a été remplacé une fois par « cependant » (p. 110, l. 31) et une autre fois par « toutefois » (p. 120, l. 101) et que *mais si* a été remplacé une fois par « même si » (p. 285, l. 370).

12. La plupart de ces canadianismes sont le fait du Survenant, ce qui peut expliquer qu'ils aient été supprimés. On sait, en effet, que Germaine Guèvremont s'est efforcée de gommer les canadianismes phonétiques trop marqués (*moé, toé, icitte*, etc.), surtout dans la bouche de son héros, car il « s'exprime correctement » (voir Appendice II, variante 50-64). Cet effort de « normalisation » n'a cependant pas été systématique ; par exemple, sur les seize occurrences de l'adverbe *icitte* qu'on rencontre dans la présente édition, trois appartiennent au Survenant (p. 101, l. 133, p. 173, l. 284 et p. 209, l. 97). On aura par ailleurs noté que certaines de ces expressions, appelées ici « canadianismes » par commodité, se rencontrent en fait communément en français populaire.

13. Ce faisant, Germaine Guèvremont revient pratiquement à la leçon de la dactylographie, où un y a été ajouté à la mine de plomb avant *aurait* et où *après* a été raturé ; ces modifications n'étaient toutefois pas passées dans l'édition de 1945, peut-être parce qu'elles n'avaient été effectuées que sur la copie carbone, et non sur la dactylographie originale remise à l'imprimeur.

« *telle* une force » (au lieu de « *comme* une force ») (p. 124, l. 202), « *amas* de paille » (au lieu de « *tapon* de paille ») (p. 134, l. 106), « *tout à coup* » (au lieu de « *soudain* ») (p. 139, l. 27), « *perdrix tapies dans la savane* » (au lieu de « *perdrix parmi la savane* ») (p. 163, l. 30), « *une bonbonnière* » (au lieu de « *une petite boîte* ») (p. 219, l. 377), « *avaient ressenti* » (au lieu de « *avaient éprouvé* ») (p. 219, l. 391), « *effarouché les canes* » (au lieu de « *effarouché ses canes* ») (p. 271, l. 11). De même, dans un dessein analogue, elle a remplacé « *dans les almanachs* » par « *dans l'almanach* » (p. 164, l. 66), « *et le masquer après* » par « *et à le masquer* » (p. 213, l. 206), « *le goût de l'herbe pris* » par « *le goût de l'herbe acquis* » (p. 221, l. 52), « *dans le monde* » par « *devant le monde* » (p. 245, l. 333) et « *Hypnotisées [...]*, elles se mirent à *suivre Z'Yeux-ronds* » par « *Affolées [...]*, elles se mirent à *fuir Z'Yeux-ronds* » (p. 140, l. 52).

On ne voit pas bien, en revanche, pourquoi « Odilon » s'est substitué à « Joinville », p. 128, l. 302. La réponse que fait Provençal au poissonnier de Maska semble contenir plus d'admiration que d'ironie, et l'on sait que c'est Joinville, le fils cadet, qui admire le Survenant (voir, déjà, p. 118, l. 35 s.), alors qu'Odilon, l'aîné, en est profondément jaloux (p. 172, l. 263 s.). Par contre, la réplique agressive qui est faite tout de suite après à Amable est peut-être mieux à sa place dans la bouche d'Odilon.

Enfin, pour éviter la répétition trop fréquente d'une même forme du nom propre, Germaine Guèvremont a substitué quatorze fois la variante « Phonsine¹⁴ » à l'appellation « Alphonsine¹⁵ » et six fois la forme « le Survenant¹⁶ » au diminutif « Venant ». Ailleurs, « le Survenant » a été remplacé par le pronom « il » (p. 103, l. 173) et « Venant » par « le Grand-dieu-

14. Les formes « Alphonsine » et « Phonsine » apparaissent respectivement 86 et 50 fois dans l'édition de 1966. Les interventions de Germaine Guèvremont ont donc porté ces chiffres à 72 et 64.

15. La « version définitive » de 1974 a omis de corriger « Alphonsine » en « Phonsine » au chapitre XII, page 116, ligne 24 de l'édition Fides (ici p. 197, l. 45).

16. L'édition de 1966 comportait 296 occurrences du nom « Survenant » et 106 du diminutif « Venant ».

des-routes » (p. 132, l. 54)¹⁷, ce qui introduit un peu de variété dans le texte.



Comme il se doit, on a scrupuleusement tenu compte de ces quatre-vingt-quatorze modifications dans l'édition qui suit. Mais même ainsi revu par Germaine Guèvremont elle-même, cet exemplaire VII^G, que l'on a pris pour base, contient encore des fautes matérielles. On en relève vingt-neuf, dont vingt-cinq peuvent se regrouper sous trois chefs, selon qu'elles concernent la ponctuation, l'orthographe ou la syntaxe d'accord.

a) *Ponctuation* : À quatorze endroits, on a rétabli une virgule qui avait disparu, par erreur, à partir de l'une ou l'autre des éditions imprimées, ainsi que le précise l'apparat critique. En voici la liste¹⁸ (le tiret indique l'endroit où la virgule manque) :

1. p. 114, l. 154 : *le lendemain matin – encore endormie*
2. p. 115, l. 192 : *d'entrer – les pieds*
3. p. 122, l. 140 : *manches relevées – parer*
4. p. 146, l. 30 : *brusquement agressive – du côté*
5. p. 155, l. 41 : *parfois – les mains*
6. p. 170, l. 223 : *avec – ça et là, des soucoupes*
7. p. 171, l. 251 : *Survenant – il lui réclamait*
8. p. 180, l. 429 : *de soie rouge, et – de son doigt*
9. p. 188, l. 3 : *Quand l'un – pour*

17. Germaine Guèvremont avait d'abord remplacé « Venant » par « le Survenant » ; puis elle a raturé cette forme, qui se retrouve au début du paragraphe précédent, et elle y a substitué « le Grand-dieu-des-routes ».

18. Il manque également une virgule à la fin du second vers de la chanson du Survenant : *Là-haut, là-bas, sur ces montagnes, / J'aperçois des moutons blancs / Beau rosier*, (p. 265, l. 175). Bien qu'elle n'apparaisse dans aucune édition (sauf dans la « version définitive »), non plus que dans la dactylographie, on s'est cru autorisé à la rétablir, d'autant plus que Germaine Guèvremont ne l'a pas omise au chapitre X (p. 182, l. 507). D'autres virgules manquent, à la p. 188, l. 10 (*qui désormais*), à la p. 250, l. 441 (*Peu impressionné le Survenant*), à la p. 253, l. 528 (*Encore étourdi le Survenant*), à la p. 257, l. 621 (*Angéline qui n'avait*) et à la p. 258, l. 637 (*le soleil abolissant*), mais rien ne nous autorise à suppléer ces lacunes.

10. p. 192, l. 121 : *son mari – au plus fort*
11. p. 197, l. 23 : *fais pas ça – supplia*
12. p. 245, l. 320 : *qui, à la vérité – se révéla*
13. p. 262, l. 70 : *T'entends – Amable ?*
14. p. 293, l. 45 : *à haute voix – monsieur*

Deux virgules, tout à fait inopportunes, ont été introduites par erreur à partir de la 3^e et de la 4^e édition respectivement¹⁹ :

15. p. 242, l. 222 : *ce rien-que-ça, a donc*
16. p. 251, l. 468 : *Le « Champion de la France », saisit*

Enfin, les guillemets, pourtant présents dans la dactylographie, ont été omis dans toutes les éditions (à l'exception de la « version définitive »), après étoiles :

17. p. 150, l. 142 : *les étoiles... !*

b) Orthographe :

18. p. 131, l. 22 : *l'Île-aux-raisins* (au lieu de *Raisins*, comme dans la dactylographie)²⁰.
19. p. 217, l. 327 : *Allez-vous-en-donc* : le trait d'union entre *en* et *donc* n'est apparu qu'à partir de la 5^e édition.
20. p. 240, l. 174 : *que le soleil paraît d'énormes gerbes* (au lieu de *parait*) : cette leçon, qui semble reposer sur une confusion entre les verbes « parer » et « paraître », est propre à la dactylographie et à la 5^e édition²¹.
21. p. 265, l. 159 : *tant soi peu* (au lieu de *soit*) : coquille apparue dans la 4^e édition.
22. p. 298, l. 39 : *ouagine* (au lieu de *ouaguine*) : coquille apparue dans la 5^e édition.

19. On rencontre une autre virgule inopportune à la p. 247, l. 387 (*Vous avez devant vous, Louis l'Étrangleur*), mais comme elle se trouve dans toutes les éditions, ainsi que dans la dactylographie, on n'a pas cru devoir la supprimer ici.

20. Certaines alternances graphiques sont à mettre sur le compte de l'hésitation ; il ne pouvait donc pas être question de les normaliser ici. Voir *Île-aux-Raisins* (p. 131, l. 22) et *Île aux Raisins* (p. 224, l. 118 et p. 225, l. 149) ; *Sainte-Anne-de-Sorel* (p. 92, l. 120 et p. 105, l. 248) et *Sainte-Anne de Sorel* (p. 147, l. 69 et p. 148, l. 87) ; *Grand'Rivière* (p. 118, l. 30) et *grand-rivière* (p. 147, l. 72) ; etc.

21. Une fois sur deux, Germaine Guèvremont omet l'accent grave sur le -a de *v'là* ; nous l'avons rétabli. Voir p. 119, l. 70, p. 145, l. 2 et p. 167, l. 144.

c) *Syntaxe d'accord* :

23. p. 176, l. 359 : *un trois-demiard* (au lieu de *trois-demiards*, leçon qu'on trouve dans la dactylographie et qui est grammaticalement correcte). Voir aussi p. 297, l. 17.
24. p. 198, l. 60 : *il écarta si grand ses doigts* (au lieu de *grands*) : le -s n'a disparu qu'à partir de la 4^e édition²².
25. p. 224, l. 122 : *les menteurs-nés capable* (au lieu de *capables*) : coquille apparue dans la 5^e édition.

d) *Autres erreurs* :

26. p. 158, l. 135 : *et retourner s'encanter* (au lieu de *retournait*, leçon de la dactylographie et de la 1^{re} édition).
27. p. 164, l. 70 : *à la fois sérieux et craintif* (au lieu de *désireux et craintif*, leçon de la dactylographie et des trois premières éditions).
28. p. 209, l. 89 : *formance du monde* (au lieu de *formance de monde*) : coquille apparue dans la 5^e édition.
29. p. 235, l. 46 : *Ni le soleil poudrer autant d'or* (au lieu de *poudré*, leçon de la dactylographie et des deux premières éditions).



Qu'il me soit permis d'exprimer ma très vive reconnaissance d'abord et avant tout à madame Louise Gentiletti, qui m'a autorisé à entreprendre l'édition critique du *Survenant* et qui m'a, entre autres choses, obligeamment fourni la liste de toutes les adresses où sa mère a habité depuis son mariage, en 1916, jusqu'à son décès, survenu en 1968. Je voudrais aussi remercier M^{gr} Paul Labelle, ancien curé de la cathédrale de Saint-Jérôme, pour les renseignements qu'il m'a transmis sur

22. Employé adverbialement, l'adjectif *grand* s'accorde normalement avec le complément d'objet direct. Il devrait en être ainsi dans l'expression *des cinq doigts large ouverts* (p. 127, l. 278), mais Germaine Guèvremont n'a fait l'accord dans aucune édition. À la p. 238, l. 118, on attendrait un -s à *équipe* (*quatre hommes, par équipe de deux*), mais la romancière a dû lui donner un sens distributif, d'où le singulier.

le compte de son illustre cousine germaine, aussi bien dans la correspondance que nous avons échangée que lors de l'entrevue qu'il m'a accordée à l'évêché de Saint-Jérôme, le 8 août 1985. Quoique souffrant, monsieur Victor Barbeau a bien voulu me recevoir, lui aussi, dans son appartement du boulevard de Maisonneuve, à Montréal, le 22 août 1985 ; il a rappelé pour moi les souvenirs de ce lointain passé où Germaine Guèvremont écrivait dans *l'Étudiant*, de même que ces dix années où elle fut chef du secrétariat de la Société des écrivains canadiens. Enfin, c'est avec quelque émotion que j'évoque ici la mémoire de celle qui fut peut-être l'amie la plus intime de Germaine Guèvremont, Françoise Gaudet-Smet, décédée en septembre 1986. Elle m'avait à deux reprises accueilli à Claire-Vallée, le 12 août 1984 et le 7 août 1985, et nous avions échangé plusieurs lettres. Grâce donc surtout à cette femme magnifique, je pense connaître un peu mieux Germaine Guèvremont.

Ma reconnaissance va enfin à celui qui fut mon assistant de recherche pendant deux ans, Gilles Lacombe, ainsi qu'à tous ceux qui m'ont aidé de leurs avis et de leurs conseils, et en particulier à Pierre Girouard et à Réjean Robidoux, de même qu'à Lionel Boisvert du Trésor de la langue française au Québec, de l'Université Laval, qui a bien voulu revoir le glossaire.

Hubert Larocque a mis à ma disposition une concordance de la « version définitive » du *Survenant* ; je l'en remercie vivement.

CHRONOLOGIE DE GERMAINE GUÈVREMONT

1893

16 avril Naissance à Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, de Marianne Germaine Grignon, fille puînée de Joseph-Jérôme Grignon, avocat, et de Valentine Labelle.

17 avril Baptême de Marianne Germaine Grignon à l'église paroissiale. Le parrain est Louis de Gonzague Lachaine, notaire, et la marraine, Alzire Grignon, tante de l'enfant et épouse du parrain.

1895

Joseph-Jérôme Grignon ayant été nommé protonotaire adjoint avec Charles de Montigny, la famille Grignon quitte Saint-Jérôme pour s'installer à Sainte-Scholastique, chef-lieu du district judiciaire de Terrebonne.

1899[?]-1904

Fréquente le couvent des sœurs de Sainte-Croix à Sainte-Scholastique.

1904-1907

Élève au pensionnat des sœurs de Sainte-Anne à Saint-Jérôme.

1907-1908

Élève au pensionnat des sœurs de Sainte-Anne à Lachine.

1908-1909

Élève à Loretto Abbey à Toronto, où elle apprend l'anglais.

1909-1916

Ses études terminées, elle rentre à Sainte-Scholastique ; elle y travaille comme substitut occasionnel du sténographe officiel du palais de justice et elle sert de secrétaire aux avocats de passage.

1913

11 octobre

Premier article dans le « Coin des étudiants » du journal libéral *le Canada*, sous le pseudonyme « Janrhève ». Louis Veillehaut y publie en effet une brève lettre, signée JANRHÈVE, fustigeant le snobisme des étudiants. La « Boîte aux lettres » du « Coin des étudiants » du samedi précédent (4 octobre 1913, p. 9) avait annoncé la parution prochaine de ce « sermon ».

1914

Collabore à la chronique « Le monde féminin » de *l'Étudiant*, journal des étudiants de l'Université Laval de Montréal (fréquentée exclusivement par des garçons), ainsi qu'à la chronique « Le royaume des femmes » de *la Patrie*. Fait la connaissance de Victor Barbeau (voir Victor Barbeau, « Janrhève », *le Nationaliste*, 13 décembre 1914, p. 5).

La famille Grignon fait la connaissance de Benedict W. (Bill) Nyson, journaliste d'origine norvégienne (né à Oslo en 1890), alors à l'emploi du *Star* de Montréal.

1915

25 novembre

Sa sœur aînée, Jeanne, née le 22 juillet 1890, épouse Bill Nyson à Sainte-Scholastique. Deux jumelles naîtront de cette union : Jeanne et Germaine.

Fait la connaissance, à Ottawa, d'Hyacinthe Guèvremont, fonctionnaire au Service des douanes. Né à Sorel, en 1892, il était le fils du notaire Alfred Guèvremont (1855-1935) et d'Olive Beauchemin (1861-1950), fille de Moïse-Didace Beauchemin (voir [Anonyme], « C'est à Sorel que Germaine Guèvremont a trouvé 'le Survenant' et 'Marie-Didace' », *la Presse*, 13 juillet 1957, p. 50).

1916

- 24 mai Épouse Hyacinthe Guèvremont à Sainte-Scholastique. Le couple s'installe à Ottawa pour quatre ans, d'abord au 441 de la rue Nelson, puis, à partir du 26 avril 1918, au 86 de la rue Osgoode. C'est à Ottawa que naissent leurs deux premiers enfants, Louise et Marthe.

1920

Les Guèvremont s'installent à Sorel où ils habiteront pendant quinze ans. Avec son frère cadet Georges (1897-1963), pharmacien, Hyacinthe y ouvre une pharmacie, à l'angle des rues du Prince et Charlotte. Là naîtront, au 54 de la rue Charlotte, leurs trois derniers enfants, Jean, Lucile et Marcelle.

1926

- 4 mars Décès de la petite Lucile Guèvremont, née le 17 juillet 1922. Pour l'aider à surmonter sa douleur, Bill Nyson incite sa belle-sœur à devenir correspondante à Sorel de la *Gazette de Montréal*. Elle entre la même année au *Courrier de Sorel* comme journaliste.

1928

- Mai Les Guèvremont emménagent au 99A de la rue Sophie (aujourd'hui rue de l'Hôtel-Dieu).
Devient rédactrice du *Courrier de Sorel*, poste qu'elle occupera jusqu'en 1935.

1930

- 26 avril Décès de son père, Joseph-Jérôme Grignon (1863-1930) ; inhumation au cimetière de Saint-Jérôme. Il était le sixième d'une famille de onze enfants, dont les docteurs Wilfrid (père de Claude-Henri Grignon) et Edmond Grignon, mieux connu sous son pseudonyme de « Vieux Doc ».

1932

- 11 novembre Décès de sa mère, Valentine Labelle (1868-1932) ; inhumation au cimetière de Saint-Jérôme. Elle était apparentée, en lignes collatérales, au curé Antoine Labelle (1833-1891) et à la cantatrice Albani (1847-1930).

1933

Mai Les Guèvremont s'installent au 10 de la rue Georges, à Sorel.

1935

Mai Ils quittent Sorel et s'installent à Montréal, au 1872 de la rue Sherbrooke Est. Hyacinthe entre à l'emploi de la ville, à titre d'évaluateur.

1936

Mai Ils emménagent au 1821 de la rue Sherbrooke Est.
Travaille comme sténographe et secrétaire aux Assises criminelles.

1938

Collabore à la revue *Paysana*, fondée et dirigée par Françoise Gaudet-Smet. Le premier numéro paraît en mars. Outre une chronique mensuelle, « Pays-Jasettes », qu'elle signe conjointement avec la directrice sous le pseudonyme « La Passante », elle y publiera une cinquantaine de textes, entre mars 1938 et octobre 1948, dont un feuilletton semi-autobiographique en dix-huit épisodes, intitulé « Tu seras journaliste » (avril 1939-octobre 1940), et la plupart des contes qui constitueront le recueil *En pleine terre*.

Renoue avec Victor Barbeau, qui lui offre de succéder à Gérard Dagenais comme chef du secrétariat de la Société des écrivains canadiens, poste qu'elle occupera jusqu'en 1948. À ce titre, et grâce au fait qu'elle est bilingue, elle est déléguée aux assises annuelles de la *Canadian Authors' Association*, à Toronto.

Avec son cousin Claude-Henri Grignon, elle collabore à l'adaptation du *Déserteur*, première série radiodiffusée des « Belles histoires des Pays d'En Haut » (CBF, 30 septembre 1938-29 avril 1939).

1939

26 et 27 janvier La section française du *Montreal Repertory Theatre* monte « Une grosse nouvelle », comédie en un acte de Germaine Guèvremont, mise en scène par Mario Duliani.

Mai Les Guèvremont emménagent dans un vaste logis, au 1010 de la rue Sherbrooke Est, à deux pas du parc Lafontaine et de la Bibliothèque municipale, que Germaine Guèvremont fréquentera assidûment. Ils ne quitteront plus cette demeure jusqu'au décès d'Hyacinthe Guèvremont (1964).

1940-1942

Collabore à la revue *l'Œil*, où elle signe une chronique sous le pseudonyme « La Femme du Postillon » (décembre 1940 - janvier 1942).

1942

13 août Parution, aux Éditions Paysana, d'*En pleine terre*, recueil de quatorze « Paysanneries » et de trois contes, dont la plupart avaient d'abord été publiés dans la revue *Paysana*.

8 octobre Publication, dans *la Tribune* de Sherbrooke, du compte rendu d'Alfred DesRochers consacré à *En pleine terre*.

1^{er} novembre Commence la rédaction du *Survenant*.

1943

Décembre Parution, dans le second numéro de la revue *Gants du ciel*, des chapitres I (« L'arrivée de Venant ») et XVII (« L'abandon ») du *Survenant*.

1944

25 décembre Termine la rédaction du *Survenant*.

1945

7 avril Parution, aux Éditions Beauchemin, du *Survenant*, publié à compte d'auteur et tiré à 3 000 exemplaires.

Septembre Publie le premier chapitre du *Survenant* dans la revue *Paysana* (vol. 8, n^o 7, p. 8).

Automne [?] Prononce une conférence intitulée « Les petites joies d'un grand métier », dans la série « Votre auteur préféré », à la Bibliothèque municipale de Montréal (copie dactylographiée de cette conférence dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S).

Octobre Reçoit le prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (500 \$).

1946

Septembre Reçoit le prix David de la province de Québec (premier prix de 600 \$, *ex aequo* avec Roger Lemelin pour *Au pied de la pente douce* ; le second prix, d'une valeur de 200 \$, est octroyé à Félix Leclerc pour *Allegro*).

Octobre Parution de l'édition française du *Survenant*, à Paris, chez Plon, dans la collection « l'Épi ». L'achevé d'imprimer est du 10 octobre, le tirage de 2 400 exemplaires.

1947

Janvier ou février L'édition française du *Survenant* vaut à son auteur le prix Sully-Olivier de Serres, fondé par le ministère français de l'Agriculture en 1942.

Août Parution, aux Éditions Beauchemin, de *Marie-Didace*. L'achevé d'imprimer est du 15 août, le tirage de 5 000 exemplaires.

Germaine Guèvremont reçoit la médaille de l'Académie canadienne-française pour *Marie-Didace*.

12 novembre CKAC diffuse une adaptation de *Marie-Didace* dans la série « Théâtre de la radio ». Le texte de cette adaptation, comme de toutes celles qui suivront, est l'œuvre de Germaine Guèvremont.

Novembre Parution en feuilleton de *Marie-Didace* dans *le Monde français* jusqu'en mars 1948.

14 décembre Radio-Canada diffuse une adaptation du *Survenant* (CBF et Service international de Radio-Canada).

1948

25 janvier Radio-Canada diffuse une adaptation de *Marie-Didace* (CBF et Service international de Radio-Canada).

Avril Chargée de l'adaptation canadienne du scénario de « L'Homme aux bonbons », film dont l'action se passe en Gaspésie, Germaine Guèvremont passe le mois

d'avril à Grande-Rivière « pour se familiariser avec les expressions locales et le mode de vie gaspésien » (Lucette Robert, « Ce dont on parle », *la Revue populaire*, vol. 41, n° 5, mai 1948, p. 9).

6 décembre Élue à l'Académie canadienne-française.

1949

23 avril Reçue à l'Académie canadienne-française, en même temps que Roger Duhamel.

Mai Publie un article intitulé « La langue paysanne du Canada » dans le troisième numéro de la revue *Liaison*, fondée par Victor Barbeau.

Parution de l'édition française de *Marie-Didace*, à Paris, chez Plon, avec un résumé du *Survenant* en guise d'introduction.

Devient membre du Conseil de la Société des écrivains canadiens, après avoir été chef du secrétariat de cette Société pendant dix ans (1938-1948).

1950

Février Publication simultanée à Londres, New York et Toronto des traductions anglaise (*The Monk's Reach*) et américaine (*The Outlander*) du *Survenant* et de *Marie-Didace* en un seul volume. Les deux traductions sont d'Eric Sutton.

28 février Prononce une conférence intitulée « Les prix Nobel et les femmes » devant les membres de la Société d'étude et de conférences de Montréal (voir Lucette Robert, « Ce dont on parle », *la Revue populaire*, vol. 43, n° 2, février 1950, p. 8).

1951

23 avril Franklin D. McDowell lui annonce (dans une lettre reproduite dans la biographie que Rita Leclerc lui a consacrée, p. 76) qu'elle a obtenu le prix du Gouverneur général de l'année 1950 pour *The Outlander*.

Fin juin Fait le voyage à Banff pour y recevoir son prix (Banff School of Fine Arts, Université d'Alberta).

15 et 22 juillet Radio-Canada diffuse des adaptations du *Survenant* et de *Marie-Didace* dans la série « Les grands romans canadiens ».

1952

Mai Donne une série de conférences et de causeries devant les cercles littéraires de Toronto (voir Isabel LeBourdais, « Germaine Guevremont : a Canadian worth celebrating », *Saturday Night*, 17 mai 1952, p. 14).

21 juin À l'occasion du troisième Congrès de la langue française, l'Université Laval décerne des doctorats honorifiques à une trentaine de personnalités nationales et internationales, parmi lesquelles on compte Germaine Guèvremont, Ringuet et Maurice Duplessis.

1952-1955

À partir du 10 novembre 1952 et jusqu'au 6 mai 1955, CKVL et CBF diffusent une adaptation radiophonique du *Survenant*.

1953

27 mai Victor Barbeau lui remet pour la seconde fois la médaille de l'Académie canadienne-française, cette fois pour l'ensemble de son œuvre.

1954

23 juin La télévision de Radio-Canada diffuse une version remaniée d'« Une grosse nouvelle », à l'émission « Théâtre d'été » (voir *supra*, 1939). L'accueil, mitigé, fut une déception pour Germaine Guèvremont (voir Julia Richer, « *Le Survenant* à la TV », *Lectures*, 9 octobre 1954, p. 17).

25 juillet Radio-Canada diffuse une adaptation des « Demoiselles Mondor » dans la série « Contes de mon pays ».

1954-1960

Adapte ses romans pour la télévision de Radio-Canada : « *Le Survenant* » (30 novembre 1954 - 9 juillet 1957), « *Au Chenal du Moine* » (17 octobre 1957 - 10 juillet 1958), « *Marie-Didace* » (25 septembre 1958 - 25 juin 1959) et de nouveau « *Le Survenant* » (1^{er} octobre 1959 - 23 juin 1960).

1955

13 août

« Les Demoiselles Mondor », conte de Germaine Guèvremont, dramatisé par Yves Thériault, à la télévision de Radio-Canada (voir [Anonyme], *la Semaine à Radio-Canada*, 7-13 août 1957, p. 7).

1957

Hyacinthe et Germaine Guèvremont se font construire un chalet dans l'îlette communément appelée « au Pé » ou encore « aux Péés », déformations de l'abréviation O. P., « du nom de l'ancien propriétaire, Olivier Paul » (voir [Anonyme], « Dix-sept ans après. Le Survenant, où il a été, et ce qu'il a fait », *le Petit journal*, 22 novembre 1959, p. 112). « Pour atteindre cette île, il faut traverser le pont qui joint la terre ferme à l'Île-aux-Fantômes, puis de là, monter en chaloupe. C'est au moyen d'une solide corde qu'on fait avancer l'embarcation jusqu'à l'île O. P. » (*ibid.* Voir aussi Jean Hamelin, « Quelques minutes avec M^{me} Guèvremont. Seul le Survenant ne sera pas au rendez-vous du 'Chenal-du-Moine' », *le Petit journal*, 6 octobre 1957, p. 79). Walter S. White (*le Chenal du Moine*, p. 175) signale que l'Île-aux-Fantômes était en 1926 propriété du notaire Alfred Guèvremont, père d'Hyacinthe.

Travaille à la rédaction du troisième volet de sa chronique romanesque.

1959

« Germaine Guèvremont, romancière », film de l'O.N.F., réalisé par Pierre Patry (30 min.).

Publie « Le plomb dans l'aile », premier et unique chapitre de ce qui aurait dû constituer le troisième volet d'une trilogie romanesque, après *le Survenant* et *Marie-Didace*.

1960

29 mai

L'Université d'Ottawa lui décerne un doctorat honorifique.

1961-1962

Du 9 septembre 1961 au 17 mars 1962, collabore au *Nouveau journal*, sous la rubrique « 3 minutes avec Germaine Guèvremont ».

1962

14 avril

Reçue à la Société royale du Canada, en même temps que son cousin Claude-Henri Grignon.

1962-1965

À partir du 24 septembre 1962 et jusqu'au 29 juin 1965, reprise du radioroman « le Survenant » à la station CKVL.

1964

7 juillet

Décès d'Hyacinthe Guèvremont, à Montréal ; inhumation au cimetière de Sorel, le 10 juillet.

1965

Mai

Quitte son logis de la rue Sherbrooke et s'installe à quelques pas de là, au 1010 de la rue Cherrier, appartement 1408.

1966

Avril

Le Conseil des Arts du Canada lui accorde une bourse de travail libre pour lui permettre « d'écrire un scénario fondé sur un de ses romans, et de terminer la rédaction d'un autre livre » (voir [Anonyme], *le Devoir*, 26 avril 1966, p. 10).

29 juillet

La télévision de Radio-Canada diffuse des extraits de ses téléromans à l'émission « Souvenez-vous... », animée par Roger Baulu et Jacques Normand (voir [Anonyme], *la Presse*, 26 juillet 1966, p. 21).

1967

Publie « À l'eau douce » (*Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967) et « Le premier miel » (*le Devoir*, suppl., 31 octobre 1967), deux chapitres d'un recueil de souvenirs resté inachevé.

Assume la présidence de la toute nouvelle cellule canadienne-française du Pen Club international (voir [Anonyme], *la Presse*, 7 août 1967, p. 19).

Rédaction du scénario de « L'adieu aux îles ».

1968

- 4 juin Diffusion à la télévision de Radio-Canada du film « L'adieu aux îles », dans la série « Provinces », avec Ovila Légaré dans le rôle principal ; scénario de Germaine Guèvremont et réalisation de Jean-Paul Fugère.
- Juin Elle est hospitalisée.
- 20 juin Quitte temporairement l'hôpital pour assister à une fête donnée en son honneur, à Sorel, par la Société artistique du Québec (voir Cécile Brosseau, *la Presse*, 21 juin 1968, p. 19).
- 21 août Elle décède à la Villa Medica, 225, rue Sherbrooke Est.
- 24 août Obsèques à l'église Saint-Pierre de Sorel et inhumation au cimetière des Saints-Anges de Sorel.

1974

- Mars Publication de la « version définitive » du *Survenant* chez Fides, dans la collection du « Nénuphar », n° 45. L'achevé d'imprimer est du 28 mars.

1977

- Novembre Publication d'une édition de luxe du *Survenant* chez Fides, avec dix lithographies en couleurs d'André Bergeron. L'achevé d'imprimer est du 30 novembre, le tirage de 175 exemplaires.

1978

- 26 avril Décès, à Montréal, de sa sœur aînée, Jeanne Grignon-Nyson (1890-1978) ; inhumation au cimetière de Saint-Jérôme.
- Réédition de *The Outlander* (Toronto, McClelland & Stewart Ltd.) avec une introduction d'Anthony Mollica.

1986

François Gélinas, notaire à Tracy, et son épouse Jeanne Éthier se portent acquéreurs de l'îlette O. P. et des deux chalets que les Guèvremont y avaient fait construire. Ils se proposent d'y aménager un musée de l'écriture québécoise (voir [Anonyme], *le Droit*, 1^{er} novembre 1986, p. 64).

Page laissée blanche

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ANQ-S	Archives nationales du Québec à Sherbrooke
cf.	conférer
DOLQ	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec</i> , Montréal, Fides, 1978-1987, 5 vol.
éd.	édition
f.	feuillet, feuillets
GPFC	<i>Glossaire du parler français au Canada</i> , Québec, Presses de l'Université Laval, 1968
<i>ibid.</i>	même lieu
<i>infra</i>	plus bas
l.	ligne
<i>loc. cit.</i>	lieu cité
n.	note
n ^o , n ^{os}	numéro, numéros
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page, pages
rééd.	réédition
s.	suivant(s), suivante(s)
[<i>sic</i>]	in correction signalée
suppl.	supplément
<i>supra</i>	plus haut
s. v.	<i>sub verbo</i> (renvoi à une entrée de dictionnaire)
t.	tome
vol.	volume
[...]	passage supprimé dans une citation

- [] dans le texte, pagination du texte de base (tirage de 1967 de l'édition 1966)
 [?] fait, renseignement incertain
 < > dans les variantes, commentaire critique
 // changement de paragraphe
 / fin de vers
-

Variantes

Sources de variantes

- I « L'arrivée de Venant » et « L'abandon », *Gants du ciel*, n° 2, décembre 1943, p. 21-31. Première version des chapitres I et XVII du *Survenant*.
 II Dactylographie du *Survenant*, ANQ-S, fonds Alfred DesRochers (P 0006, série 2, article 10), 209 f. Nombreuses corrections de Germaine Guèvremont ; quelques corrections et interventions d'Alfred DesRochers.
 III Première édition, Beauchemin, 1945.
 III^B « Quand le Survenant arrive... chez les Beauchemin au Chenal du Moine », *Paysana*, vol. 8, n° 7, septembre 1945, p. 8. Premier chapitre du *Survenant*, avec quelques variantes.
 IV Deuxième édition, Plon, 1946.
 IV^B 2^e édition revue et corrigée, Plon, 1948. Comporte 4 corrections par rapport à l'édition précédente dont elle ne serait, sans cela, qu'une simple réimpression.
 V Troisième édition, Fides, « Nénuphar », n° 22, 1959.
 VI Quatrième édition, Fides, « Alouette bleue », 1962.
 VII Cinquième édition, Fides, « Bibliothèque canadienne-française », 1966.
 VII^G Exemplaire du tirage de 1967 de la cinquième édition, revu et corrigé par Germaine Guèvremont. Texte de base.

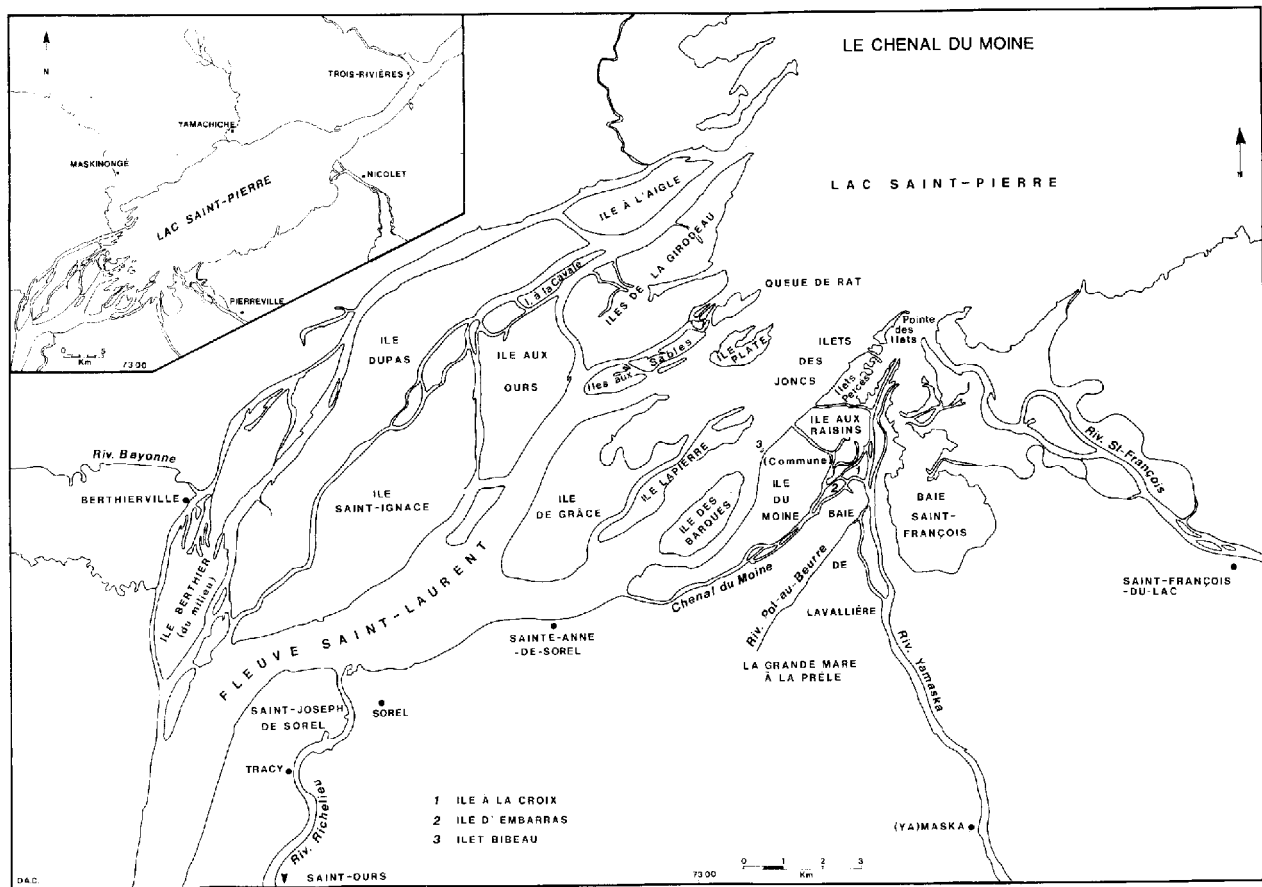
Les variantes (en italique) sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Chaque variante est précédée du numéro de la ligne du texte. S'il y a lieu, on emploie les sigles suivants pour indiquer la nature de la variante : A : ajout ; S : surcharge ; D : texte déchiffré sous la surcharge ; R : rature. Le d minuscule suscrit désigne une correction ou une intervention de la main d'Alfred

DesRochers. Les diverses sources des variantes sont indiquées en chiffres romains.



Parce qu'elles sont rares (vingt en tout), les fautes typographiques qui se rencontrent dans les diverses éditions ont été relevées (4 en III ; 8 en IV ; 1 en V ; 7 en VI). En revanche, les coquilles qui déparent la dactylographie sont beaucoup trop nombreuses (environ 150) pour prendre place dans l'apparat critique qu'elles auraient encombré. Il s'agit d'inversions de lettres, de fautes de frappe, d'omissions d'accents ou de fautes d'accord à mettre sur le compte de la pure distraction, comme « Adossé » pour « Adossée » (p. 183, l. 527), « les danseur » (p. 185, l. 572), « vois » pour « voix » (p. 208, l. 67), etc.

Page laissée blanche



Page laissée blanche

Le Survenant

Page laissée blanche

ici

Un soir d'automne, au Chenal du Moine², comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge, paqueton au dos, qui demandait à manger.

5

– Approche de la table. Approche sans gêne, Survenant, lui cria le père Didace.

I II <épigraphe> [R « ... restes vénérables d'un siècle où les choses et les hommes avaient ce caractère de simplicité que les mœurs françaises perdent de jour en jour. » H. de Balzac - Eugénie Grandet] I I <titre du chapitre> L'ARRIVÉE DE VENANT // Un 4 I firent se redresser II firent [R se] redresser 5 I paqueton sur le dos, qui cherchait à 6 I gêne, survenant, lui

1. Les quatre premières éditions étaient précédées d'une dédicace « À mon mari », mais elle est absente de la cinquième (1966), postérieure à la mort d'Hyacinthe Guèvremont. La dactylographie du *Survenant* portait en épigraphe quelques lignes extraites du premier chapitre d'*Eugénie Grandet* de Balzac, et que Germaine Guèvremont a ensuite raturées sans doute en raison de leur caractère plus ou moins approprié au contexte géographique. Voici cet extrait (le passage cité en épigraphe est ici en italique) : « [...] Les anciens hôtels de la vieille ville [de Saumur] sont situés en haut de cette rue jadis habitée par les gentilshommes du pays. La maison pleine de mélancolie où se sont accomplis les événements de cette histoire était précisément un de ces logis, *restes vénérables d'un siècle où les choses et les hommes avaient ce caractère de simplicité que les mœurs françaises perdent de jour en jour* » (Honoré de Balzac. *Eugénie Grandet*, I, *Physionomies bourgeoises*, éd. Pierre-Georges Castex, Paris, Garnier, 1965, p. 9).

2. À proprement parler, le Chenal du Moine désigne le chenal qui sépare la terre ferme de l'Île du Moine, dans l'archipel du lac Saint-Pierre, puis, au sens large, la région qui s'étend au sud du chenal jusqu'à la baie de Lavallière et qu'on appelle le Rang du Chenal du Moine. Le Chenal du Moine mouvait jadis de la seigneurie de Saurel ; depuis 1876, il est partie intégrante de la paroisse Sainte-Anne de Sorel. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine, une histoire illustrée*.

D'un simple signe de la tête, sans même un mot de gratitude, l'étranger accepta. Il dit seulement :

10 – Je vas toujours commencer par nettoyer le cochon.

Après avoir jeté son baluchon dans l'encoignure, il enleva sa chemise de laine à carreaux rouge vif et vert à laquelle manquaient un bouton près de l'encolure et un autre non loin de la ceinture. Puis il fit jouer la pompe avec tant de force
 15 qu'elle geignit³ par trois ou quatre fois et se mit à lancer l'eau hors de l'évier de fonte, sur le rond de tapis, [22] et même sur le plancher où des nœuds saillaient çà et là. Insouciant l'homme éclata de rire ; mais nul autre ne songeait même à sourire. Encore moins Phonsine qui, mécontente du dégât, lui reprocha :

20 – Vous savez pas le tour !

Alors par coups brefs, saccadés, elle manœuvra si bien le bras de la pompe que le petit baquet déborda bientôt. De ses mains extraordinairement vivantes l'étranger s'y baigna le visage, s'inonda le cou, aspergea sa chevelure, tandis que les
 25 regards s'acharnaient à suivre le moindre de ses mouvements. On eût dit qu'il apportait une vertu nouvelle à un geste pourtant familier à tous.

Dès qu'il eut pris place à table, comme il attendait, Didace,
 30 étonné, le poussa :

– Quoi c'est que t'attends, Survenant ? Sers-toi. On est toujours pas pour te servir.

8 III^B simple *coup* de la tête 8 I tête l'étranger accepta. *Sans même un mot de gratitude, il remarqua* seulement 9 II Il *remarqua* seulement 9 I, II seulement : // – *J'vas* toujours III^B seulement. // – Je 12 I rouge et vert, à 15 I, II, III, III^B *qu'ayant geint* par trois ou quatre fois *elle* se mit 16 I tapis et 17 I saillaient *ici* et 18 III^B nul ne songeait 19 I moins *Alphonsine*, mécontente du dégât, *qui* lui II, III, III^B, IV, V, VI, VII moins *Alphonsine* [VII^C R *Alphonsine* S *Phonsine*] qui 19 II mécontente [AR *à la vue*] du 21 I le tour. // Alors 23 I baquet *bientôt déborda d'eau*. De II baquet [R *bientôt*] déborda [R .] bientôt. De 26 I regards, *avides*, s'acharnaient II regards [R *avides*] s'acharnaient 26 II de [R *so*] ses mouvements 27 II On *eut* dit 28 I à *eux* tous II à [R *eux*] tous 28 I tous. // *Aussitôt* qu'il 29 III^B qu'il *eût* pris place 31 I t'attends, *survenant ? Sers-toé*. On

3. La dactylographie et la première édition portaient « qu'ayant geint [...] elle se mit ». L'illettré (pseudonyme de Harry Bernard) ayant critiqué ce participe passé, dans son compte rendu du 8 juin 1945 (*le Droit*, p. 3), Germaine Guèvremont a « corrigé » son texte à partir de la deuxième édition (1946).

L'homme se coupa une large portion de rôti chaud, tira à lui quatre patates brunes qu'il arrosa généreusement de sauce grasse et, des yeux, chercha le pain. Amable, hâtivement, s'en 35
 taillait une tranche de deux bons doigts d'épaisseur, sans s'inquiéter de ne pas déchirer la mie. Chacun de la tablée que la faim travaillait l'imita. Le vieux les observait à la dérobée, l'un après l'autre. Personne, cependant, ne semblait voir l'ombre de mépris qui, petit à petit, comme une brume d'automne, en- 40
 vahissait les traits de son visage austère. Quand vint son tour, lui, Didace, fils de Didace⁴, qui avait le respect du pain, de sa main gauche prit doucement près de lui la miche rebondie, l'appuya contre sa [23] poitrine demi-nue encore moite des sueurs d'une longue journée de labour, et, de la main droite, 45
 ayant raclé son couteau sur le bord de l'assiette jusqu'à ce que la lame brillât de propreté, tendrement il se découpa un quignon de la grosseur du poing.

Tête basse, les coudes haut levés et la parole rare, sans plus se soucier du voisin, les trois hommes du Chenal, Didace, 50
 son fils, Amable-Didace, et Beau-Blanc⁵, le journalier, mangeaient de bel appétit. À pleine bouche ils arrachaient jusqu'à la dernière parcelle de viande autour des os qu'ils déposaient sur la table. Parfois l'un s'interrompait pour lancer un reste à Z'Yeux-ronds, le chien à l'œil larmoyant, mendiant d'un con- 55
 vive à l'autre. Ou bien un autre piquait une fourchetée⁶ de mie de pain qu'il sauçait dans un verre de sirop d'érable, au milieu

34 I brunes, qu'il 35 I grasse, et *demanda* le pain 37 I tablée, que la faim *fouaillait*, l'imita 44 I poitrine à demi-nue 47 I,II lame *brille* de 50 I hommes mangeaient III^B hommes du *chenal*, Didace 54 I lancer un *déchet au chien qui, l'œil larmoyant et toujours flaireur, mendiait* d'un 54 III^B reste à Z'yeux-ronds, le chien 55 II larmoyant [R, et sans cesse flaireur,] mendiant 57 I,II,III,III^B,IV,V,VI,VII qu'il *allait saucer* [VII^G R *allait saucer* A *sauçait*] dans 57 I d'érable au

4. C'est le titre que Germaine Guèvremont paraît avoir d'abord voulu donner au *Survenant*, au moment où elle en publiait deux chapitres dans *Gants du ciel*, en 1943.

5. Tous ces personnages, de même qu'Alphonsine, épouse d'Amable, ont déjà été présentés au lecteur dans les contes d'*En pleine terre*, en même temps que le cadre, celui du Chenal du Moine.

6. Ce mot a ici son sens français (« ce qu'on peut prendre en une seule fois avec la fourchette ») plutôt que le sens qu'il a normalement au Canada français (« fourchée, ce qu'on peut prendre en une seule fois avec la fourche » [GPFC]).

de la table. Ou encore un troisième, du revers de la main, étanchait sur son menton la graisse qui coulait, tels deux rigolets.

Seule Alphonsine pignochait dans son assiette. Souvent il lui fallait se lever pour verser un thé noir, épais comme de la mélasse. À l'encontre des hommes qui buvaient par lampées dans des tasses de faïence grossière d'un blanc crayeux, cru, et parfois aussi dans des bols qu'ils voulaient servis à la rasade, quelle qu'en fût la grandeur, la jeune femme aimait boire à petites gorgées, dans une tasse de fantaisie qu'elle n'emplissait jamais jusqu'au bord.

Après qu'il en eut avalé suffisamment, l'étranger consentit à dire :

[24] — C'est un bon thé, mais c'est pas encore un vrai thé de chanquier⁷. Parlez-moi d'un thé assez fort qu'il porte la hache, sans misère !

Ce soir-là, ni le jour suivant qu'il passa au travail en compagnie des autres, l'étranger ne projeta de partir. À la fin de la relevée, Didace finit par lui demander :

- Resteras-tu longtemps avec nous autres ?
- Quoi ! je resterai le temps qu'il faut !
- D'abord, dis-nous qu'est ton nom ? D'où que tu sors ?

59 I coulait *pire que* deux rigolets. Seule II coulait [R,] tels *que* deux 62 I noir et épais 64 I,II de *faïence* grossière 64 II crayeux, [D *crû* R *crû*], et 65 I voulaient *toujours* servis 67 I gorgées dans 68 I jamais *tout à fait*. // Quand il eut bu *suffisamment de thé*, l'étranger 69 III^B en *cût* avalé 69 II *suffisamment* l'étranger 71 I thé. *Mais* c'est 72 I Parlez-moi d'un thé assez fort *que la hache tiendrait dedans* sans 74 I ni les soirs suivants l'étranger II ni [R les soirs A^d jour R suivants] [A^d *qu'il passa au travail en compagnie des autres*], l'étranger 75 I partir. *Au bout de quelques jours* Didace II partir. [R *Au bout de quelques jours* A^d *À la fin de la relevée*,] Didace 78 II Quoi ! *j'resterai* le 78 I qu'il faut. // — D'abord 79 I,II D'abord dis-nous

7. Bien que caractéristique du français populaire, et du français québécois en particulier, la palatalisation n'est que rarement notée dans *le Survenant* ; voir *chantier* (p. 112, l. 83), par exemple. Germaine Guèvremont a d'ailleurs supprimé un grand nombre des « canadianismes » qui se trouvaient dans la dactylographie.

– Mon nom ? Vous m'en avez donné un : vous m'avez appelé Venant. 80

– On t'a pas appelé Venant, corrigea Didace. On a dit : le Survenant.

– Je vous questionne pas, reprit l'étranger. Faites comme moi⁸. J'aime la place. Si vous voulez me donner à coucher, à manger et un tant soit peu de tabac par-dessus le marché, je resterai. Je vous demande rien de plus. Pas même une taule. Je vous servirai d'engagé et appelez-moi comme vous voudrez. 85

– Ouais... réfléchit tout haut Didace, avant d'acquiescer, à cette saison icitte⁹, il est grandement tard pour prendre un engagé. La terre commence à être déguenillée. 90

Son regard de chasseur qui portait loin, bien au delà de la vision ordinaire, pénétra au plus profond du cœur de l'étranger comme pour en arracher le secret. Sous l'assaut, le Survenant ne broncha [25] pas d'un cil, ce qui plut infiniment à Didace. Pour tout signe de consentement, la main du vieux s'appesantit sur l'épaule du jeune homme : 95

– T'es gros et grand. T'es presque pris comme une île et t'as pas l'air trop, trop ravagnard...

83 II Survenant. // J'vous questionne 84 I,II comme *moé*. J'aime III^B comme moi. // J'aime 86 III^B marché je resterai 87 II resterai. J'vous demande 87 I de *plusse*, pas même 88 I appelez-moé comme 89 I Ouais, réfléchit tout haut Didace avant 89 I,II à *c'te* saison 90 I icitte, y est 91 I déguenillée...//Son regard *terrible* qui 92 I,II,III^B bien au-delà de 94 II l'assaut Venant ne I,III,III^B,IV,V,VI,VII l'assaut, Venant [VII^G R Venant A le Survenant] ne 96 III^B Didace... Pour

8. Germaine Guèvremont avait d'abord écrit « moé » (dactylographie et première édition), puis elle a « corrigé » en « moi » à partir de la deuxième édition (1946). L'examen des variantes révèle qu'elle a tendance, au fil des ans, à normaliser la langue de ses personnages, en particulier celle du Survenant, dont les archaïsmes phonétiques et lexicologiques sont atténués, sinon supprimés.

9. On attendrait plutôt « à c'te saison (i)citte », expression que Germaine Guèvremont avait d'abord utilisée puis qu'elle a eu l'idée malencontreuse de « corriger ».

Quand il arriva au sillon voisin de sa maison, Didace Beauchemin se redressa. Sans un mot il tira sur les cordeaux. Docile, le cheval¹, la croupe lustrée d'écume, aussitôt s'arrêta.
 5 Pour mieux prendre connaissance de la planche de terre qu'il venait de labourer, Didace, le regard vif sous d'épais sourcils embroussaillés, se retourna : les raies parallèles couraient égales et presque droites dans la terre grasse et riche. Malgré ses soixante ans sonnés, il gardait encore le poignet robuste et le
 10 coup d'œil juste. Il avait fait une bonne journée.

Entre la route à ses pieds et les pâturages communaux² de l'Île du Moine, l'eau du chenal coulait, paisible et verte. Au nord, deux colonnes de fumée vacillaient au large de l'Île à Pierre³ : un paquebot remontait le fleuve. Didace pensa :

15 – Les quat' mâts achèvent de monter.

4 II le [AR ou les ?] cheval 13 II,III,IV,V,VI,VII l'île à la [VII^G R la] Pierre 14 II Pierre : [R invisible] un paquebot descendait sur le 14 III,IV,V,VI,VII remontait sur [VII^G R sur] le

1. La variante « ou les ? » de la dactylographie se présente comme une question que Germaine Guèvremont aurait posée à Alfred DesRochers : « pour labourer, suffit-il d'un cheval ou en faut-il deux ? »

2. On trouve d'autres « communes » ou pâturages communs moins importants dans les Îles Dupas et Berthier. Ce mode de tenure foncière remonte aux temps de la colonie française. Voir Rodolphe de Koninck, *les Cent-Îles du lac Saint-Pierre*, p. 75-93.

3. Ou « Île à Lapierre » : cette île forme, pour ainsi dire, le segment est de l'Île de Grace (voir p. 147, n. 5), et l'Île des Barques (voir p. 176, n. 29), le segment ouest de l'Île du Moine. Le fleuve Saint-Laurent se fraye une voie entre les Îles de Grâce et du Moine.

[27] Allégées de leur lait, une dizaine de vaches, à la file, avançaient lentement sur la berge boueuse. Dans le ciel uni, sans une brise, un seul nuage rougeoyait vers l'est, dernière braise vive parmi les cendres froides. Didace, le front haut, la narine sensible, huma avec dédain la fadeur de l'air tiède. Quoique la fraîcheur du soir approchât, il sentait ses épaules pénétrées de chaleur. À ce temps mort, amollissant, il préférait les pluies de bourrasque, les rages de vent qui fouettent le sang des hommes et condamnent les oiseaux sauvages à se réfugier dans les baies.

Soudain il vit deux hommes, en voiture légère, s'engager dans la montée. Ayant reconnu Pierre-Côme Provençal avec Odilon, l'aîné de ses garçons, Didace, vivement, détela le cheval qui, de son plein gré, prit le chemin de l'écurie. Puis il alla s'appuyer contre la clôture et se mit à fumer.

Au milieu de la plaine, parmi les maisons espacées et pour la plupart retirées jusque dans le haut des terres, loin de la rivière et de la route avoisinante, afin de parer aux inondations, celle de Didace, bâtie sur une butte artificielle, près du chemin du roi⁴, possédait le rare avantage d'être à la portée de la voix : les Beauchemin pouvaient, à toute heure du jour, recevoir du passant, sur la route ou sur le chenal, un mot, un salut, un signe d'amitié. Même s'ils avaient peu de choses à dire, ils échangeaient de brèves remarques sur l'eau haute ou l'eau basse, l'erre de vent, la santé, pour le seul plaisir de se délier la langue, pour montrer qu'ils étaient encore de ce monde, ou tout bonne[28]ment pour ne rien laisser perdre d'une si belle occasion. Si l'un d'eux, peu d'humeur à causer, n'entendait pas la plaisanterie, il se contentait de le signifier d'un rebondissement du derrière : un signe de vie tout de même.

– Arrié ! Hé ! Didace !

16 II vaches, *indolentes*, à la file 17 II ciel [R *triste* A *uni*], sans
22 II amollissant [A.] il 28 II vivement [R, *d'une poignée d'herbes sèches*,
bouchonna et ensuite] détela 30 II fumer [A. R à *profondes bouffées*.] // Au

4. Chemin du Chenal du Moine. Comme son nom l'indique, ce chemin longe le chenal depuis Sainte-Anne de Sorel jusque dans l'Île d'Embaras où il prend brusquement fin. L'expression « chemin du roi » (ou « chemin de roi ») désigne, au Québec, tout chemin public qui conduit d'un village à un autre ; en ce sens, il s'agit d'un synonyme de « chemin de front » (GPFC).

Didace ne bougea point. Lui et Pierre-Côme Provençal se boudaient. Rarement avait-on vu deux amis d'enfance, deux premiers voisins se quereller et se raccorder avec autant de facilité. Mais depuis plus d'un mois, ils ne se saluaient même pas. Pierre-Côme, à la fois maire de la paroisse et garde-chasse, avait plusieurs fois averti Didace de ne pas chasser en temps prohibé. Après l'avoir inutilement menacé de le mettre à l'amende, il brûla son affût. Un chasseur ne peut subir pire affront. Aussi plutôt que de parler le premier à Pierre-Côme, Didace se fût volontiers soumis au supplice. Si Gros-Gras Provençal s'imaginait qu'il allait tout régenter dans le pays...

– Aïe, Didace, c'est-il ta Gaillarde qu'était là tantôt, attelée sur la charrue ?

De son parler bref, Didace répondit :

– En plein elle, ouais. Mais pourquoi que tu veux savoir ça, Gros-Gras ?

– Parce que si c'est ta jument, ben je te dis qu'elle est pas de la tauraille. Que je vienne jamais à faire baptiser : je te l'emprunte pour le compéage !

Il n'en fallait pas plus pour qu'ils redeviennent compère et compagnon. Didace se rengorgea. Mais [29] tandis que l'attelage du voisin s'éloignait au pas, il se dit :

– C'est égal, Provençal m'a parlé le premier. J'ai le trait sur lui. À c't'heure, je chasserai tant que je voudrai.

De son côté Pierre-Côme Provençal, bouffi d'orgueil, réfléchissait qu'il s'en était tiré à peu de frais : pour la valeur d'une faible concession, il s'était assuré le vote des Beauchemin et de toute une phalange qui ne jurait que par eux. De nouveau il serait maire aux prochaines élections.

54 II son affût. Un 56 II se fut volontiers 57 II tout [D régimenter S^d régenter] dans 57 II,III pays... // – Aïe, Didace 58 IV qu'était à tantôt 63 II ben j'te dis qu'elle est pas d'la tauraille 64 II Que j'viene jamais à faire baptiser : j'te l'emprunte 66 II qu'ils redevinssent compère, compagnon. Didace III,IV qu'ils redevinssent compères, compagnons. Didace V,VI,VII qu'ils redeviennent compères, compagnons [VII^g R compères, A et R compagnons]. Didace 70 II c't'heure j'chasserai tant que j'voudrai. // De 73 III concession il

Il se retourna et jeta un lent regard au bien des Beauchemin. De ses petits yeux bridés à la façon du renard en contemplation devant une proie, il en mesura la richesse : vingt-sept arpents, neuf perches, par deux arpents, sept perches⁵, plus ou moins. Les champs gris, uniformes, striés seulement de frais labours, se déroulaient comme un drap de lin tendu de la baie de Lavallière jusqu'au chenal. À la tombée du jour, Pierre-Côme les distinguait à peine. Mais il savait que, dans ce sol alluvial où l'on chercherait vainement un caillou, le sarrasin, le foin, l'avoine lèveraient encore à pleines clôtures pour de nombreuses récoltes. 80 85

Sur la terre voisine, de même grandeur, vivaient David Desmarais et sa fille unique, Angéline. Pierre-Côme songea à ses quatre garçons qu'il faudrait établir dans les environs : Un peu rétive, la demoiselle à David Desmarais. Pas commode à fréquenter. Ni belle, de reste. Et passée fleur depuis plusieurs étés déjà. Mais travaillante et ménagère, comme il s'en voit rarement. Quand une fille a du [30] bien clair, net, et des qualités par surplus, pourquoi un garçon regarderait-il tant à la beauté ? 90

– Vous trouvez pas que le père Didace cherche à refouler ? 95

À la voix de son fils, Provençal sursauta :

– Quiens ! la peau du cœur doit commencer à lui épaissir. Il a beau s'appeler Beauchemin, il vieillit comme tout le monde !

Mais il se ressaisit. Didace et lui étaient du même âge : il venait d'y penser. 100

– En tout cas, s'il refoule, c'est sûrement pas de vieillesse. Ça doit être l'occupation qui le fait tasser.

En effet il vit Didace, le dos arrondi, remonter le sentier. Après lui, la terre des Beauchemin ne vivrait guère : Amable-

76 II Beauchemin. [D Ses S De ses] petits 79 II arpents, [A neuf] perches 79 II arpents, [A trois] perches [A plus ou moins]. Les champs gris, uniformes, sans relief aucun, striés 81 II drap tendu 84 II alluvial [R,] où 84 II vainement [R une roche A^d caillou], le 86 II récoltes. // [R Pierre-Côme songea à ses quatre garçons qu'il faudrait établir dans les environs s'il voulait arrondir la terre A Sur la terre voisine, de même grandeur, vivaient David Desmarais et sa fille unique, Angéline. Pierre-Côme songea à] ses 91 II belle, [D de S du] reste 91 II plusieurs [A étés] déjà

5. Soit une superficie d'environ vingt-trois hectares.

105 Didace, le fils unique⁶, maladif et sans endurance à l'ouvrage, ne serait jamais un vrai cultivateur.

De nouveau Pierre-Côme Provençal songea à ses garçons, Odilon, Augustin, Vincent, Joinville, tous les quatre robustes, vaillants et forts. Et il sourit d'orgueil.

110 Avant de remettre le cheval au trot, d'un coup de coude entendu il fouailla joyeusement les côtes d'Odilon :

– Au prochain soir de bonne veillée⁷, faudra que tu retournes voir la grande Angèle à Desmarais. Elle finira⁸ ben par se laisser apprivoiser comme les autres.



115 [31] D'un pas pesant Didace se dirigea vers la maison.

Un perron de cinq marches étroites et raides conduisait à la porte d'en avant ; mais personne, ni des voisins, ni même de la meilleure parenté, ne l'utilisait, sauf dans les grandes circonstances : pour un baptême, une noce, la mort ou la visite pastorale du curé de Sainte-Anne-de-Sorel. Et encore, quand
120 l'abbé Lebrun s'arrêtait au Chenal du Moine parler de chasse ou de sujets ordinaires avec le père Didace, il se serait bien gardé d'y passer. Aucune allée ne s'y rendait. Même les hautes

112 II veillée faudra 113 II Desmarais. [D A S^d Elle] finira

6. Amable avait un frère cadet, Éphrem, noyé alors qu'il « n'avait pas seize ans », comme le rappelle Marie-Amanda (p. 156, l. 78 ; voir aussi p. 150, variante 165 : « ses fils »). Voir « Un malheur », dans *En pleine terre*. Par ailleurs, rien, dans *En pleine terre*, ne laissait entendre qu'Amable fût « maladif et sans endurance à l'ouvrage ». Ce caractère chétif paraît lui être attribué ici pour les besoins de la cause : il accentue le contraste avec le Survenant et justifie l'admiration que le père Didace voue à l'étranger, substitut du décevant Amable. Voir, en particulier, p. 229, l. 262-268.

7. Allusion aux soirs où les amoureux se rencontraient pour veiller, c'est-à-dire, traditionnellement, le mardi, le jeudi et le dimanche. Voir Hector Grenon, *Us et coutumes du Québec*, p. 12.

8. La dactylographie porte « A finira ». Cette prononciation populaire sera normalisée dès la première édition. Voir toutefois *infra*, p. 261, l. 36 : *A fait pas pitié*.

herbes, l'été, dérobaient la première marche du perron. Tandis qu'un petit chemin de pied, avenant et tout tracé, menait à la porte d'arrière. 125

Depuis la mort de Mathilde⁹, sa femme, non seulement Didace recherchait les occasions de s'éloigner de la maison, mais il la fuyait, comme si le sol lui eût brûlé les pieds, comme si les choses familières, jadis hors de prix, à ses yeux, s'y fussent ternies et n'eussent plus porté leur valeur. Sans hâte il racla ses bottes au seuil, tout en jetant un coup d'œil à l'intérieur de la maison. Il pouvait voir une bonne partie de la pièce principale, à la fois cuisine et salle. Les rideaux sans apprêt pendaient comme des loques aux fenêtres et dans les deux chambres du bas, la sienne et celle du jeune couple, les lits de plume, autrefois d'une belle apparence bombée, maintenant mollement secoués, s'affaissaient au milieu. 130 135

Faible, et d'un naturel craintif, Alphonsine¹⁰, malgré sa bonne volonté, ne parvenait pas à donner à la maison cet accent de sécurité et de chaude [32] joie, ce pli d'infailibilité qui fait d'une demeure l'asile unique contre le reste du monde. On eût dit que, sous la main de la bru, non seulement la maison des Beauchemin ne dégageait plus l'ancienne odeur de cèdre et de propreté, mais qu'elle perdait sa vertu chaleureuse. 140 145

En entrant, Didace trouva la table à moitié mise et Phonsine affaissée sur une chaise. Frêle, les épaules et les hanches étroites, avec ses cheveux tressés en deux nattes sur le dos et ainsi abandonnée à elle-même, elle avait l'air d'une petite fille en pénitence. Dès qu'elle aperçut son beau-père, elle s'occupa à 150

126 II d'arrière. // [R Sans hâte Didace racla ses bottes au seuil avant de pénétrer dans la pièce principale, à la fois cuisine et salle.] Depuis 127 II seulement [R il A Didace] recherchait 130 II familières jadis hors de prix à ses yeux s'y ternissaient et ne portaient plus leur 136 II lits [A de plume], autrefois 139 II Faible, [R sans dessein A⁴R initiative ?] et 142 II On eut dit que sous la main de la bru non 143 II maison [D ne S des R dégageait] Beauchemin ne dégageait 146 II, III entrant Didace 147 II Frêle [R de taille], les

9. Épouse de Didace et mère de Marie-Amanda et d'Amable. Voir *En pleine terre* où Mathilde joue un rôle important. Voir aussi *infra*, p. 232, l. 349 s. et p. 271, l. 14s.

10. Voir *En pleine terre* et, en particulier, « Chauffe, le poêle ! » et « Une grosse noce ». Voir aussi *Marie-Didace*, première partie, chapitre 2.

entamer le pain. Sentant le regard sévère du maître attaché à ses moindres gestes, elle devint de plus en plus gauche. Soudain la miche et le couteau volèrent sur le plancher. Elle se hâta de tout ramasser mais le sang coulait de son doigt entaillé. Comme
 155 elle allait lancer aux poules le quignon rougi, elle dit en riant d'un petit rire nerveux :

— Le pain danse, mon beau-père. C'est signe que les bonnes années s'en viennent.

Mais le vieux lui prit le poignet :

160 — Le pain, ma fille, se jette pas. Pas même aux poules. On le brûle.

Furieux, Didace se retint de crainte d'en dire trop : les femmes de la famille Beauchemin, depuis l'ancêtre Julie, puis ses tantes, puis sa mère, puis ses sœurs, sa femme ensuite
 165 jusqu'à sa fille Marie-Amanda¹¹ mariée à Ludger Aubuchon, à l'Île de Grâce, de vraies belles pièces de femmes, fortes, les épaules carrées, toujours promptes à porter le [33] fardeau d'une franche épaulée, ne s'essoufflent jamais au défaut de la travée. Elles ont toujours tenu à honneur de donner un coup de main
 170 aux hommes quand l'ouvrage commande dans les champs. Et un enfant à faire baptiser presque à tous les ans. À présent la bru, Alphonsine, une petite Ladouceur, de la Pinière¹², une orpheline élevée pour ainsi dire à la broche, se mêle de grimacer sur les corvées avec des manières de seigneuresse ? Di-
 175 dace s'indignait : « Une femme qui pèse pas le poids. Et sans même un petit dans les bras, après trois années de ménage. »

— Puis, Amable ? questionna-t-il soudain.

152 II gestes elle 166 II de femme, fortes 174 II, III, IV, V, VI cor-
 vées, avec 174 II Didace [D s'indigna S s'indignait] : « Une 176 II un [D
 p'tit S petit] dans 176 II ménage. // — Pi Amable ?

11. Voir *En pleine terre* et, en particulier, « Chauffe, le poêle ! », « La glace marche » et « Un petit Noël ».

12. Située sur le chemin Saint-Roch, à l'emplacement de l'actuel « village Bonin » (Saint-Joseph-de-Sorel), La Pinière doit son nom aux nombreux « pins à corneilles » qui pullulaient jadis au confluent de la rivière Richelieu et du fleuve Saint-Laurent, à l'époque où la paroisse Saint-Joseph était encore « une immense forêt séparée, ici et là, par quelques terres arables » (Olivar Gravel, *Histoire de Saint-Joseph-de-Sorel et de Tracy, 1875-1975, Volume souvenir*, p. 128).

Alphonsine sursauta :

– Amable ? Il repose sur le canapé d'en haut. Apparence qu'il est revenu des champs à moitié éreinté.

180

Didace se mit à fumer. Amable se révélait de la même trempe molle. Aussi longtemps que Mathilde vécut, la vigilance maternelle dressa son rempart entre le père et le fils. Maintenant qu'ils étaient deux hommes face à face à longueur de journée, Didace prenait la juste mesure de son fils. Amable-Didace, le sixième du nom, ne serait jamais un vrai Beauchemin, franc de bras comme de cœur, grand chasseur, gros mangeur, aussi bon à la bataille qu'à la tâche, parfois sans un sou vaillant en poche, mais avec de la fierté à en recéder à toute une paroisse.

185

190

Lui, Didace, a fait sa large part pour la famille, d'un amour bourru et muet, mais robuste et jamais démenti. Les bâtiments neufs, solides, de belle ve[34]nue, qui les a érigés, sinon lui ? La pièce de sarrasin, qui l'a ajoutée à la terre ? C'est encore lui. Deux fois marguillier, puis conseiller, il a eu de l'importance et il a su garder de la considération dans la paroisse. Mais les sacrifices ? À eux deux, Mathilde et Didace ne les ont jamais marchandés. Seulement il y avait le bien à conserver dans l'honneur pour tous ceux qui suivront.

195

Quand il ne sera plus là, l'homme qui fera valoir le nom des Beauchemin, Didace le cherche, mais il ne le voit pas. L'inquiétude lui venait d'abord sourde, vague, de longue main, difficile à combattre, puis par bouffées, semblable à un mal qu'il avait eu autrefois dans la moelle, un mal mobile, de l'orteil au genou, lui donnant l'envie de décrocher le fusil et de se tirer à la jambe.

200

205

Dans le port, les canes criaient, agitées. Une bande de canards sauvages devaient traverser le ciel. Instinctivement Didace regarda le fusil toujours fourbi, toujours chargé, accroché solidement à la première solive du plafond, puis il se rendit à

210

179 II, III canapé d'en-haut. Apparence 180 II champs, à 181 II, III se remit à 195 II fois marguillier, puis 196 II paroisse. [R Et] Mais les sacrifices ? [R Lui et A À eux deux,] Mathilde[A et Didace] ne 200 II là, [R celui A l'homme] qui 209 II accroché [R solidement] à 210 II plafond, mais il ne vit

la fenêtre. Mais il ne vit que quelques mauves qui planaient au-dessus du chenal à la recherche d'un rivage propice.

— On voit que la saison de chasse avance : les noirs deviennent de plus en plus farouches. Ils volent haut.

215 Tout s'estompait dans le jeu des ombres crépusculaires. Éparses parmi les champs nus, les maisons au loin, déparées des atours de la frondaison, prenaient l'allure d'austères paysannes attardées à l'ouvrage.

220 [35] Amable, un peu voûté, et Beau-Blanc à De-Froi, le journalier, entrèrent en même temps dans la cuisine. Phonsine haussa la mèche de la lampe.

C'est ce soir-là, comme on se mettait à table, que le Survenant heurta à la porte des Beauchemin.

Avant de s'engager dans le sentier oblique conduisant à la maison des Beauchemin, Angéline Desmarais¹ s'arrêta près de la haie vive et chercha son souffle. À marcher seule², elle trouvait la route longue et, au tournant de la montée, le vent embusqué dans les saules l'avait assaillie à la gorge et quasiment jetée par terre. 5

Angéline avançait lentement. Une légère claudication, reliquat d'une maladie de l'enfance, la faisait incliner vers la gauche plutôt que boiter franchement. 10

Vigilante et économe, elle usait son linge à la corde et n'employait jamais un sou à des frivolités. « Capable sur tout », disait-on d'elle dans le rang et dans les îles jusqu'à Maska³. Un mari y trouverait son profit. Ainsi devaient penser les jeunes gens des environs : une semaine, ce fut l'un, la semaine sui- 15

4 II souffle. [R Car D à S À] marcher <noted dans la marge : « *Peut-être indiquer ici que ça se passe [R dans l'] avant [R -] midi ?* »> seule, [A en pleine matinée] elle 7 II,III,IV jetée à terre 10 II que boîter franchement

1. Ce personnage capital apparaît ici pour la première fois, contrairement aux Beauchemin, déjà présents dans *En pleine terre*.

2. « À marcher seule, [II en pleine matinée], elle... » : c'est à l'instigation d'Alfred DesRochers que Germaine Guèvremont avait ajouté cette précision temporelle dans la dactylographie (voir variante 4). L'a-t-elle ensuite raturée sur les épreuves ? Quoi qu'il en soit, cette précision n'apparaît dans aucune édition.

3. C'est-à-dire « Yamaska », par aphérèse. Village agricole, un peu au sud de l'embouchure de la rivière Yamaska, situé à environ 20 kilomètres au sud-est de Sorel.

vante, un autre, qui attacha son cheval au peu^[37]plier proche de la maison de David Desmarais. Puis sautant allègrement du boghei, avant même de dételer, selon que le veut la politesse campagnarde, le cavalier, son cache-poussière enlevé, avait gentiment abordé Angéline pour lui demander la faveur de la veillée. Mais aucun n'avait été agréé. David Desmarais se désolait fort qu'elle restât fille, la trentaine entamée. Il aurait vu d'un bon œil l'avenir d'Angéline assuré par le mariage et, du même coup, comme il prenait de l'âge, le fort des travaux de la terre retomber sur les épaules d'un gendre vigoureux et vaillant.

— Angéline, lui reprochait-il doucement, t'es plus méfiante que l'outarde.

— Faut croire que c'est pas encore le mien ! répondait-elle en manière de consolation.

En face de l'affront, ceux-là mêmes qui eussent fait bon accueil à la terre et au bien, y compris la fille de David Desmarais, se mirent à se moquer entre eux d'Angéline. Mais l'infirme passait, sans un seul regard de ressentiment vers les hardis garçons, pour la bonne raison qu'aucun ne lui disait rien au cœur.

À mesure qu'elle approchait de l'habitation des Beauchemin, le silence et l'immobilité autour du fournil étonnèrent Angéline. À l'idée de trouver ses voisins déjà en hivernement dans le haut-côté, en pleine saison de chasse, quand les quais sont encore en place, la grève revêtue de verveux, d'embarcations diverses, ainsi que de parcs et de cages à canards, elle était mécontente. Pourquoi chauffer ^[38] la grand'maison quand le fournil suffit amplement aux besoins ?

Anciennement Marie-Amanda et la mère Mathilde, comme la plupart des femmes du Chenal du Moine et du rang de Sainte-Anne, n'auraient jamais songé à s'encabaner avant la Toussaint. La bru Alphonsine n'avait pas raison d'agir autrement. Si le fait de s'écouter, d'être peu dure à son corps, et gesteuse, donne à une femme le droit de déranger l'ordre des choses, autant prendre le deuil de tout. Amable n'était pas

17 II sautant allègrement du 31 II ceux-là même qui 32 II à terre
 40 II, III, IV le haut côté, en 47 II Sainte-Anne n'auraient 51 II Amable
 [R qui AR se mirait en sa femme : il] n'était pas homme à le [R lui] reprocher
 [R . A à sa femme : il se mirait en elle.] Pour sa part Angéline

homme à le reprocher à sa femme : il se mirait en elle. Pour sa part, Angéline ne moisirait pas auprès d'une telle extravagante : le temps d'emprunter une canette de fil et elle continuerait son chemin. 55

Angéline ne s'était pas trompée : rien ne bougeait à l'intérieur du fournil. Un peu de fumée tantôt dérobée à la vue s'effilochait autour de la cheminée de la grand'maison. Elle vira de bord, ses jupes bien en main pour se garantir contre une nouvelle bourrasque. Le vent, un vent d'octobre, félin et sournois, qui tantôt faisait le mort, comme muet, l'œil clos, griffes rentrées, allongé mollement au ras des joncs secs, et insoucieux de rider même d'un pli la surface de l'eau, maintenant grimpé au faite des branches, secouait les arbres à les déraciner. En deux bonds il fonça sur la route, souleva la poussière à pleine rafale, entraîna les feuilles sèches dans une danse folle et poussa même, hors de son chemin, un passant. Puis il harcela la rivière qui écumait, moutonneuse, et colla les embarcations à la grève, ébranla les toits des vieux bâtiments, ou[39]vrit les portes à deux battants et courut aux champs coucher un dernier regain : un vent du diable, hurlant à la mort. Il fit rouler un bidon jusqu'au bas du talus. 60 65 70

Au vacarme, Didace accourut au dehors, Z'Yeux-ronds grondant à ses côtés. Étonné de trouver là Angéline il s'exclama, joyeux : 75

– Tu manges une claque de vent, hé, fille ?

– Vous autres même, répondit sèchement l'infirmes, le frette vous fera pas grand dommage cet automne, d'après ce que je peux voir.

Dès le seuil de la porte, elle allait dire sa façon de penser à Alphonsine, mais à la vue du Survenant qu'elle ne connaissait pas, elle s'arrêta, saisie. Après l'échange de quelques phrases, elle s'absorba en silence à regarder Alphonsine préparer des tartes. Elle fatiguait de voir la jeune femme ajouter sans cesse de la fleur de farine à la pâte trop flasque et se reprendre à la rouler. 80 85

54 II de *fille* et 68 II moutonneuse et 68 II grève ; ébranla 71 II mort [R , *ainsi qu'une louve affamée*]. II 73 II vacarme Didace 77 II répondit [R *l'infirmes*] sèchement 78 II dommage [D *c't' S cet*] automne 79 II que *j'peux* voir 80 II porte elle 82 II phrases elle

Quoique fort ménagère, de son naturel, Angéline pouvait admettre la folle dépense, une sorte de générosité consentie envers soi ou les autres. Mais le moindre gaspillage, autant du
 90 butin d'autrui que du sien, la portait à l'indignation : le bien perdu en pure perte, soit la perche de clôture inclinée inutilement sur la route, soit l'outil à la traîne dans les champs, soit le beurre par larges mottions sur le pain, tout ce qui se consumait pour rien la révoltait comme si elle en eût été frustrée dans sa
 95 personne même.

Perché sur un tabouret, l'étranger essayait patiemment de passer un bout de gros fil dans le chas [40] d'une aiguille fine. Angéline, prise de pitié subite pour l'homme à la merci d'une besogne de femme, demanda timidement :

100 – Je peux-ti vous faire la charité de vous aider ?

– Je vous en prie, Survenant, s'indigna Phonsine, honteuse, en secouant sur son tablier ses mains poudrées de farine, donnez-moi ce vêtement-là que j'y repose un bouton.

Mais le Survenant ne voulut rien entendre, ni de l'une, ni
 105 de l'autre. Par bravade, guignant du côté d'Angéline qui ne le quittait pas des yeux, il ramassa un clou sur le plancher et en attacha sa chemise. Puis il se rendit à l'évier. Ne trouvant pas le gobelet d'étain à sa place habituelle, il ouvrit l'armoire et prit la première tasse du bord, sur une tablette élevée.

110 Alphonsine leva la vue et l'aperçut qui buvait dans sa tasse. D'un bond elle fut vers lui, cherchant à la lui arracher presque de la bouche :

– Ma tasse ! c'est ma tasse que vous avez là !

115 Plus vif qu'elle et taquin, Venant haussa la tasse jusqu'au bout de son bras.

La jeune femme pâlit :

– Vous allez la casser ! C'est pas franc !

89 II du [R *bien* A *butin*] d'autrui 94 II en *eut* été 96 II tabouret
 l'étranger 99 II timidement : // – [D *J'peux* S *Je* peux]-ti 100 II aider ?
 // – [D *J'veus* S *Je* vous] en 101 II, III, IV, V, VI, VII s'indigna *Alphonsine* [VII^G
 R *Alphonsine* S *Phonsine*], honteuse 103 II donnez-[D *moé* S *moi*] ce

Bien que la tasse n'eût rien d'extraordinaire, Alphonsine y attachait un grand prix. Un soir de kermesse, à Sorel, elle avait reconnu une ancienne compagne de classe, nouvellement mariée à un médecin de Saint-Ours⁴. Aussi désireuse de se montrer au bras d'Amable que de renouveler connaissance avec cette amie de couvent, elle adressa à celle-ci [41] des signes de joie. Mais l'autre, feignant de n'en rien savoir, occupée seulement à retenir son boa d'autruche en sautoir, se détourna d'elle comme d'une inconnue, pour reporter toute son attention sur une tasse et une carafe mises en loterie. Humiliée, Alphonsine s'était empressée d'acheter le reste des billets. À son fier contentement, le lot lui avait échoué.

Devant l'indignation de Phonsine, le Survenant lui rendit la tasse, à grands éclats de rire :

– Pour ben faire, faudrait toucher à rien dans cette maison icitte : le père a son fauteuil, le garçon, sa berçante, et v'là que la petite mère a sa tasse...

Le rire de l'étranger carillonna comme des grelots aux oreilles d'Angélina.

– Il est pas de rien, dit le père Beauchemin, amusé malgré lui, en faisant signe au Survenant de le suivre.

Sitôt les deux hommes au dehors, Angélina questionna, encore plus du regard que des lèvres :

– Qui, l'homme ?

La jeune femme haussa les épaules, moitié de dédain, moitié d'indifférence :

– Rien qu'un survenant.

– Pour quelques jours en passant ?

– Par malheur, non. Apparence qu'il va hiverner icitte.

121 II de Saint-[R Roche A Ours]. Aussi 124 II l'autre feignant
126 VI son *intention* sur 128 II,III d'acheter la *balance* des 128 II
contentement le 132 II faire faudrait 132 II dans [D c'te S cette] maison
133 II a sa *berçante*, le garçon, sa *chaise*, et v'là que la p'tite mère

4. Sur la rive droite du Richelieu, à 17 kilomètres au sud de Sorel.

L'infirme rougit. Elle ne comprit rien à la joie qui lui venait d'une semblable nouvelle.

Alphonsine poursuivait :

150 [42] – Je comprends pas mon beau-père d'endurer une pareille ramassure des routes, un gars qui peut même pas dire son nom.

– Tu l'aimes pas, Phonsine ?

Alphonsine, confuse, hésita, puis dit :

155 – Je le hais pas, mais c'est plus fort que moi : les oiseaux de passage toujours parés à repartir au vol me disent rien de bon. Sais-tu à quoi celui-là me fait penser ?

– Ben non...

160 – Au plongeur à grosse tête, l'oiseau dépareillé que mon beau-père a tué l'automne passé. À le voir, on s'imaginait qu'il serait mer et monde à manger : ben aimable à regarder, quant à ça, oui ; ben gouffe⁵, mais tout en plumes et rien en chair. Lui est pareil. Un fend-le-vent s'il y en a un. Connaît tout. A tout vu.

165 – Est-il d'avance à l'ouvrage ? demanda Angéline, vivement intéressée.

– Des journées il est pas à-main en rien. D'autres fois, quand il est d'équerre, le sorcier l'emporte et il peut faire

149 II poursuivait : // – [D J'comprends S Je comprends] pas 154 II dit :
// – [D J'le S Je le] hais 160 II voir on 164 II vu. // – [R Y D est S Est]-
il

5. C'est-à-dire « gonflé ». C'est le sens que Germaine Guèvremont donne à cet adjectif dans le Vocabulaire qu'elle joint à son texte. Pour sa part, le GPFC traduit par « émoussé, non appointé », en faisant de *gouffe* une forme de *gouffre* (avec amuïssement de [r] précédé d'une consonne). Mais *gouffe* paraît bien plutôt être une forme de *goufle* (avec amuïssement de [l]), elle-même forme réduite de *gonfle*, tous deux anciens adjectifs dont le sens était précisément « gonflé ». Voir E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, t. IV, Paris, Didier, 1946, s. v. *goufle* ; F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, Paris, t. IV, s. v. *gonfle* (« Dans l'Orléanais, dans le centre de la France, dans l'Aunis, dans la Bourgogne, dans la Suisse romande, au Canada, *gonfle*, *gonse*, est encore synonyme de *gonflé* ») ; W. von Wartburg, *Französische etymologische Wörterbuch*, II, s. v. *conflare* (qui enregistre les formes *goufle* et *gonse*, avec réduction de *nlf* à *f*).

mourir quatre bons hommes rien que d'une bourrée. Avant-hier...

170

L'avant-veille, le Survenant s'était mesuré avec Didace et Amable à l'encavement des pommes de terre. À genoux sur la charge, arc-bouté et les épaules écartées, il levait les sacs à bout de bras et les passait agilement au père Didace. Le vieux, les gestes moins vifs, les donnait à Amable, au guet, la tête dans le soupirail pour les placer dans le port. Sans vaillance à l'ouvrage, Amable, verdâtre de fatigue, essuyait sur sa manche le sang (43) qui lui coulait du nez. À tout moment, il réclamait de Venant quelque service, un gobelet d'eau, un outil, ou s'informait de l'heure, afin d'obtenir un répit. Le père Didace le surveillait :

175

180

— Le flanc-mou ! Va-t-il encore s'éreinter, quoi !

Mais lui-même dut à plusieurs reprises marquer le signal d'un arrêt, sous le prétexte d'allumer sa pipe à l'abri du vent, à la vérité pour reprendre son souffle. Vers la fin de l'après-midi, désarmé et fourbu, il avoua comme à regret sa défaite au Survenant :

185

— J'aurais aimé ça, mon jeune, qu'on vinssît⁶ se baucher sur l'ouvrage, nous deux, y a une trentaine d'années.

— Trente ans ? La vie d'un homme ! Vous y allez pas à petits frais. Aurait fallu juste ça pour me battre : j'étais encore dans le ber.

190

Pendant une brève absence du Survenant, Alphonsine, dans l'espoir mi-conscient de recevoir une réponse incrimi-

171 II L'avant-veille *Venant* s'était III, IV, V, VI, VII L'avant-veille, *Venant* [VII^C R *Venant* A le *Survenant*] s'était 172 II des [R *patates* A *pommes de terre*]. À genoux sur la charge, *arc-bouté* et 173 II, III, IV, V, VI, VII écartées, le *Survenant* [VII^C R le *Survenant* A il] levait 177 II essuyait [A sur D le S sa] manche 178 II, III, IV moment il 180 II l'heure, [dans le but <ces trois mots encadrés>] d'obtenir 182 II flanc-mou ! [R Y D va S Va]-t-il 186 II défaite [R.] au

6. Suivi de l'infinitif, le subjonctif imparfait de l'auxiliaire « venir » sert à exprimer le passé dans une complétive. Voir F. Brunot et C. Bruneau, *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, Masson, 1961, p. 386, n° 536 : « Il est [...] des parlers canadiens qui ont créé un substitut de l'imparfait du subjonctif au moyen des auxiliaires *aller*, *venir* ». — Voir aussi *infra*, p. 153, l. 228 et p. 294, l. 71.

195 nante pour l'étranger, avait couru s'enquérir auprès de son beau-père :

– Quelle sorte de journée, le Survenant ?

Didace Beauchemin, qui n'admirait rien autant que la force chez un homme, avait admis comme en y réfléchissant :

200 – C'est un homme qui se vire ben vite et qui peut se virer vite longtemps.

Même il avait ajouté, de l'amitié plein la voix :

– Ce bougre-là m'a presque fait attraper un effort⁷.

205 Le même soir, tandis que les deux Beauchemin ne demandaient qu'à se faire piloter les reins, telle[44]ment ils étaient restés de fatigue, le Survenant avait passé la porte et, par besoin de se délasser les jambes, entrepris d'un bon pas les deux lieues qui séparent le Chenal du Moine, de Sorel.

– Toute une trotte ! admit Angéline.

210 – Regarde-le travailler, si tu veux te faire une idée de lui.

Non loin de la remise les trois hommes débitaient le bois de chauffage. De chaque côté du chevalet, Amable et Didace sciaient au godendard, mais le père et le fils n'étaient pas d'adon à l'ouvrage. Incapables d'embrayer leurs mouvements, les 215 Beauchemin ne suffisaient pas à fournir au Survenant les bûches que, d'un bras plein d'ardeur, il fendait à la hache et faisait voler rapidement par quartiers.

Avant même que Didace parlât, à un simple regard d'impatience, Venant comprit et alla prendre la relève :

220 – Ho ! là ! cède-moi ta place, Amable. Faut débâcler ce tas de bois-là avant l'heure du midi.

D'un commun accord, Didace et Venant ajustèrent la scie. Les dents d'acier entamèrent la plane. Angéline ne vit plus

198 II Beauchemin qui 199 II homme avait 206 II,III,IV,V,
VI,VII fatigue, *Venant* [VII^G R *Venant A le Survenant*] avait 212 II chevalet
Amable 213 II fils [R, *incapables d'embrayer leurs mouvements, ne s' A n'étaient*
pas d'adon à l'ouvrage. Incapables] d'embrayer 220 II cède-moi ta 222 II
accord Didace

7. C'est-à-dire « douleur musculaire ». En ce sens, le mot a vieilli.

dans le vent que deux hommes soumis à un même rythme, bercés par un ample balancement.

225

Quand Venant se redressa, immobile et bien découpé à la clarté du grand jour, Angéline trouva qu'il avait bonne mine. À la fois sec et robuste de charpente, droit et portant haut la tête, pareil à un chêne, il avait ce bel équilibre de l'homme sain, dans toute la force de l'âge. Ses yeux gris-bleu, [45] gais à l'ordinaire, avaient un reflet de tristesse au repos ; son front étroit et expressif s'agitait à la moindre parole ; sa chevelure rebelle et frisée dru, d'un roux flamboyant, descendait bas dans le cou. En l'apercevant tantôt, elle avait songé : « C'est pire qu'un feu de forêt. » Et quand il s'était penché pour ramasser un clou, elle avait vu à la naissance de la nuque une éclaircie de peau blanche, trop blanche pour un homme, une peau fine, il lui semblait.

230

235

Mécontente de se laisser ainsi subjugué par l'image d'un passant, elle s'entêta à lui trouver des défauts : son nez aux ailes nerveuses était large et à la fois busqué ; son menton, court, taillé en biseau, on dirait ; mais sa bouche, aux lèvres charnues, bien dessinées, d'où le rire s'échappait en cascades comme l'eau impatiente d'une source, sa bouche était belle, en toute franchise elle l'admit. Ce grand rire !... Elle l'entendait encore. Il faisait lever en elle toute une volée d'émoi. Le grand rire clair résonnait de partout, aussi sonore que la Pèlerine⁸, la cloche de Sainte-Anne-de-Sorel quand le temps est écho.

240

245

Angéline ne se reconnaissait plus : ses tempes battaient, dans une montée de sang, ainsi que sous les coups de deux mains acharnées. En se retournant, elle vit Alphonsine, le front collé à la vitre, les yeux pleins de rêve, qui regardait dans la direction du Survenant. Le parler soudainement agressif, Angéline lui demanda :

250

– De quoi c'est que t'as à te plaindre de lui s'il est si bon travaillant ? Est-il malcommode ? Ou ben dur d'entretien ?

255

231 II front [R *plutôt*] étroit 232 II,III,IV chevelure, rebelle 235 II,III,IV,VI pour *amasser* un 245 II franchise [R ,] elle 247 III la *Pèlerine*, la 251 II retournant elle

8. Cloche de l'église Sainte-Anne de Sorel, bénite le dimanche 28 juillet 1901. Fabriquée en France, par A. Havard, elle pèse 2 394 livres. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 160-161. Voir photo de l'église, *ibid.*, p. 131.

[46] Alphonsine hocha la tête en signe de dénégation :

– Il s'est donné juste pour sa nourriture et son tabac. Faut dire qu'il mange comme un défoncé. Mais c'est pas encore ça...

260 Mystérieusement elle alla d'une fenêtre à l'autre, puis à la porte, surveiller les alentours et s'assurer que personne n'écoutait. Puis elle revint tout proche d'Angéline et resta un long moment, soucieuse, avant de porter d'une voix basse, grave et inquiète, la condamnation du Survenant :

265 – Il boit !

Un mur de silence descendit entre les deux femmes, occupées chacune à suivre le fil de ses pensées. Encore plus qu'un objet d'horreur pour Alphonsine l'alcool était une menace, une malédiction sur la maison. N'avait-on pas connu des cultivateurs auparavant rangés qui, pour s'être adonnés à la passion de la boisson forte, avaient bu leur maison, leur terre, même du bien de mineurs « qui ne se perd pas » ?

275 Sûrement Angéline désapprouvait que ce soit de s'enivrer. Comment ne trouvait-elle pas un mot de blâme pour l'étranger ? Loin de là, comme déjà liée au Survenant par quelque pacte d'amitié, elle en voulait à Alphonsine de lui avoir révélé un secret qu'elle aurait connu assez tôt.

– L'as-tu vu en fête pour dire pareille chose ?

280 De nouveau à la tâche, Phonsine faisait pivoter la tarte qu'elle dentelait de ses doigts malhabiles, avec une application enfantine :

– Pas encore, mais il nous fait l'effet de boire. [47] Amable pense qu'un homme vif et toujours sur les nerfs, qui se darde à l'ouvrage de même, c'est pas naturel : il doit avoir quelque passion.

285 Elle conclut lentement :

– Ben de la voile ! Ben de la voile ! mais pas de gouvernail !

D'un geste brusque, Angéline fut debout, prête au départ.

290 – Prends vent, je t'en prie, supplia Alphonsine pour qui la compagnie des femmes du voisinage était un régal. Tu goûteras à mes tartes tantôt.

Angéline remercia à peine. Même elle se défendit :

– Tu sais pourtant que je suis pas affolée de tes tartes !

Étonnée, Alphonsine répondit :

– Pourtant le Survenant en mange toujours deux, trois pointes ! 295

Mais afin de ne pas quitter sa voisine sur une parole sèche, l'infirmière se reprit :

– Je suis fière de vous savoir aussi avancés dans vos travaux d'automne. 300

Alphonsine abandonna la pâte. Sa figure s'épanouit. Ses mains, blanches de farine, nouées dans la lumière vive dont le soleil ourlait un panneau de la table, elle se rasséréna comme l'oiseau, la tête blottie sous l'aile maternelle, dans la simple joie de la sécurité : 305

– On a déjà quasiment tout notre hivernement. Pour dire la vérité, depuis son arrivée, le Survenant a fait donner une vraie bourrée à mes hommes...

[48] Le regard perdu dans le firmament pommelé vers le nord, au défi des bourrasques de vent, des coups d'eau, des bordées de neige et des tempêtes de poudrerie, elle énuméra joyeusement les ressources de la maison : 310

– Tout notre hivernement : notre bois, tu le vois, de la plane des îles, de belle grosseur ; la fleur⁹ de sarrasin, on en parle pas, on est à même. Nos pois cuisent en le disant sans l'aide d'une goutte d'eau de Pâques¹⁰. Nos patates fleurissent, 315

293 II que [D j'suis S je suis] pas 298 II reprit : // – [D j'sus S Je suis]
fière 314 II on n'en parle

9. Le mot *fleur* au sens de « farine » est attesté en français depuis le Moyen Âge. Il a cependant cédé la place à « farine », sauf au Canada français où il s'est maintenu sous l'influence de l'anglais *flour* (d'ailleurs issu du vieux français). Quant à la *fleur de farine*, qu'on rencontre un peu plus haut (p. 99, l. 85), elle désigne une « farine très blanche et très fine » (*Petit Robert*).

10. « Eau courante que l'on puise le matin de Pâques, avant le lever du soleil, et à laquelle la foi populaire prête certaines vertus curatives » (GPFC). Voir É.-Z. Massicotte, « Coutumes et traditions se rattachant à la fête de Pâques », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 29, n° 6, 1923, p. 175 ; Denise Rodrigue, *le Cycle de Pâques au Québec et dans l'Ouest de la France*, p. 239-243.

une vraie bénédiction. Notre beurre de beurrerie s'en vient.
On a tout ce qu'il nous faut. Il nous restera plus qu'à faire
boucherie et à saler le jeune lard, à la première grosse gelée
320 après la Notre-Dame¹¹.

11. Fête de l'Immaculée-Conception : 8 décembre.

Le Survenant resta au Chenal du Moine. Amable et Alphonsine eurent beau être vilains avec lui, il ne s'offensa ni de leurs regards de méfiance, ni de leurs remarques mesquines. Mais la première fois que le père Didace fit allusion à la rareté de l'ouvrage, Venant lâcha net la faux qu'il était en train d'affûter pour nettoyer de ses joncs une nouvelle mare de chasse. Ses grands bras battant l'air comme pour s'ouvrir un ravage parmi des branchages touffus, il bondit en face du chef de la famille.

Là, ainsi que l'habile artisan, au bon moment, sait choisir la planche de pin et, d'une main sans défaillance, y tailler un gabarit parfait, il sut que son heure était venue de parler franchement ou bien de repartir :

— Écoutez, le père Beauchemin, vous et vos semblables. Prenez-moi pas pour un larron ou pour un scélérat des grands bois. Je suis ni un tueur, ni [50] un voleur. Et encore moins un tricheur. Partout où c'est que je passe, j'ai coutume de gagner mon sel, puis le beurre pour mettre dedans. Je vous ai offert de me garder moyennant asile et nourriture. Si vous avez pas satisfaction, dites-le : la route est proche. De mon bord, si j'aime pas l'ordinaire, pas même le temps de changer de hardes et je pars.

15 II vous [R *pi* A *et*] vos semblables. Prenez-moé pas 17 II bois. [D *j'suis* S *Je suis*] ni 19 II sel, [D *pi* S *puis*] le 19 II dedans. [D *j'vous* S *Je vous*] ai 21 II satisfaction, *dites-le* 22 II et [D *j'pars* S *je pars*]. // Cette

25 Cette façon droite de parler, ce langage de batailleur plurent à Didace. Cependant, il ne voulut rien en laisser voir. Il se contenta de répondre carrément :

– Reste le temps qu'il faudra !

Venant vint sur le point d'ajouter :

30 – En fait de marché, vous avez déjà connu pire, hé, le père ?

Cependant il se retint à temps : le déploiement d'une trop grande vaillance, une fois la bataille gagnée, est peine perdue.

35 Ainsi il serait un de la maison. Longuement il examina la demeure des Beauchemin. Trapue, massive, et blanchie au lait de chaux, sous son toit noir en déclive douce, elle reposait, avec le fournil collé à elle, sur un monticule, à peine une butte, au cœur d'une touffe de liards. Un peu à l'écart en contre-bas se dressaient les bâtiments : au premier rang deux granges neuves qu'on avait érigées l'année précédente, énormes et imposantes, 40 disposées en équerre, la plus avancée portant au faite, en chiffres d'étain, la date de leur élévation : 1908¹. Puis, refoulé à l'arrière, l'entassement des anciennes dépendances recouvertes de chaumes : remise, tasserie, appen[51]tis encore utilisables, mais au bois pourri faiblissant de partout.

45 Elle ressemblait à une maison par lui aperçue en rêve autrefois : une maison assise au bord d'une route allant mourir au bois, avec une belle rivière à ses pieds. Il y resterait le temps qu'il faudrait : un mois ? Deux mois ? Six mois² ? Insoucieux

30 II,III,IV,V,VI,VII père ? // Mais [VII^C R Mais A Cependant] il
 35 II toit [A noir] en déclive douce elle 38 II premier plan deux 39 II
 précédente. Énormes et 41 II élévation : [D 1909 S 1908]. Puis

1. Germaine Guèvremont avait d'abord écrit « 1909 », qu'elle a ensuite transformé en « 1908 » par surcharge. Ce renseignement permet de dater avec exactitude les événements du *Survenant* et de *Marie-Didace*. Le *Survenant* arrive au Chenal du Moine à l'automne de l'année 1909 et en repart exactement un an plus tard (automne 1910). L'action de *Marie-Didace* commence en octobre 1910, donc dans le prolongement du *Survenant*, et se termine à l'automne de l'année 1917. Voir, à ce propos, Jean-Pierre Duquette, *Germaine Guèvremont : une route, une maison*, p. 49.

2. C'est en gros la durée primitive du séjour du *Survenant* au Chenal du Moine. Voir « L'abandon », dans *Gants du ciel* (n° 2, décembre 1943, p. 24 s.), où le départ du *Survenant* se situe au printemps.

de l'avenir, il haussa les épaules et ramassa la pierre et l'outil. Puis, d'un pouce lent, sensible, humide de salive, ayant pris connaissance du taillant, il continua tranquillement à affûter la faux. 50

– Arrivez vite, Survenant, le manger est dressé.

Comme il s'avançait vers la maison, Alphonsine lui reprocha : 55

– Traînez donc pas toujours de l'aile de même après les autres.

Alphonsine se mettait en peine d'un rien. Le plus léger dérangement dans la besogne routinière la bouleversait pour le reste de la journée. De plus, de faible appétit, d'avoir à préparer l'ordinaire, depuis la mort de sa belle-mère³, surtout la viande que Didace voulait fortement relevée d'épices, d'ail et de gros sel, lui était tous les jours une nouvelle pénitence. Nul supplice cependant n'égalait pour elle celui de voir à chaque repas la nourriture soumise au jugement du Survenant. Ah ! jamais un mot de reproche et jamais un mot de louange, mais une manière haïssable de repousser l'assiette, comme un fils de seigneur, lui qui n'était pas même de la paroisse. Et cette fantaisie qu'il avait de l'appeler la petite mère... 60 65

[52] Le Survenant prit place sur un banc de côté, goûta au bouilli, fit une légère moue et dit : 70

– Je cherche à me rappeler où j'ai mangé du si bon bouilli, à m'en rendre malade...

D'ordinaire silencieux à table, il ne finissait plus de parler, comme par simple besoin d'entendre le son de sa voix : 75

– Si je pouvais me rappeler...

Il cherchait. Il repassait place après place. Il cherchait encore, dans le vaste monde, nommant aux Beauchemin des villes, des pays aux noms étrangers qui leur étaient entièrement

49 II l'avenir il 70 II place à table sur 76 II Si [D j'pouvais S je
pouvais] me 77 II encore [A dans le vaste monde], nommant

3. Mathilde. Voir *supra*, p. 93, n. 9.

80 indifférents : le Chenal du Moine leur suffisait. Il chercha en vain. Au bout d'un instant, de sa voix basse et égale, il reprit :

– Je vous ai-ti parlé d'un couque que j'ai connu dans un chantier du Maine⁴ ? Il avait le secret des crêpes et des galettes de sarrasin comme pas une créature est capable d'en délayer.
85 Elles fondaient dans la bouche. Seulement on n'avait pas l'agrément d'en parler à table parce qu'il fallait garder le silence.

Alphonsine, vexée, pensa à lui demander :

– C'est-il là, fend-le-vent, que t'as fait ton apprentissage pour si ben savoir retenir ta langue ?

90 Mais la présence de son beau-père la gêna.

Incapable de se taire, le Survenant demanda encore :

– Avez-vous déjà mangé des fèves au lard avec une perdrix ou deux au milieu du pot ? Ç'a goût d'amande. Y a rien de meilleur. Ça ramènerait un mort.

95 [53] Didace l'arrêta :

– Aïe ! La perdrix vaut rien en tout. Parle-moi du canard noir : au moins la chair est franche et la volaille d'eau repose l'estomac. Mais de la perdrix ? Pouah !

– En avez-vous déjà mangé d'abord ?

100 – C't'histoire ! Un chasseur nous en a laissé une couple, il y a quelque temps. Phonsine les a envoyées dans le chaudron à soupe pour leur faire jeter un bouillon. C'était méchant, le yâble !

Le Survenant arrêta de manger pour regarder Alphonsine.

81 II reprit : // – [D J'vous S Je vous] ai-ti 83 II du « Mass » ? Il
89 II,III,IV si bien savoir 90 II gêna [R <illisible> trop]. // Incapable
95 II l'arrêta : // – Aïe ! La 96 II Parle-moé du 102 II le [D yable A yâble] !
// Le

4. Germaine Guèvremont avait d'abord écrit « Mass. » (pour Massachusetts), puis elle a opté pour le Maine, lequel a une importante frontière commune avec le Québec, ce qui n'est pas le cas de l'État du Massachusetts. On peut noter, par ailleurs, que la lettre fictive que le « shantyman » Jules Lenoir (pseudonyme d'Alfred DesRochers) envoie à sa « chère Amanda » porte comme adresse « Camp N° 3, Bangor, Maine ». Dédiée à « Germaine-G. Guèvremont », cette lettre décrivant la vie de chantier a été publiée dans la revue *Paysana*, vol. 6, n° 1, mars 1943, p. 8 et 16, au moment où s'élaborait *le Survenant*.

– De la soupe à la perdrix ! Là vous avez commis un vrai péché, la petite mère, de gaspiller du bon manger de même ! La perdrix, on la mange aux choux avec des épices et des graines de Manille, mais jamais en soupe. Ou encore, comme je l'ai mangée en Abitibi. Le couque prenait une perdrix toute ronde, moins les plumats. Il la couvrait de glaise et la mettait à cuire de même dans les cendres vives, sous terre. Quand elle est à point, il se forme tout autour une croûte qu'on casse pour prendre juste la belle chair ferme. 105 110

Phonsine se retint de frissonner. Indifférente en apparence, la figure fermée, elle écoutait le récit de ce qu'elle prenait pour de pures vantardises. Croyant la faire sourire, le Survenant, après avoir mangé trois fois de viande, repoussa son assiette et demanda à la ronde : 115

– Vous trouvez pas que le bouilli a goût de suif ?

[54] Le visage de la jeune femme flamba. La plaisanterie n'était pas de saison : Venant le vit bien. 120

Didace se leva de table et sortit. Z'Yeux-ronds, toujours en jeu, sauta au milieu de la place pour le suivre. D'un coup de pied, Amable envoya le chien s'arrondir dans le coin.

– Où c'est que vous avez eu ce chien-là ? demanda le Survenant. 125

– As-tu envie de dire qu'on te l'a volé ? répliqua Amable, malendurant.

Deux ans auparavant, Z'Yeux-ronds, un chien errant, ras poil, l'œil toujours étonné, avait suivi la voiture des Beauchemin, jusqu'au Chenal. Une oreille arrachée et le corps zébré de coups, il portait les marques d'un bon chien batailleur. 130

– Il est maigre raide, avait dit Didace, en dépit des protestations d'Amable, on va y donner une petite chance de se replumer. 135

106 II la [D p'tite S petite] mère 116 II Survenant après 119 II suif ? // [R La figure] Le visage 122 II Z'Yeux-ronds toujours en jeu sauta 124 II pied Amable [R renvoya] le 124 II dans [R son A le] coin 129 II auparavant Z'Yeux-ronds, un chien errant à ras poil 131 II Chenal. [R Comme il avait D une S Une] oreille 131 II corps [R marqué A zébré] de coups, [R que seul un chien b] il 133 II raide, avait-dit Didace 134 II va [R y donner AR le garder R le temps A y donner une [A petite] chance] de

Amable conclut méchamment :

– Si tu veux le savoir, c'est un autre survenant.

– Survenant, survenant, remarqua Venant, vous avez toujours ce mot-là à la bouche. Dites-moi une fois pour toutes ce que vous entendez par là.

140

Amable hésita :

– Un survenant, si tu veux le savoir, c'est quelqu'un qui s'arrête à une maison où il est pas invité... et qui se décide pas à en repartir.

145

– Je vois pas de déshonneur là-dedans.

– Dans ce pays icitte, on est pas prêt à dire qu'il y a de l'honneur à ça non plus.

Le Survenant éclata de rire et sortit avec Z'Yeux-ronds à ses trousses. Amable, les regardant aller, [55] dit à sa femme :

150

Ils font la belle paire, tu trouves pas ?

À l'heure du souper, le Survenant, sans même lever la vue, vit Alphonsine ajouter à la dérobée deux ou trois œufs à la pâte à crêpe afin de la rendre plus légère. Et le lendemain matin, encore endormie et un peu rageuse de ne plus pouvoir traîner au lit, comme avant l'arrivée du Survenant, et d'avoir à préparer le déjeuner de trois hommes, elle promena sur les ronds de poêle fumants une couenne de lard avant d'y étendre à dos de cuiller la galette de sarrasin grise et pivelée, aux cent yeux vite ouverts par la chaleur.

155

Au milieu de l'après-midi, Phonsine, croyant les hommes aux champs, sortit une pointe de velours à sachets⁵ et s'amusa à la faire chatoyer, tout en rêvassant.

160

De son bref séjour au couvent où en échange de légers services on l'accepta parmi les élèves qu'elle servait à table, elle

139 II mot-là [A à] la bouche. Dites-[D moé S moi] une 144 II repartir. // – [D J'vois S Je vois] pas 145 IV déshonneur là dedans. // – Dans 146 II pays [R -] icitte 147 II à ça [A non plus.] // Le 150 II,III,IV,V,VI,VII pas ? // Mais à [VII^G R Mais S À] l'heure 154 IV,V,VI,VII matin encore 155 II lit [A ,] comme 155 II Survenant [A ,] et 156 II le déjeuner de 159 II chaleur. // Le lendemain après-midi Phonsine [A ,] croyant

5. Velours destiné à la confection de sachets.

gardait la nostalgie des fins ouvrages. Passer de longues soirées 165
dans un boudoir, sous la lampe, à l'exemple de jeunes Soreloises,
à travailler la mignardise⁶, la frivolité⁷ ou à tirer l'aiguille
à petits points, lui avait paru longtemps la plus enviable des-
tinée. Parfois elle sortait de leur cachette de délicates retailles 170
de satin pâle et de velours flamme, pour le seul plaisir de les
revoir de près et de les sentir douces au toucher.

Autrefois, à imaginer les porte-balais, les pelotes à épingles
et tous les beaux objets qu'elles pourrait façonner de ses mains
et enfouir au fond d'un tiroir dans du papier de soie, une 175
nostalgie gagnait [56] Alphonsine à la pensée qu'elle était plutôt
faite pour porter de la dentelle et de la soie que pour servir
les autres. Son entrée dans la famille Beauchemin lui conféra
un tel sentiment de sécurité que, s'il lui arrivait encore de fris-
sonner en ravaudant les rudes hardes des hommes, elle s'in-
terdisait des pensées frivoles de la sorte. Du reste elle n'aurait 180
plus le temps de coudre ainsi. Ni l'habileté. Et la raideur de
ses doigts l'en eût empêchée.

Perdue dans sa rêverie, Phonsine n'avait pas entendu des
pas sur les marches du perron. Venant apportait le bois dans
le bûcher. Depuis son arrivée, du bois fin et des éclats pour les 185
feux vifs, du bois de marée pour les feux de durée, il y en avait
toujours. Il veillait à emplir franchement la boîte à bois, sans
les détours d'Amable qui réussissait, en y jetant une couple de
brassées pêle-mêle, à la faire paraître comble.

Alphonsine n'eut pas le temps de soustraire à sa vue la 190
pointe de velours rouge. Il ne dit pas un mot mais quelques
jours plus tard, comme elle allait le gronder d'entrer, les pieds

166 II jeunes *soreloises*, à 170 II pour [R leur] seul 171 II et [R
des] les sentir 171 II toucher. [R Alors à ?] // Autrefois à imaginer les
porte-balai, les 175 II nostalgie [R la] gagnait [A Alphonsine] à 177
II, III, IV, V, VI, VII autres. Mais son [VII^G R Mais S Son] entrée 177 II con-
féra [R une] tel 178 II que [A ,] s'il 181 II la [R rudesse A raideur] de
185 II bûcher. [A <au verso du f. 37> Depuis son arrivée, du bois fin et des éclats
pour les feux vifs, du bois de marée pour les feux de durée, il y en avait toujours. Il
veillait à emplir franchement la boîte à bois, sans les détours d'Amable qui [R ,] réussissait
[A ,] en y jetant [R les A une couple de] brassées pêle-mêle, à la faire paraître comble.]
[R Elle A Alphonsine] n'eut 192 VI, VII d'entrer les

6. Soutache enjolivée servant de garniture.

7. Dentelle de coton.

gros de terre, dans la cuisine, il lui tendit une brassée de foin d'odeur, en disant :

195 – Tenez, la petite mère. Ça fera de la superbe de bonne
bourrure pour vos petits ouvrages.

200 Peu habituée à la prévenance, Alphonsine s'en étonna
d'autant plus. Inconsciemment elle s'en trouva flattée. Parlait-
il donc au diable, l'étranger, pour deviner ainsi ce qui se passait
jusque dans l'esprit des gens ? Elle l'aurait cru aisément si, un
jour, [57] elle n'avait vu tomber du mackinaw du Survenant une
petite croix noire à laquelle un christ d'étain, usé aux entour-
nures, ne pendait plus que par une main.

195 II la [D *p'tite* S *petite*] mère 196 II ouvrages. // [R *Phonsine s'en étonna d'autant plus qu'elle n'était pas habituée à la prévenance. A Peu habituée à la prévenance, Alphonsine s'en étonna d'autant plus.*] Inconsciemment 200 II gens
[A ?] Elle

Didace ne cherchait plus à s'éloigner de la maison. Tous les soirs, depuis l'arrivée de Venant, la cuisine s'emplissait. De l'un à l'autre ils finirent par y former une jolie assemblée. Ce fut d'abord Jacob Salvail¹ qui entra en passant, avec sa fille Bernadette. Puis vinrent les trois fils à De-Froi. Bientôt on vit arriver la maîtresse d'école Rose-de-Lima Bibeau entraînant à sa suite deux des quatre demoiselles Provençal. Et tous les autres du voisinage firent en sorte d'y aller à leur tour. Curieux d'entendre ce que le Survenant pouvait raconter du vaste monde, les gens du Chenal accouraient chez les Beauchemin. Pour eux, sauf quelques navigateurs, le pays tenait tout entier entre Sorel, les deux villages du nord, Yamachiche et Maskinongé, puis le lac Saint-Pierre et la baie de Lavallière et Yamaska, à la limite de leurs terres.

Sans même attendre l'invitation, chacun prenait place sur le banc de table ou sur une chaise droite. [59] Outre le fauteuil du chef de famille et la chaise berçante d'Amable sur lesquels nul n'osait s'asseoir, il y avait une dizaine de chaises, droites et basses, les plus anciennes taillées au couteau, à fond de babiche tressée et au dossier faiblement affaissé par l'usage ; les autres cannées d'éclisses de frêne ; toutes adossées au mur.

1. Germaine Guèvremont présente ici les gens du Chenal du Moine, voisins des Beauchemin : Jacob Salvail et sa fille Bernadette, les trois « fils à De-Froi » (dont Beau-Blanc), Rose-de-Lima Bibeau, la maîtresse d'école, les quatre demoiselles Provençal (Catherine, Lisabel, Marie et Geneviève) et les quatre fils de Pierre-Côme Provençal (dont Joinville). En même temps, elle délimite le territoire du Chenal du Moine et des îles : Yamachiche et Maskinongé, sur la rive nord du lac Saint-Pierre, puis Sorel, la baie de Lavallière et Yamaska, sur la rive sud.

Bon compagnon et volontiers causeur avec les hommes, Venant se montrait distant envers les femmes. Quand il ne se
 25 moquait pas de leur inutilité dans le monde, il les ignorait. Des quatre demoiselles Provençal, il eût été fort en peine de dire laquelle était Catherine, Lisabel, Marie ou Geneviève. Deux fois dans la même semaine, il avait commis la gaucherie de confondre Bernadette Salvail, dont la réputation de beauté s'étendait
 30 au delà de la Grand'Rivière², et la petite maîtresse d'école, d'une laideur de pichou, laideur que la nature, par caprice, s'était plu à accentuer en la couronnant d'une somptueuse chevelure noir-bleu.

Parmi ceux qui veillaient ainsi, chaque soir, chez les Beauchemin, se trouvait Joinville, le plus jeune des quatre Provençal,
 35 et le plus émoustillé. Aussi Pierre-Côme crut-il sage de l'y accompagner. Figé, secret comme le hibou, le maire de la paroisse s'asseyait loin de la lampe, dans un recoin d'ombre, soucieux de dérober sur ses traits la moindre expression. Au retour il
 40 s'efforçait de détruire dans l'esprit de son garçon l'effet des paroles malfaisantes du Survenant :

– Ouais ! il dit que c'est ben beau par là. Mais on en a pas vu le reçu sur la table. Un du Chenal [60] irait et il serait peut-être ben trop fier de s'en revenir par icitte.

45 Comme son fils ne disait rien, il renchérisait :

– Méfie-toi de lui : c'est un sauvage.

Joinville protesta :

– Il est pourtant blond en plein. Quoi c'est qui vous fait dire ça ?

50 – Rien qu'à son parler, ça se voit. Il parle tout bas, quand il se surveille pas. Puis il sourit jamais. Un sauvage sourit pas³. Il rit ou ben il a la face comme une maison de pierre.

26 II Provençal il eut été 28 II semaine il 29 II Salvail dont
 34 II Beauchemin se 38 II d'ombre, [R et] soucieux 42 II on n'en a
 43 II Un [R de nous autres A du Chenal] irait et [R on] il serait p'l'être ben
 44 II,III,IV,V,VI,VII icitte. // Et comme [VII⁶ R Et S Comme] son fils 45 II
 renchérisait : // – [R Pi D méfie-toé S Méfie-toi] de 51 II pas. [D Pi S Puis]
 il sourit

2. Nom populaire du fleuve Saint-Laurent. Voir Olivar Gravel, *Histoire de Saint-Joseph-de-Sorel et de Tracy*, p. 128.

3. Allusion au conte de Germaine Guèvremont, intitulé « Un sauvage ne rit pas » et publié dans *la Revue moderne*, en mars 1943.

– J'ai pas remarqué.

– Tu l'as donc pas regardé comme il faut ? T'aurais vu qu'il a le regard d'un ingrat. À la place de Didace, je le garderais pas une journée de plus. Il a beau être blond...

Un soir, Angéline Desmarais se joignit à la compagnie. Un teint cireux et une allure efflanquée la faisaient ressembler à un cierge rangé dans la commode depuis des années. Sans cesse ses cheveux morts s'échappaient du peigne par longues mèches sur la nuque. Seuls ses yeux vifs et noirs, brillants comme deux étoiles, vivaient sous le front bombé.

Elle arriva, misérable et si confuse qu'elle chercha la clenche du mauvais côté de la porte. Amable, par esprit de taquinerie, lui dit :

– T'auras pas le garçon de la maison.

– Je tente pas dessus non plus : je fais rien que rapporter la canette de fil que j'ai empruntée à Phonsine.

Aussitôt les garçons entreprirent de la faire rougir :

[61] – Quiens ! Est-il possible ? V'là la belle Angéline qui est moins farouche à présent !

– C'est pourtant Dieu vrai qu'elle est belle comme un cœur, à soir.

– Elle vous a les joues comme deux pommes fameuses !

– T'es-tu lavée au savon d'odeur ? Tu sens le géranium⁴ à plein nez et t'as le visage reluisant, pire qu'un soleil.

D'un signe, Didace leur rabattit le caquet.

Les soirs suivants, elle se morfondit à inventer des raisons à peine plausibles. À la fin, sans même ouvrir la bouche, elle encadra dans la porte sa maigre figure atournée d'une chape brunâtre. De son marché déhanché, elle se rendait jusqu'à la

63 II confuse, qu'elle 66 II maison. // – J'tente pas dessus non plus : j'fais rien 68 II j'ai [R emprunt A empruntée] à 70 II Angéline [D qu'est S qui est] moins 74 II, III, IV, V, VI, VII deux vraies [VII⁶ R vraies] pommes
81 II déhanché elle

4. Pour « géranium » : la graphie reproduit la prononciation.

chaise la plus rapprochée et, pour ne rien perdre des paroles du Survenant, elle répondait du bout des lèvres aux discours des femmes.



85 Levée avec le jour, Angéline travaillait durement. Orpheline de mère depuis près de quinze ans, dès le début elle avait fait preuve vis-à-vis la maison à sa seule charge de ce tour de main que des personnes dans la force de l'âge ne parvien-
90 nent pas à acquérir : elle savait prendre naturellement l'ouvrage dans le droit sens. Sa vie à la veillée ne variait que selon deux saisons : tant que duraient les beaux jours, elle regardait, les mains jointes, couler l'eau [62] de la rivière et les oiseaux passer ; vers la fin de l'automne et à l'hiver, elle se reposait à la tranquillité, assise, immobile dans l'ombre, à prier ou occupée
95 seulement à suivre le reflet de la flamme en danse folle sur le plancher.

Bien qu'elle aimât à lire, elle ne l'aurait jamais osé un jour de semaine, la lecture étant dans son idée une occupation purement dominicale, et trop noble aussi pour s'y adonner en habits
100 de travail.

Toutefois le dimanche après-midi, revêtue de sa bonne robe sur laquelle elle passait un tablier blanc, frais lavé, fleurant encore le grand air et le vent, là elle pouvait sortir ses livres. À la vérité elle n'en possédait que deux : son missel et un prix
105 de classe : *Geneviève de Brabant*⁵. Elle alternait, lisant dans l'un, un dimanche, et le dimanche suivant, dans l'autre, sans jamais déroger.

86 II depuis [R l'âge A près] de 98 II étant [R à ses yeux A dans son idée une] occupation 100 II,III,IV,V,VI,VII travail. // Mais [VII^G R Mais A Toutefois] le dimanche 105 II,III classe : [*Geneviève de Brabant* <romain>]. Elle 106 II sans [ne <encerclé>] jamais

5. Légende médiévale popularisée par le chanoine Jean-Christophe Schmid (1768-1854) qui en fit un conte. Jacques Offenbach en a tiré une opérette (1859). Injustement accusée d'adultère par Golo, intendant de son mari Siegfried, Geneviève est condamnée à mort. Sauvée par ses serviteurs, qui l'abandonnent dans les bois avec son fils Dolor, elle finit par prouver son innocence et rentrer en grâce, mais elle meurt peu après.

Même seule elle lisait à haute voix, afin de se mieux pénétrer du sujet. L'histoire de la modeste Geneviève, au milieu des loups dans la forêt, se nourrissant uniquement de racines, avec son fils, Dolor, – pauvre petit saint-jean-baptiste vêtu de peau de bête – lui tirait des larmes. Quelquefois, à la lecture, son esprit pratique reprenait le dessus et livrait un dur combat à son penchant à la poésie. Mais, la plupart du temps, ce dernier l'emportait. N'était-ce pas présomption de sa part et quasiment péché de douter de ce qui était écrit dans un si beau livre de récompense, doré sur tranche ?

Dans son missel, quelques images saintes marquaient des places. Il y avait aussi sur des cartes mortuaires cinq ou six portraits de parents éloignés, [63] du côté maternel. Angéline ne les connaissait pas. Parfois, par respect pour la mémoire de sa mère, elle leur jetait un coup d'œil avant de les englober dans la prière pour les parents défunts. Ils ne lui disaient rien dans leur raideur et le même photographie avait dû leur imposer un port de tête identique. On les eût dits découpés dans l'almanach de la mère Seigel⁶, sorte de panacée contre toute douleur, grande ou petite, morale ou physique.

Elle ouvrait le missel à la première page sous ses yeux et lisait aussi bien la messe d'un abbé⁷ que le commun des docteurs⁸ ou le propre du temps⁹. Aux passages mystiques

111 II fils, [A Dolor,] – pauvre 112 II Quelquefois à la lecture son
 114 II Mais la plupart du temps ce 119 II aussi [R cinq ou six A sur des]
 cartes 120 II éloignés du 125 II les eut dits 127 II physique. [R Et
 il était fort étonnant de lire au bas de pieuses lamentations au lieu d'attestations de
 guérison de la sorte ; « Depuis la mort de mon mari, je ne vivais plus, lorsqu'une voisine
 charitable me parla du remède... » ou encore « Je souffrais des rognons... » ?] // Elle

6. Almanach populaire américain, rempli de recettes et de conseils pratiques. La bibliothèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières en conserve un exemplaire pour l'année 1892, et on trouve les années 1893 et 1900 à la Réserve de la Bibliothèque nationale, à Ottawa. Françoise Gaudet-Smet rappelle l'existence, vers 1910, du « sirop de la mère Seigel », « remède patenté » contenant de l'alcool frelaté et donc néfaste pour les enfants (*Par oreille*, p. 140).

7. Messe *Os justi*, commun d'un confesseur non pontife.

8. Messe *O Doctor optime*, en l'honneur des docteurs de l'Église.

9. Le Propre du temps présente, pour la durée de l'année liturgique, les prières, chants et lectures propres à l'Avent, aux cycles de Noël et de Pâques, ainsi qu'aux dimanches après la Pentecôte. De ce fait, le Propre du temps s'oppose au Sanctoral ou Commun des saints.

« couronne de vie¹⁰ », « enfants de la lumière¹¹ », « le juste fleurira comme le palmier¹² », « doux hôte de l'âme¹³ », elle s'arrêtait, saisie, plus attentive à la musique qu'au sens des mots. Sûrement Dieu l'appelait à Son service. Comment expliquer autrement l'éblouissement intérieur qui la gagnait ? Sœur enseignante, elle ne pourrait jamais l'être, oh ! non ! mais sacristine ? Elle, habituée aux durs travaux, se regarda avec complaisance repasser les fines dentelles des aubes, glacer la toile de la nappe d'autel. Elle se vit pomponner l'Enfant Jésus pour la crèche de Noël et, ses larges manches relevées, parer le maître-autel, dans un arôme de cire d'abeille. Tant qu'elle aurait un souffle de vie, Dieu et Ses saints ne manqueraient jamais de fleurs sur les autels, aux grandes fêtes de l'Église. De ces fleurs en pots auxquelles les catalogues de grainages donnent des noms latins qui confèrent, même aux plantes les plus ordinaires, une sorte de distinction, il y en aurait partout.

[64] Vint le jour où elle fit exprès un voyage au presbytère pour parler de sa vocation avec le curé de Sainte-Anne. L'abbé Lebrun hésita à encourager Angéline : il la trouvait débile et bien jeune. Puis son infirmité lui serait un obstacle. Il l'engagea à prier et à attendre quelques années : une bonne enfant ne doit-elle pas en premier lieu assister son père, seul et dans le besoin ?

David Desmarais resta veuf. À mesure que le temps passa, Angéline refoula son rêve et reporta sur les fleurs une partie de sa dévotion. Dès que la terre se réchauffait, on pouvait voir l'infirme agenouillée auprès des plates-bandes, ou penchée au-dessus des corbeilles, à transplanter des pots en pleine terre les

133 II mots, pour mieux prêter l'oreille. Sûrement 135 II enseignante elle 140 II de Noël et 140 VI,VII relevées parer 141 IV,V,VI un arôme de 146 II,III,IV,V,VI,VII partout. // Et vint [VII^G R Et S Vint] le jour 147 II fit [A exprès] un voyage au presbytère [R de Sainte-Anne exprès] pour 148 II curé [R. L'abbé Lebrun A de] Sainte-Anne 149 II hésita à [R l'] encourager [R : il A Angéline : il la] trouvait [R Angéline] débile

10. Jacques 1, 12. Voir l'épître de la première Messe d'un martyr pontife, le graduel de la première Messe d'un confesseur non pontife, etc.

11. Jean 12, 36. Voir l'évangile de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix (14 septembre).

12. Psaume 91, 13. Voir l'offertoire du Commun d'un docteur, le graduel de la Messe pour un abbé, etc.

13. Ces mots se rencontrent dans la Séquence *Veni Sancte Spiritus*. Voir Messe du dimanche de la Pentecôte : « *Dulcis hospes animae* ».

boutures ou les plants. Lobélies¹⁴, soucis-de-vieux-garçons, bégonias, crêtes-de-coq, œillets-de-poète recevaient de ses mains les soins les plus tendres. Ses doigts nus et sensibles, à tout moment, volaient de l'une à l'autre, devinant les tendrons malades, les feuilles sans vie, pressant la terre autour, comme si elle eût reçu la mission de les faire grandir. Sources de joie, les fleurs lui étaient aussi motifs de fierté et d'orgueil : à l'exposition régionale, elles lui valaient toujours quelques mentions honorables et plusieurs premiers prix. De plus, les grainages au détail rapportaient de l'argent.

Depuis qu'Angéline avait fait la connaissance du Survenant, elle ne restait plus assise, immobile, à la veillée ; elle errait d'une fenêtre à l'autre. Ou bien elle écoutait, le cœur serré, l'horloge égrener ses minutes dans le silence opaque. À intervalles réguliers, une goutte d'eau tombait de la pompe, et à la longue le toc-toc monotone devenait plus affolant que le fracas du tonnerre. Parfois, David Desmarais, la pipe au bec, élevait la voix :

– Écoute donc, fille !

Il reconnaissait de loin la pétarade d'un yacht :

– Quiens ! Cournoyer revient de vendre à Sorel le poisson de ses pêchés !

Angéline sursautait. Elle répondait machinalement :

– Je sais pas s'il en a eu un bon prix.

La chute des minutes et de la goutte d'eau reprenait de plus belle. Angéline n'y tenait plus. D'un mouvement décidé,

160 II œillets-de-poète, recevaient 162 II volaient d'une à l'autre
 162 II malades, [*Une première version se lit comme suit au verso du f. 45 :>*
les feuilles sans vie, pressant la terre autour comme si elle eut reçu la mission de les faire
grandir. // Mais les fleurs ne lui étaient pas uniquement source de [A pure] joie] les
 fleurs 163 II elle eut reçu 165 II, III, IV, V aussi motif de 166 II ré-
 gionale elles 172 II l'horloge égrener ses 173 II réguliers une 174
 II, III, IV, V le toc toc monotone 175 II Parfois David 178 II d'un yacht :
 // – Quiens 181 II machinalement : // – [D J'sais S Je sais] pas

14. La narratrice énumère ici diverses fleurs annuelles communément cultivées au Québec : *lobélies* (famille des lobéliacées) ; *soucis-de-vieux-garçons*, plus couramment appelés « vieux garçons », nom populaire des « zinnias » (famille des composées) ; *bégonias* (famille des bégoniacées) ; *crêtes-de-coq* ou « célosies » (famille des amarantacées) et *œillets-de-poète* (famille des caryophyllacées).

185 elle décrochait sa chape et, avant de s'acheminer vers la maison de Didace, sur le seuil elle jetait à son père :

– Je veillerai pas tard.

David Desmarais ne bougeait même pas, soit qu'il ignorât de quel tourment était possédée sa fille, soit que, sans vouloir
190 l'admettre, il vît d'un bon œil Angéline s'attacher à un gaillard de la trempe du Survenant.

Aux yeux d'Angéline, le Survenant exprimait le jour et la nuit : l'homme des routes se montrait un bon travaillant capable de chaude amitié pour la terre ; l'être insoucieux, sans famille
195 et sans but, se révélait un habile artisan de cinq ou six métiers. La première fois qu'Angéline sentit son cœur battre pour lui, elle qui s'était tant piquée d'honneur de ne pas porter en soi la folie des garçons, se rebella. De moins en moins, chaque jour, cependant.

200 [66] Elle finit par accepter son sentiment, non pas comme une bénédiction, ni comme une croix, loin de là ! mais ainsi qu'elle accueillait le temps quotidien : telle une force, supérieure à la volonté, contre laquelle elle n'avait pas le choix.

205 Son cœur se tourna donc dans le sens de l'amour, à la façon des feuilles qui cherchent le soleil.



186 II père : // – [D J'veillerai S Je veillerai] pas 191-206 II Survenant.
 // <Une première version se lit comme suit sous le feuillet de papier jaune superposé qui contient la deuxième version :> *Aux yeux d'Angéline le Survenant exprimait à la fois la nuit et le jour. N'était-il pas l'homme des routes qu'aucune maison ne saurait retenir mais il se montrait aussi un [R solide terrien A travaillant,] rempli de chaude amitié pour la terre. N'était-il pas l'être insoucieux, sans famille et sans but ? Mais de jour en jour il se révélait l'habile artisan, de cinq ou six métiers. [R Son cœur battrait-il d'amour A Pourquoi prendre tant de soins] pour [R l' A un pur] étranger ? Elle, qui s'était tant piquée d'honneur de ne pas porter en soi la folie des garçons, se rebella. [R Elle] De moins en moins, chaque jour, cependant. Elle finit par accepter son tendre [R sentiment A penchant] pour le Survenant non pas comme une bénédiction, ni comme une croix non plus, mais comme une force supérieure à sa volonté contre laquelle elle ne pouvait rien : ainsi qu'elle accueillait le temps quotidien, elle n'avait pas le choix. Son cœur se tourna donc dans le sens de l'amour à la façon des feuilles qui cherchent le soleil. // Un 197 III,IV,V elle, qui s'était 198 II garçons se rebella 202 II,III,IV,V,VI,VII quotidien : comme [VII^G R comme A telle] une force 202 II force supérieure à la volonté contre*

Un soir le Survenant chanta :

*Pour que j'fisse
Mon service
Au Tonkin je suis parti...

Je suis gobé d'un' petite
C'est une Anna, c'est une Anna,
une Annamite
Jè l'appell' ma p'tit' bourgeoise
Ma Tonkiki, ma Tonkiki
Ma Tonkinoise¹⁵...* 210 215

Personne n'y comprit rien, sinon que l'air en était enlevé et que les pieds d'eux-mêmes battaient la mesure sur le plancher. Sa grosse main arrondie sur le genou, le père Didace, pour ne pas être en reste, entonna après lui :

*Tu veux donc, ma très chère amante
Que d'amour je cause avec toi
Mais ta bouche rose et charmante
En parle beaucoup mieux que moi.
[67] En abordant ce doux langage
Combien je me sens tressaillir !
Car de mon cœur qui n'est pas sage
Le feu tout d'un coup peut jaillir¹⁶.* 220 225

Quand il eut fini, il dit :

– Excusez-la. J'ai vu l'heure où j'en viendrais pas à bout.

206 II,III chanta // Pour 207-215 II Pour [...] Tonkinoise... <non souligné> II Pour qu'[R j'fisse AR fisse A j'fisse] / Mon 209 II parti... / [R Je A j'] suis gobé [R d'une A d'un'] petite 211 II Anna, [R une Annamite] / une 212 II Annamite/ <Ce vers est suivi des deux suivants :> Elle est vive, elle est charmante / C'est comme un z'oiseau qui chante 214 II Ma Ton-Ki-Ki, ma Ton-Ki-Ki <traits d'union raturés> 220-227 II Tu [...] jaillir. <non souligné> 228 II fini il 229 II,III,IV,V,VI,VII où c'est que [VII⁶ R c'est que] j'en viendrais

15. Extraits de la célèbre « Petite Tonkinoise », paroles de G. Villard et musique de Vincent Scotto, arrangée par Henri Christiné (1906). Voir Philippe Laframboise, *le Répertoire de « C'était l'bon temps »*, n° 1, p. 84-86. ; Chantal Brunschwig, « La Petite Tonkinoise », dans *Cent ans de chanson française*, p. 304.

16. Extraits de la chanson intitulée « Causerie d'amour ». Voir F.-X. Burque. *Chansonnier canadien-français*, p. 195-197.

230 La femme du maire, Laure Provençal, scandalisée, se pen-
cha vers sa voisine :

– Pour un veuf, il est joliment prime. La pauvre Mathilde !
Ça valait ben la peine de mourir : être si peu regrettée...

235 Mais les autres étaient noirs de rire. Ils se donnaient de
grandes claques sur les cuisses pour mieux manifester leur joie.
On se serait cru au temps des fêtes ou des jours gras. Seule
Phonsine toute jongleuse semblait la proie d'une grave préoc-
cupation. Au bout de quelques instants, elle alla consulter Laure
Provençal, tant en sa qualité de mairesse que de première voi-
240 sine :

– Ça serait-il mal agir que de passer une ronde de vin de
pissenlit ?

245 Pour mieux réfléchir, la grande Laure Provençal pinça les
lèvres, croisa les bras et accéléra le balancement perpétuel dont
le haut de son corps semblait animé. Son regret de la défunte
n'allait pas jusqu'à la faire se priver du vin dont elle raffolait :

– Je vois pas de mal à ça, ma fille.

– Seulement, observa Phonsine, j'ai pas de galetage, pas
même un biscuit village...

250 Bernadette Salvail s'offrit à l'aider et manœuvra [68] pour
servir le Survenant. Lui tendant un verre, elle s'enhardit jusqu'à
dire :

– Gageons, le Survenant, que vous jouez du piano ! Je vois
ça à vos yeux.

255 – Sûrement.

– Chez Angéline, ils ont un harmonium, mais c'est de
valeur : personne joue jamais.

Le Survenant se tourna du côté d'Angéline :

– C'est la vérité qu'elle dit là ?

232 II prime. [R c'te A La] pauvre Mathilde [D , ça S ! Ça] valait
235 II les [R rires A cuisses] pour 237 II proie [R de quelque A d'une]
grave 237 II,III,IV,VI grave occupation. Au 238 II instants elle
243 II réfléchir la 246 II raffolait : // – [D j'vois S Je vois] pas 253 II
piano ! [D j'vois S Je vois] ça 259 II,III,IV,V,VI,VII C'est-il [VII^c R -il] la
vérité

– La franche vérité ! Mais c'est un harmonium tout ancien 260
qui doit avoir besoin de se faire accorder : on l'a pas ouvert
depuis la mort de ma mère.

– Faudra que j'arrête chez vous, à quelque détour.

Angéline crut mourir de joie.

Le Survenant tourna le dos aux femmes et se mit à causer 265
avec les hommes, laissant sa main étalée sur la table, près d'An-
gélina. Celle-ci regardait, sans pouvoir en détacher ses yeux,
cette grande main d'homme, déliée et puissante, tout à la fois
souple et forte, une main qui semblait douce au toucher et en 270
même temps ferme et blonde comme le cœur du chêne, une
main adroite à façonner de fins ouvrages, Angéline en était
sûre. Sous la peau détendue les veines saillaient ; elles couraient
en tous sens ainsi que de vigoureux rameaux échappés de la
branche. L'infirme pensa : une telle main est un bienfait à qui 275
la possède et une protection pour la femme qui y enfermera
sa main. Quelqu'un passa la porte et la lumière de la lampe
vacilla. Devant l'or roux que la lueur alluma un instant au duvet
[69] des cinq doigts large ouverts, elle trouva que la main du
Survenant ressemblait à une étoile.

La veillée tirait au reste. La vieille horloge des Beauchemin 280
sonnait les heures à coups grêles et précipités. Elle en laissa
tomber neuf d'affilée dans la cuisine. Aussitôt chacun se pré-
para à rentrer sous son toit et Venant songea aux travaux du
lendemain. Il n'aimait rien autant que de se tailler une bonne 285
journée d'ouvrage.

Après la mort de sa femme, Didace avait laissé plusieurs
choses en démeace sur la terre : il n'avait le cœur, pour ainsi
dire, à rien d'autre que sa peine. En arrivant, le Survenant vit
tout ce qui penchait, ce qui cherchait à manquer ou qui voulait
seulement faire défaut : le fournil à radoubier, les vieux bâti- 290
ments à jeter à terre, les clôtures à redresser, celles qu'il faudrait
enlever avant la neige, les piquets à poser, le maçonage de la
cheminée, enfin, tout. Au Chenal, plusieurs cultivateurs, sauf
Pierre-Côme Provençal, commençaient à regretter qu'il n'eût

260 II tout [R ainsi A ancien] qui 266 II hommes, [A laissant] sa
280 II Beauchemin [R, comme si elle eut craint de manquer de souffle avant d'avoir
accompli sa besogne,] sonnait 288 II, III arrivant le 294 II Provençal com-
mençaient à

295 pas échoué chez eux plutôt que chez les Beauchemin : un peu plus il leur ferait honneur. À une corvée de route, la veille, Didace n'avait-il pas pris sa défense ouvertement et un peu au détriment d'Amable ? Un poissonnier de Maska avait demandé en passant :

300 – Qui, celui à tête rouge qui travaille comme un déchaîné à l'autre bout ?

Odilon Provençal répondit :

– C'est le Venant aux Beauchemin.

Amable s'emporta :

305 – Il est pas plus Beauchemin que toi, Provençal. Il est pas Beauchemin pantoute, si tu veux le savoir.

[70] – Ouvre-toi donc les oreilles avant de parler. J'ai pas dit : Venant Beauchemin. J'ai dit : le Venant aux Beauchemin. Tu parles trop vite, toi, il va t'arriver malheur.

310 Le Mascoutain s'entêta :

– Comment c'est qu'il se nomme d'abord, Amable ?

– On le sait pas plus que toi. C'est un survenant.

315 – Ah ! fit l'autre, désappointé, c'est rien qu'un grand dieu des routes. Je pensais que c'était au moins quelque gars qui arrête le sang ou ben qui conjure les tourtes¹⁷. Le diable et son train...

– Non, mais il peut empêcher les moutons de sauter les clôtures, remarqua Vincent Provençal.

320 – Pas vrai ? demanda le Mascoutain, rempli de curiosité. Comment qu'il s'y prend ?

295 II chez [R *Didace*] les Beauchemin 300 II rouge [R ,] qui 301 II,III,IV,V,VI,VII bout ? // Joinville [VII^G R Joinville A Odilon] Provençal 305 II que [D *toé S toi*], Provençal 307 II Ouvre-[D *toé S toi*] donc 309 II vite, [D *toé S toi*], il 312 II que *toé*. C'est 314 II routes. [D *J'pensais S Je pensais*] que

17. Charmer les tourtes, ou pigeons sauvages, par des pratiques magiques. Allusion au fléau que semble avoir présenté jadis l'énorme quantité de tourtes qui nuisaient aux récoltes et qu'on conjurait au moyen de processions. Voir Lionel Groulx, *les Rapailages*, p. 61 (« La Vieille Croix des Chenaux »).

– En les bâtissant assez hautes.

Ils éclatèrent de rire. Didace se rapprocha d'eux et trancha net la conversation :

– Toi, gros casque de Maska, passe ton chemin ben vite, ou ben donc je vas te renfoncer ton casque à trois ponts assez creux que tu verras plus se coucher le soleil. Et vous autres, riez-en pas du Survenant. Il peut avoir quelques défauts, mais il a assez de qualités pour s'appeler Beauchemin correct. 325

Le Mascoutain crâna en s'éloignant :

– Gardez-le donc, votre grand dieu des routes ! Personne veut vous le voler ! 330

Mais les autres, en reprenant l'ouvrage, se dirent :

– Ma foi d'honneur, on dirait presque que le père Didace le respecte.

323 II conversation : // – [D Toé S Toi], gros je vas] te 326 II verras [D p'us S plus] se coucher le soleil. [D Pi S Et] vous 330 II routes [D , personne S ! Personne] veut 332 II autres en reprenant l'ouvrage se

P eu après, un matin, à l'accostage, Didace raconta à Venant qu'en longeant le platin du banc de sable, il avait vu au lac¹ une mer de canards. « Le firmament en est noir à faire
 5 peur. Ils arrivent par grosses bandes sur l'eau. C'est ben simple, ils nous mangent », résuma-t-il.

Incrédule, le Survenant sourit : mais le midi, avant la fin du repas, il se leva de table et, le chien attaché à ses pas, il sortit se dirigeant vers le quai, sans dire un mot, de peur que Didace
 10 ne réclamât le canot.

Z'Yeux-ronds tremblait d'excitation. Pour l'empêcher d'aboyer, Venant le calma à petits tapotements sur les flancs. Dans le port, les canes, curieuses et affolées, l'œil rond, cessèrent de barboter et tendirent le cou. Le chien, du nez, poussait
 15 déjà le canot. Étonné, il regarda le Survenant s'éloigner sans lui. Partagé entre l'envie de se jeter à la nage [72] et celle d'accompagner l'embarcation en courant à toute éreinte sur la grève, il sautait en tous sens. Un aboiement approchait sur la route : Z'Yeux-ronds vira de bord et alla au-devant.

1 II <titre du chapitre :> -5- 5 II par gros [R *bouillons* A *grosses bandes*] sur 7 II Incrédule le Survenant sourit ; mais 7 II fin [D *de S du*] repas 11 II d'excitation. [R *Venant, à petits*] Pour 12 II *petits tapotements* sur 15 II Étonné il 18 II, III, IV, V, VI, VII sens. *Mais un* [VII^c R *Mais S Un*] aboiement

1. C'est-à-dire le lac Saint-Pierre. Voir aussi *infra*, p. 131, l. 22 et p. 224, l. 119.

Une fois hors de la vue des Beauchemin, Venant avironna 20
à coups plus modérés. Il prendrait amplement son temps pour
se rendre au lac. Le soleil était haut et le phare de l'Île-aux-
Raisins² le guiderait. Depuis plusieurs jours le plein automne
s'était appesanti sur le Chenal du Moine. Sous son joug on eût
dit la campagne entière saisie d'inquiétude. Plus de bruisse- 25
ments et de friselis dans les arbres, rien que des craquements
et des rages de vent. Plus de franches brumes levées avec le
jour et que dissout un premier rayon de soleil, mais des brouil-
lards morts sournoisement emmêlés aux brûlés et aux chaumes.
Pas une motte qu'on ne retournât dans les terres. Pas un carré 30
de potager qu'on ne mît à couvert sous une couche de paillis.
Pas un cellier qu'on ne protégeât d'un double revêtement.

D'un champ à l'autre, la voix des hommes, plus grave et
plus sonore, tintait comme un glas dans l'air matinal. Et souvent
le chevrottement d'une brebis, stupide de détresse, franchissait 35
la rivière, butant contre les berges.

Maintenant tout était si calme que la plaine semblait
s'abandonner à la résignation, puis à la sérénité. Le chenal, sans
les rouches desséchées, tapies entre terre et eau, paraissait
élargi. À un bout de la commune, les derniers moutons, assem- 40
blés en rond, se serraient nez contre nez, épaule contre épaule,
solidaires et silencieux, et forts. Dès [73] le lendemain, il faudrait
les traverser en chaland du pacage à la bergerie.

Le Survenant cessa d'avironner et laissa le canot dériver.
Il se hissa avec précaution, la figure tendue au paysage. Il 45
pouvait voir au loin mais il regardait près de lui : dépouillée
des salicaires, l'île communale³, ainsi déserte et comme apaisée,
ressemblait à une longue bête assouvie. Sur l'autre rive, les
arbres ornaient d'une couronne touffue la clairière de l'Île

22 III, IV, V, VI, VII l'Île-aux-raisons le 23 II automne [R dans toutes ses
rigueurs] s'était 24 II on eut dit 37 II semblait [D s'abandonner S s'aban-
donnée [sic]] comme à la 38 III, IV, V, VI, VII s'abandonner comme [VII^G R
comme] à la 42 II lendemain il 43 II, III, IV, V, VI, VII bergerie. // Venant
[VII^G A Le Survenant] cessa

2. Ou « Île aux Raisins » (voir *infra*, p. 224, l. 118 et p. 225, l. 149) : île
située dans le prolongement nord-est de l'Île du Moine.

3. Il s'agit de l'Île du Moine, la plus célèbre des « communes » ou pâ-
turages communs du Chenal du Moine. Voir aussi p. 88, l. 11 et p. 220, l. 4.

50 d'Embarras⁴. À côté des saules pacifiques, insoucieux, de jeunes
planes dardaient leurs branches agressives, comme autant de
lances à l'assaut, tandis que les liards géants se reposaient, dans
la patience et l'attente des choses.

Le Grand-dieu-des-routes renifla d'émotion. Quelque
55 chose de grand et de nostalgique à la fois, quelque chose qu'il
n'avait jamais ressenti auparavant remuait en lui, qu'il eût aimé
partager, même dans le silence, soit avec Didace Beauchemin,
soit avec Angéline Desmarais, ou peut-être aussi Z'Yeux-ronds.
Il regretta d'avoir laissé le chien à l'abandon sur le quai.



60 Le père Didace n'avait pas menti : il y avait au lac de grands
rassemblements d'oiseaux sauvages attendant du ciel le signal
de la migration vers le sud. Déjà la sarcelle à ailes bleues et la
sarcelle à ailes vertes avaient fui le pays. Les canards assemblés
par milliers, les uns silencieux, les autres ner[74]veux et volon-
65 tiers criards, formaient comme une île vivante sur la batture.
Dissimulé parmi les branchages, Venant se passionna à suivre
leurs ébats : ce n'était que frouement de plumes, nuages de
duvet, tournolements et volètements de canards de toutes sor-
tes. Il s'exerça à distinguer au milieu des noirs⁵, surtout en
70 grand nombre, le harle huppé de violet toujours à l'affût de
poisson, le bec-scie à la démarche gauche, le bec-bleu, le milouin

52 II reposaient, [R *sages et circonspects*,] dans 53 II, III, IV, V, VI, VII
choses. // Venant [VII^C R Venant AR Le Survenant A Le Grand-dieu-des-routes]
renifla 56 II qu'il eut aimé 66 II passionna à [R *observer* A *suivre*]
leurs 71 II poisson, [R *le branchu aux trois plumes précieuses* A *le bec-scie à la*
démarche gauche], le bec-bleu, [R *un pluvier doré, des caillies aussi* A *le milouin à*
cou rouge, le gris au long col haut cravaté de blanc, un français [R *sauvages*],] et
une

4. Île dite des Beauchemin. C'est là que finit le chemin du Chenal du Moine.

5. La narratrice se plaît ici à énumérer diverses espèces de canards sauvages que l'on chasse au Chenal du Moine. Ces palmipèdes se rattachent à

à cou rouge, le gris au long col haut cravaté de blanc, un français sauvage, et une ou deux marionnettes. Un malard⁶, racé et distant, le plumage bigarré, se tenait à l'écart avec sa cane. À tout moment un oiseau, frénétique de départ dans un fracas d'eau et de plumes, tendait toutes grandes à l'air ses ailes chargées d'élan. 75

Incapable d'en détacher ses regards, Venant resta longtemps immobile, ébloui, jusqu'à ce que, pris de vertige, il s'aperçût que la terre brunissait à vue d'œil, à l'approche du soir. Au retour, l'eau parut plus lourde à l'aviron ; avant longtemps il gèlerait pour tout de bon. 80

En entrant dans la maison, il fut fort étonné de n'y trouver qu'Alphonsine. La jeune femme, tout à l'heure mortellement inquiète d'être ainsi seule à la nuit tombante, jugeait naturel, maintenant qu'elle était rassurée, de passer sa mauvaise humeur sur le premier arrivant. 85

— Vous v'là ? Il est à peu près temps.

— Et les deux autres ?

74 II distant, [R à collet blanc], le 75 II départ, dans 79 II que pris de vertige il s'aperçut que 80 II d'œil [A.] à 81 II retour l'eau 82 II, III, IV, V, VI, VII pour [VII^G A tout] de bon

trois groupes : *Anatinae*, *Fuligulinae* et *Merginae*. Les *Anatinae*, canards de surface ou de rivières, sont les plus largement représentés : à la « sarcelle à ailes bleues » (*Anas discors*) et à la « sarcelle à ailes vertes » (*Anas carolinensis*), nommées plus haut (p. 132, l. 62-63), s'ajoutent le canard « noir » (*Anas rubripes*), le « harle huppé » (*Aix sponsa*), appelé aussi « branchu » (voir *infra*, p. 135, l. 133), le « gris » ou canard chipeau (*Anas strepera*), appelé aussi « cendré » (voir *infra*, p. 135, l. 132), et le « français sauvage » ou canard de France, appellation aujourd'hui désuète du canard malard ou colvert (*Anas platyrhynchos*). Au groupe des *Fuligulinae* (ou *Aythiinae*), canards plongeurs ou de mer, se rattachent le « bec-bleu », nom ancien du morillon à tête noire et bec bleuâtre (*Aythya marila*), le « milouin à cou rouge » (*Aythya americana*), appelé aussi « courouge » (voir *infra*, p. 135, l. 132 et p. 155, l. 30), la « marionnette », nom traditionnel du petit garrot (*Bucephala albeola*), de même que le « bucéphale » ou « plongeur à grosse tête », c'est-à-dire le garrot commun (*Bucephala clangula*), dont il sera question au chapitre XVI (voir *infra*, p. 263, l. 102). Quant au « bec-scie [commun] » (*Mergus merganser*), il constitue ici le seul représentant du groupe des *Merginae* ou canards pêcheurs.

6. Comme substantif, le « malard » (ou « malart ») désigne n'importe quelle espèce de canard mâle, ce qui est le cas ici. Quant au « canard malard », on a vu plus haut (n. 5) qu'il s'agit d'un « colvert », que Germaine Guèvremont appelle « français sauvage ».

- 90 – Amable est parti en ouaguine mener mon beau-père.
 [75] – Où ça, sur le tard de même ?
 – À la grand'mare⁷, dans la baie de Lavallière⁸, un peu plus haut qu'À la Prèle.
 – Pas à la chasse encore ?
- 95 – Beau dommage. Il est toujours pas allé ramasser des framboises. Il va coucher aux noirs⁹, vous le savez ben : son affût est au bord de la baie.
 – Pas si raide ! Pas si raidement, la petite mère ! lui reprocha Venant. Puis, se radoucissant, il ajouta : Consolez-vous. J'ai dans l'idée que c'est son dernier voyage de chasse. À soir, toutes les baies seront prises.

100 Didace ne revint que le lendemain midi, des brins de paille encore accrochés à sa chevelure cotonnée et le visage brûlé par le grand air. En effet, des bordages de glace ourlaient déjà les baies. Après avoir recouvert d'herbe à liens son affût, il avait
 105 passé la nuit sur un amas de paille, à chasser, par un beau clair

93 II la [D Prèle S Prèle]. // – Pas 98 II la [D p'tite S petite] mère
 99 II Puis se radoucissant il 106 II, III, IV, V, VI, VII un tapon [VII^c R tapon
 A amas] de paille 106 II paille, [R dans le canot <Mots encerclés par
 Des Rochers et suivis, au bas du f. 54, de la question Venant ne l'avait pas pris ?,
 qui a suscité le commentaire suivant de G. Guèvremont : *Il en avait un autre à
 la baie de Lavallière mais le lecteur ne le sait pas. Maudite race de lecteur !>*], à chasser

7. La Grande Mare et le lieu-dit À la Prèle se situent au sud-ouest de la baie de Lavallière, approximativement au confluent de la rivière Pot-au-Beurre et de la Petite rivière Pot-au-Beurre, donc dans les limites de la paroisse de Saint-Michel-d'Yamaska.

8. Située au sud-est du Chenal du Moine, entre le chenal et la rivière Yamaska. « Depuis l'arrivée des premiers explorateurs, le lac St-Pierre et plus particulièrement les îles de la région du Chenal du Moine et de la baie de la Vallière ont toujours été renommés comme étant le territoire le plus abondant en gibier. [...] Les baies des alentours ont toujours été, pour les canards et les autres oiseaux migrateurs le lieu privilégié des amours. Le canard a été longtemps le principal aliment de ces habitants et en quelque sorte un précieux complément à l'agriculture : le travail des champs terminé, c'était le temps de la chasse pourvoyeuse de gibier pour les mois d'hiver » (Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 101).

9. Il va « passer la nuit sur place afin d'être à l'affût pour chasser le [...] canard noir » (Claude-Henri Grignon, « Germaine Guèvremont », *le Digeste français*, mars 1951, p. 71). Cf. « coucher à la chasse » (p. 260, l. 12).

de lune. Les canards attirés par l'eau de la mare s'y jetaient sans méfiance.

– Puis votre chasse ? demanda Venant.

Le Survenant parlait plus par taquinerie qu'autrement. À 110
plusieurs reprises, au cours de la nuit, il avait entendu le bruit du tir.

– Ma chasse ?

Le père Didace sourit. Sans se hâter, il sortit de la voiture 115
l'étui de cuir où se trouvait le fusil. Didace traitait en ami le fusil de chasse. Il l'entourait de petits soins que raillait Amable, peu précautionneux, tel que de toujours l'engainer quand il le transportait au grand air, afin de ne pas trop l'exposer aux duretés des intempéries.

[76] Depuis l'arrivée du premier Beauchemin, au Chenal 120
du Moine, six générations auparavant, le fusil de chasse était à l'honneur dans la maison. Après le mousquet apporté de France et le fusil à bourre, celui-ci à canon broché, de bonne valeur sans être une merveille, participait à la vie intime de la 125
famille Beauchemin, comme la table, comme le poêle, comme le lit. Didace en connaissait si bien la portée que, vint à passer du gibier, gibier d'eau ou gibier à poil, rarement il lui arrivait de gaspiller une cartouche.

Devinant l'éclair de moquerie dans le regard de Venant, 130
Didace enjamba la cage à appelants et hala deux sacs combles de canards. Il y en avait soixante-deux en tout, des noirs pour la plupart, mais avec quelques cendrés, un couple de courouges, un branchu aux trois plumes précieuses et plusieurs terriens parmi, tous gras et en belle plume.

– Ils tombaient comme des roches. Je leur coupais la vie, 135
net !

108 II méfiance. // – [D Pi S Puis] votre chasse ? [A demanda Venant.] //
Le 114 II hâter il 115 II traitait [D le S en] ami 116 II Amable
peu 117 II toujours l'engainer quand 118 II pas [A trop] l'exposer
124 II participait [R, aux yeux de Didace,] à la 125 II famille [A Beauchemin],
comme 126 II lit. [D Il S Didace] en 126 II que, vint à 132 II, III
cendrés, un couple 132 II courouges, [A un branchu aux trois plumes
précieuses] et 135 II roches. (D J'leur S Je leur) coupais 136
II, III, IV, V, VI, VII net ! // Mais soudain [VII^G R Mais S Soudain], soit

Soudain, soit que des images du passé ressurgissent à ses yeux, soit que le désir de se venger des chimères du Survenant fût plus fort que lui, il ajouta :

140 – C'est rien, ça : t'aurais dû voir les chasses d'autrefois quand on rapportait les canards à plein canot.

Tout de même fier de son coup et fort content d'étonner le Survenant, il lui cria, les épaules secouées de gros rires, en escaladant le raidillon :

145 – En tout cas, si tu veux te rincer l'œil, Survenant, t'en auras toujours pour ta peine.

[77] À la vue de la chasse, Alphonsine se prit la tête à deux mains :

– Journée de la vie !

150 Tant de canards à plumer, flamber, vider. Tant de plume à éduveter. Et les poux de canard qui vous courent par tout le corps. L'odeur des abatis lui faisait lever le cœur.

Découragée et frissonnant de dédain, elle dit à Amable :

155 – Au moins, tâche d'obtenir de ton père qu'il les vende tout habillés.



Deux ou trois jours plus tard un immense volier d'outardes traversa la barre pourpre du soleil couchant. Sagaces et intrépides, elles allaient demander leur vie à des terres plus chaudes de fécondité. Elles volaient en herse par bandes de cinquante, les dernières, plus jeunes ou moins habiles, d'un vol tour-

160

138 II Survenant [D fut A fût] plus 139 II ajouta [R avec mélancolie :] // – C'est 141 II on ramenait les 143 II cria, en escaladant le raidillon, les épaules secouées de gros rire : // – En 143 III gros rire, en 145 II veux t'rincer l'œil 152 II,III,IV,V des abatis lui 153 II dédain elle 154 II moins tâche 156 II volier d' [R oies sauvages A outardes] traversa 157 II la [A barre] pourpre du soleil. Sagaces

menté, jetant sans cesse leurs deux notes de détresse auxquelles répondait l'exhortation mélancolique de l'éclaireur.

Après la soirée, en entr'ouvrant la porte, Didace entendit dans le ciel un long sifflement d'ailes : un dernier volier passait comme un coup de vent. Les canards sauvages voyageaient de nuit, sans un cri, à une grande hauteur, de leur vol rapide du départ. 165

— C'est la fin, se dit-il, le cœur serré.

Longtemps il resta, attristé, sur le seuil de la porte. Et il sut, une fois de plus, que l'ordre de l'hiver allait bientôt succéder à l'ordre de l'automne. 170

Didace dormit mal.

Après une saison de chasse, l'habitude de coucher dans le canot, à l'affût, lui laissait le sommeil léger. Toutefois il n'avait
 5 jamais connu pareille nuit d'insomnie. Tantôt agité, cherchant dans le lit de plume un creux où se tapir plus à l'aise, tantôt immobile, le regard fixe, le long du mur, il se demandait ce qui pouvait le tenir ainsi éveillé. De temps à autre, surtout quand il voulait retourner son corps massif, il sentait bien une
 10 douleur, comme une main dure, le prendre à l'épaule gauche. Mais il n'était pas une créature pour geindre à tout propos.

— C'est toujours pas le pain ni le beurre que j'ai mangés hier soir qui me font un poids au cœur. Le pain, c'est ma vie.

Non, le pain ne le trahirait pas.

15 L'air de la chambre parut avare et chargé d'embarras à sa gorge altérée. Il toussa bruyamment dans [79] l'espoir d'éveiller quelqu'un, surtout le Survenant, qui couchait au grenier, juste au-dessus de lui. La couchette en craqua mais Venant ne broncha pas. Dans la chambre voisine Alphonsine renâcla, en proie
 20 à un cauchemar. Didace, volontiers de mauvais compte quand il s'agissait de la bru, songea :

— Elle sait seulement pas se moucher !

2 II mal. // [R *Longtemps*] [D *après* S *Après*] une l'affût 5 II cherchant [A *dans*] le lit

4 II canot, [R *de c*] à

Puis la maison retourna à son silence sourd. Par les seize carreaux le clair de lune trembla sur le lit. À même le treillis d'argent découpant la courtepointe foncée, Didace étira ses gros pieds, avides de détente. 25

Tout à coup, comme par une ultime générosité, avant-courrière de l'abandon, tout se pacifia dans la maison. Voilà que le silence s'allégeait et que Didace ne sentait plus la main dure à son épaule. Z'Yeux-ronds, battant de la queue sur le plancher de la cuisine, témoignait de sa présence sympathique et fidèle. Même l'air de la chambre s'enrichissait, on aurait dit : la nuit touchait à sa fin. 30

L'aube s'annonça prochaine. « L'heure de la passe », son-gea Didace. Mais les canards avaient quitté le pays. Il se re-cueillit pour entendre en lui, encore une fois, leur dernier vol. Le bruit d'ailes mollissait, lointain : Didace verrait-il les canards sauvages revenir au printemps ? Le bruit d'ailes mollissait, flui-de, insaisissable : Didace serait-il de ce monde, à l'avril pro-chain, quand à l'eau haute noyant les prés du Chenal, le pre-mier couple se poserait sur la mare, derrière la maison ? Le bruit d'ailes mollissait... mollissait... perdu dans les nuages : Didace reposait. 35 40



[80] Quand Didace Beauchemin s'éveilla, il faisait encore brun. Il s'était assoupi seulement. Son premier soin, une fois levé, avant même de se rendre à l'étable, fut d'aller au bord de l'eau. Tout un jeu de canards dressés pour la chasse, une di-zaine en tout, prenaient leurs ébats dans le port. Pour rien au 45

26 II,III,IV,V,VI,VII détente. // *Soudain* [VII^c R *Soudain* A *Tout à coup*],
comme 27 II générosité [R.] [AR (*prélude*) ?] avant-courrière 36 II en-
core [R.] une 37 II,III bruit d'aile mollissait, lointain 38 II,III bruit
d'aile mollissait, fluide 39 II insaisissable : serait-il 42 II,III bruit d'aile
mollissait 48 II port. [R *À aucun prix* A *Pour rien au monde*] il

monde il ne les eût cédés, tant ils lui étaient chers. Tout en
 50 marchant, par plaisir il imita le sillement du jars. Aussitôt, la
 vieille cane donnant l'élan, les canes répondirent à l'appel :
 coin, coin, coin... Affolées par la présence du chien, elles se
 mirent à fuir Z'Yeux-ronds dans ses gambades, d'un bout à
 l'autre du port.

55 – Marche à la maison, Z'Yeux-ronds, chien infâme !

Le chien se tranquillisa et Didace put regarder en paix
 autour de lui : sous la gelée blanche, la terre grisonnait de
 partout. Dans les anses, la glace devait maintenant supporter
 le poids d'un homme. L'eau du chenai, plus épaisse, semblait
 60 immobile. Elle avait monté durant la nuit. Elle montait à chaque
 plein de lune. Voulant consolider le quai, il se pencha pour
 empoigner un pieu, mais il se releva vite, un cri de surprise à
 la bouche :

– Torriâble ! mon canot qu'est disparu !

65 Didace se ressaisit : un canot ne se perd pas ainsi. Peut-
 être que le vent l'aurait détaché ? Pourtant il se souvenait de
 l'avoir solidement amarré, la veille, tel que de coutume. Peut-
 être que Joinville Proven[81]çal ou Tit-Noir à De-Froi, ou un
 autre l'aurait toué ailleurs pour le plaisir de lui jouer un tour ?
 70 Pourtant les jeunesses savaient qu'il n'entendait pas à rire là-
 dessus. Il sauta dans la chaloupe et partit visiter les quais voisins,
 puis d'autres plus éloignés, s'informant de son canot auprès de
 chaque habitant, mais en vain : personne n'en avait eu con-
 naissance.

75 Vers deux heures une crampe d'estomac ramena Didace
 à la maison. Il mangea seul, au bout de la table, sans prononcer
 une parole, et sans lever la vue de la soucoupe où son thé
 refroidissait, son seul souci, on eût dit, étant de surveiller les
 courtes vagues que son souffle faisait naître dessus. La dernière
 80 bouchée à peine avalée, il passa la porte et ne revint qu'à la
 nuit tombée, ayant parcouru les petits chenaux, les rigolets,

50 II Aussitôt la 52 II, III, IV, V, VI, VII coin... *Hypnotisées* [VII^G R *Hyp-*
notisées A *Affolées*] par 53 II, III, IV, V, VI, VII à *suivre* [VII^G R *suivre* A *fuir*]
 Z'Yeux-ronds 57 V sous le gelée 61 II Voulant [D *solider* A^d *consolider*]
 le 61 II quai il 63 II bouche : // – [R *Tord-nette* ! A *Torriâble* !] mon
 78 II on *eut* dit

partout où le canot pouvait avoir échoué. Le lendemain, ni Amable, ni Alphonsine n'osèrent aborder avec lui le sujet. Ce fut Venant qui rompit le silence. Aussitôt les trois hommes se mirent à parler à la fois comme s'ils eussent par miracle recouvré l'usage de la parole. 85

Venant dit :

– Si c'est la perte de votre canot qui vous occupe...

– Toi, Survenant, ça sera jamais l'occupation qui te fera mourir, interrompit Amable. 90

Didace éclata :

– Si jamais je mets la main sur le voleur, je le poigne par l'soufflier et je l'étouffe dret là.

– Oui, reprit le Survenant, mais ça vous redonnera pas votre canot. Si vous voulez je peux vous en bâtir un, semblable à l'autre. 95

[82] – Parle donc pas pour rien dire, Survenant.

– Je parle d'un grand sérieux. Il y a du bon bois sec en masse, à rien faire, sur les entrails¹.

– Il mange pas de pain. 100

– Je veux ben croire, mais il en gagne pas non plus.

Amable se mit à ricaner :

– Tu dois en être un beau charpentier à gros grain. Où c'est que t'as tant appris ton métier ? C'est-il sur les routes ?

– Je sais pas grand'chose, Amable Beauchemin, mais j'en sais assez long pour pas faire une offre que je serais pas capable 105

82 II pouvait *s'être* échoué [A.] Le III, IV, V, VI, VII pouvait *s'être* [VIII R *s'être* A avoir] échoué 88 II occupe... // Amable l'interrompt : // – [R Toié], Survenant 89 II qui [D *t'fera* S *te fera*] mourir *de peine*. // Didace 90 II, IV, V, VI, VII mourir *de peine* [VIII R *de peine*], interrompit 92 II jamais [D *j'mets* S *je mets*] la main [D *su'* S *sur*] le voleur, [D *j'le* S *je le*] [D *pogne* A *pogne*] par [R *le*] l'soufflier et [D *j'l'étouffe* S *je l'étouffe*] dret 95 II voulez [D *j'peux* S *je peux*] vous [A *en*] bâtir [R *des canots* AR *côtés de* AR *un canot* A *un*], semblable 97 II Survenant. // – [D *j'parle* S *Je parle*] d'un 100 II pain. // – *J'veux* ben 104 II routes ? // – *J'sais* pas 106 II que [R *j'suis* A *je serais*] pas

1. Poutres horizontales. Voir aussi *infra*, p. 206, l. 11.

de tenir. Le canot aurait pas de faux côtés et il n'y aurait pas de rossignols, je le garantis.

Deux dimanches de suite, à l'issue de la messe, Didace fit crier sans succès la perte de son canot. Alors, un peu gêné, il prit Venant à part :

– Euh ! ce que t'as dit, l'autre jour, à propos du canot...

Le Survenant vint à son aide :

– Je vous ai fait une offre. Seulement faudrait me fournir des outils. Je peux toujours pas travailler le bois rien qu'avec une hache et une égoïne.

– Ouais. Il y a ben un coffre d'outils dans la chambre d'en haut. Mais je sais pas au juste ce qu'ils peuvent valoir.

Les deux hommes grimpèrent l'escalier. Monté sur une chaise, d'un coup d'épaule Didace souleva la trappe donnant sous les combles. Il en tira un coffre poussiéreux. Après quelques efforts, il parvint à l'ouvrir et tendit un guillaume² et un bouvet au [83] Survenant. Mais celui-ci interloqué avait déjà pris dans ses mains un trusquin, des ciseaux, des gouges...

107 II il [A <à la mine de plomb très pâle> y] [R *resterait* A *aurait*] pas III,IV,V,VI,VII il [VII^G A *n'y*] aurait pas 108 II rossignols [R *après*], je III,IV,V,VI,VII rossignols *après* [VII^G R *après*], je 110 II,III gêné il 113 II aide : // – [D *J'vous* S *Je* vous] ai 115 II outils. [D *J'peux* S *Je* peux] toujours 116 II hache [D *pi* SR *puis* A *et*] une *égoïne*. // – Ouais 118 II Mais [D *j'sais* S *je* sais] pas 119 II grimpèrent [R *so*] l'escalier

2. Comme le rappelle Loris S. Russell, les immigrants ne quittaient jamais la France pour s'établir en Nouvelle-France sans se munir d'un bon coffre à outils. « Ces outils servaient à abattre des arbres, à bâtir des maisons, à fabriquer des meubles et des véhicules ainsi qu'une série d'objets utiles à la maison et à la ferme » (« Outils de menuiserie », *l'Encyclopédie du Canada*, t. II, p. 1413). En ce temps-là, tout bon artisan se faisait tour à tour charpentier, menuisier et tourneur. Le coffre de Didace contient quelques-uns des outils traditionnels de l'artisan polyvalent que dut être son ancêtre, le « vieux Beauchemin », dont le sang coule aussi dans les veines du Survenant (voir *infra*, p. 228, l. 244). Outre un *trusquin* (instrument de traçage), des *maillets* de bois (outils de percussion) et des *larières* ou vrilles (outils de percement), la narratrice prend un évident plaisir à énumérer quelques outils de serrage (*servantes*, *sergents* ou serre-joints, *boîte à recaler*, *serres* et *griffes*) et surtout tout un assortiment d'outils tranchants servant à dégrossir le bois (*riflards*), à entailler et évider (*ciseaux*, *gouges* et *bedanes*) ou à faire des moulures (*guillaume*) ou des rainures (*bouvet*), à quoi s'ajoute l'indispensable *boîte d'onglets* (c'est-à-dire « boîte à ongles »), appareil formé de deux barres de bois à encoches pour guider la scie.

– Où avez-vous eu tous ces outils-là ? 125

– Ah ! ils ont appartenu à un des vieux Beauchemin, mais je serais pas mal en peine de te dire lequel. Depuis que j'ai l'âge de connaissance, j'ai toujours vu le coffre dans la maison.

Au fur et à mesure qu'ils sortaient les outils, Venant continuait à les nommer : 130

– Des servantes, une boîte d'onglets, des sergents, une boîte à recaler...

Il y avait aussi des serres, des griffes, des maillets, des riflards, des bedanes, des tarières, enfin tous les outils que puisse désirer un bon artisan. 135

Didace observa :

– On dirait ben que tu les connais tous par leur petit nom ?

– Mon grand-père avait un coffre semblable.

– Comme ça, ton grand-père était un charpentier ?

– Mon grand-père ? 140

Venant sourit :

– C'était un vieux détourreux. Il me disait lui aussi que le coffre venait d'un ancien mais qu'il ne se souvenait pas de son nom.

Les deux hommes partirent d'un même éclat de rire. 145

Bientôt le Survenant reprit :

– Je peux vous bâtir un canot de neuf pieds, en pin, pas trop versant, avec une pince de dix-huit [84] pouces et le derrière en sifflet. Un canot pour un homme. Un vrai petit tape-cul.

– Là, tu parles, mon garçon ! 150

125 II outils-là ? // [R Ah !] – Ah ! ils ont appartenu à [A un] des vieux Beauchemin, mais [D j'serais S je serais] pas 127 II dire [A lequel]. Depuis 137 II leur [D p'tit S petit] nom 138 II Mon grand-père avait 139 II ton grand-père était 140 II Mon grand-père ? // Venant 146 II reprit : // – [D j'peux S Je peux] vous 150 II garçon ! // – [D j'pourrai S Je pourrai] travailler [R tranquille A en paix] dans le fournil [D c't'hiver S cet hiver]. Seulement [D j'veux S je veux] pas

– Je pourrai travailler en paix dans le fournil cet hiver.
Seulement je veux pas voir là un écornifleux, pas un seul.

– T'es ben maître de ne pas en endurer un, si tu veux pas !

– **H**ou donc ! Phonsine ! T'entends pas la cloche ? V'là le tinton qui se prépare à sonner !

À la seule réponse, le heurt d'un fer contre le globe de la lampe dans la chambre d'Alphonsine, Didace tempêta : 5

– Quoi c'est qu'elle a à tant vouloir se friser belle, à matin ? Elle est pas de rien !

Le dimanche matin, bien qu'elle se levât une heure plus tôt, c'était toujours un aria pour Alphonsine, depuis qu'elle était maîtresse de maison, de s'apprêter à partir pour la grand'messe. Outre qu'elle devait préparer en peu de temps le repas du midi, balayer la place et mettre de l'ordre dans la maison, il lui fallait sortir l'habillement du dimanche de son beau-père et de son mari et aider ceux-ci à attacher le faux col et nouer la cravate. Ni l'un, ni l'autre n'en venaient à bout seuls. 10 15

Le matin de ce dimanche de décembre, pendant [86] que Didace voyait au train de l'étable, Venant apporta le bois au bûcher. En entrant il aperçut Alphonsine essuyer une larme à la dérobée ; elle s'était querellée avec son mari. Pour l'égayer, le Survenant lui dit : 20

– Chauffe, Phonsine, chauffe le poêle¹ si tu veux avoir un mari joyeux.

2 II Hou [D *Ho* ! S *Hou*] [AR ?] donc 6 II qu'elle à tant 8 II,III
matin, *malgré* qu'elle 10 III la *grand-messe*. Outre 13 II,III sortir *les bons*
habits de son 14 II le *faux-col* et 19 II l'égayer [R *Amab*] le Survenant

1. C'est le titre du premier conte d'*En pleine terre*, publié d'abord sous le titre « Les survenants », et qui raconte le retour d'Alphonsine, la fiancée d'Amable, au Chenal du Moine, le soir du réveillon. L'allusion constitue un clin d'œil à l'adresse du lecteur.

Amable, taciturne, l'esprit maladif, qui boudait, allongé contre le poêle, prit à la hâte son casque et son capot de poil et sortit.

– Voyons, voyons, Phonsine, lui reprocha le Survenant, on pleure pas pour des riens : c'est pas le temps, le dimanche matin. Tu devrais avoir honte : Amable qui t'aime tant !

Alphonsine, sa rancune contre Amable et sa sauvagerie subitement oubliées, se vira, brusquement agressive, du côté de Venant.

– Quoi c'est que t'en sais tant pour te mêler de parler, Grand-dieu-des-routes ? Et qui c'est qui te dit qu'Amable m'aime ? À moi il m'en parle jamais.

Du haut de ses grands bras Venant laissa s'ébouler dans la boîte-à-bois la brassée de plane des îles :

– C'est pire : une femme, ça peut vous taper la face pendant des heures de temps. Mais si vous lui prenez seulement le bout du petit doigt pour l'arrêter, elle crie au meurtre comme une perdue. Et un homme a beau donner son nom à une femme, il pourrait s'ouvrir la poitrine avec un couteau et s'arracher le cœur pour elle. Du moment qu'il lui déclame pas à tous les vents qu'il l'aime, non ! il l'aime pas !

Alphonsine, piquée, le relança :

[87] – T'en sais ben long sur les femmes, pour un vieux garçon de ton espèce ?

– Qui c'est qui t'a déjà dit que j'étais... ? Écoute, la petite mère, on ferait peut-être un bon almanach de la mère Seigel² avec ce que je connais là-dessus.



23 II Amable, [R *qui*.] taciturne 24 II le *poêle*, [A *prit*] à la 30 II
 vira brusquement 30 VII agressive du côté 31 II,III,IV,V de Venant :
 // – Quoi 32 II que [R *vous A tu*] en [R *savez A sais*] tant pour [R *vous A*
te] mêler de parler, Grand-dieu-des-routes ? [D *Pi S Et*] qui c'est qui [R *vous*
A te] dit 34 II À [D *moé S moi*] il 36 II,III,IV,V,VI,VII la *boîte à bois*
 [VII^G A *boîte-à-bois*] la brassée 40 II perdue. [R *Pi A Et*] un 44 II relan-
 ça : // – [R *Vous A T*] en [R *savez A sais*] ben 46 II de [R *votre A ton*]
 espèce 47 II la [D *p'tite S petite*] mère 48 II ferait [D *p'l'être S peut-être*]
 un 49 II que [A *je*] connais

2. Voir *supra*, p. 121, n. 6.

Le père Didace s'impatienta de nouveau :

50

– Grouille donc, Phonsine ! Elle est là qui tourne tout le temps dans la même eau.

Il dit à Venant :

– Prends le fouet et appareille-toi, on part. Elle manquera la messe. Tant pire pour elle. Faudra qu'elle s'en confesse.

55

Puis il sortit en maugréant :

– Elle est pas raisonnable. Amable a tout son reste à retenir le Pommelé. On va arriver le sermon commencé. Un vrai dés-honneur !

Le fouet de cérémonie³, pour la voiture légère, les sorties du dimanche, les soirs de bonne veillée, voisinait dans le coin avec le balai de sapinage. Le Survenant obéit. Près de la chambre d'Alphonsine il frappa le plancher à grands coups de manche de fouet.

60

– Le fais-tu exprès, Phonsine ? Tu sais ben que le cheval attend pas aux portes et que les chemins sont méchants !

65

La jeune femme, la tête dans l'embrasure, dit seulement :

– Vous, le beau faiseur d'almanach !

[88] Au dehors, la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne de Sorel, s'évertuait à sonner : envoie une bordée de sons au Chenal du Moine, bute sur les labours gelés, propage ses notes claires au delà de la grand-rivière⁴, porte une volée à l'Île de Grâce⁵, une dernière branlée au nord, puis tinte... tinte... tinte...

70

54 II appareille-toé, on 60 II cérémonie, *un râhaille*, pour 64 II, III
fouet : // – Le IV fouet // – Le 68 II Vous, *l'beau faiseur d'almanach* !
// *Au-dehors* la 69 III la *Pèlerine*, la 70 II, III Chenal du Moine, *butte*
sur 72 III la *grand-rivière*, porte

3. Germaine Guèvremont avait d'abord écrit : « Le fouet de cérémonie, un râhaille [...] », puis elle a supprimé ce mot adapté de l'anglais *raw-hide*. Voir variante 60.

4. Voir *supra*, p. 118, l. 30 et n. 2.

5. Grande île à l'ouest de l'Île du Moine, en face de l'église de Sainte-Anne de Sorel. C'est dans cette île qu'habite Marie-Amanda. Voir *infra*, p. 153, n. 8.

75 Elle tintait encore quand Alphonsine sortit de la maison.
 Dans sa collerette de rat d'eau⁶ sentant la camphorine, elle était
 à peine reconnaissable, et fort enlaidie : elle n'avait plus son
 visage lisse et blême, ni ses bandeaux unis, des jours de semaine,
 80 mais un toupet frisé comme à perpétuité et la figure d'une
 blancheur risible, de la poudre de riz jusqu'à la racine des
 sourcils et des cils. Elle s'assit en arrière dans la barouche avec
 Amable. Le Survenant prit place sur le siège d'en avant, à côté
 de Didace, prêt à partir, les guides en main. Cahotés en tous
 sens ils firent un bon bout de chemin sans que personne ouvrît
 85 la bouche.

Aussi longtemps qu'il longeait le fleuve, même en coupant
 à travers les terres, le chemin de Sainte-Anne de Sorel restait
 large et assez ordonné. Passé le Petit Moulin, au partage du
 fleuve, où commence l'archipel à la tête du lac Saint-Pierre,
 90 puis le chenal du Moine et le rang du même nom, il devenait
 subitement sinueux, à vouloir suivre les méandres et les moin-
 dres caprices de la rivière. En face de la demeure des Beau-
 chemin, bien qu'il fût encore le chemin du roi, l'herbe, à
 l'été, cherchait déjà à pousser entre ses roulières. Quelques
 95 arpents plus loin, il n'était pas même une impasse : rien qu'un
 sentier herbu allant mourir à la première crique.

[89] À l'approche du gros pin qui servait d'amet aux navi-
 gateurs, le Survenant remarqua :

— Il y a du bosselage en abondance sur les routes.

100 Vexé de l'entendre parler en termes, Didace clignota des
 yeux :

79 II frisé fin comme 86 VI en occupant à travers 88 II, III, IV,
 V, VI, VII ordonné. Mais passé [VII^G R Mais S Passé] le 93 II qu'il [D fut
 A fut] encore VI qu'il fut encore 93 II l'herbe, [A à l'été,] cherchait
 96 II mourir [D au premier SA à la première] crique 97 IV servait d'admet
 aux 100 II Vexé [D d'entendre A de S l'entendre] parler 101 II yeux :
 // — [D J'sais S Je sais] pas

6. Il s'agit du rat musqué : cf. p. 211, l. 166 et p. 215, l. 264. « Une autre
 source d'approvisionnement [pour les habitants du Chenal du Moine et de la
 baie de la Vallière] était le rat musqué communément appelé le rat d'eau.
 Depuis la découverte du Canada, cet animal vivant dans les baies et les marais
 a été chassé à l'aide de pièges pour sa fourrure et sa viande délicate. La valeur
 de sa fourrure a grandement varié selon la demande ou la mode » (Walter S.
 White, *le Chenal du Moine*, p. 101).

— Je sais pas de quoi c'est que tu veux dire, Survenant. Mais si tu veux parler des bourdillons dans le chemin, j'vas dire comme toi, il y en a en maudit !

Du coup les autres se déridèrent. Cela suffit à les faire revenir à de meilleurs sentiments. 105

Venant, poursuivant son idée, reprit :

— Il nous faudrait de la neige.

— Sans doute. Quand il y a pas de neige, le frette massacre tous les pâturages. 110

Il parlait d'une voix ferme, mais l'inquiétude était en lui : la neige, à force de tomber depuis le commencement des siècles, devrait fatalement venir à manquer.

Ce n'était pas uniquement par piété que Didace voulait arriver avant le commencement de la grand'messe : il ne détestait rien autant que d'être bousculé, disait-il. Mais il aimait surtout parler avec tout chacun à la porte de l'église. Puis, quand il s'enfonçait dans son banc, un quart d'heure avant l'Introït, il avait le temps de prendre connaissance de l'assistance, de se racler la gorge à fond, de chercher son chapelet et aussi de penser en paix à ses affaires temporelles. À l'entrée du prêtre il les abandonnait pour se mettre en la présence de Dieu. Mais il les reprenait au milieu du sermon. L'attention lui était difficile. Malgré sa bonne volonté, [90] il ne parvenait pas à comprendre les vérités haut placées que prêchait l'abbé Lebrun. Pour lui, les commandements de Dieu et de l'Église se résumaient en quatre : faire le bien, éviter le mal, respecter le vieil âge et être sévère envers soi comme envers les autres. 115 120 125

Le père Didace en tête, ils entrèrent dans l'église et, à la file, d'un pas empesé, se rendirent jusqu'en avant. Le Survenant qui portait les même nippes, le dimanche comme la semaine, monta au jubé. Pierre-Côme Provençal se carrait au banc d'œuvre que seul un capitonnage distinguait des autres. Fort, 130

104 II comme [D *toé* S *toi*], il 107 II Venant poursuivant son idée
reprit 112 II siècles devrait 115 III la *grand-messe* : il 117 II, III,
IV, V, VI, VII tout un [VII^e R un] chacun 118 II avant l'*Introït*, il 126
II, III, IV, V lui les 127 II bien éviter

135 sanguin, engoncé dans sa graisse et dans la satisfaction de sa personne, il occupait la moitié du banc. Avant même de s'agenouiller, Didace le vit et se dit :

– C'est ben toujours lui, le Gros-Gras. Il lui faut toute la place : les deux autres se tasseront, quoi !

140 Après les annonces le curé de Sainte-Anne entama la lecture de l'Évangile du jour : « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles⁷... ! »

... « Et alors on verra le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté... »

145 ... « Voyez le figuier et les autres arbres ; quand ils commencent à pousser, vous reconnaissez que l'été est proche... »

... « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

150 [91] Au silence du prêtre la foule des fidèles ondula puis se courba dans un même mouvement comme les blés que l'habile faucheur couche d'un seul andain. L'abbé Lebrun replaça le signet noir, posa ses mains sur le bord de la chaire et, ayant promené son regard clair et calme sur ses ouailles, il prêcha. Il prêchait sans éclat, sans recherche, d'une voix monotone.

155 Ainsi que chaque dimanche, au début du sermon, Didace Beauchemin, attentif, la tête tournée vers la chaire, la main en cornet autour de sa bonne oreille, fit un effort pour écouter. Mais petit à petit il ramena son regard vers la nef, et le temporel eut vite le dessus :

160 – Sûrement il faudrait de la neige. Une grosse bordée de neige.

165 À mesure qu'il vieillissait, sachant éphémères tant de choses qu'il avait crues immuables, Didace ne se reposait plus comme autrefois dans la certitude des saisons. Quand il avait pris possession de la terre ancestrale, puis à la naissance de son fils,

136 II s'agenouiller Didace 137 II le Gros-gras. II 140 IV de l'évangile du 142 II étoiles... » // ...« Et III, IV, V, VI, VII étoiles... ! // ...« Et 165 II, III de ses fils

7. Évangile de la messe du premier dimanche de l'Avent (*Luc* 21, 25).

un sentiment de durée, de plénitude, l'avait pénétré jusque dans sa substance même : la force tranquille de l'arbre qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, enfonce ses racines plus avant dans le sol. Il ne doutait pas alors que le printemps ne ranime l'eau des rivières, que l'été ne mûrisse, par grappes blondes, les avoines, avec tous les fruits de la terre. Il savait que le départ des oiseaux sauvages est nécessaire, à l'automne, et qu'il engendre la fidélité du retour, au printemps. Il savait aussi que la neige tombe à son heure, et pas avant ; et que [92] rien ne sert, devant les desseins de l'Éternel, de vouloir tout jurer à la petite mesure de l'homme.

Mais le gel de la mort a abattu une jeune branche avant son terme ; une autre s'en détache d'elle-même, comme étrangère à la sève nourricière, et le vieux tronc, ses racines à vif, peine sous l'écorce, une blessure au cœur.

« Si l'Ange de Dieu... » prêchait le curé de Sainte-Anne.

Oui, si l'Ange de Dieu allait paraître sur les nuées et de son seul souffle chasser toute la neige ou détruire tout geste de vie au Chenal du Moine ? En attendant, l'ange du sommeil penchait la tête de Didace à petits coups, puis plus obstinément. Alphonsine poussa Amable, du coude :

– Ton père qui cogne des clous !

Des yeux son mari lui répondit : Laisse-le. Il peut pas faire autrement.

À la sortie de la messe, quelques flocons de neige voltigèrent, se posant délicatement, comme avec d'infinies précautions, sur la terre.

– Le temps est blanc. Va-t-il neiger, quoi ?

– Il neigeotte.

– Il neige, dit joyeusement Phonsine.

Les hommes se sourirent. Neiger signifiait pour eux une forte bordée, un épais revêtement collé aux maisons, un pont

174 II et [A que] rien 184 II attendant l'ange 189-190 II,III,IV autrement. // À <Des astérisques ou des points marquent une division du texte entre ces deux lignes ; cette division se place plus bas, entre les lignes 202 et 203, dans VI et VII ; V n'en comporte aucune.>

solide sur les chemins d'hiver entre les balises, une eau lourde qui soude les rives. Mais non ces plumes folles.

200 Phonsine tendit la main à l'air pour capturer un flocon ou deux. Seules des gouttelettes tremblèrent à la chaleur de la peau.



[93] Peu de temps après, au jour laiteux éclairant la pièce, Venant comprit, à son réveil, que la métamorphose attendue
205 arrivait enfin. Il sauta hors du lit. Sous le ciel bas la neige abolissait les reliefs ; elle unifiait toute la campagne dans une blanche immobilité. Il neigeait à plein temps. Ce n'était plus les plumes folles du dimanche précédent. La neige tombait fine, tombait dru, tombait abondante, pour régaler la terre.

210 Vers midi le soleil se montra, pâle parmi de pâles nuages ; et cependant il alluma des myriades d'étoiles dans les champs.

Didace dit : « La neige restera ».

Et la neige resta.

215 Avec la neige définitive un apaisement s'installa dans la maison. Chacun vaua à ses occupations avec plus d'empressement. Venant avait transformé le fournil en atelier auquel seul le père Didace avait accès. À les entendre le canot progressait mais nul n'en voyait la couleur.

220 Aux premiers chemins allables, les deux hommes se rendirent à Sorel. Ils n'en revinrent que le soir, gais et éméchés, et apparemment de complot dans un projet qu'ils mettaient un soin enfantin à cacher.

199 II,III,IV,V,VI folles... // Phonsine 202-203 II,III,IV,V peau. // Peu <Pas d'astérisques entre ces deux lignes : voir *supra*, variante 189-190.> 203 II jour [R *blafard A blanc*] éclairant 205 II hors du [R *chaliit où se trouvait sa paillasse*]. Sous 209 II,III,IV,V tombait *dru*e, tombait

Au milieu de la semaine suivante Marie-Amanda arriva de l'Île de Grâce⁸. On ne l'attendait pas si tôt. Un jeune enfant à chaque main, et lourde du troisième qu'elle espérait au printemps, elle s'avan[94]ça, grande et forte, le regard franc, reposante de santé et de sérénité, vers la maison paternelle. 225

– J'ai eu trop peur que le pont de glace vinssît pas prendre à temps pour les fêtes.

Alphonsine comprit que Marie-Amanda voulait alléger à son père le chagrin d'un premier jour de l'an sans Mathilde Beauchemin. 230

– Allez-vous me garder, mon père ? demanda Marie-Amanda, un sourire de bonté aux lèvres.

Didace, ému et heureux à la fois, joua le bourru. Il se tourna du côté de sa bru : 235

– Quoi c'est que t'en penses, la petite femme ? On devrait-il la garder ?

Phonsine entra dans le jeu :

– Pour une journée ou deux, on en mourra toujours pas. 240

223 II Marie-Amanda [A arriva] de 233 II père, demanda Marie-Amanda ? un 237 II la [D p'tite S petite] femme

8. Et non pas « arriva à l'Île de Grâce », comme l'écrivit erronément l'éditeur de la « version définitive ».

Ce fut à partir de ce moment que la maison recouvra vraiment le don. Dès le lendemain de son arrivée, Marie-Amanda entreprit le grand barda qu'Alphonsine avait toujours retardé. Toute une journée les poulies grincèrent sous le poids de la corde où des pièces de linge pendaient. Vers le soir les femmes les entrèrent à pleine brassée ; elles en avaient l'onglée. Une odeur de propreté, de confort, s'épandit dans toute la maison et les hommes prirent des précautions inusitées afin de ne rien salir.

— Tu vas te morfondre, disait souvent Didace à Marie-Amanda.

Mais elle n'eut de reste que tout fût à l'ordre et qu'il y eût aux fenêtres, comme au temps de Mathilde Beauchemin, des rideaux empesés à point et, sur les lits de plume durement secoués, de grands carreaux d'oreillers rigides, trônant, solennels à la [96] tête des couchettes ; l'un portait comme motif brodé de fil rouge, un enfant endormi ; l'autre, un enfant éveillé, avec, en dessous : *good-morning, good-night*. Dans l'obscurité de la commode, les catalognes et les ronds de tapis nattés attendaient leur tour de donner un air de fête à la maison.

Outre la table, le poêle et les chaises, dans la cuisine, un meuble unique qu'un éclat de bois sous un coin maintenait d'aplomb à un angle de la pièce, servait à la fois de buffet et

6 II pendaient [R, *inertes comme des victimes*]. Vers 11 II Didace [R,] à 16 II,III,IV carreaux d'oreiller rigides 19 II avec, *en-dessous* : good 19 II,III dessous : [*good-morning, good-night* <romain>]. Dans

de commode. Une carafe de cristal ornait le centre. D'un rose 25
 irréal, décorée de colombes dorées portant un message blanc
 enroulé dans leur bec, et entourée de six verres minuscules,
 elle jurait par sa fantaisie avec le reste des choses naturelles.
 En l'apercevant, Didace avait observé, mécontent : « Si on dirait 30
 pas un courouge avec sa couvée... » Les premiers temps, dès
 qu'un regard étonné s'y posait, gêné par la présence d'une
 semblable frivolité dans la maison, il sentait le besoin d'en ex-
 pliquer l'origine : « C'est la bru... » Phonsine l'avait gagnée, à
 une kermesse soreloise, en même temps que la tasse à thé dans
 laquelle seule elle buvait. 35

Puis on fit boucherie. Angéline s'offrit à préparer la sau-
 cisse en coiffe¹ et le boudin.

— C'est pas de refus, s'empessa de répondre Phonsine qui
 n'en pouvait plus.

Marie-Amanda, loin d'être dépaycée par l'ouvrage, ne se 40
 plaignait jamais de la fatigue. À peine si parfois, les mains sur
 les hanches, elle s'étirait [97] la taille de façon exagérée, pour
 alléger ses reins, un moment, du poids de toute leur richesse.

Le travail lui semblait naturel et facile. L'œil se reposait à 45
 la voir apporter à l'accomplissement de toutes choses des gestes
 si précis, si paisibles. D'une main loyale et sûre d'elle-même elle
 assaisonnait le manger, ou pétrissait le pain, de même qu'elle
 tordait le linge et faisait le ménage. S'il venait à manquer quoi
 que ce soit dans la maison, elle n'avait qu'à le dire. Aussitôt 50
 c'était à qui attellerait Gaillarde et courrait à Sainte-Anne,
 même à Sorel, acheter ce qu'il fallait, sans que personne trouvât
 à redire. Venant lui enseigner même le moyen de faire du pain
 sans lice. Phonsine, qui avait tant de peine à se faire aider
 d'Amable, envoyait à Marie-Amanda son secret d'obtenir une si
 prompt assistance de chacun. Tandis qu'Angéline, de voir le 55

25 II,III,IV,V,VI,VII commode. *Sur une garniture de toile écrue, à motifs
 brodés de fil rouge, une* [VII^G R *Sur une garniture de toile écrue, à motifs brodés de
 fil rouge, S Une*] carafe 27 II et [R *enroulée A^d entourée*] de six 33 II,
 III,IV,V,VI,VII bru... » *Alphonsine* [VII^G R *Alphonsine S Phonsine*] l'avait
 39 II,III,IV,V,VI,VII plus. // *Mais* [VII^G R *Mais*] Marie-Amanda 41 VII
 parfois les 53 II Phonsine qui avait tant de peine à se faire aider d'Amable
 envoyait 55 II qu'Angéline de

1. Crépinette (saucisse plate entourée d'un morceau de crépine).

Survenant si empressé auprès de Marie-Amanda, s'appliquait en cachette à copier les manières de son amie.

Noël approchait. Venant ne suffisait pas à remplir la boîte-à-bois. Il triait même le bois fin, et recherchait surtout le bouleau renommé pour donner un bon feu chaud.

Après avoir apprêté comme autrefois² l'ordinaire des fêtes avec ce qu'il y a de meilleur sur la terre, le matin du vingt-quatre décembre, Marie-Amanda se mit à voyager, comme autrefois, du garde-manger à la grand'maison. L'heure était venue d'apporter la jarre de beignets³ blanchis de sucre fin, le ragoût où les boulettes reposent dans une sauce onctueuse, les tourtières fondant dans la bouche et les rillettes [98] généreusement épicées. Au fond du chaudron de fer, un paleron⁴ de jeune porc gratinait doucement avec un morceau d'échinée⁵ mis de côté pour Phonsine qui ne pouvait souffrir l'ail. Comme autrefois la dinde dégelottait dans le réchaud. Et tout en haut du bahut, dans la chambre de Didace, en sûreté loin de la vue des enfants, les sucreries, les oranges et les pommes languissaient derrière une pile de draps.

Tout comme autrefois, pensa Marie-Amanda. Mais la joie insouciant de autrefois n'était pas en elle. Son cœur pétri de durs souvenirs se gonflait de chagrin : Éphrem s'est noyé⁶, un midi de juillet ; il n'avait pas seize ans. Mathilde Beauchemin n'est plus de ce monde pour tenter de radoucir le père Didace quand Amable ronge son ronge ou que les deux hommes ne

57 II amie. // Noël approchait 58 II la boîte à bois. II III, IV, V, VI, VII la boîte à bois [VII^G A boîte-à-bois]. Il triait 64 III la grand-maison. L'heure 65 II de [D beignes A beignets] [R poudrés A blanchis] de sucre [A fin], le 66 II les [D tourtières S tourtières] fondant 69 II, III, IV, V, VI, VII porc frais [VII^G R frais] gratinait 70 II qui [R n'aimait point A ne pouvait souffrir] l'ail 71 II dinde [R, insoucieuse de son sort glorieux,] dégelottait dans 72 II bahut, [A dans la chambre de Didace,] en sûreté 80 II ronge où que

2. Cf. « Chauffe, le poêle ! » (*En pleine terre*), où on retrouve à peu près le même texte (I. 61-83).

3. Germaine Guèvremont avait d'abord écrit « beignes », mot typiquement canadien, puis elle a corrigé en « beignets ». Voir aussi p. 165, variante 89 et p. 178, variante 400.

4. Partie plate et charnue située près de l'omoplate.

5. Morceau du dos d'un porc.

6. Cf. « Un malheur » (*En pleine terre*). Voir aussi *supra*, p. 92, n. 6.

s'entendent pas. L'aïeule⁷ ne trotte plus dans la cuisine en déplorant qu'on ne fasse point de pralines comme dans l'ancien temps.

Cependant les paroles qui auraient pu exhaler sa peine, Marie-Amanda les retint en soi, pour ne pas attrister les autres. Elle s'en fut seulement à la fenêtre jeter un long regard au dehors, comme pour demander au pays immuable un reflet de sa stabilité. Le soir tombait bleuissant la nappe de neige dressée sur la commune, et l'échine des montagnes, tantôt arrondie au creux du firmament, se confondait maintenant à la plaine. À travers la brume de ses larmes, à peine Marie-Amanda voyait-elle le paysage. Déjà c'était elle, à trente ans, la plus vieille des femmes de la famille. C'était à elle, la fille aînée, de donner le bon exemple. Ainsi donc la [99] vie est comme la rivière uniquement attentive à sa course, sans souci des rives que son passage enrichit ou dévaste ? Et les êtres humains sont les roseaux impuissants à la retenir, qu'elle incline à sa loi : des joncs bleus pleins d'élan, un matin, et le soir, de tristes rouches desséchées, couleur de paille ? De jeunes joncs repousseront à leur place. Inexorable, la rivière continue de couler : elle n'y peut rien. Nul n'y peut rien.

La petite Mathilde, étonnée de voir sa mère si longtemps immobile, se pendit aux jupes de Marie-Amanda :

– Ma... man !

Le petit Éphrem, vacillant sur ses jambes, l'imita :

– Ma... man... man... man...

Marie-Amanda se retourna. Elle avait encore le cœur gros, mais elle parut consolée et dit simplement à Phonsine :

– Si on faisait de la plorine comme dans mon jeune temps ?...

81 II pas. L'aieul ne 82 II fasse [R plus A point] de 87 II immuable, un 89-101 II et [...] rien. <passage marqué de deux traits de crayon dans la marge de gauche> 93 II aînée de 103 II immobile se 105 II Éphrem vacillant 108 II,III,IV,V,VI,VII à *Alphonsine* [VII^G R *Alphonsine* S *Phonsine*] : // – Si 109 II faisait [D d'la S de la] plorine 110 II,III temps... // La

7. Grand-mère de Marie-Amanda et mère de Didace. Voir « Chauffe, le poêle ! » et « Le coup d'eau » (*En pleine terre*). Voir aussi *infra*, p. 202, l. 195.

La petite Mathilde battit des mains :

– D’la plorine, maman, j’veux de la plorine !

Marie-Amanda prit sa fille dans ses bras pour la manger de baisers. Le Survenant la lui enleva doucement mais lui dit
115 d’un ton brusque :

– Vous devriez pas la porter de même : elle est ben trop pesante pour vous.

Peu après le commerçant de Sainte-Anne⁸ arriva. Il s’en-
gouffra dans la cuisine, en même temps qu’une bouffée d’air
120 gelé. Il arrivait toujours en coup de vent ; on aurait juré que rien ne saurait le retenir une minute de trop et, à chaque maison, il prenait [100] le temps de fumer sa pipe et de s’informer de tous les membres de la famille.

– Puis le père Didace, il est toujours veuf ? Crèyez-vous
125 qu’il fait un beau veuvage ! Les créatures lui feraient-ti peur, par hasard ?

Phonsine, pour le plaisir de le faire parler, observa :

– Elles sont pourtant pas dangereuses !

– Ah ! ma fille, on sait jamais. J’en ai connu qui étaient ben
130 épeurantes... ben épeurantes !

– Lesquelles est-ce ?

– Des créatures, les cheveux tout mêlés en paillasse.

À tout moment il rebondissait sur ses jambes. On croyait
135 qu’il repartait : il allait simplement lever le rond du poêle où cracher dans le feu et retournait⁹ s’encanter dans la chaise, ses deux pieds étirés sur la bavette du poêle.

112 II j’veux [D d’la S de la] plorine 114 II lui [R enlevant] doucement
[R, mais il AR et AS mais] lui 117-118 II, III, IV vous. // Peu <Des astérisques
ou des points marquent une division entre ces deux lignes ; cette division est
omise à partir de V où la ligne 117 se trouve au bas de la p. 74.> 123 II
famille. // – [D Pi l’père S Puis le père] Didace 129 II ai connues qui 135
IV, V, VI, VII et retourner s’encanter <voir *infra*, n. 9> 136 II poêle. // –
[D Pi toé S Puis toi], Phonsine

8. Cf. « Chauffe, le poêle ! » (*En pleine terre*).

9. Sur l’erreur qui s’est introduite ici à partir de l’édition Plon (1946), voir Note sur l’établissement du texte, p. 61.

– Puis toi, Phonsine, tu fais pas baptiser ? Puis Amable ? Puis le Survenant ? Puis Ludger ? Puis Z'Yeux-ronds, il jappe toujours ?

Tous y passèrent. Quand il arriva au tour de Marie-Amanda, il se contenta de lorgner obliquement de son bord : 140

– Puis les gens de l'Île de Grâce ? Ils me font l'effet d'être prospères, d'après ce que je peux voir.

Son butin de nouvelles grossissant à chaque maison, il s'attardait davantage à mesure que sa tournée avançait. On eût dit que c'en était là le but principal, plutôt que la vente de sa marchandise. 145

Marie-Amanda se faisait une joie d'assister à la messe de minuit. À la demande du père Didace, le [101] Survenant accepta de garder la maison. Il ne se fit pas même prier. Marie-Amanda le rassura sur le compte de la nuit : les enfants ne s'éveillaient jamais. Son mari, Ludger Aubuchon¹⁰, la rejoignit à l'église de Sainte-Anne et, après la messe, les gens du Chenal revinrent à la suite. Toute une filée de traîneaux s'égrenaient sur la route, dans la nuit bleue argentant le hameau. David Desmarais et Angéline acceptèrent l'invitation de réveillonner chez les Beauchemin. Angéline n'avait jamais connu de plus heureux Noël. « Quel beau Noël ! » ne cessait-elle de dire en son cœur où une joie dévotieuse se confondait avec l'image du Survenant. 150 155

À leur arrivée dans la maison, Venant dormait sur sa chaise. Il sursauta en même temps que Z'Yeux-ronds et tout d'un bond il fut debout. Une fois la mèche de la lampe levée, une exclamation jaillit de la bouche d'Alphonsine : 160

– Où c'est que vous avez pêché ce fauteuil-là, dans le monde ? 165

137 II baptiser ? [D Pi S Puis] Amable ? [D Pi l'Survenant S Puis le Survenant] ? [D Pi S Puis] Ludger ? [D Pi S Puis] Z'Yeux-ronds 141 II bord : // – [D Pi S Puis] les 143 II que [D j'peux S je peux] voir 145 II On eut dit 146 II que [D c'était A c'en était] là le but principal [A ,] plutôt 147-148 II,III,IV marchandise. // Marie-Amanda <Des astérisques ou des points marquent une nouvelle division du texte entre ces deux lignes ; cette division est omise à partir de V où la ligne 147 se trouve au bas de la p. 75.> 154 II traîneaux s'égrenaient sur 164 II,III avez pêché ce

10. Époux de Marie-Amanda, déjà présenté dans *En pleine terre*.

Le fauteuil que venait de quitter Venant, un véritable fauteuil voltaire, aux pattes moulurées et au dos incurvé comme pour mouler le corps, avec des défauts qui dénotent la main de l'artisan, trônait près du poêle.

170 Encore endormi Venant dit en bâillant :

– Pas rien que le père Didace et Amable qui auront leur chaise dans la maison. Moi aussi j'aurai la mienne.

On parla de la messe de minuit, du beau chant, de la crèche, mais comme d'eux-mêmes les propos revenaient sans
175 cesse au fauteuil. Chacun voulut [102] l'essayer. On s'y carrait. Il semblait épouser le dos de la personne. David Desmarais ne faisait que répéter : « J'ai rarement vu une aussi bonne chaise. Ah ! cré bateau ! c'est de l'ouvrage fine ! »

– Tu pouvais ben te vanter de savoir travailler le bois,
180 remarqua Ludger Aubuchon.

Phonsine, occupée à tremper le ragoût de boulettes, lâcha soudain la cuiller à pot pour se camper devant le Survenant :

– Ah ! c'était ça, le grand secret d'avant Noël que tu cherchais tant à me cacher ?

185 Angéline voulait tout savoir de la façon et du rembourrage. Venant ne pouvait répondre à tout le monde à la fois. Il expliqua :

– Je l'ai rembourré de quenouille avec des sacs vidant¹¹ de gros sel. Ça sent le bord de l'eau, vous trouvez pas ?

168 II,III,IV,V avec les défauts 171 II que [D l'père S le père] Didace 172 II,III,IV,V,VI,VII mienne à c'l'heure [VII^G A . R à c'l'heure.]
// On 176 II personne. Seul Amable ne partageait pas l'enthousiasme des autres.
David 178 II cré dié ! c'est 179 II ben [D t'vanter S te vanter] de
180 II Aubuchon. // Alphonsine occupée III,IV,V,VI,VII Aubuchon. // Alphonsine [VII^G R Alphonsine S Phonsine], occupée 183 II que [R vous cherchiez A tu cherchais] tant

11. Bien qu'il apparaisse régulièrement dans toutes les éditions et dans la dactylographie elle-même, le participe présent « vidant » n'offre guère de sens. On attendrait plutôt l'adjectif « vides ». Les traductions anglaise et américaine, identiques ici, éludent tout simplement la difficulté : « *I stuffed it, » he explained, « with the old salt bags [...]* » (*The Outlander*, p. 53 et *Monk's Reach*, p. 62).

Angéline ajouta :

190

– Je connais des dames anglaises, à Sorel, qui donneraient gros d'argent pour faire réparer leurs anciens meubles par vous.

Alphonsine s'extasia :

– Aïe, mon beau-père, entendez-vous ce que dit Angéline ? 195

Mais Marie-Amanda donnait le signal de se mettre à table. Après la longue course au grand air, chacun réveillonnerait de bon cœur et de bel appétit. Au moment de s'asseoir, il y eut une minute de forte émotion devant la place vide de Mathilde : depuis sa mort personne ne l'avait occupée. Marie-Amanda alla 200
chercher sa petite et l'y installa : une feuille tombe de l'arbre, une autre feuille la remplace.

190 II ajouta : // – [D *J'connais* S *Je connais*] des dames anglaises, à Sorel
qui 194 II s'extasia : // – Aïe, mon

Entre Noël et le jour de l'An, le temps se raffermît ; il tourna au froid sec et promettait de se maintenir ainsi jusqu'après les fêtes. Le chemin durci crissait sous les lisses de traîneaux. Chaque nuit les clous éclataient dans les murs et, crispés, les liards pétaient autour de la maison. Le père Didace en augura du bon. Il dit au Survenant :

– Si le frette continue, le marché des fêtes nous sera profitable !

De grand matin, le vendredi suivant¹, veille du premier janvier, les deux hommes se mirent en route pour Sorel. Le pont de glace était formé sur le fleuve. Les habitants des îles du nord ne tarderaient pas à se rendre au marché, avec les coffres de viande. On se disputerait les bonnes places.

Sans respect pour sa charge, Gaillarde, les oreilles dressées, partit bon train. Didace dut la retenir :

[104] – Modère donc, la blonde ! Modère, la Gaillarde. Tu t'en vas pas aux noces, à matin. Prends ton pas de tous les jours. On a du temps en masse.

Docile au commandement, la jument assagit son trot. Souvent le Survenant demandait à conduire mais le maître cédait

1 II <titre du chapitre :> -8- 2 II,III,IV,V jour de l'an, le 4
II,III,IV,V,VI lisses *des* traîneaux 16 II partit [R *de*] bon

1. Le vendredi 31 décembre 1909 (voir *supra*, p. 110, n. 1).

rarement les guides. Didace les enfile en collier et ne dit plus un mot. Déjà le frimas hérissait sa moustache et blanchissait les naseaux de la bête.

Dans le matin bleu, de rares étoiles brillaient encore par brefs sursauts. À droite l'espace blanc s'allongeait, moelleux et monotone, coupé seulement par la silhouette sévère des phares et des brise-glace ; mais, à gauche, des colonnes de fumée révélèrent la présence des maisons effacées dans la neige comme des perdrix tapies dans la savane. De loin en loin un berlot rouge rayait l'horizon. L'espace d'un instant, on entrevoyait sur l'arrière un goret éventré, l'œil chaviré, levant au ciel ses quatre pattes gelées dur. Puis absorbé par la route, le traîneau se joignait au faible cortège matinal, sur le chemin du roi.

Avant même l'angélus du midi, ils eurent vendu leurs provisions. Didace chargea le Survenant d'en livrer une partie au Petit Fort². Peu à peu le marché se vidait. Les derniers clients s'affairaient autour des voitures et des éventaires. Les habitants avaient vite fait de distinguer parmi eux l'engance des marchands pour qui ils haussaient les prix avant de leur accorder un rabais. Afin de se montrer gais à pareille époque, plusieurs cherchaient quelque joyeuseté à dire et, à défaut, donnaient à [105] propos de rien de grandes claques dans le dos de leurs connaissances qui sursautaient plus que de raison. L'un d'eux pausa près de la voiture des Beauchemin et dit à haute voix, surveillant l'effet de ses paroles, à la ronde :

— Ma femme a pas de compliments à vous faire sur le bœuf que vous m'avez vendu, la semaine passée : elle dit qu'elle a assez de moi.

22 II guides. [R II A Didace] les 26 II sursauts [R , pareilles à des mouches à feu]. À droite 30 II, III, IV, V, VI, VII perdrix parmi [VII^G R parmi A tapies dans] la savane 37 II clients [R - parmi lesquels les habitaient [sic] distinguaient vite l'engance des marchands A s'affairaient autour des voitures et des éventaires. Les habitants avaient vite] fait 40 II haussaient [R leurs A les] prix 41 II gais à [R la veille des A pareille époque] plusieurs 49 II de moé. // Le

2. Situé à l'extrémité est de Sorel, entre l'église Saint-Pierre et le fleuve, le quartier dit du « Petit Fort » se trouve en effet sur la route du Survenant, lui qui s'apprête à quitter le marché (construit à proximité de l'ancien fort Saurel, au confluent de la rivière Richelieu et du fleuve) pour rentrer au Chenal du Moine, par le chemin de Sainte-Anne.

50 Le rire vola, d'une voiture à l'autre, tandis que les hommes, pour activer le sang, trépignaient le sol dur et se frappaient les mains à travers leurs mitaines de peau de cochon. Une femme les entendant rire, s'approcha pour mettre son grain³ dans la conversation :

55 – Ah ! vous autres, vous êtes bien heureux, les cultivateurs ! Ça se voit : vous faites rien que rire...

Didace protesta :

– Eh oui ! Puis qui c'est qui vous dit qu'on est des cultivateurs ? Je peux ben être rien qu'un habitant.

60 – Voyons, monsieur Beauchemin, c'est la même chose.

– Quoi ! Y a pourtant une grosse différence entre les deux : un habitant c'est un homme qui doit sur sa terre ; tandis qu'un cultivateur, lui, il doit rien⁴.

– J'ai jamais lu ça nulle part.

65 – Ni moi non plus. Mais je le sais, même si c'est pas écrit dans l'almanach.

Incrédule, la cliente chercha vainement à démêler, dans le regard de Didace, la vérité d'avec la vantardise.

70 [106] Le Survenant ne revenait pas. Didace l'attendit une bonne secousse. Puis il perdit patience. Tout à la fois désireux

50 II hommes [R *piétinaient* A, pour activer le sang, trépignaient] le sol
 56 II vous faites rien 58 II oui ! [D Pi S Puis] qui 58 II cultivateurs [A
 ?] [D J'peux S Je peux] ben 60 II chose. // [A - Quoi !] Y a 63 II rien
 [D, S.] [R quoi !] // – J'ai 64 II part. // – Ni [D moé S moi] non plus. Mais
 je [D l'sais S le sais] [A,] quand même 65 II,III,IV,V,VI,VII sais, quand
 [VII^G R quand] même [VII^G A si] c'est pas écrit dans les almanachs. [VII^G R les
 almanachs. A l'almanach.] // Incrédule 67 II à [D démêler S démêler] [D la vérité
 d'avec la vantardise dans le regard de Didace. <transformé, avec signe de
 déplacement :> dans le regard de Didace la vérité d'avec la vantardise] [A.] // Le
 70 VI,VII fois sérieux et

3. Pour « grain de sel ».

4. Ce mot d'esprit sur « cultivateur » et « habitant » apparaît déjà dans la rubrique « Courrier extraordinaire » que Germaine Guèvremont a publiée dans *l'Œil* du 15 juillet 1941, sous le pseudonyme « La Femme du Postillon ». Elle s'est amusée à le reprendre ici, dans un contexte qui s'y prête admirablement.

et craintif de se laisser entraîner par lui à l'auberge, il se hâta de retourner au Chenal du Moine, pour ne pas déplaire à Marie-Amanda.

– Que l'yâble l'emporte ! Il s'en viendra par occasion. Et s'il en trouve pas, il marchera. Il connaît le chemin !

75



Le matin du premier de l'An⁵, Venant n'était pas de retour. On avait trop à faire pour s'inquiéter de son absence. Seule Phonsine en passa la remarque. Les visites commenceraient d'un moment à l'autre. De fait, avant huit heures, des jeunes gens clenchèrent à la porte pour saluer la maisonnée :

80

*Bonjour le maître et la maîtresse
Et tous les gens de la maison.
Nous acquittons, cela nous presse,
Notre devoir de la saison⁶.*

– Bonne et heureuse !

85

– Toi pareillement !

Des cris, des rires, de grands hélas ! des embrassades, des poignées de main, des vœux, des plaisanteries, pour se terminer par une tournée de petits verres, de beignets et de bonbons clairs, il y en eut jusqu'à l'heure de la grand'messe. Lorsque

90

71 II et anxieux de se 71 II par [A^d lui] à l'auberge, [D pour ne pas déplaire à Marie-Amanda il se hâta de retourner au Chenal du Moine. <transformé, avec signe de déplacement :> il se hâta de retourner au Chenal du Moine. [sic] pour ne pas déplaire à Marie-Amanda] [A.] // – Que 74 II Que [D l'yâble A l'yâble] l'emporte [D : S !] il s'en 74 II occasion. [D Pi S Et] s'il 75 II connaît [D l'chemin S le chemin] ! // Le 76 II,III,IV,V premier de l'an, Venant 77 II,III,IV,V,VI,VII Seule Alphonsine [VII^G R Alphonsine S Phonsine] en passa 81-84 II Bonjour [...] saison <non souligné> 85 II heureuse ! // – [D Toé S Toi] pareillement 87 II,III rires, des hélas, des IV,V,VI,VII rires, des [VII^G R des A grands] hélas ! des 89 II petits [R.] verres, de [D beignes A beignets] et 90 III la grand-messe. Lorsque

5. Le samedi 1^{er} janvier 1910 (voir *supra*, p. 162, n. 1).

6. Extraits de « la Guignolée », célèbre chanson du Jour de l'An. Voir Uldéric S. Allaire, *le Chansonnier canadien*, p. 131 ; Ernest Gagnon, *Chansons populaires du Canada*, p. 238-253 (texte p. 250-253).

Marie-[107] Amanda vit son père prêt à partir pour Sainte-Anne, elle lui recommanda :

– Mon père, tâchez de pas engendrer chicane à Pierre-Côme Provençal. Vous m'entendez ?

95 Didace la rassura. Plusieurs années auparavant, un matin du jour de l'An, Pierre-Côme Provençal, la main ouverte, s'était avancé vers Didace Beauchemin, sur le perron de l'église, après la messe : « Bonne année, Didace ! » Mais Didace, dédaignant la main de son voisin, lui demanda à brûle-pourpoint : « M'as-tu déjà traité de tricheux, toi ? As-tu dit que j'ai visité tes var-
100 veux, l'automne passé ? » – « J'm'en rappelle pas, mais j'ai dû le dire. » – « D'abord que c'est de même, tu vas me faire réparation d'honneur ! » Les paletots de fourrure lancés sur la neige le temps de le dire, les deux hommes, d'égale force, se
105 battirent à bras raccourcis, à la vue de toute la paroisse réjouie du spectacle gratuit, jusqu'à ce que Didace, le cœur net, jugeât son honneur vengé et serrât la main de Provençal :

– Bonne année, mon Côme !

– Toi pareillement, Didace !

110 Mathilde Beauchemin avait la bataille en horreur. En apprenant la chose, elle dit :

– J'ai jamais vu deux hommes si ben s'accorder pour se battre et si peu pour s'entendre.

Après quinze ans, au jour de l'An, elle faisait encore à son
115 mari la recommandation que Marie-Amanda, à son exemple, trouva naturel de répéter.

Les visites et les tournées de petits verres s'échangèrent jusqu'au soir, à intervalles de plus en plus [108] espacés et par
rasades de moins en moins fortes. Sur la fin de la journée,
120 Bernadette Salvail arriva, laconique et mystérieuse à dessein.

– Tu nous caches quelque chose, devina Phonsine.

93 II tâchez *pas* d'engendrer chicane 96 II,III,IV,VI jour de l'an,
Pierre-Côme 100 II tricheux, [D *toé* S *toi*] ? As-tu 104 II,III neige, le
temps 105 II bras *raccourci*, à 108 II Côme ! // – [D *Toé* S *Toi*]
pareillement 111 II chose elle 114 II,III,IV,V jour de l'an, elle
116 II trouva *naturelle* de 121 II caches [R quelques] chose

Après d'inutiles protestations, elle finit par avouer que ses parents donneraient un grand fricot le lendemain soir ; ils attendaient pour l'occasion de la parenté de Pierreville⁷, d'un peu partout, même du nord.

125

– Tout le monde du Chenal est invité, les demoiselles Mondor⁸ avec. Et le Survenant, ben entendu, ajouta-t-elle.

Là-dessus Phonsine s'empessa d'observer :

– Tu parles en pure perte quant à lui : il est disparu du Chenal, peut-être ben pour tout de bon.

130

– Avance donc pas des chimères semblables, lui reprocha le père Didace.

Les fréquentes tournées le rendaient susceptible ; de plus il commençait à regretter de ne pas avoir attendu Venant, la veille. La bru voulut s'asseoir dans le fauteuil voltaire, mais il la fit se lever :

135

– Assis-toi pas là. Tu sais à qui la chaise appartient ? Gardes-y sa place au moins. Personne boit dans ta tasse.

Sur l'heure du midi, le lendemain, la première voiture à revenir au Chenal après la grand'messe ramena le Survenant. Une bosse au front et le côté droit de la figure passablement tuméfié, il ne dit pas un mot. Phonsine gardait seule la maison. En l'apercevant, elle le gronda :

140

[109] – Oui, sûrement, te v'la ben équipé pour à soir ? Tu sais que Bernadette Salvail donne sa grand'veillée ?

145

Toutefois elle l'entoura de soins, cherchant à le tenter à prendre un peu de nourriture ou à lui appliquer un morceau de viande crue sur l'œil. Il refusa tout.

124 II de [A Pierreville], d'un ben 137 II Assis-[D toé S toi] pas 130 II Chenal, [D p't'être S peut-être] 137 II,III,IV qui c'est que la chaise 139 II lendemain, [R le Survenant arriva dans] la première 140 III la grand-messe ramena 145 II Bernadette [R Salvaille] donne 145 III sa grand-veillée ? // Toutefois 148 II l'œil. // – Ah

7. Village sur la rive est de la rivière Saint-François, à environ 30 kilomètres à l'est de Sorel. En face, sur la rive ouest, se trouve Saint-François-du-Lac.

8. Ombéline et Ênervale, déjà présentées dans le dernier conte de la première édition d'*En pleine terre*, précisément intitulé « Les Demoiselles Mondor ».

– Ah ! neveurmagne !

150 Alors elle se hâta de le faire coucher avant l'arrivée des autres.

– Tâche de te renipper pour à soir, Survenant !



Dès le seuil de la porte⁹, la chaleur de la salle basse de plafond, après le frimas du dehors, accueillait les groupes d'invités chez Jacob Salvail. Puis un arôme de fines herbes, d'épices, de nourriture grasse, avec de bruyantes exclamations, les saluaient :

– Décapotez-vous ! Décapotez-vous ! Les créatures, passez dans la grand'chambre ôter vos pelisses.

160 À tout moment des femmes, emmitouflées jusqu'aux yeux et dont il était impossible de deviner l'âge, pénétraient dans la chambre des étrangers. Elles n'en finissaient plus de se débarrasser de leurs grands bas, de leurs nuages de laine, de leurs crémones, de leurs chapes. Alors on reconnaissait des figures
165 de jeunes filles, d'autres ayant passé fleur [110] depuis longtemps et jusqu'à des vieillardes, les cheveux bien lissés et mises proprement dans leur spencer¹⁰ du dimanche, dépayées au milieu de tant de monde.

170 Les jeunesses s'examinaient du coin de l'œil. Plusieurs étrennaient soit une matinée soit une jupe, quelques-unes une robe complète en alpaca ou en mérinos¹¹ de couleur. Une

155 IV, V, VI un arôme de 159 III la grand-chambre ôter 160 II fem-
mes [A,] emmitouflées jusqu'aux 161 II l'âge [A,] pénétraient 170 II
matinée ou une jupe

9. « Une grosse noce » (*En pleine terre*) constitue pour ainsi dire une première version de ce fricot du 2 janvier offert par les Salvail : arrivée des invités, repas plantureux, chansons, danses et, pour finir, bagarre entre les deux « fils à Defroi », d'une part, et entre le Survenant et Odilon Provençal, d'autre part.

10. Courte veste ou corsage de femme.

11. Tissu fait de laine de mérinos, mouton de race espagnole.

cousine de Bernadette, de la côte nord¹², fit envie avec son corps de robe de Gros de Naples¹³ que sa mère avait reçu en présent de la seigneuresse de Berthier¹⁴ et qu'elle avait retailé selon un modèle du Delineator¹⁵. Toutes tenaient à paraître à leur avantage : les moins douées faisaient bouffer leur corsage et onduler leur jupe ; d'autres s'efforçaient d'aplatir de trop évidentes rondeurs ; d'autres enfin, d'un gauche retroussis, laissaient poindre un bas de jupon dentelé. 175

Du revers de la main les hommes essuyaient leur moustache avant de donner aux femmes qu'ils n'avaient pas embrassées, la veille, de gros becs sonores qui avaient goût de tabac. Les plus malins trichaient là-dessus. Ils les embrassaient par deux fois. Les femmes protestaient à grands cris, mais après coup seulement. 180 185

Les demoiselles Mondor cherchèrent en vain à esquiver les politesses du père Didace.

– Bonne année, Ombéline. Puis un mari à la fin de vos jours !

– Quoi, un mari ? Vous voulez dire le paradis, monsieur Beauchemin ? 190

– Mais, pauvre demoiselle ! Vous savez ben que l'un va pas sans l'autre !

[111] Bernadette ne tenait pas en place. Apercevant son père qui embrassait l'autre demoiselle Mondor, elle cria à sa mère : 195

– Venez vite, sa mère !

188 II Ombéline. [D Pi S Puis] un 195 II mère : // – V'nez vite
196 II, III mère ! // Madame Salvail

12. Rive nord du fleuve Saint-Laurent (voir *infra*, n. 14).

13. Tissu de soie.

14. La ville de Berthier (aujourd'hui Berthierville) est située à l'embouchure de la rivière Bayonne et à l'extrémité ouest du lac Saint-Pierre, sur le chenal nord du Saint-Laurent. Le fief de Berthier (Berthier-en-Haut) doit son nom à Alexandre Berthier, capitaine du régiment de Carignan. En 1673, Louis XIV lui offrit en cadeau la seigneurie de Bellechasse (Berthier-sur-Mer). En 1760, James Cuthbert, un des aides de camp de Wolfe, acheta les terres de Berthier-en-Haut et construisit son manoir à Berthierville. La « seigneuresse de Berthier » était sans doute une descendante des Cuthbert. Son titre, traditionnel, est purement honorifique, le régime seigneurial ayant été aboli dès 1854, au Canada.

15. Il s'agit sans doute d'un catalogue ou d'une marque de patrons.

Mme Salvail, facilement démontée, accourut, les bras inertes comme deux branches mortes, le long de son corps maigre :

– Mon doux ! quoi c'est qu'il y a encore ?

200 – Regardez votre beau Jacob, votre vieux qui voltige de fleur en fleur !

– Le mien ? Ah ! j'suis pas en peine de lui : Il va s'essouffler avant de cueillir la grosse gerbe.

205 On ne s'entendait pas parler tellement il y avait d'éclats de rire.

– Pensez-vous de pouvoir réchapper votre vie au moins, père Didace ?

– Inquiète-toi pas, Marie¹⁶. J'vas commencer par me rassasier. Après je mangerai.

210 Les propos et les rires s'entrechoquaient.

– Donnez-y donc le morceau des dames, depuis tant de temps qu'il louche dessus.

215 – Où c'est qu'est le pain ? Où c'est qu'est le beurre ? demanda Pierre-Côme Provençal qui voyait l'un et l'autre hors de la portée de sa main.

220 Un peu figés au début du repas, ils avaient repris leur naturel et se régalaient sans gêne. Maintenant ils étaient quinze attablés. La nourriture abondait comme à des noces. Entre la dinde, bourrée de far aux fines herbes à en craquer, à une extrémité de la table et, à l'autre, la tête de porc rôti avec des pommes de terre brunes alentour, il y avait de tous les mets d'hiver, surtout de la viande de volaille et [112] de porc apprêtée de toutes les façons, avec, ça et là, des soucoupes pleines de cornichons, de betteraves, de marmelade de tomates vertes et,

205-206 II,III,IV,V rire. // Pensez-vous <Des astérisques ou des points marquent une division entre ces deux lignes ; cette division est omise à partir de VI où la ligne 205 se trouve au bas de la p. 118.> 208 II Inquiète-[D *toé S toi*] pas 208 II rassasier [D , S .] [R *pi*] [D *après S Après*] [D *j'mangerai S je mangerai*]. // Les 210 IV,V rires *s'entre-choquaient*. // – Donnez-y 214 II qui [R *voyaient*] l'un 219 II,III de *fard* aux 223 II avec *ça* et VI,VII avec *ça* et 223 II soucoupes *combles* de

16. Marie Provençal, sans doute, déjà présentée au début du chapitre V. Voir aussi *infra*, p. 179, l. 426.

en plus, des verres remplis de sirop d'érable et de mélasse où 225
l'on pouvait tremper son pain à volonté.

Cependant Mme Salvail, en priant les gens âgés de s'asseoir
à table, crut poli d'ajouter :

– Y a pas ben, ben de quoi, mais c'est de grand cœur.

Bernadette, de son côté, expliqua à la jeunesse : 230

– On va laisser le grand monde se régaler. Après, les jeunes
mangeront en paix. Et je vous recommande le dessert : il y a
des œufs à la neige, de la crème brûlée, de la tarte à Lafayette,
de la tarte à la ferlouche, de la tarte aux noix longues. C'est
Angéline qui a préparé la pâte : de la pâte feuilletée, avec tous 235
des beaux feuilletés minces...

Angéline, confuse, lui fit signe de se taire. La saucière en
main, elle offrait à chaque convive à table le gratin de la viande :
« Une cuillerée de grévé ? » Elle passa près du Survenant.
Celui-ci lui dit à mi-voix : 240

– Tâchez de me garder de quoi manger.

– Espérez ! lui répondit-elle, modestement, sans lever la
vue.

Les filles du Chenal boudaient ostensiblement le Survenant
de s'être dérobé, la veille, à la visite du jour de l'An ainsi qu'aux 245
compliments d'usage et aux doux baisers. De belle humeur, il
ne semblait pas s'apercevoir de leurs petits manèges. Avec plu-
sieurs jeunes il prit place à la deuxième tablée. Angéline refusa
d'en être :

[113] – J'aime mieux servir. Je prendrai une bouchée tantôt. 250

Chaque fois qu'elle passait près du Survenant, il lui récla-
mait son assiette. Il n'avait pas mangé depuis la veille et les
verres de petit-blanc lui faisaient vite effet.

226 II volonté. // [R *Toutefois A Cependant*] *madame* Salvail en 227 III
Cependant *madame* Salvail 231 II Après [A,] les 232 II Et [D *j'veus S*
je vous] recommande 233 II brûlée, [D *d'la S de la*] tarte à Lafayette, *d'la*
tarte à la ferlouche, [D *d'la S de la*] tarte aux 240 II mi-voix : // – [<raturé
puis rétabli :> Tâchez] de 241 II manger. // – [<raturé puis rétabli :>
Espérez] ! lui 245 II, III, IV, V jour de l'an ainsi 250 II servir. [D
J'prendrai S Je prendrai] une 251 V, VI, VII Survenant il lui 253 II effet.
// – [R Espérez] ! lui

– Espérez ! lui répondit à tout coup l'infirmes, comme incapable de trouver autre chose.

Il s'impatienta et voulut se lever, mais on le fit rasseoir :

– Pas de passe-droit. Tu mangeras à ton tour. T'es pas à l'agonie ? Et sois pas en peine du manger : il y en a tout un chaland.

– Je vous avertis que je mange comme un gargantua¹⁷.

– Gar-gan-tua !

À leurs oreilles étonnées le mot prit le son d'une plaisanterie. Ils pouffèrent de rire. Mais Odilon Provençal s'en trouva mortifié :

– Parle donc le langage d'un homme, Survenant. Un gargantua ! T'es pas avec tes sauvages¹⁸ par icitte : t'es parmi le monde !

Ils rirent encore, le Survenant plus haut qu'eux tous. Amable pensa : « Il dit des choses qui ont ni son, ni ton, et il est trop simple d'esprit pour s'apercevoir qu'on rit de lui. »

Angéline approchait. Venant l'aperçut.

– Aïe, la Noire ! Veux-tu me servir pour l'amour de la vie ? Je me meurs de faim.

Ce premier tutoiement la remua toute. La voix un peu tremblante, elle dit :

[114] – Si vous voulez ôter votre étoile¹⁹ de sur la table, je vous apporte une assiette enfaitée.

254 II,III lui *répondait* à 258 II l'agonie [A ?] Et sois pas en peine [D de S *du*] manger 259 II chaland. // – [D *j'vous* S *Je* vous] avertis que [D *j'mange* S *je* mange] comme 263 II,III,IV trouva *presque* [II R *scandalisé* : A^dR *mortifié* (?) A *mortifié* :] // – Parle 272 II vie ? [D *j'me* S *Je* me] meurs 276 II étoile [A *de*] sur

17. Gros mangeur, du nom du personnage de Rabelais, doué d'un appétit prodigieux.

18. Cette remarque d'Odilon Provençal (à laquelle fera écho l'allusion des lignes 305-306) rappelle la mise en garde de Pierre-Côme Provençal à son fils cadet Joinville : « Méfie-toi de lui [le Survenant] : c'est un sauvage » (p. 118, l. 46).

19. Voir *supra*, p. 127, l. 265 s.

– Mon étoile ?

– Oui, votre grande main en étoile...

Il vit sa main dont les doigts écartés étoilaient en effet la nappe. Il éclata de rire, Mais quand il se retourna pour regarder l'infirmière, celle-ci avait disparu parmi les femmes autour du poêle. 280

– Angéline, Angéline, viens icitte que je te parle !

Un peu gris et soudain mélancolique, une voix questionna en lui : Pourquoi me suit-elle ainsi des yeux ? Pourquoi attache-t-elle du prix au moindre de mes gestes ? 285

Mais il avait faim et soif. Surtout soif. Puisqu'il ne pouvait boire, il mangerait. Il s'absorba à manger en silence. Une chose à la fois. 290

– Venant, rêves-tu ? Tu rêves ?

Il sursauta : Quoi ? quoi ?

– On te demande si t'as eu vent à Sorel du gros accident ?

– Quel accident ?

– Apparence que trente-quelles personnes ont péri dans une explosion à la station des chars du Pacifique²⁰, à Montréal. 295

– Ah ! oui. L'Acayenne²¹ m'en a soufflé mot, mais à parler franchement, je saurais rien vous en dire, pour la bonne raison que j'ai pas porté attention.

Une voix demanda : 300

– Qui ça, l'Acayenne ?

284 II que [D j'te S je te] parle saurais] rien

298 II franchement, [D j'saurais S je

20. Gare du Canadien Pacifique. Il s'agit, en l'occurrence, de la gare Viger, où une explosion de gaz se produisit effectivement sous le quai, le soir du vendredi 31 décembre 1909. L'accident fit une trentaine de blessés. Voir *la Presse*, 3 janvier 1910, p. 1.

21. Blanche Varieur, d'origine acadienne. Elle jouera un rôle important dans *Marie-Didace*, une fois qu'elle aura épousé le père Didace, en secondes noces. Voir *infra*, p. 294 s.

Le Survenant mit du temps à répondre :

[115] – Une personne de ma connaissance.

Odilon reprit à mi-voix :

305 – Elle est sûrement pas du pays. Ça doit être encore quelque sauvagesse²². Avec un faux côté, elle itou²³.

Instinctivement Marie-Amanda regarda vers Angéline. Mais l'infirmière, comme intentionnée ailleurs, ne semblait rien entendre.

310 Le visage du Survenant se rembrunit. Il baissa la voix et dit :

– Je t'avertis, Provençal, laisse-la tranquille. Tu m'entends ? À partir d'aujourd'hui, laisse-la en paix ou t'auras affaire à moi. Tu comprends ?

315 Aussitôt Odilon se défila :

– Quoi, je parlais de ton canot...

Et s'adressant au reste de la tablée, il ajouta en riant jaune :

– Apparence qu'il y en a un qui a la peau courte, à soir !

320 Au moment de se lever de table, Venant vit le commerçant de Sainte-Anne s'approcher d'Odilon. Il l'entendit lui murmurer :

305 II être [A encore] quelque 306 II,III un faux-côté, elle 308 II l'infirmière comme intentionnée ailleurs ne 311 II dit : // – [D J't'avertis S Je t'avertis], Provençal 313 II,III t'auras à faire à 314 II à [D moi S moi]. Tu 314 II,III,IV,V,VI Tu m'comprends 316 II Quoi, [D j'parlais S je parlais] de 320 II murmurer : // – [D J'cré S Je crois] presquément

22. Voir *supra*, p. 172, n. 18.

23. L'allusion est double : morale, en ce qui a trait à l'Acayenne, dont les mœurs ne seraient pas irréprochables ; physique, dans le cas d'Angéline, qui souffre d'une « légère claudication » (p. 97, l. 8), d'un déjettement. Odilon Provençal ne s'en prend sans doute à l'infirmière que parce qu'elle l'a naguère plus ou moins éconduit (voir *supra*, p. 91, l. 87 s. et p. 92, l. 112-114) et qu'il est ulcéré de la voir maintenant s'intéresser au Survenant. On se rappellera, par ailleurs, qu'au moment où il projetait de construire un canot pour remplacer celui que le père Didace avait perdu, le Survenant engageait sa réputation en jurant que « le canot aurait pas de faux côtés » (p. 142, l. 107). Bien entendu, Odilon n'avait pas été témoin de cette scène, et on prend ici la narratrice en flagrant délit d'invraisemblance, elle qui fait dire à Odilon quelques lignes plus bas : « Quoi, je parlais de ton canot... ».

– Je crés presque que l'Acayenne, c'est une créature de la Petite-Rue²⁴, à Sorel.

À leur sourire complice, il devina l'intention méchante. Autant les trois autres fils de Pierre-Côme Provençal lui étaient sympathiques, autant Odilon lui déplaisait. Les poings lui dé-
mangeaient de s'abattre sur ce gros garçon suffisant comme son père. À la prochaine attaque, il ne s'en priverait point. Et si l'occasion tardait trop, il saurait bien la provoquer. 325

[116] Les hommes âgés s'étaient réfugiés à un bout de la salle où la fumée de leur pipe les isolait comme dans une alcôve. L'un, qui n'était pas de la place, demanda en montrant le Survenant : 330

– Il doit être pas mal fort ?

Sans laisser à Didace le temps de parler, quelqu'un du Chenal répondit : 335

– En tout cas, il agit pas comme tel, il cherche pas à se battre.

Didace protesta : « C'est en quoi ! »

– Comment ça ? 340

– S'il est si pacifique, c'est qu'il en a les moyens.

Le Survenant avançait une chaise pour prendre place parmi eux. À leur air, il comprit qu'il était question de lui. La chaleur et la bonne chère leur enlevaient tout penchant à la

322 III,IV Je cré presque 325 II Autant [R îles] trois 329-330 II,III,IV provoquer. // Les <Des astérisques ou des points marquent une division entre ces deux lignes ; cette division est omise à partir de V.> 332 II L'un qui n'était pas de la place demanda 337 II,III,IV,V tel : il cherche 342 II Survenant [R *approchait*] avançait

24. Il ne paraît pas facile d'identifier cette « Petite-Rue ». Charles Weilbrenner, ancien commerçant de Sorel, croit se souvenir que l'on surnommait ainsi une rue aujourd'hui disparue, perpendiculaire aux rues du Roi et de la Reine et longeant le marché, donc près du port, au confluent de la rivière Richelieu et du fleuve Saint-Laurent. Là se trouvaient plusieurs hôtels, tavernes et autres établissements fréquentés en particulier par les marins de passage. Quoi qu'il en soit, cette « Petite-Rue », par antonomase, confère ici à « créature » un sens péjoratif qu'il n'a habituellement pas.

345 discussion. Ils se remirent à causer nonchalamment. Dans une
trame molle, les propos se croisaient sans se nuire, comme les
fils lâches sur un métier, chaque sujet revenant à son tour :
l'hiver dur, les chemins cahoteux, la glace, les prochaines
élections²⁵, l'entretien des phares qui changerait de mains²⁶ si
350 le parti des Bleus²⁷ arrivait au pouvoir...

Ils devinrent silencieux, comme de crainte de formuler le
moindre espoir en ce sens. Soudain l'un résuma tout haut l'am-
bition secrète²⁸ de la plupart d'entre eux :

355 – Tout ce que je demande, c'est un petit faneau à avoir
soin : le petit faneau de l'Île des Barques²⁹, par exemple. Ben
logé. Ben chauffé. De l'huile en masse. Trente belles piastres
par mois à moi. Rien qu'à me nourrir, et à me vêtir, me v'la
riche !

360 [117] – Puis un trois-demiards pour te réjouir le paroissien
de temps à autre ?

– Eh ! non, un rêve !

– Puis la visite de ta vieille par-ci, par-là, pour réchauffer
ta paillasse ?

352 II,III haut le convoitement intérieur de 354 II que [D j'demande S
je demande], c'est 356 II Trente belle [D piasses S piastres] par mois à [D moé
S moi]. Rien 357 II nourrir, [D pi S et] à me 357 II,III,IV,VI me v'la
riche 358 II riche ! // – [D Pi S Puis] un 359 III,IV,V,VI,VII un trois-
demiard pour 361 II rêve ! // – [D Pi S Puis] la visite

25. Les élections fédérales de 1911, qui devaient entraîner la défaite de
Wilfrid Laurier, alors Premier ministre du Canada.

26. Allusion à la pratique politique traditionnelle visant à attribuer par
voie de favoritisme (communément appelé « patronage ») des avantages, des
postes publics ou de simples emplois comme l'entretien des phares.

27. Le Parti conservateur de Robert Borden, qui deviendra effectivement
Premier ministre du Canada à la suite des élections du 21 septembre 1911.

28. Cette expression remplace « le convoitement intérieur », critiqué par
L'Illettré (*le Droit*, 8 juin 1945, p. 3). Dans une lettre de mars 1946, Germaine
Guévremont demandait à Alfred DesRochers : « Dois-je changer *convoitement*
et *balance* ? » Et le 30 avril 1946 : « J'ai sacrifié à regret *convoitement*. C'est un
beau grand mot, mâle et fier, qui portait son sens, sans l'aide de personne. Je
n'ai pu lui donner pour remplaçant *convoitise*, qui engendre la petitesse. '*Ambition
secrète*' servira à la place. »

29. Île située immédiatement au nord de l'Île du Moine.

L'homme jeta un regard furtif du côté des femmes, afin de s'assurer que la sienne était loin, avant de répondre crânement : « Ouais, mais pas trop souvent ! » 365

– Moi, dit le père Didace, quand je serai vieux, je voudrais avoir une cabane solide sur ses quatre poteaux, au bord de l'eau, proche du lac, avec un p'tit bac, et quelques canards dressés³⁰ dans le port... 370

– Je te reconnais ben là, mon serpent, conclut Pierre-Côme. Pour être loin du garde-chasse et aller te tuer un bouillon avant le temps, hein ?

– Quand est-ce qu'un homme est vieux, d'après vous ? demanda le Survenant, amusé. 375

L'un répondit :

– Ah ! quand il est bon rien qu'à renchausser la maison.

Un autre dit :

– Ou ben à réveiller les autres avant le jour.

Didace Beauchemin parlait plus fort que les autres : 380

– Mon vieux père, lui, à cinquante-cinq ans, allait encore aux champs comme un jeune homme.

– Comme de raison, un habitant qui vit tout le temps à la grand'air, sur l'eau, la couenne lui durcit plus vite qu'à un autre. Il peut être vieux de [118] visage, sans être vieux d'âge et sans être vieux de corps. 385

La conversation languit. Parfois l'un s'interrompait au milieu d'une phrase pour exhaler un profond soupir, plus de l'estomac que du cœur, et les mains lâchement croisées sur sa

366 II souvent ! » // – [D *Moé S Moi*], dit le père Didace, quand [D *j'serai S je serai*] vieux, [D *j'voudrai S je*] voudrai avoir 367 III je voudrai avoir 368 II solide [D *su' S sur*] ses 369 II lac, [R *pi*] avec un p'tit bac, [D *pi quèques S et quelques*] canards 370 II,III,IV dressés, dans 370 II port... // – [D *J'te S Je te*] reconnais ben là, mon [D *sarpent S serpent*], conclut 374 II,III,IV,V,VI,VII Quand *c'est* [VII^c R *c'est A -ce*] qu'un 374 II vous [D , S ?] demanda 379 II jour. // [A *Didace Beauchemin parlait plus fort que les autres :*] [AR *il criait presque* <ce dernier mot dans la marge>] // – Mon

30. Pour la chasse et le braconnage... Ce sont des « appelants ».

390 panse gonflée, il remarquait à la ronde, mais uniquement à l'intention de Jacob Salvail : « J'ai ben mangé ». D'un signe du menton les autres participaient à l'hommage que l'hôte acceptait en silence comme son dû.

Les femmes, à la relève, donnaient un coup de main, soit
 395 pour servir, soit pour essuyer la vaisselle. Elles tenaient à honneur d'aider et l'une et l'autre s'arrachaient un torchon. Inquiète, Mme Salvail allait s'enquérir ça et là si rien n'avait cloché. Au moment où on la rassurait en lui prouvant combien le repas était réussi, Eugène, le benjamin de la famille, s'avança, armé
 400 d'une fourchette, jusqu'au milieu de la table pour y piquer un beignet et fit ainsi chavirer le plateau. Sur le point de tomber, afin de se protéger, il mit l'autre main dans le compotier d'où les confitures éclaboussèrent quelques invités.

Bernadette, furieuse, cria comme une perdue :

405 – Son père ! regardez votre beau Eugène, et le dégât qu'il vient de commettre. Il mériterait de manger une bonne volée. À votre place, je le battrais comme du blé.

Jacob Salvail n'enfla pas même la voix. Pour toute réprimande il remarqua tranquillement : « Si tu voulais des confitures, Tit-gars, t'avais qu'à le dire. Pas besoin de sauter dedans à pieds joints. »
 410

[119] Durant le court répit entre le repas et les amusements de la veillée, les jeunes filles montèrent dans la chambre de Bernadette. Tout en refrisant leurs cheveux, elles se consultèrent : Jouerait-on d'abord à la chaise honteuse³¹ ? À cache,
 415

393 II comme [R lui étant A son] dû 396 II Inquiète madame Salvail
 III Inquiète, madame Salvail 397 II s'enquérir ça et 399 II était [R un succès A réussi], Eugène 400 II un [D beigne A beignet] et 405 II regardez [D vot' S votre] beau Eugène, [D pi S et] le 407 II À [D vot' S votre] place, [D j'le S je le] battrais 409 II il [R dit A remarqua tranquillement :] : « Si 412 II Durant [R l'intermède] le court

31. Jeu de société. « Au moyen d'une comptine, on choisit d'abord un confesseur et celui qui, le premier, occupera la chaise honteuse. Celle-ci est placée en évidence, en face des autres joueurs assis en rond. Le confesseur s'approche de chacun des joueurs pour entendre à mi-voix toutes sortes de défauts inimaginables sur le compte de celui qui est sur la chaise honteuse. Sa tournée faite, le confesseur s'approche de l'accusé : 'Il y en a un qui trouve que tu as le cou tout croche [...].' Après avoir entendu cette litanie, l'accusé choisit l'accusateur qui a piqué le plus son amour-propre [...]. Celui qui a été

cache, la belle bergère³² ? À mesurer du ruban³³, aux devinettes, ou à l'assiette³⁴ ? tel que le souhaitait vivement la maîtresse d'école³⁵ qui excellait à recueillir des gages et à inventer des pénitences³⁶.

Catherine Provençal savait plusieurs chansons. Elle proposa : 420

– Si l'on chantait plutôt ? On aura assez chaud à danser tantôt, sans commencer par des jeux, il me semble.

– À votre aise, consentit Bernadette qui avait déjà arrêté son plan. C'est vrai que ça prendra pas goût de tinette pour 425 qu'on danse. Quoi c'est que t'en penses, Marie ?

Marie Provençal tressauta. Le dos tourné aux autres, dans la ruelle, entre le lit et le mur, elle venait de tirer de son bas

422 II,III plutôt. On

choisi doit prendre place sur la chaise honteuse. L'accusé précédent devient à son tour confesseur, alors que son devancier rentre dans le rang des accusateurs. On arrête le jeu quand tous les joueurs ont subi le supplice de la chaise honteuse » (Madeleine Doyon-Ferland, *Jeux, rythmes et divertissements traditionnels*, p. 86 et 88).

32. « Jeu très analogue au furet, qui consiste à passer de main en main une bague tout autour d'un cercle de joueurs pendant qu'un joueur placé au milieu du cercle cherche à savoir entre les mains de qui cette bague se trouve » (GPFC).

33. Pénitence imposée à un joueur malchanceux en guise d'épreuve. « Pour mesurer du ruban, le pénitent va choisir dans l'assistance la fille qu'il préfère. L'un et l'autre se tiennent par les mains, étendent les bras latéralement. À chaque mètre de ruban, c'est-à-dire chaque fois que les visages se rencontrent, ils doivent s'embrasser » (Madeleine Doyon-Ferland, *Jeux* [...], p. 102).

34. Autre jeu de société. « Tous les joueurs sont assis autour de la pièce. Ils prennent tous un nom de fruit ou d'animal. Le meneur de jeu fait la tournée pour demander à chacun de se choisir un nom. Et chacun dit son nom à haute voix. Alors, le chef, au milieu du cercle, saisit l'assiette et la fait pivoter sur son bord quelques secondes. En même temps, il crie trois fois l'un des noms choisis [...]. [Dès que quelqu'un s'entend appeler, il] doit courir pour attraper l'assiette avant qu'elle ait fini de tourner. S'il réussit, il vient prendre la place du chef. Si, au contraire, il fait tomber l'assiette avant de la saisir, il doit donner un gage au chef et sortir du jeu. Chaque joueur doit ensuite subir une épreuve avant de rentrer en possession de l'objet en gage » (Madeleine Doyon-Ferland, *Jeux* [...], p. 102).

35. Rose-de-Lima Bibeau. Voir *supra*, p. 117, l. 7, et *infra*, p. 180, l. 431.

36. Dans les jeux de société, le « gage » est un « objet que le joueur dépose chaque fois qu'il se trompe et qu'il ne peut retirer, à la fin du jeu, qu'après avoir subi une pénitence » (*Petit Robert*).

de cachemire un morceau de papier de soie rouge, et, de son
430 doigt mouillé, s'en fardait légèrement les joues.

Rose-de-Lima Bibeau se mit à chanter :

*Mademoiselle,
Fardez-vous belle*³⁷

– Descendons, dit Bernadette.

435 Sur les marches de l'escalier étroit, les garçons se contaient
des histoires grivoises. À l'approche des filles, ils rougirent et
se dispersèrent telle une nuée d'étourneaux.

[120] – Une chanson, une chanson, pour nous divertir, or-
donna Bernadette.

440 De son coin le Survenant entonna :

*Pour un si gros habitant
Jacob pay' pas la trait' souvent*

445 Sans prendre le temps de souffler, sur le même ton, Odilon
Provençal qui, ainsi que ses trois frères, ne buvait jamais une
goutte de liqueur alcoolique, répondit :

*Tu mérites pas même un verre
De piquett' ou de gross' bière.*

Les rires calmés, Bernadette annonça à la ronde :

– Le Survenant va nous chanter une chanson.

429 V, VI, VII rouge, et de 430 II fardait [A légèrement] les joues. //
[R – Descendons, dit Bernadette. A Rose-de-Lima Bibeau se mit à chanter : //
Mademoiselle 432-433 II Mademoiselle [...] belle <non souligné> 441-
442 II Pour [...] souvent <non souligné> 442 II Jacob [D paye S pay'] pas
la [D traite S trait'] souvent 446-447 II Tu [...] bière <non souligné>
447 II De [D piquette S piquett'] ou de [D grosse S gross'] bière

37. Cette chanson se rencontre déjà dans le premier conte d'*En pleine terre* : « Mademoiselle / Mettez [variante Frisez]-vous belle / car votre amant / va venir demain. / S'il vous embrasse / faites la grimace » (« Chauffe, le poêle ! »). Voir Louvigny de Montigny, « Le rigodon du diable », dans Aurélien Boivin, *Le Conte fantastique québécois au XIX^e siècle*, p. 420. Conrad Laforte enregistre dix-neuf versions canadiennes, françaises et suisses de cette ronde enfantine, dans *Le Catalogue de la chanson folklorique française*, t. V : *Chansons brèves*, F-5, p. 784-786.

– Ah ! non. J'ai pas ça dans le gosier, à soir.

450

– Mais, Survenant, vous pouvez pas me refuser. Ça serait me faire un trop grand affront.

Désarmées par son indifférence envers elles, plusieurs filles du Chenal entourèrent Venant :

– On vous connaît, Survenant : c'est rien qu'une défaite... 455

– Chantez ! On veut vous entendre à tout prix.

– Quoi c'est que vous voulez que je vous chante ?

– La chanson de votre cœur, Grand-dieu-des-routes !

– De mon cœur ? Savez-vous si...

– Dites-en rien, interrompit Phonsine : c'est un chétif métier de parler en mal des absents. 460

– Phonsine ! lui reprocha le Survenant, vas-tu te mêler d'être pointeuse, la petite mère ?

Mais pendant que les autres riaient fort, il dit à Bernadette de façon à être entendu d'elle seule : [121] « Paye-moi un coup, ma belle, et je chanterai. » – « Après », lui répondit-elle, saisie. 465
– « Non, de suite pour m'éclaircir la voix. Autrement je chante pas. »

Un peu interdite, mais séduite par l'idée d'être seule avec le Survenant pendant quelques instants, Bernadette se faufila jusqu'à la grand'chambre. Peu après il la suivit et poussa la porte. En silence elle tira la cruche de caribou cachée à côté du chiffonnier et lui tendit un verre. Il l'emplit jusqu'au bord puis, comme avec des gestes tendres, le porta à ses lèvres. Il but une gorgée et, sans attendre que son verre fût vide, le remplit de nouveau. Par deux fois il recommença, comme par crainte d'en manquer. Bernadette le regarda faire, étonnée. Sûrement elle avait souvent vu des hommes, au Chenal du Moine, boire de l'eau-de-vie. Ils l'avaient d'une seule lampée. 470 475

457 II que [D j'vous S je vous] chante 458 II de [D vol' S votre] cœur
458 II routes ! // – [R Savez-vous si] De 459 II si... // – [R Dites-en rien] Dis-
en III si... // – Dis-en rien 463 II la [D p'tite S petite] mère 465 II Paye-
[D moi S moi] un coup, ma belle, et [D j'chanterai S je chanterai]. » – « Après
467 II Autrement [D j'chante S je chante] pas 469 II,III interdite mais
471 III la grand-chambre. Peu

480 Plusieurs frissonnaient, grimaçaient même après, la trouvant méchante et ne l'absorbant que pour se réchauffer ou se donner l'illusion de la force ou de la gaieté.

Le Survenant buvait autrement. Lentement. Attentif à ne pas laisser une goutte s'égarer. Bernadette ? Il se souciait bien
 485 d'elle. Bernadette n'existait pas. Il buvait lentement et amoureuxment. Il buvait avidement et il buvait pieusement. Tantôt triste, tantôt comme exalté. Son verre et lui ne faisaient plus qu'un. Tout dans la chambre, dans la maison, dans le monde qui n'était pas son verre s'abolissait. On eût dit que les
 490 traits de l'homme se voilaient. Une brume se levait entre Bernadette et lui. Ils étaient à la fois ensemble et séparés. « Quel [122] safre ! » pensa-t-elle, indignée de le voir emplir son verre une quatrième fois. Mais en même temps elle éprouvait de la gêne et de la honte et aussi l'ombre d'un regret inavoué : le
 495 sentiment pénible d'être témoin d'une extase à laquelle elle ne participait point.

– T'en viens-tu, la belle ?

Bernadette fit signe que non, la gorge serrée, incapable de parler. D'ailleurs elle n'avait rien à lui dire. Quand il eut quitté
 500 la chambre, elle voulut se ressaisir : « J'aurais bien de la grâce de m'occuper de lui. Qu'il boive donc son chien-de-soul s'il le veut ! Ça peut pas rien me faire ». Elle pensa à apporter de l'eau pour réduire le caribou, mais son père ne le lui pardonnerait pas. De ses yeux embrumés, une grosse larme roula sur
 505 le col de la cruche. Dans la cuisine le Survenant chantait :

*Là-haut, là-bas, sur ces montagnes,
 J'aperçois des moutons blancs,
 Beau rosier, belle rose,
 J'aperçois des moutons blancs,
 510 Belle rose du printemps.*

Sa voix n'était pas belle ; elle n'avait rien d'une voix exercée et pourtant elle parlait au cœur. Dès qu'elle s'élevait il fallait l'écouter sans autre occupation : les mains se déjoignaient. Chacun alors se laissait emporter par elle sur le chemin de son

489 II On eut dit 498 VI serrée incapable 502 II veut. Ça peut
 502 II à [R chercher A apporter] de 504 II pas. [R Tandis qu'elle remplaçait la
 cruche A De ses yeux embrumés], une 505 II col [R . A de la cruche.] Dans
 506-510 II Là-haut [...] printemps <non souligné>

choix, un chemin où chacun retrouvait, l'attendant, chaud d'ardeur, l'objet de son rêve : des terres grasses, fécondes, ou un petit faneau à avoir soin, ou un visage bien-aimé, ou une mer de canards sauvages... 515

[123] *Si vous voulez, belle bergère,
Quitter champs et moutons blancs,* 520
*Beau rosier, belle rose,
Quitter champs et moutons blancs,
Belle rose du printemps.*

Se pouvait-il qu'il y eût de par le vaste monde une bergère assez cruelle pour refuser l'amour d'un berger si vaillant ? Ce n'était pas sûrement une fille des plaines. Les cœurs s'en seraient et s'en offensaient à la fois. Adossée au chambranle de la porte, une femme, du coin du torchon de vaisselle, écrasa sans honte une larme sur sa joue. 525

La belle m'a dit oui sans peine 530
Au bout de très peu d'instant,
*Beau rosier, belle rose*³⁸...

Mais un beau danseur s'élança avant la fin du dernier couplet. Il préférerait à une bergère de chanson, c'était visible, quelque grasse fille hanchue qu'il pouvait cambrer sous son bras agile : 535

— En avant, l'accordéon, puis la musique à bouche ! Vite une gigue, puis un rigaudon !

Way down de Gatineau
*Where de big balsam grow*³⁹... 540

Les chaises s'écartèrent. Le plancher cria sous le martèlement des durs talons des hommes. Un tournoiement de jupes

517 II petit [R «] faneau [R »] à savoir 519-523 II Si [...] printemps <non souligné> 520 II Quitter, champs 524 II par [R les] vaste 530-532 II La [...] rose <non souligné> 533 II danseur [A de l'étranger] s'élança [R dès A avant] la fin [R de la chanson A du dernier couplet.]. Il 537 II l'accordéon, pi la 538 II gigue, pi un 539-540 II Way [...] grow <non souligné> 540 II big banana grow [R !]

38. Extraits de la chanson intitulée « Belle Rose du printemps ». Voir les *Cent plus belles chansons*, p. 107.

39. Paroles mnémotechniques d'un *reel* (renseignement fourni par Conrad Laforte).

fit rougeoier le milieu de la pièce. Déjà un « calleur » de danses
annonçait les figures en scandant les syllabes : Sa-lu-ez vot' com-
pa-gnée !... Ba-lan-cez vos da-mes !

545

[124] Le bruyant cotillon⁴⁰ s'ébranla.

Vire à gauche ! Peu habitués à la danse qu'ils n'aimaient
point, les garçons du Chenal s'essoufflaient vite et suaient à
grosses gouttes. D'un geste brusque ils arrachaient le mouchoir
accroché sous leur menton et, à grands coups, s'en essuyaient
le visage. Ils en tiraient une sorte de fierté :

550

– Aïe ! Regarde-moi donc : j'suis mouillé quasiment d'un
travers à l'autre !

– Ben tu m'as pas vu ! J'suffis pas à m'abattre l'eau !

555

Et tourne à droite ! Vitement ils emboîtaient le pas, de
peur de perdre la mesure et de se rendre risibles, par leur
gaucherie, aux yeux des filles. De nouveau ils leur enserraient
la taille comme dans un étau. Du rire franc plein les yeux, elles
renversaient la tête et tournaient sans gêne comme sans effron-
terie.

560

Ensuite les danseurs se placèrent en rond autour de la salle
et les mains des filles se joignirent aux mains des garçons pour
la chaîne des dames⁴¹. Dans une brève étreinte, les mains, l'une
après l'autre, disaient ce que souvent les lèvres n'osaient pas
formuler. En leur langage naïf, les mains, plus éloquentes que
les voix, parlaient d'accord, d'amitié éternelle ou bien d'indif-
férence.

565

543 II, III la place. Déjà
Regarde-[D moé S moi] donc

543 II un calleur de

555 II pas, [A de peur] de

551 II fierté : // – Aïe !

40. Danse traditionnelle avec figures. Voir Robert-Lionel Séguin, *la Danse traditionnelle au Québec*, p. 73-80. Voir aussi Simonne Voyer, *la Danse traditionnelle dans l'Est du Canada : quadrilles et cotillons*.

41. « Petite chaîne se faisant entre quatre figurants [...]. Les deux dames traversent et retraversent. Aux deux extrémités, elles trouvent d'abord le cavalier vis-à-vis, puis leur propre cavalier, qui leur donnent la main et font un dernier tour de main avec elles » (Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. II, Paris, Gallimard-Hachette, 1966, p. 79, s. v. chaîne). Voir aussi le *Trésor de la langue française*, t. V, Paris, 1977, p. 453, qui définit la « chaîne » comme une « figure dans laquelle plusieurs danseurs se croisent en se donnant alternativement la main » et qui cite ce passage du *Survenant* (s. v. chaîne).

Le musicien prenait plaisir à prolonger le cotillon. Il étirait l'accordéon en des sons alanguis. Mais au moment où les couples, formés selon leur sentiment, s'élançaient pour la valse finale, il repliait son instrument à une allure endiablée et obligeait les danseurs à retourner à la chaîne. 570

[125] Le cotillon durait encore lorsqu'un enfant tout effarouché cria dans la porte :

— Venez vite voir deux hommes se battre à ras la grange. Y a une mare de sang à côté comme quand on fait boucherie ! 575

— Mon doux Jésus !

Avant même de savoir ce qui en était, Mme Salvail, obsédée par l'idée qu'elle souffrait de pauvreté de sang, s'affala sur une chaise, prête à perdre connaissance. 580

— Je me sens faible. Je pense presque que j'vas faire la toile.

Les autres femmes, renseignées sur la nature de son mal, aux trois quarts imaginaire, n'en firent pas de cas. Déjà échelonnées derrière la fenêtre, elles s'efforçaient de voir au dehors, mais elles réussirent à peine à racler dans le givre de la vitre un rond de la grandeur de la main. Les hommes, eux, afin d'accourir plus vite sur les lieux, se coiffèrent du premier casque à la vue. Ainsi des têtes grotesques, ou perdues dans des coiffures trop larges, ou débordant de coiffures étroites, se montraient un peu partout, sans provoquer même l'ombre d'un sourire. 585 590

Soudain Eugène Salvail bondit dans la porte, comme un poulain qui a déserté le pré : « C'est... c'est... Odilon Provençal qui se bat avec le Survenant ! » 595

Alphonsine, toute démontée, poussa du coude Marie-Amanda :

— Quoi c'est que Pierre-Côme Provençal va penser ?

575 II battre [D au S à] ras 578 II,III était, Madame Salvail 580 II connaissance. // — [D J'me S Je me] sens faible. [D J'cré S Je pense] presque 584 II aux trois-quarts imaginaire 584 II,III,IV échelonnées autour de la fenêtre 593 II Soudain [R la vérité] Eugène Salvail [R,] bondit 595 II qui [D s'bat S se bat] avec

[126] Mais on n'entendait que la voix de crécelle de Laure
 600 Provençal qui grinçait d'indignation :

– Aussi, pourquoi garder ce survenant de malheur ? Pour voir si on avait besoin de ça au Chenal du Moine ! Mais il jouit de son reste. Attendez que mon vieux l'attrape par le chignon du cou : il va lui montrer qui c'est le maire de la place.

605 La colère la fit blêmir. Tout en parlant, elle arracha une chape – prête à enjamber les bancs de neige, prête à se battre à poings nus, prête à verser la dernière goutte de sang de son cœur pour épargner une égratignure à son enfant : un homme. – Ses filles tentèrent vainement de la retenir. Dans le sentier
 610 conduisant à la grange, elle trébucha. À ses cris auxquels il ne pouvait se méprendre, Pierre-Côme lui ordonna de rentrer à la maison.

Aussitôt elle obéit. Cependant elle trouva le tour de crier au père Didace :

615 – Garder un étranger de même, c'est pas chanceux : celui-là peut rien que vous porter malheur. Que je le rejoigne jamais dans quelque coin parce que je l'étripe du coup ! J'aime mieux vous le dire.

Didace ne l'entendit même pas. Une grosse joie bouillonnait en lui avec son sang redevenu riche et ardent. Sa face
 620 terreuse sillonnée par l'âge, ses forces en déclin, son vieux cœur labouré d'inquiétude ? Un mauvais rêve. Il retrouvait sa jeune force intacte : Didace, fils de Didace, vient de prendre possession de la terre. Il a trente ans. Un premier fils lui est né. Le
 625 règne des Beauchemin n'aura jamais de fin.

[127] C'était lui qui se battait à la place du Survenant. Ses muscles durcissaient sous l'effort. L'écume à la bouche et la tête au guet, les jambes écartées et les bras en ciseaux, il affrontait l'adversaire. V'là dans le coffre ! Ses poings, deux masses
 630 de fer, cognaient dur, fouillaient les flancs⁴² de l'autre. Les

604 II va [R leur A lui] montrer qui c'est [R qui est] le maire 605 II, III parlant elle 606 II chape [R, A –] prête 608 II homme. [A –] Ses 615 II même c'est 630 II dur, *fouillaient* les

42. C'est-à-dire « creusaient, battaient les flancs ». Germaine Guèvremont avait d'abord écrit « fouillaient », verbe plus expressif, mais moins juste, puisqu'il signifie littéralement « frapper de coups de fouet répétés » (*Petit Robert*).

coups qu'il aurait portés, le Survenant les portait. Vise en plein dans les côtes. Tu l'as !

Au clair de lune, le gros corps d'Odilon, pantelant comme un épouvantail, oscilla. Au murmure des voix proches, le père Didace s'éveilla :

635

– Un maudit bon homme, le Survenant !

– Quoi ! on n'a qu'à lui regarder l'épaisseur des mains. Il est encore une jeunesse. Ça se voit.

– Paraît que Didace l'encourage à se battre.

– Quiens ! c'est son poulain...

640

Didace se sentit fier et un reste de joie colla à lui. Au contraire des femmes, les hommes ne prirent pas la bataille au tragique. Nul ne songea à la faire cesser. À un combat loyal qu'y a-t-il à redire ? À leur sens, elle ajouta même à la soirée un véritable agrément. À l'occasion, ils sauraient bien tirer encore des moments de plaisir à s'en entretenir. Sauf Pierre-Côme Provençal, vexé dans son orgueil de voir un de la paroisse, à plus forte raison son fils, recevoir une rincée aux mains d'un étranger qu'il tenait pour un larron, par le fait même qu'il ignorait tout de lui.

645

650

Donc le Survenant grandit en estime et en importance aux yeux de plusieurs, surtout parmi les anciens, premiers batailleurs en leur temps. Cepen[128]dant ceux qui, tel Amable, ne l'aimaient pas d'avance le haïrent davantage de le savoir non seulement adroit à l'ouvrage et agréable aux filles, mais encore habile à se battre et aussi fort qu'un bœuf.

655

637 II mains. [R *Pi*] [D *il S II*] est 644 II sens elle 645 II l'occasion
ils 654 II d'avance, le haïrent davantage 655 II adroit à [R *plusieurs*
métiers A l'ouvrage] et

P

ersonne ne se soucia d'expliquer comment la bataille avait commencé entre Odilon et le Survenant. Quand l'un, pour l'avantage de faire le connaissant, prétendit en savoir le premier
 5 mot, aussitôt on le cerna de questions. Tellement qu'il se débattit plus que sept fois le diable dans l'eau bénite et que, du coup, la mémoire lui en échappa.

Toutefois, à partir de ce jour, il fut bien compris au Chenal du Moine que quiconque se moquerait d'Angéline Desmarais
 10 devrait des comptes au Survenant, qui désormais, passa pour le cavalier de l'infirme.

Mais les veillées chez les Beauchemin ne reprirent pas au même rythme. La plupart s'abstinrent de retourner chez Didace, de manière à laisser aux choses, comme à l'eau brouillée,
 15 le temps de déposer la lie. À peine si les Beauchemin s'aperçurent du changement. Avec les jours imperceptiblement plus longs, l'ouvrage se prolongeait dans le four[130]nil jusqu'au soir. Chacun y avait maintenant libre accès. Depuis que, par les soins d'Angéline, des dames de Sorel lui avaient confié leurs anciens
 20 meubles à réparer, Venant s'était mis à débiter et à ouvrir de belles pièces et à y façonner toutes sortes d'objets de bois.

De semaine en semaine, le Survenant prenait le ton du commandement, à la connaissance du père Didace qui semblait approuver le nouvel état de choses. Souvent les deux hommes

3 V, VI, VII l'un pour 5 II de *question*. Tellement 10 II Survenant.
Et partout il passa 13 II rythme. [R *Plusieurs A La plupart*] s'abstinrent
 20 II débiter [R , A et] ouvrir [R *et façonner A de belles pièces*] et à y façonner

en grande amitié transportaient les effets à Sorel. Rarement en 25
 revenaient-ils de clarté. Amable et Alphonsine s'inquiétaient
 bien de ce qu'ils pouvaient bretter là si tard, mais ils n'en di-
 saient trop rien : grâce au métier du Survenant auquel peu à
 peu il les associa, de même qu'Angéline, quant aux travaux 30
 exigeant la patience d'une femme, l'argent entraînait plus que
 jamais, l'hiver, dans la maison. Ils en vinrent, ainsi que Didace,
 à considérer le commerce de meubles comme une partie per-
 manente de la terre, et Alphonsine songea à acquérir un gra-
 phophone ou tout au moins à échanger le poêle contre un 35
 autre, plus moderne, plus léger, un « Happy Thought¹ » par
 exemple, dont elle aurait grand plaisir à polir les ronds d'acier.
 Didace s'était toujours refusé à se séparer du vieux poêle :
 massif et énorme, et assez dur à réchauffer, une fois pris ce-
 pendant, il répandait une douce chaleur par toute la maison.
 Puis l'été, quand on allait vivre au fournil, il servait à abriter 40
 les fourrures contre les mites. Mais maintenant Didace consen-
 tirait sûrement à vendre le gros poêle.

[131] Le temps passait si vite qu'on ne le voyait pas. On fut
 presque étonné, un soir, d'apprendre de la bouche du com-
 merçant de Sainte-Anne que plus bas la glace se trouvait par 45
 endroits. L'hiver tirait donc au reste ?

Ce fut vers le même temps que l'ouvrage manqua. Quant
 à entreprendre des meubles nouveaux, il ne restait pas de bois
 pour la peine. Le Survenant se mit à calculer sur un bout de
 papier : 50

— Avec vingt-quatre piastres et cinquante-sept cents, je
 pourrais aller à Montréal faire des marchés et acheter les outils
 qu'il me faut.

Didace fit le saut, mais loin de dire oui, il passa la porte
 sans prononcer une parole, ni dans un sens, ni dans l'autre. 55

32 II de *meuble* comme 35 II un [A «] Happy Thought [A »] par
 36 II polir les *baguettes nickelées*. Didace 37 II, III toujours *objecté* à 38 II
 pris [R,] cependant 51 II cinquante-sept *cennes*, [D j'*pourrais* S je pourrais]
 aller

1. Marque de poêles comprenant plusieurs modèles, à bois et à gaz. Voir,
 par exemple, *le Soleil*, 2 janvier 1923, p. 10 et *la Presse*, 12 mai 1927, p. 7.
 Fabriqués à la Victoria Foundry de Brantford (Ontario) depuis le milieu du
 XIX^e siècle, les poêles *Happy Thought* étaient exportés jusqu'en Australie. Voir
 Marcel Moussette, *le Chauffage domestique au Canada des origines à l'industriali-
 sation*, p. 275-276.

Les jours suivants, le Survenant ne tint pas en place. Oisif, rembruni, silencieux, il tournait en rond dans la maison ou ravaudait aux alentours, furetant dans tous les coins, à la recherche d'on ne savait trop quoi. Un jour, il découvrit dans le
 60 cabanon une vieille paire de raquettes qu'il voulut remettre en bon état. Il montra, à retresser le nerf², une adresse rare, et inconnue des gens du Chenal.

– De qui c'est que t'as appris ça, Survenant ? lui demanda Amable.

65 – De personne. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père l'ont appris pour moi.

Sans se lasser, Didace le regardait travailler. Une fois de plus l'origine de l'étranger l'obséda. Serait-il descendant d'Indien, ainsi que le prétendait Provençal³ ? Sa complexion de
 70 highlander⁴ le [132] niait, mais son habileté et diverses caractéristiques l'affirmaient comme tel.

– Qui c'était ton grand-père, Survenant ?

– Mon grand-père ? Je vous l'ai déjà dit⁵ : c'était un vieux détourreux comme vous.

75 Pour en prendre le tour, Amable lui fit recommencer la même opération. À la quatrième fois, Didace s'impatienta :

– Bon gueux ! Amable, que t'as la tête dure ! Ben plus dure que le chat ! Le Survenant va le montrer à Z'Yeux-ronds et tu prendras tes leçons de lui.

56 II,III suivants le 59 II,III jour il 65 II mon *grand-père*, mon
arrière grand-père l'ont appris pour [D *moé S moi*]. // [R *Didace*,] [D *sans S Sans*]
 se lasser, [R *le*] Didace 72 II ton *grand-père*, Survenant 73 II Mon
grand-père ? Je 75 II tour Amable III tour Amable, lui 76 II opération
 [A.] [R *quatre fois*.] À la quatrième fois, [R *le Survenant A Didace*] s'impatienta
 77 II Amable, [R *lui dit Didace*,] que 79 II lui. [R *Il faut qu'un homme le fasse*]
 // Le

2. Tresser de nouveau les cordes de boyau des raquettes à neige.

3. Voir *supra*, p. 118, l. 46 s.

4. Natif des Highlands, en Écosse. On sait que le Survenant arbore une « chevelure rebelle et frisée dru, d'un roux flamboyant » et qu'il a la peau particulièrement « fine » et « blanche », « trop blanche pour un homme », pense Angéline. Voir *supra*, p. 105, l. 232-238, et *infra*, p. 250, l. 448.

5. Voir *supra*, p. 143, l. 142.

Le Survenant reprit :

80

– Il faut qu'un homme le fasse par exprès pour être gauche de ses mains. Regarde donc autour de toi, Amable. Tous les êtres ont quelque chose que t'as pas et ils savent s'en servir. Z'Yeux-ronds peut courir à toutes jambes, une nuit de temps quand il mouille, sans se cogner sur rien, mais il n'a pas de mains. Toi, tes mains ont un nez et des yeux de chien, et tu sais pas seulement t'en servir. Penses-tu que Z'Yeux-ronds irait quérir les vaches dans la brume, s'il agissait comme t'agis avec tes mains ?

85



Une grisaille sans fin s'étendit sur les champs. Les hommes plus lents à se mouvoir, on eût dit, en portaient le reflet. Une journée, un petit vent, à peine un souffle, passa et repassa au Chenal. Il se [133] posait à peine, comme une main douce, sur les visages.

90

– C'est-il le printemps, quoi !

95

Le lendemain, un vent bourru tempêta partout à la fois. Il coucha les balises et fit onduler sur la plaine de grandes vagues de neige sèche.

– Un vent traître, hé, Didace ? Il a le courage de nous pénétrer jusqu'à la moelle des os.

100

– Ah ! j'ai vu l'heure qu'il me dépècerait la face comme avec un couteau.

Puis de nouveau l'air s'affina. Le soleil chauffait un peu plus tôt et un peu plus longtemps, chaque jour. Maintenant, au lieu de lisses bleues sur les routes de neige fraîche, une eau brunâtre stagnait, vers l'heure du midi, dans les roulières cahoteuses, tout le long du Chenal.

105

82 II de [D *toé S toi*], [A *Amable*.] Tous 86 II mains. [D *Toé S Toi*],
 tes 91 II on *eut* dit 93 II peine, [R *sur les visages*, A *comme une main douce*.]
 sur les 97 II onduler [A *sur*] la 101 II *me dépècerait* la

Vers la fin de mars, à l'approche du coup d'eau, les anciens, hantés par le souvenir des inondations, comme d'un commun accord se mirent à parler du vieux temps. Un soir, Didace, pour tirer du silence le Survenant, évoqua l'épouvantable débâcle du mercredi saint de 1865⁶. Il décrivit le fleuve changé en furie par la crue des eaux et la violence dans le vent, happant des vies à la douzaine, puis des bâtiments, puis des arbres séculaires, puis d'une bouchée une bande de vingt-cinq pieds de terre, sur une longueur de quarante arpents, à même l'Île Saint-Ignace⁷.

Le Survenant ne broncha pas.

Didace raconta la belle histoire de cette jeune femme de vingt ans⁸, sainte et héroïque paysanne qui, sur le point d'accoucher, supplia son mari, au [134] plus fort de l'inondation, de l'abandonner à la mort et de se sauver avec les deux autres enfants. Son nom ? Une Lavallée.

Le Survenant ne broncha pas.

Didace fit le récit du sauvetage de Gilbert Brisset⁹ qui vit sa maison se séparer en deux, puis sa femme, son enfant, sa mère, deux frères, quatre sœurs, se noyer sous ses yeux ; comment Olivier Bérard¹⁰ le trouva agrippé au tronc d'un jeune

112 II du mercredi-saint de 115 II bouchée [R gargantuesque R quarante]
une bande 120 II et héroïque paysanne 121 V,VI,VII mari au 125 II
Brisset [R : comment on [AR Olivier Bérard] le trouva agrippé au tronc] qui vit

6. Les inondations de la semaine sainte de 1865 (9-16 avril) firent trente-quatre victimes parmi les habitants de Sorel et des îles. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 105-113. Dans « Le coup d'eau » (*En pleine terre*), c'est la mère de Didace qui rappelle cette inondation.

7. Grande île située en face de Sorel. Avec les Îles Dupas et Berthier, l'Île Saint-Ignace forme l'entrée du lac Saint-Pierre.

8. Catherine Lavallée, épouse de Louis Cardin. Leurs trois filles perdirent la vie à cette occasion : Catherine (5 ans), Marie (4 ans) et Elmire (2 ans). Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 109-110.

9. De l'Île Dupas. Gilbert Brisset vit « périr sous ses yeux, le 12 avril [1865], son épouse, sa mère, son enfant [âgé de six mois], ses deux frères et quatre de ses sœurs » (Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 112).

10. Cet homme, qui sauva Gilbert Brisset, eut à déplorer la mort de sa femme Louise Désorcy (54 ans) et de ses trois filles, Rose (15 ans), Julie (16 ans) et Marguerite (22 ans). Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 112.

frêne, le corps à l'eau glacée, à tous les vents, depuis huit heures de temps.

130

Les yeux agrandis, Alphonsine écoutait avidement. Certes elle connaissait par cœur l'histoire de la terrible inondation. Mais de fois en fois elle lui semblait embellie, car le père Didace ne la racontait jamais de la même façon et il trouvait toujours quelque nouveau détail à y ajouter.

135

Mais le Survenant, lui, ne bronchait pas.

Alors Didace, pour montrer les fantaisies du hasard, parla de Louis Désy :

– En effet, je vous ai jamais conté ce qui est arrivé à Tit-Ouis. Pour pas se neyer Louis Désy s'était jouqué à la tête d'un arbre. Et le vent le faisait pencher tantôt d'un bord, tantôt de l'autre bord, ni plus ni moins que comme une branche de saule. C'était déjà loin d'être drôle, quand tout d'un coup, il voit sa maison que la rivière charrie. Mais c'est pas tout : il y avait sa femme et sa fille dedans : « Adieu, ma femme. Adieu, ma fille », qu'il dit en reniflant, tout en levant les bras au firmament. « À c't'heure je vous reverrai plus, rien que dans le paradis. » Et sitôt dit, il ferme les yeux, [135] pour pas les voir péries. Mais les deux créatures – comme de raison elles comprennent de travers – au lieu de répondre : « Adieu, au ciel ! », se mettent à grimper dret au haut du pignon. De sorte que quand Louison ouvre les yeux, qui c'est qu'il voit, à cheval sur la maison ? Sa fille, et sa vieille ben en vie qui lui crie : « Bonjour, mon cher Tit-Ouis. »

140

145

150

Le Survenant ne broncha pas.

155

Mais soudain, sans même lever la vue, il se mit à parler à voix basse, comme pour lui-même, de l'animation des grands ports quand ils s'éveillent à la vie du printemps, et surtout du débardage, un métier facile, d'un bon rapport, sans demander

129 II glacée, [R *secoué*] à tous 131 II avidement [A.] [R *l'histoire de la terrible inondation*. A *Certes elle connaissait par cœur l'histoire*] de la 133 II embellie [A.] car 139 II effet, [D *j'vous* S *je vous*] ai 140 II d'un [D *arbre* S *arbre*]. Et 143 II,III,IV coup il 145 II femme et [R *pi*] sa fille dedans. « Adieu 145 III dedans « Adieu 145 II fille » qu'il 147 II c't'heure [D *j'vous* S *je vous*] reverrai 149 II créatures [R.] – comme 152 II yeux, [R *il s'attend pas à quèque ap* A *qui c'est* [R *qui*] 'il voit [R *pas*], à cheval sur la maison ?] Sa fille

160 d'apprentissage. Il ne dit pas un mot des dangers de l'homme
de quai¹¹. Ni des misères du débardeur, couché au fond de la
cale, à pelleter le grain dont la poussière encrasse ses poumons.
Ni des rats, les rats de navire qui se transportent d'un continent
à l'autre, avec les ballots de vaisselle, des rats de la grosseur des
165 matous. Il parla du débardage comme d'une personne aimée
en qui on ne veut pas voir de défaut.

Aux paroles du Survenant, le cœur de Didace battit à se
rompre. Lui, pourtant perspicace d'ordinaire, en perçut moins
le sens que le ton nostalgique. Il se vit de nouveau seul avec
170 Amable et Alphonsine. Il vit la maison terne et la terre abandonnée à elle-même.

Le couple se leva pour regagner la chambre à coucher. Le
Survenant se prépara à l'imiter mais Didace lui fit signe de
rester dans la cuisine. Sans un mot, celui-ci alla au cabanon et
175 en revint avec [136] un rouleau de billets de banque. Il en compta
vingt-quatre et y joignit soixante cents. À voix basse il dit :

– T'as dit : vingt-quatre et cinquante-sept, mais j'en ai mis
soixante, pour faire le compte rond.

D'un clin d'œil il souligna sa générosité. Le Survenant prit
180 l'argent sans plus de cérémonie. Didace lui demanda :

– Quand c'est que tu t'attends à revenir de Montréal ?

– Je partirai peut-être demain, au jour. Peut-être après-
demain. Mais je resterai pas plus que deux, trois jours, dans le
plus, dans le plus...

185 – J'sus ben content. Tu verras, Survenant : il y a rien de
plus beau que par icitte. Le printemps devrait pas retarder gros

161 II misères [D des S du] débardeur 163 II les rats de [R vaisselle A navire] qui 167 II Survenant le 169-174 II avec [<Une première version se lit comme suit au verso du f. 110 :> Amable et Alphonsine. Il vit la maison terne et abandonnée à elle-même. // Le couple se leva pour regagner la chambre à coucher et Didace fit signe au Survenant de rester dans la cuisine] // Sans 174 II mot celui-ci 177 II,III cinquante-sept mais 181 II Montréal ? // – [D J'partirai S Je partirai] [D p't'être S peut-être] demain, au jour. [D P't'être S Peut-être] après-demain 183 II Mais [D j'resterai S je resterai] pas

11. Amable mourra justement le crâne fracturé par une poulie, dans le port de Montréal, peu de temps après s'être « embauché comme débardeur » (Marie-Didace, première partie, chapitre 15).

à c't'heure. Quand le temps est arrivé, c'est le soleil, c'est le vent, c'est la pluie qui mangent la vieille neige. Après on voyage à la grande eau toute la belle journée. Il y a rien de plus beau, je te le dis.

190

La semaine se passa sans que le Survenant revînt. Amable se mit à narguer le père Didace :

– Votre beau marle m’a tout l’air envolé sur l’aile de notre
5 argent...

Didace prit la part de Venant :

– S’il revient pas t’dé suite, faut crêre qu’il a ses raisons.

Toutefois une inquiétude pointait en lui. Elle s’aggrava le
10 matin que Beau-Blanc à De-Froi arrêta à la maison. En l’apercevant, Didace se demanda : « Quoi c’est qu’il vient encore nous annoncer de mauvais, l’oiseau de malheur ? »

De fait, à peine arrivé, il se mit à raconter :

– Je veux pas rien dire de trop, monsieur Beauchemin,
15 mais j’ai vu votre Survenant ben en fête à Sorel. Il se tenait pas sur ses jambes.

Didace s’empressa d’éloigner Amable :

[138] – T’as promis à David Desmarais de lui aider à entailler. Quoi c’est que t’attends pour te rendre à la cabane à sucre ?

2 II Survenant [D revînt A revînt]. Amable 3 II Didace : // – [D *Vot' S Votre*] beau 4 II de [D *not' S notre*] argent 6 II part [D *du S de*] Venant III,IV part *du* Venant 7 II pas de suite 9 II,III l’apercevant Didace 12 II raconter : // – [D *J’veux S Je veux*] pas 14 II vu [D *vot' S votre*] Survenant 14 II II [D *s’tenait S se tenait*] pas

– Ouais, j'y vas, mais en même temps je dirai à Angéline 20
ce qu'il est au juste, son Survenant : un ivrogne... un batail-
leur... un fend-le-vent... un pas-de-parole... un...

– Je t'en prie, fais pas ça, supplia Phonsine. Elle aura assez 25
de partager ses peines, puisqu'elle l'aime, sans lui faire porter
la charge de ses fautes.

Dès qu'Amable fut loin, Didace attela et prit le chemin de
Sorel. Durant la matinée, le temps fila vite. Alphonsine fit le
train de la maison, et prépara le repas. Puis elle se mit à laver
le plancher, toute à la joie de travailler sans témoin. Personne
ne lui reprocherait, du regard, d'oublier le savon dans l'eau. 30
Personne ne la verrait se reposer, après chaque travée. Alors
elle lava d'affilée, sans souffler, le plancher, prenant soin, cha-
que fois qu'elle savonnait le guipon, de déposer le pain de savon
au sec à côté du seau. L'angélus sonnait au clocher de Sainte-
Anne quand elle alla lancer l'eau sale au dehors. Elle pausa un 35
instant. Sur la route il n'y avait pas trace de vie. Le ciel s'attris-
tait. Des brins de pluie, rares et espacés, effleurèrent ses mains.

En se retournant, elle respira d'aise de trouver le plancher
reluisant de propreté. Comme elle n'avait pas faim elle décida
de manger seulement après le retour de Didace. Il ne tarderait 40
guère. Deux heures sonnèrent. Et puis trois heures. Elle com-
mença à trouver le temps long et, pour se désennuyer, feuilleta
un ancien cahier de modes. Dès quatre heures, [139] le temps
se rembrunit. La pluie maintenant tombait à grosses gouttes.
Debout près de la fenêtre, Phonsine regarda la pluie descendre 45
sur les vitres : oblique, par courtes flèches, elle frappait les
carreaux, ou bien une goutte tremblait, hésitait, puis s'élançait,
d'un seul jet, comme une couleuvre d'eau. Soudain la jeune
femme sursauta : un homme s'avancait dans le sentier. C'était
le Survenant. Seul et à pied, il était en fête ; il chambranlait. 50

20 II temps [D j'dirai S je dirai] à 22 VI un fend-le-fend... un 22 II
un... // – [D J't'en S Je t'en] prie 23 VI,VII ça supplia 23 II,III,IV,V,
VI,VII supplia Alphonsine [VII^G R Alphonsine S Phonsine]. Elle 29 II plan-
cher [D . S .] [R Elle savoura la joir [sic] A toute à la joie] de travailler [R seule]
sans 32 II plancher [R et A prenant soin,] chaque 33 II savon [A à [S au]
sec] à côté [R de la chaudière A du seau]. L'angélus 34 III seau. L'Angélus
sonnait 35 II sale au-dehors. Elle 43 II heures [R il fit brun A le temps se
rembrunit]. La 45 II,III,IV,V,VI,VII fenêtre, Alphonsine [VII^G R Alphon-
sine S Phonsine] regarda 47 II s'élançait d'un 49 II,III,IV,V,VI,VII
C'était Venant [VII^G R Venant A le Survenant]. Seul

Vitement elle alluma la lampe et elle s'assit dans un coin reculé. Après s'être dandiné mollement de bord en bord de l'embrasure, le Survenant se décida à franchir le seuil de la porte, levant les pieds de façon exagérée. Comme un arbre à
 55 tous les vents, il chancelait. Il s'arrêta, l'œil vague, la taille cambrée exagérément dans un futile effort de dignité, et il sourit, béat, aux solives du plafond. L'une d'elles semblait attirer son attention davantage. L'air sérieux, il l'examinait avec soin et il lui faisait toutes sortes de petits signes insensés. Puis,
 60 à la recherche d'un appui, la main dans le vide, il écarta si grands ses doigts démesurés qu'à la lueur de la lampe leur ombre s'étendit en une nuée sur la cuisine. On eût dit que la main gigantesque voulait ramasser tout un pan de mur et, d'une seule jointée, le projeter au dehors. Alors il prit son élan et en
 65 deux longues enjambées alla s'écrouler sur une chaise, près de la table. À peine assis, la tête se mit à lui osciller de sommeil. Deux flaques de boue maculèrent le parquet. Phonsine n'y tint plus.

– Si c'est pas un vrai déshonneur de se mettre en boisson,
 70 pareil ! Et regarde donc mon plancher [140] tout sali, mon plancher frais lavé ! Tu devrais avoir honte !

Elle se dit : « Je savais que ce passant-là nous apporterait rien que des revers. » Mais en son cœur elle enrageait moins devant le dégât sur le plancher, qu'elle ne déplorait de voir le
 75 Survenant en semblable état. Malgré elle, à son mécontentement se mêlait de la pitié pour l'étranger, solitaire, qui se croyait fort parce qu'il avait de grands gestes pour proclamer sa force et sa puissance de se passer du monde entier, mais à la merci de la première tentation.

80 Le mackinaw du Survenant dégouttait. De peine et de misère elle le lui enleva. Mais elle eut beau tirer à toute reste sur ses bottes, grises et gluantes de glaise, elle ne vint pas à bout de lui en arracher une. En vain elle le supplia :

– Si tu voulais t'aider le moins...ment...

58 II, III sérieux il 60 VI, VII si *grand* ses 62 II On *eut* dit 64 II
 projeter *au-dehors*. Alors 67 II boue [R *ternissaient* A *maculèrent*] le parquet.
 // *Alphonsine* n'y 67 III, IV, V, VI, VII parquet. *Alphonsine* [VII^C R *Alphonsine*
S Phonsine] n'y 69 II pas [R *une*] vrai 72 II dit : « [D *j'savais* S *Je savais*]
 que ce passant-là [R *ne*] nous apporterait [A < dans la marge > rien] que
 76 II solitaire, [R *et faible*] qui

Puis elle le menaça :

85

– Je dirai tout à mon beau-père. Il te mettra à la porte. À soir. Pas plus tard qu'à soir. Tu vas crever comme un chien et ça sera ben bon pour toi.

Mais Venant, impuissant au moindre mouvement, ricanait, muet, indifférent et lointain.

90

– Et l'argent ? Et les outils ? Quoi c'est que t'en as fait ?

Au ton sévère de la jeune femme, Venant leva les sourcils, dans un effort pour comprendre. Les yeux égarés il regardait partout, cherchant à comprendre. Il parvint à tourner ses poches à l'envers. Elles étaient vides. Seul un petit crucifix en tomba. [141] Alphonsine ramassa la croix de chapelet à laquelle un christ d'étain ne pendait plus que par une main.

95

– Où est mon beau-père ?

Hoquetant, la bouche épaisse, butant à chaque syllabe ou mangeant ses mots, le Survenant finit par dire :

100

– Le père ?... Il est allé... voir... sa blonde...

– Tu dis ? Parle donc franchement, insista Alphonsine qu'une vague inquiétude gagnait.

– Ben quoi ?... J'suis pas chaud... j'ai bu rien qu'un coup... Écoute, la petite mère... Paye-moi un coup... puis on va se parler. Le père Didace... il est en amour... avec...

105

Elle courut à la pompe emplir le gobelet et l'offrit à Venant. Sitôt qu'il y eut goûté, il cracha l'eau et fit voler le gobelet sur le plancher.

– Bougre de salaud, lui cria Alphonsine, indignée.

110

Mais rongée de curiosité, après avoir essuyé le parquet elle se radoucit :

– Dis-moi la vérité, Survenant. Le père Didace est en amour avec...

85 II menaça : // – [D *J'dirai S Je dirai*] tout 88 II pour [D *toé S toi*].
 // Mais 90 II lointain. // – [D *Pi S Et*] l'argent ? [D *Pi S Et*] les 94 II à
virer ses 95 II vides [R *d'argent*]. Seul 105 II la [D *p'tite S petite*] mère...
 Paye-[D *moé S moi*] un coup... *pi* on va... se parler 108 II,III goûté il
 111 II,III,IV,V Mais, rongée 114 II avec... ? // Elle

115 Elle mouilla l'essuie-main de toile et lui en frictionna le visage, surtout le front et les tempes, en allant vers la nuque, mais il persistait à se taire et ne faisait que tousser. Sans le vouloir elle s'attendrit. « Personne ne prend soin de lui », pensa-t-elle. Et elle se mit à lui laver plus doucement la figure, 120 comme elle eût lavé un enfant. De temps en temps, elle lui parlait pour que le pâle éclair de raison ne s'évanouît pas dans les brouillards de l'ivresse. Subitement, la voix de l'homme s'enfla. Les [142] mots démarraient à toute voile. Maintenant, rien ne saurait l'arrêter de parler.

125 Phonsine ne bougea plus. Elle garda la tête du Survenant contre son épaule. Souvent on lui avait dit que, de la bouche d'un homme ivre, sortent des vérités. Dans le fouillis des phrases, elle chercha à distinguer celles qui avaient du sens :

– ... rien qu'un survenant... rien qu'un survenant... mais 130 je respecte votre maison... je respecte le père Didace... un vrai taupin, le meilleur chasseur du canton. Il est pas comme les Provençal... ah ! les plus gros habitants du canton... mais toute une bande d'ignorants... savent rien en tout... savent pas même que le père Didace va se marier avec... l'Acayenne... la belle 135 Acayenne. Dis pas non, Odilon, parce que je t'envoie revoler au plafond...

Après une pause, le Survenant se leva de tout son long.

– Où c'est que tu veux aller ? lui demanda Phonsine, inquiète.

140 – Je veux aller... voir danser le soleil. Le matin de Pâques... il danse, le soleil... oui, il danse¹ !

115 II,III,IV,V,VI,VII mouilla d'eau [VII^G R d'eau] l'essuie-main
 120 II elle eut lavé 120 II,III en temps elle 122 II Subitement la
 123 II,III à tout voile 123 II Maintenant rien 124 II,III,IV,V,VI,VII
 parler. // Alphonsine [VII^G R Alphonsine S Phonsine] ne bougea 127 II
 phrases elle 129 II mais j' respecte votre 130 II maison... j' respecte le père
 Didace... un [R vieux blodde A vrai taupin], le 131 II comme [R les] les
 Provençal 134 II Didace va marier... l'Acayenne... la belle Acayenne. Dis-
 pas non, Odilon, parce que [D j' t' envoie S je t' envoie] revoler 137 II pause
 le 138 II aller [D , S ?] lui 138 II inquiète. // – [D j' veux S Je veux]
 aller 141 II,III il danse le soleil

1. Sur cette croyance populaire, voir É.-Z. Massicotte, « Coutumes et traditions se rattachant à la fête de Pâques », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 29, n° 6, 1923, p. 175 ; Denise Rodrigue, *le Cycle de Pâques au Québec et dans l'Ouest de la France*, p. 243-244.

Phonsine réussit à le faire rasseoir. Il pleurait à chaudes larmes. Pour le consoler, machinalement elle dit comme lui :

– Il danse... le soleil... il danse...

L'homme se tut et elle l'abandonna au sommeil. Chercher 145
à l'éveiller pour en savoir davantage ? Autant essayer d'ébranler
un chêne. Les assiettes dansèrent sur la table : la tête du Sur-
venant, comme une roche, venait de couler à pic sur le bord.
Une minute plus tard il ronflait.

[143] Il était près de sept heures. Alphonsine n'avait pas 150
mangé depuis le matin mais elle ne sentait plus la faim. Elle
souleva le couvercle du chaudron. Les patates, portées à fleurir,
s'étaient délayées en une purée grisâtre, peu appétissante.
L'eau égouttée dans l'évier, elle tira le chaudron à l'arrière du
poêle. 155

Dans le réchaud, les grillades de lard avaient eu le temps
de racornir : elles étaient si sèches que l'une s'émietta au tou-
cher. La pâte à crêpe recouverte d'un linge blanc se gonflait
de bulles. Un peu de thé au fond de sa tasse suffirait à
Phonsine ; elle l'avalait sans sucre, ni lait, presque sans en avoir 160
connaissance.

La tête lui bourdonnait de pensées. Tantôt elle écoutait
l'eau de pluie jaillir par grands jets de la gouttière, ou bien le
vent claquer les toits des bâtiments et faire grincer les battants ;
tantôt elle suivait le rythme profond du sommeil de l'homme ; 165
tantôt elle se berçait tout à la tâche d'apprivoiser de petits pro-
jets auxquels elle avait accordé peu de prix auparavant : elle
se taillerait une robe de matin ; peut-être qu'elle broderait une
suspente de lit ; lundi en huit, il faudrait songer au grand barda
du printemps. Mais tout le temps elle se mentait : elle savait 170
qu'elle fuyait la trace des paroles du Survenant. Serait-il pos-
sible que son beau-père se remariât, qu'il amenât dans la maison
une nouvelle femme ? Une femme qu'on ne connaissait ni
d'Adam ni d'Ève, une étrangère ? Quoi c'est que Pierre-Côme
Provençal va penser ? Et Amable, quand il saura tout ? Pauvre 175

153 II appétissante. [R *Le surplus*] [D *d'eau S L'eau*] [A *égouttée*] dans
156 II,III réchaud les grillades 159 II,III,IV,V,VI,VII à *Alphonsine* [VII^G
R *Alphonsine S Phonsine*] ; elle l'avalait sans sucre, ni lait, *et* [VII^G R *et*]
presque 162 II pensées [R *comme ferait une ruche d'abeilles*]. Tantôt
166 II berçait *toute* à 174 II,III,IV d'Adam, ni d'Ève

Amable ! lui qu'un rien décou[144]rage. Et Marie-Amanda, donc ! elle qui attend un enfant et qui est proche de son terme. S'il n'en tient qu'à Alphonsine, ils ne l'apprendront pas de sitôt. Et elle, qui a déjà tant de peine à se faire valoir dans la maison, que deviendrait-elle à côté d'une autre femme, une ancienne
 180 qui doit savoir la manière de parler aux hommes et de donner ses raisons, puisque déjà le père Didace l'écoute ? Puis la terre ? La terre revient de droit à Amable. Si Didace allait la passer à l'étrangère, Amable et elle seraient dans le chemin. Elle se vit
 185 hâve et en guenilles mendier son pain de maison en maison sur quelque route inconnue.

Soudain, il lui vint une telle angoisse que son cœur se trouva tordu de chagrin ; elle connut une si grande détresse que son âme fut noyée de découragement. Un pressentiment
 190 terrible la fit frissonner de la tête aux pieds. Elle voyait le malheur – tel un oiseau de proie plane hautain, patient et lent, avant de fondre sur la victime de son choix – éployer une fois de plus ses sinistres ailes noires au-dessus de la maison des Beauchemin. Après la noyade d'Éphrem, Mathilde était morte.
 195 La grand-mère² avait suivi de près. Trois deuils en trois ans, un dur lot à supporter pour une famille. Un malheur n'arrive jamais seul³.

Pour comble de malchance, le Survenant, cette ramassure des routes, ce fend-le-vent, s'est arrêté au Chenal du Moine. Que ne passait-il son chemin ! Comment nommait-il la femme ?
 200 Ah ! oui ! L'Acayenne ! Un sobriquet sûrement. L'Acayenne. [145] Le nom résonne lugubrement. Où avait-elle entendu ce nom-là ?

Maintenant il ne reste qu'eux trois, Didace, Amable-Didace
 205 et elle, à veiller au vieux bien. Son regard s'accroche à chacun

176 II Marie-Amanda donc 182 II l'écoute. Puis la terre [A ?] La 184 II vit [R hâve] et 185 II pain [A de maison en maison] sur 187 II Soudain il 189 II découragement. [R C'était comme si quelque chevalier mystérieux lui eut délivré [D so S un] message de mort.] Un 191 II malheur, tel 192 II éployer [D ses S de] plus 195 II, IV, V La grand'mère avait 198 II, III malchance le 202 II résonne [R,] lugubrement [R prolongement d'un tocsin dans la nuit]. Où

2. Voir *supra*, p. 157, n. 7.

3. Ce proverbe constitue une allusion au conte intitulé « Un malheur » (*En pleine terre*), récit de la noyade d'Éphrem.

des objets familiers comme pour implorer leur secours. En face, une seule image pieuse, hautement colorée et invraisemblable, orne le pan de mur. Un saint Antoine mignard et l'enfant dans ses bras ont les mêmes cheveux blonds et bouclés, les mêmes traits enfantins, la figure de l'homme semble un simple agrandissement de celle de l'enfant à qui il aurait poussé une barbe miraculeuse. Au-dessus de la porte d'entrée pend une croix de bois rond. Un jour Éphrem était allé couper de la plane et il avait trouvé à la fourche d'un jeune arbre une croix d'une si belle forme naturelle qu'il l'avait apportée. À côté, un rameau de sapin bénit, aux aiguilles encore vertes, serre son reste de vie contre le bois mort. 210 215

Sur des portraits de zinc, dans des médaillons de tilleul à roses grossièrement sculptées au couteau par un ancêtre artisan, deux des Didace Beauchemin règnent – ils sont six générations à porter le même nom – un collier de barbe en broussaille au menton, leurs robustes épaules étriquées dans un habillement d'étoffe du pays, mais l'œil perçant, mais le regard droit, mais le front haut. Ils règnent puissants, stricts, indéfectibles sur leur œuvre de famille. Dans l'honnêteté, et le respect humain de leurs sueurs et de leur sang de pionniers, dans les savanes et à l'eau forte, de toute une vie de misère, ayant été de leur métier bûcherons, navigateurs, [146] poissonniers, défricheurs, ils ont écrit la loi des Beauchemin. À ceux qui suivent, aux héritiers du nom, de l'observer avec fidélité. 220 225 230

Agenouillée auprès du poêle, Alphonsine commença sa prière du soir : « Mettons-nous en la présence de Dieu... » mais son esprit fuyait, occupé de trop de choses. Soudain, un éclair lui montra le sentier à suivre : Mathilde Beauchemin, qui était si près de Dieu, pourrait bien intercéder auprès de Lui. Par un calcul mi-conscient, elle chercha à la toucher au sensible : « Bonne sainte Mathilde Beauchemin, vous permettrez pas qu'une autre femme prenne votre place... ni la nôtre ? » 235

Toujours à genoux, elle se disputa pour mieux se rassurer.

206 II face une 208 II Un saint [A -] Antoine 215 II,III côté un
 225 II l'honnêteté, [R dans A et] le respect humain de leurs sueurs [R,] et de
 leur sang de pionnier, dans 232 II soir : « [D Mettez S Mettons]-nous 233
 II,III Soudain un 234 II Beauchemin qui était si près de Dieu pourrait
 235 II bien L'intercéder, si elle l'en priait. Par 238 II prenne [D vot' S votre]
 place.. ni la nôtre ? » // Toujours

240 – Que j’suis folle de m’créer tant de chimères ! J’aurais
jamais dû faire parler ce grand fou de Venant.

Puis elle écouta : pour toute réponse, un ronflement
d’homme ivre, le sifflement du vent. Elle alla ajouter une bûche
résineuse à la braise mourante. Ainsi elle serait moins isolée ;
245 le crépitemment du feu lui tiendrait compagnie. Mais de nouveau
elle se désola. Aussi vrai que si elle eût été l’unique tributaire
de la fatalité, Alphonsine agonisa comme seule et abandonnée
sur une vaste terre d’injustice. Elle était la pierre des champs,
froide et stérile, parmi les avoines ardentes et soleilleuses. Elle
250 était le grain noir qu’une main dédaigneuse rejette loin du
crible. Et elle en avait tant de peine, et elle sanglotait si fort
qu’elle dut comprimer à deux mains les battements de son cœur
afin qu’il n’éclatât pas de [147] douleur. Elle pleura toutes ses
larmes jusqu’à ce qu’elle s’assoupît, la tête enfouie au creux de
255 son bras. Mais, à tout moment, des soubresauts secouaient ses
maigres épaules.

À dix heures elle s’éveilla, toute frileuse et engourdie. Venant dormait dur et Didace n’était pas de retour. Au dehors une tempête de neige succédait à la pluie.

260 – C’est du sucre⁴ qui tombe, se dit Alphonsine, en pensant
à Amable, à la sucrerie.

Les chemins deviendraient impassables. Après avoir abaissé la mèche, elle prit la lampe avec précaution et la déposa dans
un plat de faïence sur le chiffonnier, à un angle de la chambre.
265 Pour ne pas s’endormir d’un sommeil trop profond, elle s’allongea au pied de la couchette dans une position peu confortable. Au milieu de la nuit, un bruit de paroles l’éveilla. Dans la cuisine Didace parlait seul :

– Didace Beauchemin, là, je t’attrape ! T’es pas capable de
270 boire sans te saouler, hein ? Eh ben ! tu prendras plus un coup
du carême. Pas un ! Tu m’entends ? Réponds...

240 II de m’[R faire A créer] tant de chimères ! J’aurais [R dû] jamais dû
[R fa écouter A faire parler] cc 243 II d’homme [R,] ivre 244 II moins
[R seule A isolée] ; le 246 II elle eut été 255 II,III Mais à tout moment
des 257 II À [D de S dix] heures 258 II retour. Au-dehors une 264 II
de faïence sur 269 II là, [D j’t attrape S je t’attrape] ! T’es 270 II,III hein ?
Eh ! ben, tu prendras p’us un

4. Pour « sucre d’érable », le gel assurant la montée de la sève qui autrement s’épuise.

Alphonsine attendit qu'il se tût. Puis, sa main en écran près
 du globe, elle leva la lampe et avança à pas comptés jusque
 dans la cuisine. Didace était étendu tout rond par terre près
 du poêle, le chien à ses côtés. Elle ne put le convaincre de se 275
 coucher dans le lit. Alors elle prit un oreiller et le lui passa sous
 la tête, et elle alla chercher une courtepointe pour l'en couvrir.
 Mais quand elle revint à lui, de nouveau il reposait, la tête sur
 le plancher nu, et il tenait, pressé entre ses bras, l'oreiller de
 duvet, avec tendresse, eût-on dit. 280

274 II étendu [R *par terre*] tout rond [A *par terre*] près 279 II tenait
 pressé 280 II tendresse, *eut-on*

Alphonsine ne dit à son mari que le nécessaire. Toutefois Amable, en apprenant que le Survenant avait dépensé en folies à Sorel l'argent qu'on lui avait confié pour le voyage à Montréal, s'en trouva heureux dans un sens : est-ce que Didace ne se reconnaîtrait pas enfin ? Est-ce qu'il ne mettrait pas l'étranger à la porte ?

Mais Didace n'en fit rien. Loin de là. Il se redressa et redevint le patriarche Beauchemin dont la parole est loi :

— Avant l'arrivée du Survenant, notre bois dormait sur les entrails et nous rapportait rien. Depuis que le Survenant s'en occupe, il nous a rapporté proche de cent quinze piastres, à part de mon canot dont je suis tout satisfait. Là-dessus je lui ai avancé quelque chose comme treize piastres et demie pour une paire de bottes et différents effets. Et il a dépensé pas tout à fait vingt-cinq piastres pour le voyage en question. Ça laisse clair au moins [149] soixante-quinze piastres. Les Provençal pensionnent pour moins que ça la petite maîtresse d'école toute une année de temps. Quant au Survenant il lui est arrivé malheur, je l'admets et je lui ai tiré son portrait correct. De son bord il verra à ce que ça se renouvelle pas. Même si c'est pas toujours une méchante chose qu'un chacun fasse un écart icitte et là : ça lui montre qu'il est pas l'homme fort qu'il se pensait.

1 II // [R Certains hommes ont-ils donc le cœur si étrangement pétri d'orgueil qu'après voir [sic] prédit leur propre malheur ils se réjouissent, plus qu'ils ne s'attristent, à l'accomplissement de leur prédiction ?] Alphonsine [R, il est vrai,] ne dit 13 II de [R mes côtés de A mon] canot 15 II différents. Et 22 II méchante affaire qu'un 23 II, III, IV, V, VI, VII pensait. // Alphonsine [VII^e R Alphonsine S Phonsine] et Amable

Phonsine et Amable échangèrent un regard d'étonnement. Celui-ci dit à son père :

25

— Ouais, il a dû vous conter encore quelque chimère, pour vous gagner à lui. On l'a assez engraisé comme il est là. À votre âge vous devriez savoir que si on veut se faire maganner, c'est toujours par le cochon qui est gras. En tout cas, il y a pas d'ouvrage pour trois hommes, sur la terre. À plus forte raison, il y en a pas pour un qui a une passion et presque tous les vices.

30

Sur le seuil, le Survenant saisit à la volée les dernières paroles d'Amable et dit :

— Il y a peut-être pas d'ouvrage pour toi, Amable, mais il y en a encore pour moi. Quant à avoir tous les vices, il s'en faut. Tout de même je m'en accorde quelques-uns. Mais j'ai pas de défaut. Tandis que toi, t'as pas un vice, pas un en tout. Seulement, tu possèdes tous les défauts.

35

Alphonsine rougit jusqu'à la racine des cheveux.

40

Le Survenant bâilla comme si, en parlant ainsi, uniquement par condescendance, il accomplissait une corvée dénuée d'intérêt à ses yeux, mais nécessaire aux autres. Il continua :

[150] — Je renie pas ma passion, j'aime la boisson, ça se voit. Tu peux pas comprendre ça, parce que tu aimes rien en dehors de ta tranquillité. Jouis-tu seulement d'une journée de beau temps ? Ah ! non ! demain, à soir, il peut mouiller. Rien qu'à la pensée de risquer une taule pour aider la terre, tu blêmis de peur : du moment qu'elle durera autant que toi, après... neurveurmagne ! T'es pareil à la fourmi qui se défait de ses ailes quand elle a assuré sa vie. Pourquoi des ailes ? Pourquoi voler ? Elle en a plus besoin. Seulement une passion qui se voit pas porte pas le nom de passion : elle fait pas chambranler de bord en bord du trottoir. Pauvre Amable ! C'est pas rien que de ta faute. Le bien paternel aura aidé à te pourrir. Avant toi, pour réchapper leur vie, les Beauchemin devaient courir les bois, ou ben ils naviguaient au loin, ou encore ils commerçaient le poisson. Mais toi, t'es né ta vie toute gagnée, fils d'un gros habitant.

45

50

55

29 II cas il y a pas d'ouvrage, pour 31 II a [R *plus A pas*] pour
 38 II pas un [R *enc*] vice, pas un en tout. Seulement tu 45 II,III ça parce
 que 48 II tu blêmis de 52 II Elle n'en a 58 II toi, tu es né

60 Tu t'es jamais engagé. Une famille, c'est quasiment comme le sel. L'eau de pluie tombe du ciel, pénètre la terre, prend le sel dedans, puis gagne les ruisseaux, les rivières et court enrichir la mer. Le ciel pompe l'eau de la mer et retourne le sel à la terre. On dirait que faut que tout recommence dans ce bas monde.

65 Didace, qui jusque-là avait paru ne prêter qu'une oreille distraite aux propos du Survenant, l'interrompt soudain, sa grosse voix bourrue comme voilée de mélancolie :

– Ouais, mais c'est jamais la même eau qui repasse.

Étonné, le Survenant se mit à rire et poursuivit :

70 [151] – Je te le dis, en amitié, Amable, si tu prends pas garde à toi, dans dix ans, dans quinze ans, tu seras pas rien que trop-de-précaution, tu seras devenu un avaricieux. Là, t'auras le vrai vice et tu seras pauvre pour tout de bon ! Puis tu sauras ce que c'est que d'être pauvre !

75 Amable renâcla :

– Chante toujours, beau marle, chante-nous tes chansons. Berce-nous pour mieux nous endormir !

Venant éclata de rire, mais le père Didace cogna du poing sur la table :

80 – Assez jacasser, vous deux ! L'ouvrage est là qui attend.



Le soir, le Survenant alla comme à l'ordinaire reconduire Angéline et faire un bout de veillée avec elle. Après plusieurs hésitations, elle lui dit :

85 – Pâques s'en vient. Encore dix jours et on sera au 27 de mars¹. As-tu l'idée de passer la fête de même ?

59 II comme [R du A le] sel 60 II terre, [R en prend le sel, A prend le sel dedans,] puis 65 II Didace qui 65 II,III qui jusque là avait 66 II Survenant l'interrompt 69 II Étonné le 70 II dis en amitié 72 II seras passé un avaricieux. Là tu auras le 78 II,III rire mais 83 II hésitations elle

1. Pâques tombe en effet le 27 mars en 1910.

– Je comprends pas. Veux-tu parler de mes pâques ?

– Il manquerait plus que ça, si tu les faisais pas. Je te renierais ben à tout jamais. Je veux dire habillé de même dans ton butin de tous les jours. T'as presque plus formance de monde.

90

– L'habillement a pas une grosse importance quant à moi. Mais si je te fais honte, la Noire, je peux ben continuer mon chemin.

– Raisonne donc pas en Survenant de même. [152] Tu sais que tu passes en travers de ton linge. T'en faut du neuf, je t'y fais penser.

95

– Je saurais jamais me gagner assez d'argent d'icitte à ce temps-là.

– Comme de raison, je parle pas de t'habiller en neuf des pieds à la tête, mais un peu plus richement. Si j'étais que de toi, je chasserais le rat d'eau, ce printemps. Je peux te prêter des pièges et Z'Yeux-ronds est un vrai chien à rats. L'eau va monter d'un moment à l'autre. À part d'être ben malchanceux, tu peux te ramasser une couple de cents belles peaux. Même supposé que tu partages avec le père Didace, ça te laissera encore un fort montant.

100

105

– Comment c'est que les peaux peuvent valoir ?

– De sept à douze cents. Puis j'accommoderai la chair que je vendrai au marché.

À la fin de chaque semaine, Angéline tenait éventaire au marché de Sorel. Nulle femme ne savait mieux qu'elle apprêter le rat d'eau, la graisse de rôti et la tête fromagée qu'elle dé-moulait d'un unique et rapide coup de couteau circulaire. De plus elle excellait à préparer, selon la saison, soit de légers paquets de grainages, soit des marinades dans du vinaigre éten-du d'eau à point, soit encore des fruitages en terrines débordantes à l'œil, mais au fond largement pourvu de feuilles de

110

115

89 II jours. [D Tu as S T'as] presque 89 VII formance du
monde 94 II en *survenant* de 95 II neuf je 99 II raison je 103 II
malchanceux tu 110 II semaine Angéline 114 II préparer selon la sai-
son soit

rhubarbe. Même elle ne se gênait pas de détailler la catalogue
 à la verge plutôt qu'à l'aune, à l'ancienne façon. Toujours digne
 120 et toujours sur ses gardes contre des entretiens familiers ca-
 pables d'entraîner quelques sous de rabais, elle vendait tout à
 gros prix à une clientèle choisie.

[153] — Mon doux ! continua Angéline, on a connu des prin-
 temps où des chasseurs prenaient jusqu'à sept cents rats.

125 Puis elle ajouta, d'une voix à peine affaiblie :

— Pour l'habillement, je peux t'avancer l'argent...

Venant voulut lui caresser la main, mais elle se déroba. Ils
 arrivaient à la maison. Angéline prit les devants. Quand elle
 eut allumé la lampe, le Survenant vit trois billets de cinq piastres
 130 sur le coin de la table.

— Écoute, chérie...

Se penchant vers l'infirmes, il chercha son regard, mais il
 le trouva si limpide qu'il aurait pu s'y mirer. Le premier, il
 baissa la vue et prit l'argent sans ajouter un mot.

135 Angéline embellissait. L'amour la transfigurait. Il ne l'avait
 pas remarqué auparavant. Cette fille farouche et pure qui, sans
 penser à mal, offrait de l'argent à un homme, lui rappela sou-
 dain le raisin sauvage qu'il avait cueilli le soir de son arrivée
 au Chenal. Avant de frapper à la porte des Beauchemin, il avait
 140 vu une vigne chargée de raisin noir et il s'était arrêté auprès.
 L'âpreté du fruit lui avait d'abord fait rejeter au loin la première
 grappe, puis peu à peu il s'était mis à en manger, y prenant
 goût et sans parvenir à s'en rassasier.

À voix basse, au cas que son père ne dormît pas, Angéline
 145 dit :

— Boire, c'est une ben méchante accoutumance. À l'avenir,
 tâche donc de te comporter comme un homme, Survenant.

Il fit signe que oui.

124 II, III, IV, V, VI, jusqu'à des sept 125 II ajouta d'une 127 II, III
 main mais 132 II l'infirmes il 132 II, III regard mais 137 II, III hom-
 me lui 146 II Boire c'est

[154] – Samedi en huit, continua Angéline, après le marché, je pourrai aller avec toi à l'« Ami du Navigateur² », pour pas que le Syrien te passe n'importe quoi. 150

Elle, si effacée d'ordinaire, s'enorgueillit à la pensée de se promener au bras du Survenant, dans la rue des magasins, à Sorel, à la vue du monde entier. Bernadette Salvail ne serait pas sans l'apprendre. 155

Distrait et nerveux, Venant répondit dans le vague. À tout moment il palpa les billets de banque dans sa poche et son regard consultait l'horloge. Au bout d'un quart d'heure, comme Angéline tirait son sac à ouvrage, il dit en se levant :

– Sors pas ton tricotage, la Noire. Je peux pas veiller tard à soir. 160

Sans plus d'explication, il partit. Mais, arrivé au chemin, au lieu de se diriger vers la maison des Beauchemin, d'un pas alerte il prit la route de Sorel.



Le lendemain, l'eau monta sur la glace et Venant voulut chasser le rat musqué tout de suite, sans tendre des pièges, sans amener Z'Yeux-ronds et sans prendre conseil de personne. Il prépara le petit bac tôle, y installa le fusil, plus deux ou trois canards domestiques, dans une poche, pour chasser en ma- 165

150 II à l'Ami du Navigateur, pour 160 II Noire. [D *J'peux* S *Je peux*]
pas 162 II d'explication il partit. Mais arrivé 165 II, III lendemain l'eau

2. L'« Ami du Navigateur » paraît désigner un magasin de vêtements (voir aussi *infra*, l. 285, et *Marie-Didace*, première partie, chapitres 8, 12, 13 et 14). Les Sorelois consultés ne connaissent pas ce nom, mais précisent qu'autrefois des Syriens vendaient des vêtements à Sorel. L'« Ami du Navigateur » devait se trouver dans « la rue des magasins » (voir *infra*, l. 153), c'est-à-dire dans cette portion de la rue du Roi qui se situe entre le parc Royal (rue Georges) et le marché (rue Augusta). On peut sans doute préciser davantage si l'on identifie « l'hôtel que fréquentaient les habitants » (*infra*, l. 293) avec l'hôtel Carleton, sis à l'angle sud-est des rues Augusta et du Roi. L'« Ami du Navigateur » se serait alors trouvé juste « en face », à l'angle sud-ouest des mêmes rues, si du moins c'est bien la vitrine du Syrien qu'Angéline « s'absorb[e] à regarder », le samedi saint, en attendant le Survenant. Nous sommes là à deux pas du marché et de la « Petite-Rue » dont il a été question plus haut (p. 175, n. 24).

170 raude le canard sauvage et il partit, tantôt à pied sur la glace,
tantôt dans l'embarcation. La nuit froide avait fait se former
un peu partout une glace [155] mince, même au fond du bac
que Venant, inexpérimenté, avait négligé de garnir d'un tapon
de paille. Il y glissa et tomba par-dessus bord dans un trou où
175 par bonheur l'eau était peu profonde.

En se relevant il vit des canards voler dans la baie. Quoique
tout mouillé, vitelement il travailla à se faire une petite cache.
Des canards passèrent à une belle portée. Mais le fusil avait
senti l'eau et ne partit pas du premier coup. Venant attendit.
180 Bientôt une autre bande se jeta tout proche. Il tira un canard
à l'eau, puis en descendit deux au vol. Mais il n'avait tué qu'un
rat à la patte rongée.

Voyant la triste chasse, le père Didace sourit.

— Il est peut-être trop de bonne heure, observa Venant.

185 — Voyons donc ! J'ai connu des années, où on chassait le
rat, après des coups de pluie, dans le mois de janvier, avant le
temps permis comme de raison. La fourrure avait moins de
prix, c'est vrai, parce que l'animal n'était pas de saison. Mais la
chair était aussi bonne. Demain, j'irai te montrer la vraie ma-
190 nière.

Sur la fin de l'après-midi, Z'Yeux-ronds rechigna de façon
inaccoutumée à la porte. Amable alla ouvrir. Le chien, le nez
levé, attendait à côté de deux superbes rats d'eau qu'il avait
rapportés dans sa gueule.

195 Amable, fier d'avoir sa revanche sur le Survenant, dit à
son père :

— Perdez pas votre temps à lui enseigner la chasse : il aura
seulement à prendre ses leçons de Z'Yeux-ronds.

170 II partit, [R voyageant] tantôt 171 II dans le canot. La 171 II
nuit [R avait été] froide [R . Une glace mince s'était formée un peu partout A avait
fait se former un peu partout une glace mince], même au fond du canot [D . S .] [R
Inexpérimenté Venant A que Venant, inexpérimenté,] avait négligé [R d'y jeter A de
garnir d'] un tapon 180 II proche. [R De nouveau] [D il S Il] tira [R ; il [R
tira AR tua] deux canards à l'eau, puis un au vol. A un canards [<effacé> au vol
A à l'eau] [D et S puis] en abattit deux au vol.] Mais il n'avait [R abattu A tué]
qu'un 188 II prix, [R ma] c'est 189 II Demain j'irai 191 II, III
l'après-midi Z'Yeux-ronds 195 II Amable fier

[156] À la première lueur du jour, Didace et le Survenant
appareillèrent. Ils avaient près de quarante pièges à poser, puis 200
à marquer d'une palette de cèdre.

– Passe-moi la ferrée, ordonna Didace.

Didace, armé de la pelle, se mit à creuser partout où il y
avait trace de rats, sur le bord de l'eau, dans les buttes ou au 205
creux des souches. Le Survenant l'aida à lever la tourbe, à faire
des trous pour y placer le piège et à le masquer. De son côté,
Z'Yeux-ronds chassait. Il suivait les pistes, déterrait les ouaches
et courait s'embusquer à la sortie pour attendre le gibier.

Leur besogne terminée, les deux hommes soufflèrent. Ils
avaient les mains crevassées et en sang. Le Survenant tira de 210
la poche de son mackinaw un flacon de gin et demanda à
Didace :

– Vous prendriez ben une gobe de fort pour vous regail-
lardir ?

– Je prends rien, protesta hautement Didace comme si 215
pareille offre fût de nature à l'offenser.

Cette fois, il se demanda où le Survenant pouvait ainsi se
procurer de quoi boire et se dit : « Je m'en mêle plus. Je m'en
mèlerai plus jamais ! » Même l'insistance du Survenant ne le 220
fit pas céder :

– Essaye pas, Survenant, tu perds ton temps. Je me suis
acarémé après l'autre soir que tu sais³, je me décarèmerai seule-
ment le jour de Pâques au matin. Pas avant.

– Je ne veux pas vous démentir, père Didace. Pourtant, 225
hier matin, quand vous étiez à faire le train, dans l'étable, vous

199 II Survenant [R s'] appareillèrent 203 II Didace armé de la pelle
se 204 II buttes, ou 205 II,III,IV,V,VI,VII tourbe et [VII^G R et A ,] à
faire 206 II,III,IV,V,VI,VII et [VII^G A à] le masquer après [VII^G R après].
De 206 II côté Z'Yeux-ronds 209 II hommes [R , lui] soufflèrent
216 II offre fut de 217 II fois il 218 II mêle p'us. Je m'en mèlerai p'us
jamais ! » // [R Devant l'insistance de Venant Didace se défendit ferme : A < dans le
prolongement de jamais ! » > Mais l'insistance du Survenant ne le fit pas céder :]
// – Essaye 224 II,III,IV,V,VI Je veux pas 224 II Pourtant hier matin
quand

3. Voir *supra*, p. 204, l. 269 s.

sentiez pas rien que le [157] petit-lait. Vous aviez le parler dru. Et les animaux filaient doux.

– J'avais pas bu plus que ma botte, je venais de déjeuner.

– Déjeuner ? Aïe ! Pas rien qu'au gros lard, hein ? C'est pas à moi que vous ferez accroire ça.

D'un grand sérieux, Didace expliqua :

– Si tu veux savoir la recette, je vas te la donner : je me casse deux œufs dans un bol de bonne grandeur, je vide dedans un demiard de crème douce, et je le remplis de whisky en esprit. C'est mon déjeuner, quoi !

Puis, subitement pressé, il ajouta :

– Ho ! donc ! qu'on s'en aille à la maison. À c't'heure que tu connais la manière, tu chasseras le rat tout seul, Survenant. Si tu veux t'en donner la peine, tu devrais en attraper une trentaine par jour, au moins.

– Ouais, on va embarquer. Peut-être ben que votre déjeuner vous attend...

– Il est pas de rien, se dit le père Didace, en riant malgré lui.

Quand ils arrivèrent au quai, un étranger les guettait. Didace l'accueillit d'un salut silencieux et laissa l'autre parler le premier. Celui-ci, avant même de décliner le but de sa visite, sortit une bouteille de whisky et en offrit aux deux hommes. Didace refusa net. Mais brusquement, de son parler bref, il ordonna à Venant :

– Prends mon coup, Survenant.

Après, ils se mirent à causer de choses et autres, tous trois accrochés aux piquets du quai, comme [158] s'ils y étaient embrochés. À peine l'étranger eut-il laissé entendre qu'il faisait le trafic des peaux de fourrure que Didace s'empessa de dire :

228 II de *déjeuner*. // – *Déjeuner ? Aïe !* Pas 229 V *Déjeuner ? Aïe !*
 Pas 231 II sérieux Didace 235 II mon *déjeuner*, quoi ! // Puis subitement
 pressé il 241 II votre *déjeuner* vous 245 II quai un 248 II offrit [R
un con] aux 252 II Après ils se mirent à causer *des* choses 253 II s'ils s'y
 étaient 254 II eut-il [R *expliqué A laissé entendre*] qu'il

– Le rat d'eau sera ben rare ce printemps, j'ai peur. Je me demande où il loge : on le voit presque plus. Une chasse de deux, trois rats par jour, c'est beau. Demandez au Survenant. Aïe, Survenant ! Comment c'est que t'as tué de rats dans ta journée d'hier ?

260

– Un rat.

– Vous voyez ?

À son tour le trafiquant, aussi fûté, remarqua :

– Il est décourageant de voir comme le rat musqué se passe de mode. On comprend pas la raison. Les femmes veulent plus le porter. Il y en a à prétendre qu'il est moins bon qu'avant.

265

Didace l'interrompt :

– Le rat de ruisseau, ou le rat du nord, peut-être ben, mais le rat des îles est trop ben nourri, trop gras, pour ça.

Le trafiquant comprit qu'il n'aurait pas le dessus. Il baissa de ton :

270

– C'est pas pour mon plaisir que je ramasse les peaux. Je fais pas une cent de profit dessus, mais seulement pour accommoder une petite clientèle.

Ils parlementèrent encore un peu, jusqu'à ce qu'ils convinssent d'un prix pour la chasse de la saison : dix cents la peau. Tant que dura l'entretien, chaque fois que le commerçant renouvela l'offre de boire, le Survenant dut avaler double rasade, sur l'invitation de Didace Beauchemin :

275

– Prends mon coup, Survenant.

280



256 II j'ai [R ben] peur 257 II presque plus. [R Quand on a fait A Une] chasse 258 II Survenant. Aïe, Survenant ! Comment c'est que tu as tué 262 II voyez ? // [R –] À son tour le trafiquant [A aussi fûté] remarqua [R à son tour] : // – II 265 II raison. [D // S Les] femmes 266 II prétendre [R que c'est] qu'il 268 II ben [D . Mais S , mais] le 273 II une [R cenne A cent] de

[159] Le samedi saint, vers l'heure du midi, les habitants qui tenaient éventaire au marché de Sorel depuis la veille se hâtèrent de regagner leur demeure. Tel que convenu, Angéline attendit le Survenant. Après l'avoir attendu vainement jusqu'à
 285 deux heures, elle se rendit à l'« Ami du Navigateur », puis visita les magasins environnants et se hâta de retourner au premier endroit, sans trouver trace du Survenant. Afin de se donner meilleure contenance, elle palpa distraitement les étoffes, marchanda un vêtement et ensuite un autre, mais l'œil sans cesse
 290 tourné vers la porte. Pour échapper au harcèlement du Syrien prêt à lui céder « à sacrifice contre de l'argent cash » son commerce en entier, elle sortit.

Alors elle se mit à arpenter le trottoir en face de l'hôtel que fréquentaient les habitants. Dès qu'un homme entraît à
 295 l'auberge ou en sortait, vite elle s'absorbait à regarder la vitrine ou encore elle tournait le coin jusqu'à ce que de nouveau le trottoir fût désert. Dans la rue, un vieux enlevait par larges plaques la glace sale et effritée qu'il lançait mollement sur les bancs de neige en bordure. Parfois Angéline se fixait une li-
 300 mite ; elle fermerait les yeux et compterait jusqu'à cinquante. Si, en les ouvrant, le Survenant n'était pas là, elle passerait son chemin. Mais le soleil baissa ; il se cacha derrière une grosse nuée héliotrope, et Angéline attendait toujours.

Le ciel se fonda à l'approche de la nuit et tout changea d'aspect. L'eau se retira des rigoles. Angé[160]line grelotta ; le
 305 froid se glissait dans son dos. Il lui sembla que le vieux avait vieilli soudainement. Elle-même s'aperçut livide et les yeux creux, dans la vitrine. À son oreille, maintenant, les pelletées de glace tombaient avec un bruit mat, celui de la terre que l'on
 310 jette sur une tombe. Toute rapetissée, la tête rentrée dans les épaules et les mains enfouies dans ses manches, elle allait et venait sans cesse, tournant sur ses pas, pareille à une petite vieille égarée en chemin et qui n'ose s'aventurer trop loin.

— Cherchez-vous quelqu'un, la demoiselle ?

283 II convenu Angéline 285 II à l'Ami du Navigateur, puis
 294 II que [R *préfèrent* A *fréquentaient*] les 296 II,III vitrine *voisine* ou
 297 II,III rue un 299 II,III,IV,V,VI,VII Angéline [VII^G A *se*] fixait
 304 II de nuit 306 II froid [R *comme une couleuvre*] se 308 II oreille [R
troubée de bourdonnement], maintenant les III oreille maintenant les 309 II
 de terre

Elle sursauta. Les yeux égarés, elle regarda autour d'elle. 315
 Le vieux lui parlait ; il ne semblait pas malicieux. Toutefois, 316
 elle hésita avant de répondre. Les mots qu'elle s'était exercée
 à dire de façon naturelle et qui lui paraissaient presque faciles
 tout à l'heure l'étranglaient maintenant. D'une voix torturée, 320
 elle demanda :

— Vous auriez pas vu entrer à l'hôtel un grand rouge à tête
 frisée, qui a toujours une belle façon ?

Le vieux branla la tête :

— Pauvre demoiselle ! des têtes frisées, il y en a, à la dou- 325
 zaine sur la terre. Puis des gars avec une belle façon, à la veille
 d'une fête, c'est presque rien que ça qu'il y a dans les
 hôtels. Et c'est pas tous des enfant-jésus-de-prague⁴. Allez-vous-
 en donc dans votre maison. Votre place est là, ben plus qu'icitte.

Angéline rougit de honte. Mais l'homme vit une telle dé- 330
 tresse dans son regard qu'il eut pitié d'elle.

— Si je le vois, votre rouget frisé, vous y faites dire quoi ?

[161] — Qu'il est attendu au Chenal du Moine.

En se retournant, Angéline crut que le sol se dérobaît sous 335
 ses pas : le Beau-Blanc à De-Froi avançait vers l'hôtel. Elle ne
 put lui cacher à temps son visage défait par le chagrin. Déjà il
 lui disait :

— Si c'est le Venant aux Beauchemin que vous cherchez,
 attendez-le pas : je viens de le rencontrer avec sa compagnie,
 dans la Petite-Rue.

Le coup porta, mais l'infirme se roidit et eut le courage de 340
 ravalier ses larmes. Si de sa mauvaise langue le bavard allait
 colporter partout chez Pierre-Côme Provençal, chez Berna-
 dette Salvail, chez les Beauchemin, et même au presbytère de
 Sainte-Anne, qu'il l'avait vue rôder devant l'hôtel ? Certes, An-

316 II Toutefois elle 319 II torturée elle 327 VII Allez-vous-en-
 donc dans 335 II lui dérober à temps 340 II,III porta mais 344 II
 l'hôtel [D ! S ?] [R Angéline A Certes,] Angéline

4. Allusion à l'aspect ingénu des statuette de l'Enfant-Jésus de Prague,
 fort répandues autrefois.

345 gélina souffrait de croire que le Survenant ne l'aimait pas, mais à la pensée que les gens du Chenal connaîtraient son délaissement, sa souffrance s'accrut.

Et que penserait le Survenant, à la nouvelle qu'elle l'avait ainsi attendu, tandis qu'il était auprès d'une autre ? Il rirait
350 peut-être, de son grand rire ? Le meilleur en elle l'avertit que non. Il l'avertit aussi que Beau-Blanc ne lui en dirait rien. Le même instinct grégaire qui pousse les moutons dans les champs à entourer la brebis sur le point d'agneler, afin de la soustraire aux yeux des animaux d'une autre espèce, la préserverait de
355 tout bavardage de la sorte. Elle n'eut plus qu'une idée : atteindre sa maison. La voix douce et triste, elle dit :

— Je cherche personne, Beau-Blanc. Va pas te mettre des idées croches dans la tête. Une poussière m'a revolé dans l'œil, c'est tout.

360 [162] Courageusement elle essuya ses yeux brûlés de larmes et hâta le pas.

Le lendemain, à la sortie de la messe, Angéline, le cœur encore serré, s'achemina vers sa voiture, n'osant parler à qui que ce soit, sur le perron de l'église, ni lever la vue sur personne.
365 Tout à coup, elle s'arrêta, éblouie ; éblouie et à la fois effrayée de se tromper. Son cœur battait fort contre sa poitrine comme pour s'en échapper et courir au-devant du bonheur. Elle le comprima à deux mains et écouta : dans le midi bleu, un grand rire clair se mêlait à la cloche de l'angélus et les deux sonnaient
370 l'allégresse à pleine volée. Angéline tourna légèrement la tête. Parmi un groupe de jeunes paysans habillés d'amples complets de drap noir, coiffés de casquettes beiges et chaussés de bottines bouledogue, selon la mode du jour, la figure colorée du Survenant, les cheveux roux au vent, tranchait sur le rideau de
375 ciel pur. Il aperçut Angéline ; de sa démarche molle et non-

347 II souffrance *s'accrût*. // Et 351 III que Beau-blanc ne 353 II de la dérober aux yeux 361-362 II,III,IV,V pas. // Le <Des astérisques ou des points marquent une division du texte entre ces deux lignes ; cette division est omise à partir de VI, où la ligne 361 se trouve au bas de la p. 179.>
362 II lendemain à 365 II,III Tout à coup elle 372 II drap *fin*, coiffés 372 II,III bottines *bouledogues*, selon IV,V bottines *boule-dogues*, selon VI bottines *boule dogue*, selon 375 II ciel [R *pâle*] pur. Il aperçut Angéline, et de

chalante, il s'avança vers elle. Et déboutonnant son mackinaw, il en tira une bonbonnière à moitié défilée :

— Tiens, la Noire, un cornet de bonbons pour toi !

— Pas un présent pour moi ? C'est trop de bonté, Survenant !

380

Le cœur d'Angéline, après l'angoisse et les larmes de la veille, se trouva lavé de toute peine et préparé à une meilleure joie. Elle ne vit même pas que le Survenant était chaussé de bottes à jambes et qu'il portait le vieux mackinaw rouge et vert, rapiécé aux deux coudes.

385

[163] Trois jours après, on s'éveilla pour trouver le chenal presque libre de glace. Seuls quelques îlots flottaient à la dérive. L'eau grise de boue charria des glaçons toute la journée, puis le lendemain et, de moins en moins, chaque jour. Soumis au rythme éternel de la nature, les gens du Chenal éprouvèrent devant la débâcle le même soulagement qu'ils avaient ressenti l'automne auparavant à voir se former le pont de glace.

390

377 II,III,IV,V,VI,VII une *petite boîte* [VIIG R *petite boîte* A *bonbonnière*]
à moitié 379 II Survenant ! // *Ainsi que le vent et la pluie chassent du firmament*
les nuages et permettent au soleil de briller davantage, le cœur 384 II portait [R
l'ancien A le vieux] mackinaw 391 II,III,IV,V,VI,VII avaient *éprouvé* [VIIG
R *éprouvé* A *ressenti*] l'automne

Maintenant, un peu de neige seulement rayait la profondeur des sillons roux.

À l'eau déjà haute qui noyait la commune¹, hormis la
 5 pointe et quelques levées de terre en saillie çà et là, bientôt
 vinrent s'ajouter les eaux des lacs. Puis la fumée d'un premier
 paquebot empanacha les touffes de saules de l'Île des Barques².
 Comme impuissante à s'élever plus qu'à hauteur d'arbre, elle
 traîna longtemps à la tête des aulnages avant d'aller mourir
 10 parmi les vieux joncs.

Depuis leur arrivée, les canards sauvages voyageaient dans
 le ciel, non plus par bandes, comme à l'automne, mais par
 couples en obéissance à l'accomplissement de leur œuvre de
 vie. Quand ils passèrent à portée de fusil, se dirigeant vers la
 15 baie de Lavallière, Didace les surveilla jusqu'à perte de vue. Les
 yeux pétillants de plaisir il songea :

– Au bout de ma terre, il y a un chaume de sarrasin qui a
 inondé. Les noirs baraudent de ce [165] bord-là : ils devraient y
 chercher de quoi manger... J'suis pourtant à la veille de leur
 20 donner quelque rafale.

2 II,III Maintenant un 5 II saillie çà et 8 II,III,IV,V hauteur d'ar-
 bres, elle 11 II,III arrivée les 13 VI à l'accomplissement de 14 II ils [R
 passaient A *passèrent*] à 15 II les [R *surveillait*] jusqu'à 16 II il [R
 songeait] : // – Au 17 II terre, [A *il*] y a

1. Voir *supra*, p. 131, n. 3.

2. Voir *supra*, p. 176, n. 29.

Sitôt qu'il eut vu Pierre-Côme Provençal s'éloigner en tournée de garde-chasse vers les terres plus basses, il n'y tint plus et se mit à chasser en maraude.

La pleine lune d'avril apporta le coup d'eau. Après les inondations, la terre fuma et peu à peu elle sécha. Pendant des jours et des jours, elle s'étira paresseusement au soleil avant de s'éveiller tout à fait. 25

Enfin, un matin, le printemps éclata. Un duvet blond flotta sur la campagne plus blonde, elle aussi. L'eau du chenal redevint claire et verte. Par moments, ses courtes vagues scintillaient, telles des écailles d'argent. Souvent le Survenant suivait leur jeu captivant. Un midi, il crut entendre un murmure étranger. Il prêta l'oreille : plus qu'un murmure, un chant suave, une musique incomparable s'élevait parmi la prèle des marais, droite et rose près des berges. De partout à la fois, de la rivière, du cœur de la terre sonore, une musique montait, grandissait. Ses ondes harmonieuses couvrirent la plaine entière, elles enveloppèrent le Chenal du Moine et se répandirent passé les baies, passé les petits chenaux, passé les rigolets, à l'infini. En un hymne à la vie, les grenouilles se dévasant remontaient à la surface de l'eau et célébraient leurs noces avec la lumière du jour. 30 35 40

Après une pluie de durée, une odeur végétale, terreuse, dépassa les clairières et, dans le vent aigre, alla rejoindre l'odeur douceâtre de l'eau : parmi le [166] paillis, les fougères à peine visibles sortaient la tête. Le lendemain, elles se déroulèrent déjà hautes, hors de terre. Puis à côté de la première dent-de-lion, la prèle des champs dressa son fragile cône vert. 45

Dans la bergerie, un bêlement pathétique racontait à tout vent l'inquiétude des brebis devant l'agitation des agneaux. Didace n'osait lâcher ceux-ci au pacage, sachant qu'une fois le goût de l'herbe acquis, ils ne voudraient plus retourner à la mère. 50

22 II basses, [R ils] n'y 26 II jours elle 28 II Enfin un matin le printemps éclata [D, S.] [R comme si en une seule nuit il eut triomphé des dernières résistances de l'hiver.] Un 29 II,III blonde elle 30 II Par moment ses III Par moment, ses 32 II midi il 34 II la prèle des 38 II Chenal du Moine [R comme dans un doux vêtement] et 47 II,III,IV,V,VI,VII à côté du premier [VII^G R du premier A de la première] dent-de-lion 48 II la [D prèle S prèle] des 49 II bergerie un 50 II l'inquiétude [R de la A des] brebis devant l'agitation [R de ses agneaux AR de l'agneau A des agneaux]. Didace 52 II,III,IV,V,VI,VII l'herbe pris [VII^G R pris A acquis], ils

Marie-Amanda avait eu son troisième enfant. À la première belle journée après ses relevailles, elle vint le montrer à Didace et le lui mit dans les bras. Plus empêtré à tenir un enfant qu'à haler un chaland, le vieux, des gouttelettes de sueur au front, le garda un instant collé contre lui. Mais le petit, qui avait bonne envie de vivre, gigota tellement dans ses langes que
 60 Didace le rendit aussitôt à Marie-Amanda :

– Ôte-moi-le des mains. J'ai trop peur de l'échapper.

– Ça vous avient ben pourtant, remarqua le Survenant.

Les jours qui suivirent le départ de Marie-Amanda, la maison parut à tous plus grande et silencieuse, surtout à Didace
 65 qui se montra exigeant envers Phonsine. Pour un plat apporté deux fois de suite sur la table, il tempêta.

– Pourtant, vous avez coutume d'aimer ça du bouilli, mon beau-père ?

– Ouais, mais tu nous houilles ! C'est pas parce qu'une
 70 chose est bonne...

La bru se cassa la tête à force de chercher la raison d'une pareille rigueur. Mais tout allait uni[167]ment au Chenal du Moine. Depuis Pâques, Venant n'avait pas bu pour la peine. À le voir assidu auprès d'Angéline et serviable à David Desmarais,
 75 on se disait qu'avant longtemps le voisin aurait un maître gendre. Angéline apportait aux fleurs et à la maison des soins encore plus tendres. Quand elle disait « ma maison, mes fleurs », on eût dit les mots réchauffés près de son cœur, tellement ils étaient à la fois doux et chauds à entendre.

80 Chez les Beauchemin, le poulailler, par les soins du Survenant, rapportait plus que jamais à semblable époque.

– Et si j'suis encore en vie, l'année prochaine, disait-il en s'ambitionnant à le faire produire davantage, vous aurez des poules qui pondront en hiver.

58 II petit qui avait bonne envie de vivre gigota 61 II Ôte-moi le des
 [R *bra*] mains 65 II, III, IV, V, VI, VII envers *Alphonsine* [VII^G R *Alphonsine*
 S *Phonsine*]. Pour 67 II Pourtant vous [R *aimez* A *avez coutume d'aimer*] ça
 71 II d'une [R *pareille sévérité* A *telle rigueur*]. Mais 73 II Depuis *Paques*
 Venant 76 II Angéline [R , *le cœur épanoui*.] [R *accordait* A *apportait*] aux
 fleurs 78 II on eut dit 79 II ils [A *étaient à la fois*] doux et chauds [R *à*
la fois] à

L'in vraisemblance du projet fit sourire Amable. Venant continua quand même à exposer ses plans. 85

– On pourrait semer du trèfle dans la vieille prairie. En amendant la terre, comme de raison. Le *Journal d'Agriculture*³ dit qu'avec de la chaux mêlée dedans, on peut faire des merveilles. Et pourquoi pas avoir un carré de fraisiers ? Les deux premières années sont un peu dures, mais après, les fraises se tirent d'affaire toutes seules. 90

Amable l'interrompt.

– Aïe ! Ambitionne pas sur le pain bénit. Qui c'est qui s'occupera des cageots, des casseaux, du cueillage ? 95

Mais Didace admettait tout de la bouche du Survenant. Grâce à lui, avant longtemps, il serait un aussi gros habitant que Pierre-Côme Provençal.

Vers le milieu de mai, on s'apprêta à déménager [168] au fournil. Pendant que les Beauchemin en peignaient l'intérieur, Beau-Blanc arriva. À son air effarouché, à son clappement de langue, on sut qu'il s'apprêtait à débiter quelque nouvelle. Dès son habituel préambule : « J'veux pas rien dire de trop mais... », Didace l'arrêta : 100

– Parle ou ben tais-toi. 105

Le journalier se renfrogna dans un silence boudeur. Mais au bout de quelques minutes, la langue lui démangea tellement de parler qu'il dit :

– Puisque vous voulez le savoir à tout prix, j'ai vu un homme se carrioler dans votre ancien canot de chasse, celui que vous vous êtes fait voler, l'automne passé. 110

88 II Le [Journal d'Agriculture <non souligné>] dit III, IV Le « Journal d'Agriculture » dit 91 II, III dures mais 93 II, III, IV, V, VI l'interrompt : // – Aïe [II Aïe] ! Ambitionne 95 II, III, IV, V, VI, VII des cageaux [VII^G R cageaux A cageots], des casseaux 95 II casseaux, [R pi du] du 99 II mai on 100 II l'intérieur Beau-Blanc 101 II arriva. A. Son air 105 II tais-[D toé S toi]. // Le 107 II minutes la langue lui [D demanda S démangea] tellement 110 II dans [D vot' S votre] ancien

3. Organe du ministère québécois de l'Agriculture (février 1877 - septembre 1936). Voir A. Beaulieu et J. Hamelin, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, t. II, 1860-1879, p. 250-251.

Didace bondit :

– Hein ! Quoi c'est que tu dis-là ?

Heureux de produire son effet, Beau-Blanc répéta la nouvelle sans se faire prier.

– En es-tu ben sûr ? insista Didace.

– Nom d'un nom ! J'ai passé contre à contre, à la sortie du chenal de l'Île aux Raisins, proche de la « light » à la queue des îlets⁴. Il y a toute une flotte à l'entrée du lac⁵. Y avait de la breume mais j'ai vu le canot correct. Si vous voulez pas me crèrè...

De même que tous les menteurs-nés capables d'en faire accroire au diable, Beau-Blanc s'indignait qu'on mît en doute la moindre de ses paroles.

– As-tu reconnu le voleur ? C'est-il quelqu'un du pays ? demanda Phonsine.

– Je le connais pas. C'est un étranger, un gars de barge, ça m'a tout l'air.

[169] – Maudits étrangers, commença Amable...

Venant éclata de rire.

– C'est ça, Amable, fesse dessus ou ben prends le fusil et tire-les un par un tous ceux qui sont pas du Chenal du Moine.

Didace l'interrompt :

– Grèye la chaloupe, Amable, on va au lac.

– Ah ! y a pas de presse : on ira demain. Si le gars est avec la barge, il partira toujours pas au vol ?

113 II c'est [D *qu'tu* S *que* tu] dis 117 II,III du *chenail* de 118 II
la [A «] light [A »], à 120 II breume [A <au crayon puis effacé :> *et la*
nature était sombre] mais 122 VII menteurs-nés *capable* d'en 123 II qu'on
[D *mit* A *mît*] en 126 II Phonsine. // – [D *f'le* S *Je* le] connais 127 II
barge, [D *c'a* A *ç'a*] m'a 135 II pas [D *d'presse* S *de* presse] : on ira demain.
Si [D *l'gars* S *le* gars] est 136 II partira [A *toujours*] pas

4. Îlets des Joncs, dans le prolongement de l'Île aux Raisins.

5. C'est-à-dire le lac Saint-Pierre. Voir *supra*, p. 130, l. 4.

– Faut-il être innocent pour parler de même ! bougonna Didace. Arrive, Survenant !

– Mais le fournil, protesta Phonsine. Allez-vous le laisser à l'abandon, à moitié peinturé ?

140

Sur un ton qui n'admettait pas de réplique, Didace trancha :

– Neveurmagne ! Le fournil attendra : il est pas à l'agonie.

– Voyons, se dit Phonsine, v'là-t-il mon beau-père qui va se mettre à sacrer en anglais comme le Survenant ?

145

Didace s'installa à l'avant de la chaloupe. Ils traversèrent le chenal à la rame, puis le Survenant se mit à percher le long de la rive nord.

– Tu ferais mieux de prendre la « light » de l'Île aux Raisins comme amet, lui conseilla Didace. C'est écartant dans les îles à cette saison-icitte.

150

Les grandes mers de mai avaient fait monter l'eau de nouveau. À mesure qu'il avançait, le Survenant s'étonna devant le paysage, différent de celui qu'il avait aperçu, l'automne passé. En même temps il avait l'impression de le reconnaître comme si quelque voyageur l'ayant admiré autrefois lui en eût fait la description fidèle. Au lieu des géants repus, altiers, infailibles, il vit des arbres penchés, avides, impatients, aux branches arrondies, tels de grands bras accueillants, pour attendre le vent, le soleil, la pluie : les uns si ardents qu'ils confondaient d'une île à l'autre leurs jeunes feuilles, à la cime, jusqu'à former une arche de verdure au-dessus de la rivière, tandis qu'ils baignaient à l'eau claire la blessure de leur tronc mis à vif par la glace de débâcle ; d'autres si remplis de sève qu'ils écartaient leur tendre ramure pour partager leur richesse avec les pousses rabougries où les bourgeons chétifs s'entr'ouvraient avec peine.

155

160

165

137 II même [D, S !] bougonna Didace [D, S.] [R Comme si j] Arrive
 144 II,III Phonsine, v'la-t-il mon 144 II qui [R vas] [D s'mettre S se mettre]
 à sacrer 147 II,III rame puis 149 II prendre [D le S la] [A «] light [A «]
 de 151 II à [D c'te S cette] saison-citte. // Les 156 II s'il l'eut déjà
 157 II en eut fait le description 162 II la cime, jusqu'à 166 II pousses
 rebougries où les

Tout près un couple de sarcelles se promenait. Indolente, la cane retourna à sa couvée pendant que le mâle s'ébrouait de fierté, mais tout le temps vigilant à l'égard de la jeune mère. Ni l'un ni l'autre ne se montrèrent farouches à l'approche de l'embarcation. Le sentiment de la vie était si fort en eux qu'il leur faisait dominer leur peur naturelle de la mort.

La chaloupe navigua dans un chenal de lumière entre l'ombrage de deux îles, lumière faite du vert tendre des feuilles, de la clarté bleue du ciel et de la transparence de l'eau, sûrement, mais aussi lumière toute chaude de promesse, de vie, d'éternel recommencement. Un courage inutile assaillit le Survenant. Une ardeur nouvelle força son sang. Il eût voulu se mesurer à une puissance plus grande que lui, abattre un chêne, vaincre un dur obstacle [171] ou peut-être bâtir une maison de pierre. Seul, il eût crié toute sa force. D'instinct, il se mit à percher si rapidement que la chaloupe faillit verser.

– T'es ben en jeu, lui remontra Didace. Fais attention : tu vas nous neyer le temps de le dire.

Le soleil chauffait. Venant sentit ses épaules pénétrées de chaleur ainsi que sous la pression de deux mains amicales.

Il enleva son mackinaw et s'assit en demandant :

– Nagez-vous, père Didace ?

– Non. On nage pas par icitte. Seulement on sait naviguer.

– En plein comme les coureurs des bois.

Mais, plus pour lui que pour son compagnon, Venant ajouta :

– Beauchemin... c'est comme rien, le premier du nom devait aimer les routes ?

– T'as raison, Survenant. Les premiers Beauchemin de notre branche tenaient pas en place. Ils étaient deux frères, un

168 IV promenait. *Indolent* [IV^B *Indolente*], la 168 II Indolente la 169 II le *jars* s'ébrouait, [*caquetant* <souligné d'un trait à la main>] de fierté 171 II,III,IV Ni l'un, ni l'autre 175 II deux *îles*, lumière 179 II Il eut voulu 182 II il eut crié 182 II,III,IV,V,VI,VII crié à [VII^G R à] toute 182 II,III D'instinct il 185 II nous [D *neyer* S *neyer*] le

grand, un petit ; mieux que deux frères, des vrais amis de cœur. Le grand s'appelait Didace. Le petit, j'ai jamais réussi à savoir son petit nom. Deux taupins, forts, travaillants, du vif-argent dans le corps et qu'il fallait pas frotter à rebrousse-poil trop longtemps pour recevoir son reste. Ils venaient des vieux pays. L'un et l'autre avaient quitté père et mère et patrie, pour devenir son maître et refaire sa vie. Ah ! quand il s'agissait de barauder de bord en bord d'un pays, ils avaient pas leur pareil à des lieues à la ronde. Comme ils avaient entendu parler des alentours où c'est qu'il y avait du bois en masse [172] et des arbres assez hauts qu'on les coupait en mâts pour les vaisseaux du roi, ils sont arrivés au chenai, tard, un automne, avec, pour tout avoir, leur hache, et le paqueton sur le dos. Et dans l'idée de repartir au printemps. Seulement, pendant l'hiver, le grand s'est pris si fort d'amitié pour une créature qu'il a jamais voulu s'en retourner. Dans les commencements, ça demandait pas rien que le courage d'un homme, mais celui d'une bonne femme ben vaillante avec, pour résister dans le pays : la rivière qui montait, tous les printemps, et qui lichait la maison, à chaque coup d'eau, quand elle la neyait pas. Tout était toujours à recommencer.

Il s'est donc marié et c'est de même qu'on s'est enraciné au Chenal du Moine. L'autre Beauchemin s'est trouvé si mortifié qu'il a continué son chemin tout seul.

Soudainement, le Survenant se mit à chantonner. Les mots d'une complainte lui vinrent à la bouche :

*Peuple chrétien, écoutez la complainte
D'un honnête homme qui veut se marier*

*Après la messe il va voir son monde
Les jeunes gens qu'il avait invités*

201 II et [D qu'il fallait A qu'il fallait] pas 204 II, III, IV, V, VI, VII sa vie.
 // [VII^C <alinéa supprimé>] Ah 204 II s'agissait [D d'barauder S de
 barauder] de 207 II des [D âbres S arbres] assez 209 II avec pour
 211 II Seulement pendant l'hiver le 212 II fort d'[D amitié S amitié]
 pour 217 II la [D n'était S noyait] pas 222 II Soudainement le 223
 V, VI, VII complainte <Le mot *complainte* est suivi d'un appel de note ; en bas
 de page on lit : 1. Ancienne chanson reconstituée par M. É.-Z. Massicotte. Dans
 VII^C l'appel de note et la note sont raturés.> 223 II à [A l'esprit : <au-
 dessus de>] la bouche 224-233 II Peuple [...] faites <non souligné>

*Son frère aîné arrivant à sa porte
Le cœur gonflé, il se met à pleurer*

230 – *Qu'a vous, mon frère ? Qu'avez-vous à pleurer ?*
[173] – *Ah ! si je pleure, je déplore votre sort.*

*Laissez, mon frère, laissez ce mariage
Je vais payer les dépenses qui sont faites*

Mais sans le laisser achever, Didace entonna :

235 *Tenez, mon frère, voilà deux portugaises,
Ne pensez plus à votre fiancée⁶...*

Puis il continua à raconter :

– Tout ce qu'on a su de lui, c'est que, par vengeance, il a
jamais voulu porter le nom de Beauchemin : il s'est appelé Petit.

240 – Petit ! s'exclama le Survenant. Pas Beauchemin dit Petit ?

– Sûrement. Quoi c'est qu'il y a d'étrange là dedans ?

– Ça me surprend parce qu'il y a eu des Petit dans notre
famille.

245 Sa grand-mère était une Petit. Serait-il du même sang que
les Beauchemin ? À cela, rien d'impossible. Et il en serait fier.
Mais songeant à la parole du père Didace, au sujet des premiers
Canadiens, parole qui avait dû passer de bouche en bouche
non comme un message, mais simple vérité, il se perdit en
réflexions : « Pour refaire sa vie et devenir son maître » : c'est

229 II gonflé il 229 II pleurer // – *Qu'avez-vous, mon* III pleurer // –
Qu'avez-vous, mon 231 II sort. // [R –] *Laissez* 233 II faites <La ligne
 234 est placée après le dernier couplet (lignes 235-236), lequel se trouve ainsi
 mis dans la bouche du Survenant ; puis l'auteur a interverti l'ordre, avec signe
 de déplacement, modifié la fin de la ligne 234 et ajouté la ligne 237 à la
 main :> // [A *Puis il continua à raconter :*] // – Tout 234 II Didace [R *continua*
A entonna] // Tenez 238 II que par vengeance il 241 II,III d'étrange
là-dedans ? // – Ça 242 VI des Petits dans 244 II,IV Sa grand-mère était
 247 II Canadiens, [R *laquelle A parole qui*] avait

6. À la dernière page des deux premières éditions du *Survenant*, Germaine Guèvremont précise : « [C]es couplets [...] sont tirés de la 'Complainte des nouveaux mariés' que l'on chantait anciennement et qui a été reconstituée par M. É.-Z. Massicotte. » Voir en effet É.-Z. Massicotte, « La Complainte des nouveaux mariés », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 35, n° 12, décembre 1929, p. 717-719.

ainsi que si peu de Français, par nature casaniers, sont venus
s'établir au Canada, au début de la colonie, et que le métayage⁷
est impossible au pays. Celui qui décide de sortir complètement
du milieu qui l'étouffe est toujours un aventurier. Il ne con-
sentira pas à reprendre ailleurs le joug qu'il a [174] secoué d'un
coup sec. Le Français, une fois Canadien, préférerait exploiter
un lot de la grandeur de la main qu'un domaine seigneurial
dont il ne serait encore que le vassal et que de toujours devoir
à quelqu'un foi, hommage et servitude.

À son insu, il venait de penser tout haut. Didace n'en fit
rien voir. Rempli d'admiration et de respect pour une si savante
façon de parler, il écouta afin d'en entendre davantage, mais
le Survenant se tut. Didace pensa : « Il a tout pour lui. Il est
pareil à moi : fort, travaillant, adroit de ses mains, capable à
l'occasion de donner une raclée, et toujours curieux de con-
naître la raison de chaque chose. » Le vieux se mirait secrète-
ment dans le Survenant jusqu'en ses défauts. Ah ! qu'il eût aimé
retrouver en son fils Amable-Didace un tel prolongement de
lui-même !

Alors, en gage d'amitié et pour mieux s'attacher le Sur-
venant, il voulut lui apprendre un secret : « le malheureux qui
porte dans son cœur un ennui naturel, s'il croit trouver tou-
jours plus loin sur les routes un remède à sa peine, c'est pour
rien qu'il quitte sa maison, son pays, et qu'il erre de place en
place. Partout, jusqu'à la tombe, il emportera avec soi son en-
nui. » Mais Didace ne savait pas le tour de parler. Il chercha
ses mots. S'il se fût agi de rassembler un troupeau de bêtes
effrayées, sur la commune, la Saint-Michel⁸ sonnée, là, par

250 II Français par nature casaniers sont 255 II Français [R devenu
A une fois] Canadien *préférerait* exploiter 257 II vassal et [A que] de 260 II
voir. [R Il écouta pour en entendre davantage. Le vieux,] [D rempli S Rempli]
d'admiration 262 II lui. [R Il est fort, A Il est semblable à moi : fort,]
travaillant 264 II raclée et 266 II Survenant [R jusque dans A jusqu'en]
ses 269 II Alors en gage d'amitié et pour mieux s'attacher le Survenant il
270 II secret : le 272 II, III, IV loin, sur les routes, un 274 II avec [R
lui A soi] son ennui. Mais 276 II se fut agi 277 II, III la saint-michel
sonnée

7. Louage d'un domaine rural à un preneur qui s'engage à le cultiver
sous condition d'en partager les fruits et récoltes avec le propriétaire. Si le
propriétaire est un seigneur, le preneur devient en quelque sorte son vassal.
Voir *infra*, l. 257-258.

8. La fête de l'archange saint Michel, célébrée le 29 septembre.

exemple, il eût été à son aise ! Mais, des mots contre lesquels on se bat dans le vide ? Au moment de parler, une gêne subite le serra à la gorge. L'instruction du Survenant le dominait.

[175] Mais Didace rêve. Le Survenant ne repartira pas. À la première nouvelle, il épousera Angéline Desmarais. À son tour il prendra racine au Chenal du Moine pour le reste de ses jours. Il sera le premier voisin des Beauchemin, et sans doute marguillier, un jour, maire de la paroisse, puis qui sait ?... préfet de comté⁹... député... bien plus haut placé que Pierre-Côme Provençal.

Couac ! Dans un bruissement sec, un butor, de son vol horizontal, raye le paysage. L'eau clapote contre la barque. Didace se réveille. Brusquement il questionne :

— Survenant, dis-moi comment c'est que t'es venu à t'arrêter au Chenal ?

Aussi brusquement le Survenant se remet à percher, debout au grand soleil. Sonde-t-il dans toute sa profondeur l'amitié du père Didace ? Soudain, il consent à un aveu, en éclatant de rire :

— Ben... je finissais de naviguer... J'avais bu mon été... puis l'hiver serait longue...



À l'entrée du lac, l'air du large fouetta la figure des deux hommes. Le Survenant cessa de percher et Didace plaça les rames dans les tolets. Il venait d'apercevoir son canot de chasse,

278 II il eut été 279 II,III parler une 281 II Didace [R rêvait A rêve]. Le 282 II nouvelle il 284 II doute [A marguillier], un 285 II sait ?... préfet de 291 II dis-moi comment 293 II se remêt à 294 II soleil. [R Devine A Sonde]-t-il 295 II Soudain il 297 II Ben... [D j'finissais S je finissais] de naviguer... J'avais bu mon été... [D pi S puis] l'hiver

9. Germaine Guèvremont songe-t-elle ici à son illustre cousin, Claude-Henri Grignon, qui, en plus d'avoir été maire de Sainte-Adèle (1941-1950), devait devenir préfet du comté de Terrebonne en 1945 ?

avec un homme à l'aviron. Il dirigea droit à lui l'embarcation qu'il colla à côté et ordonna brièvement :

[176] – Débarque ! donne-moi mon canot !

L'autre se défendit :

305

– C'est-il votre ca-a-a-not ? Ça parle au yâble. Moi qui cherchais partout à-à-à qui c'est qu'il pouvait ben a-a-a-appartenir. Il s'en venait tout seul en flotte sur l'eau. Je l'ai ra-a-a-a-massé tout bonnement.

– Débarque ! donne-moi mon canot !

310

Le Survenant intervint. On n'allait pas abandonner un homme en plein lac, dans le chenal de la grosse navigation. Il fallait le reconduire à sa barge.

Didace tempêtait toujours :

– Non ! Qu'il débarque t'de suite ! Qu'il me donne mon canot ! Je les connais trop, ces ban-an-an-des de maudits-là. Ils bèguent rien que pour se chercher une excuse. Tout ce qui fait leur affaire, un poêle, une ancre de mille livres, ils l'ont toujours trouvé en flotte !

315

La figure cramoisie, il bouillonnait de colère et tout le temps qu'il parlait, à tour de bras il secouait le canot :

320

– Si j'm'écoutais, mon gars, je te poignerais par l'soufflier, et je t'étoufferais dret là !

Une fois Didace calmé, ils accompagnèrent à la barge l'homme encore blême de peur. Puis ils s'engagèrent de nouveau dans le chenal, avec le canot à la touée. Ils naviguaient en silence depuis un bout de temps lorsque Venant aperçut à un coude de la rivière deux Provençal qui remontaient le courant à la cordelle. Debout, à l'arrière, Pierre-Côme gouvernait

325

303 II,III,IV ordonna brièvement : // – Débarque 304 II donne-[D moé S moi] mon 306 II C'est-il vot' ca-a-a-not ? Ca parle au yable. Moé qui 308 II s'en v'nait tout 308 II l'eau. J'l'ai ra-a-a-a-massé 310 II donne-[D moé S moi] mon 310 II,III,IV,V,VI,VII canot ! // Venant [VII⁶ R Venant A Le Survenant] intervint 315 II débarque [A t'] de suite ! Qu'il m'donne mon canot. J'les connais 316 II maudits [A^d -là]. Ils 317 II rien [A que] [R quand ça fait leur affaire. A pour se chercher une excuse.] Tout 322 II gars, [D j'te S je te] [A poignerais] par l'soufflier, et [D j't'étoufferais S je t'étoufferais] dret 325 II encore blême de

330 le chaland rempli de bois de marée tandis que son fils, Joinville, avançait sur la grève, un [177] câble sur l'épaule, en halant à l'avant. Pierre-Côme, voyant Didace oisif, à fumer, lui cria :

– C'est ça, mon Didace, travaille. L'ouvrage sauve.

– Va chez l'yâble ! riposta vivement Didace.

335 Leur gros rire résonna longtemps sur l'eau. Mais après qu'ils se furent éloignés des Provençal, Didace dit à Venant :

– Lui, c'est le vrai cultivateur ! Quatre garçons, quatre filles, tous attachés à la terre, toujours d'accord. Ça pense jamais à s'éloigner ni à gaspiller. Et l'idée rien qu'à travailler et à agrandir le bien.

340 – Il vous aurait fallu des garçons de même, observa le Survenant.

– C'est ben là ma grande peine. Au moins si le dernier¹⁰ eusse vécu. Mais, Amable, lui, je peux presque pas compter dessus pour prendre soin de la terre. Quand je serai mort, aussi vrai que t'es là il la laissera aller. Il est pas Beauchemin pour mon goût. L'ouvrage lui fait peur, on dirait. Toujours éreinté, ou ben découragé. Le bo'homme Phrem Antaya tout craché ! Il a apporté ça de sa mère. Du côté des Antaya, il y avait rien que Mathilde de vaillante. Les autres, les frères, les sœurs, tous des flancs mous. Torriâble ! à l'âge d'Amable, dans le temps qu'on battait encore au fléau et qu'on fauchait de grandes pièces de foin à la faux ou ben à la faucille, j'avais le courage d'enjamber par-dessus la grange. Je me rappelle qu'un printemps l'eau avait monté assez haut qu'on a dû rapailler
355 notre butin partout, passé les îles et jusque dans l'anse de Nicolet¹¹. Après, pour venir à [178] bout de se gréyer en neuf,

334 II Va [D *su'* S *chez*] l'[D *yable* A *yâble*] [D , S !] riposta 337 II c'est un [AR *le*] vrai 344 II lui, j'*peux* presque 345 II Quand j'*serai* [R ,] mort 346 II Beauchemin pour [A à] mon 348 II Le *vieux* Phrem 349 II Antaya, il avait 351 II mous. [R *Tord-nette* A *Torriâble* !] ! à l'âge 352 II, III au *fléau* et 353 II la [R *faulx*] ou 354 II courage [R *de jomper* A *d'enjamber*] par-dessus la [R *maison gar*] grange. [D *j'me* S *Je me*] rappelle 355 II rapailler [D *not'* S *notre*] butin 357 II de *s'gréyer* en neuf, [D *moé pi* S *moi puis*] Mathilde

10. C'est-à-dire Éphrem. Voir *supra*, p. 92, n. 6.

11. Ville située à environ 60 kilomètres de Sorel, à l'extrémité est du lac Saint-Pierre et à l'embouchure de la rivière Nicolet.

moi puis Mathilde, on s'est-il nourri longtemps rien que de poisson à la sel-et-eau. Le matin, j'allais visiter mes pêches. Le poisson qu'était pas vendable, je le mettais de côté. La femme l'accommodait en le jetant tout vivant dans une chaudière d'eau bouillante, avec une poignée de gros sel. On le mangeait de même, sans beurre, sans aucun agrément. La première fois on trouve ça bon. Mais jour après jour, tout un été de temps, à la longue l'estomac nous en criait de faim. Fallait tant ménager... Et si on en avait du cœur pour défendre son bien !

— Du cœur ? C'est pas ce qui vous manque. Je vous regardais tantôt quand vous étiez choqué : vous êtes loin d'être vieux. Vous pourriez encore élever une famille.

Didace sursauta : se remarier ? À son âge ? Prendre une deuxième femme assez jeune pour lui donner un ou deux garçons semblables à lui ? Il n'y avait jamais songé.

Sous ses sourcils en broussaille, son regard fouilla le visage du Survenant : il était lisse comme un miroir, sans un clignement d'yeux, sans un plissement de nez, sans le moindre sourire. Inconsciemment, Didace redressa ses épaules affaissées.

— On le sait ben : j'suis pas des plus jeunes, mais j'suis pas vieux, vieux comme il y en a, pour mon temps.

Arrivé au quai, pendant que, penché au-dessus de la chaloupe, il en enlevait les rames, il dit, sans lever la vue sur le Survenant :

[179] — J'me demande quel âge l'Acayenne peut ben avoir, elle ?

— Ah ! elle est proche de la quarantaine, mais je jurerais ben sur l'Évangile qu'elle a pas un jour de plus.

360 II vendable, [D j'le S je le] mettais 361 II,III,IV,V,VI une *chaudronnée* d'eau 363 II sans [R aucune] agrément 364 II jour [R ,] après 365 II faim. [R Mais] [D fallait S Fallait] tant 367 II manque. [D J'vous S Je vous] regardais 371 II femme [R encore d'âge à S assez jeune pour] lui 373 II,III,IV en *broussailles*, son 376 II Inconsciemment Didace 378 II ben : [A j'suis] pas 380 II que penché au-dessus de la chaloupe il 385 II est [R dans A proche de] la quarantaine, mais j'jurerais ben

Du véritable printemps bref et chaud, l'on passa presque sans transition à l'été. Maintenant, quand Phonsine, à son réveil, traversait de la grand'maison au fournil, elle trouvait
 5 le chat couché dans un large carreau de lumière qu'un soleil franc découpait sur le plancher. Depuis plusieurs semaines déjà les portes des granges avant le jour s'ouvraient avec fracas et, au moindre mouvement des hommes ou des bêtes, les faux, les râteaux, tous les outils cliquetaient contre les murs.

10 Un midi la cigale chanta. Venant, allongé sur l'herbe, l'entendit le premier. Il dit :

– Écoutez-moi donc la cigale chanter !

Mais Amable dormait comme un bienheureux.

Phonsine, un plat lourd au bout de ses bras, allait jeter
 15 l'eau grasse sur les plants de tomates. Elle pausa en chemin. Accablée, les cheveux collés au front, elle resta sans bouger, pareille à une statue de bois, à penser :

[181] – C'est signe de chaleur. On cuit déjà comme dans un four. Quoi c'est qu'on va ben devenir ?

20 Après un léger somme, Venant bondit sur ses jambes. C'était dimanche. Il irait achever l'après-midi auprès d'Angéline. Il se rendit à la pompe. D'un unique et vigoureux coup

3 II Maintenant quand 4 III la *grand-maison* au 5 II un *grand*
 carreau 8 II les [R *faulx*], les *râteaux*, tous 9 II outils [A *cliquetaient*]
 contre les murs [A .] [R *cliquetaient comme d'impatience pour s'élancer à la rencontre*
des premières récoltes.] // Un

de bras, il emplit le baquet et le renversa sur sa tête penchée. À l'aide de quatre doigts, il peigna sa chevelure. Sa toilette ainsi faite, il se mit en route. 25

Vêtue de sa bonne robe d'alpaca gris garnie de padou¹ noir sur laquelle elle avait épinglé, par suprême coquetterie, un bout de dentelle en jabot, Angéline, le visage reluisant de propreté, se berçait dans la balançoire, son missel à la main. Mais elle ne lisait point. Car d'aussi loin qu'elle vit Venant s'engager dans le chemin, vivement elle s'empressa de lui faire une place à ses côtés. Puis elle lissa ses cheveux et se pinça les joues. 30

Au lieu de s'asseoir près d'Angéline, Venant entra dans la maison. Une fraîcheur saisissante y régnait. Comme s'il en eût été le maître, d'une main ferme il fit claquer les contrevents et il s'installa à l'harmonium. 35

Par la fenêtre la musique parvint, adoucie, jusqu'à Angéline. Tout en dodelinant la tête, tout en se berçant, elle laissa son regard errer sur les alentours. Des champs lointains une odeur de miel arrivait jusqu'à elle. Que se passait-il dans le monde ? Jamais elle n'avait vu le chenai charrier pareille eau de pure émeraude. Ni les liards autour de la maison déplier aussi délicatement la soie de leurs feuilles luisantes. Jamais les longues terres n'avaient [182] bleui ainsi jusqu'à la ligne sombre du bois, sous la levée de la jeune avoine. Ni le soleil poudré autant d'or sur la plaine. Jamais, au grand jamais... 40 45

— T'es ben jongleuse, Angéline. As-tu perdu un pain de ta journée ?

Surprise, Angéline rougit. Lisabel Provençal et Bernadette Salvail — celle-ci empesée dans sa robe à falbalas de mousseline blanche et son ceinturon de moire flamme, laissant voir à dessein la tige de ses bottines boutonnées — étaient près d'elle à la reluquer. Un doigt sur les lèvres, elle leur fit signe de se taire. 50

24 II, III doigts il 26 II gris sur laquelle 32 II elle [R *arrangea* A lissa] ses 35 II y *règnait*. Comme s'il en eut été 42 II Jamais [R, *depuis trente ans* A *elle n'avait vu le chenai*] charrier 46 II levée [R [D des S du] *jeune blé* A *de la jeune avoine*]. Ni 46 V, VI, VII soleil *poudrer* autant 52 II et [R *de*] son ceinturon 53 II d'elle [R *qui*] à la

1. Ruban mi-fil, mi-soie.

55 Mais inutilement : le Survenant avait reconnu leur voix. Avec impatience il plaqua un accord et se leva :

– Un harmonium, c'est trop lent. Ça répond pas. Parlez-moi d'un piano. Le son part et s'arrête à volonté.

60 – Chante au moins, Survenant, si tu veux pas nous jouer un air, lui cria Bernadette.

Venant, la chevelure déjà en révolte, encadra un moment dans la croisée sa robuste figure :

– C'est bon. Je vas vous chanter la chanson qu'une actrice chanta à un roi qui l'aimait.

65 De nouveau l'harmonium souffla péniblement, ronfla, puis la musique se plaignait, presque humaine, avec la voix du Survenant.

70 Sous l'impulsion des trois femmes inclinées, la balançoire reprit son rythme berceur. Mais Angéline, déroutée par la présence de ses compagnes, ne retrouva pas le fil enchanté de sa rêverie. Peu logique, aveuglée par son sentiment, l'infirme qui trouvait en soi toutes les raisons d'aimer le Survenant [183] n'admettait pas qu'une autre femme eût pour lui l'ombre d'un penchant amoureux. Lisabel, bonne comme du pain blanc, n'avait
75 rien de redoutable, mais que venait chercher ici la belle Bernadette Salvail, écourtichée dans sa robe blanche, avec un ceinturon de soie transparente et des bottines boutonnées haut ? Elle et ses petits manèges...

80 De la bouche du Survenant le moindre compliment eût eu pour Bernadette Salvail la valeur d'une parole d'Évangile. Mais dépitée de le voir faire si peu de cas d'elle et des frais atours qu'elle avait revêtus uniquement en son honneur, elle prêta à son chant une oreille déçue, tout en se rongant un ongle, avec acharnement, jusqu'au ras de la peau.

85 *Reviens, veux-tu²...*

66 II, III, IV se *plaignit*, presque 66 II Survenant : // *Reviens, veux-tu*,
/ *Ton absence a brisé ma vie...* // Sous 73 II l'ombre [R d'une] penchant
79 II compliment *eut* eu 83 II oreille [R *sceptique* A *déçue*], tout 85 II
Reviens, veux-tu <voir n. 2> // C'est

2. Dans la dactylographie, ce vers est suivi des suivants : « Ton absence a brisé ma vie. / Reviens, veux-tu, / Car ma souffrance est infinie / Je veux

C'est à croire qu'un roi se laisse tutoyer par une actrice et chanter des chansons composées de mots ordinaires, à la portée du plus humble sujet !

Quand on sait comment les rois, habillés de pourpre, d'hermine et chamarrés d'or, des pieds à la tête, passent leur vie, assis sur un trône, le sceptre à la main et, sur la tête, une couronne garnie de toutes les pierreries imaginables... Quand on pense qu'il n'est permis de les approcher qu'après de grandes genuflexions, comme à l'église... 90

C'est à croire... 95

Elle chercha le regard de Lisabel, mais Lisabel Provençal, les yeux ronds comme deux globes frottés clair, regardait dans le vide. Elle se balançait, sans penser à rien. Il faisait beau soleil. Son prétendant, [184] du Pot-au-Beurre³, irait la voir, le soir même. Comme tous les soirs de bonne veillée⁴, plutôt que d'y manquer, il serait en avance. De l'attente d'un être aimé que l'on tremble à tout instant de perdre et qu'il faut reconquérir à chaque nouvelle rencontre, elle ne connaîtrait jamais ni les ravissements, ni les angoisses : la ponctualité de son prétendant lui garantissait une sécurité étoffée. Au bout de six mois francs de fréquentation, il lui demanderait de bon cœur de l'épouser. De bon cœur elle l'accepterait. Et leur vie d'époux s'accomplirait sans plus d'émoi. 100 105

88 II sujet ! // *Reviens, veux-tu...* // Quand 94 II l'église... // *Reviens, reviens.* // C'est 108 II,III,IV,V plus d'émois. // Bernadette

retrouver tout mon bonheur perdu... ». La disparition de ces vers dès la première édition est assez étrange, et la présence du seul vers introductif n'a pas tellement de sens ici. Voir les variantes 66, 88 et 94. Cette chanson populaire française, intitulée « *Reviens* », a été créée par Harry Fragson et Henri Christiné et imprimée à Paris, en 1910, année même où se situent les événements racontés ici. Voir Chantal Brunswick, « *Reviens* », dans *Cent ans de chanson française*, p. 328. C'est aussi à H. Christiné que l'on doit l'arrangement de « *La Petite Tonkinoise* », cette autre chanson à succès du début du siècle, que le Survenant fait connaître aux habitants du Chenal du Moine (voir *supra*, p. 125, n. 15).

3. Le rang du Pot-au-Beurre était situé au sud-est de Sorel. Il tirait son nom de la rivière Pot-au-Beurre, laquelle longe la frontière qui sépare les paroisses de Sainte-Anne de Sorel et de Saint-Michel d'Yamaska et traverse la baie de Lavallière pour enfin se jeter dans la rivière Yamaska, à la Pointe à Vallée, à faible distance de l'Île d'Embaras.

4. Voir *supra*, p. 92, n. 7.

Bernadette grimaça sans gêne. Angéline, voulant l'éloigner
 110 à tout prix, inventa un prétexte :

– Le Survenant a parlé de faire un tour de voiture. Ça
 dégourdira les pattes du Blond en même temps.

Bernadette comprit. Par malice elle pensa à rester. Mais
 sous le regard sévère de l'infirmier, elle se ravisa et partit, em-
 115 menant avec elle Lisabel, avant la fin de la chanson.



Le Blond, fringant, difficile à conduire, détala et la voiture
 légère fila comme un coup de vent sur le chemin de Sainte-
 Anne⁵. Au village, après vêpres, quatre hommes, par équipe
 de deux, en bras de chemise, le canotier sur les yeux, jouaient
 120 au croquet. Sur le bord de la bande, une bonne douzaine de
 villageois de tous les âges suivaient intensément les périodes.
 Le joueur, un gros homme, perplexe, restait penché, le derrière
 en l'air. Son pantalon, lustré par l'usure, luisait ainsi en deux
 ronds au soleil, car l'étoffe, loin d'être neuve, avait déjà subi
 125 [185] l'épreuve d'être tournée à l'envers puis retournée à
 l'endroit. Un jeune s'impatia :

– Aboutis, Cleophas !

De leurs regards courroucés, les partisans de Cleophas
 firent comprendre à l'effronté de modérer ses transports. N'y
 130 allait-il pas de l'honneur de tout un camp ?

– Prends ton temps, Cleophas !

109 II Angéline voulant l'éloigner à tout prix inventa 111 II parlé
 faire 115-116 II, III, IV chanson. // Le <Les astérisques, qui marquent une
 division du texte entre ces deux lignes, sont omis à partir de V, mais l'auteur
 a rétabli la division en VII C.> 121 II âges, suivaient 122 II perplexe
 restait 123 II pantalon lustré 125 II l'envers, puis 127 II Cleophas !
 // [R Des A leurs] regards courroucés [A les partisans de Cleophas R lui] firent
 comprendre [A à l'effronté] de 128 III courroucés les

5. Chemin qui longe le fleuve (voir *infra*, p. 240, l. 172) depuis Sainte-
 Anne de Sorel jusqu'à Sorel.

Le maillet en main, celui qu'on nommait Cleophas continuait à s'exercer de toutes les manières à frapper la boule, mimant un petit coup à droite, un moyen coup à gauche, un grand coup en plein centre. Son partenaire ne lui ménageait pas les conseils tandis que les adversaires, rongés d'inquiétude, tourmentaient leur moustache. Soudain il se redressa et l'on put voir sa figure, aussi rouge qu'une fressure de porc. Avec l'air d'un désespéré, décidé à tout, il jeta un regard de stratège à l'arceau qu'il s'agissait de franchir. On crut qu'il prenait son élan pour quelque coup décisif, mais non : de ce pas spécial, léger et nonchalant qu'ont certains obèses, il allait simplement mesurer la distance de la position de sa boule à celle de l'adversaire. Un murmure de désappointement parcourut la bande.

Venant ne voulut pas suivre la partie davantage.

— Marche, marche !

Délassé de l'oisiveté de l'écurie, le Blond reprit le petit trot, sa vaste croupe soyeuse, d'un flic-flac en cadence, ondulant sans repos.

— La belle vie qu'ils mènent, les gens du village ! observa Angéline. Rester autour de l'église de même, on doit se sentir plus dévotieux, il me semble. Puis [186] les voisins proches à proches... le magasin à la porte... et des amusements à en plus finir, comme tu vois...

Le Survenant persista à se taire. Alors elle lui demanda :

— À quoi c'est que tu jongles ?

Il hésita puis dit, rêveusement :

— Je pensais à ben des choses.

— À quoi encore ?

— Je pense que nulle part j'ai resté aussi longtemps que par ici. Avant, quand j'avais demeuré un mois à un endroit, c'était en masse. Mais, au Chenal, je sais pas pourquoi... Peut-être parce qu'il y a de l'eau que j'aime à regarder passer, de l'eau

138 II porc. [R *L'air*] Avec l'air 141 II pas [R *léger*] spécial 149
 II, III, IV, V d'un *flic flac* en 161 II, III, IV, V, VI, VII par *icitte* [VII^G R *icitte*].
 Avant 162 II c'était [R *beau*] en

165 qui vient de pays que j'ai déjà vus... de l'eau qui s'en va vers
des pays que je verrai, un jour... je sais pas trop...

– Y a rien d'autre qui te retient, par hasard ?

Venant regarda au loin :

170 – À supposer que je te le dirais, la Noire, après serais-tu
plus riche ?

Leurs yeux, ainsi que d'un commun accord, cherchèrent
la rivière. On eût dit que le fleuve complice voulait fêter quel-
que convive rare : entre deux coteaux sablonneux, il dressait
une grande nappe d'eau claire que le soleil paraît d'énormes
175 gerbes d'or.



Après avoir traversé au pas la ville de Sorel, le cheval, sous
la conduite du Survenant, s'engagea [187] dans le chemin de
Saint-Ours⁶. Tout à coup il fit une embardée. Près d'une rou-
lotte abandonnée dans le champ, un couple de bohémiens,
180 vêtus de hardes de couleurs vives, se caressait, sur le talus, au
bord de la route.

Angéline rougit :

– Regarde-moi donc ces champions...

– Quoi ! s'ils s'aiment...

185 – Raison de plus ! Je comprends pas que...

– Quoi, encore ?

– Qu'il y en ait pour qui l'amour soye... rien que ça.

169 II,III,IV,V,VI,VII Noire, [VII^G A après] serais-tu plus riche après
[VII^G R après] ? // Leurs 172 II On eut dit 173 II sablonneux il
174 II soleil [D pareil S paraît] d'énormes VII soleil paraît d'énormes 180
II,III se caressaient, sur 185 II plus ! [D J'comprends S Je comprends] pas

6. Dans le prolongement de la rue du Roi, au sud de Sorel. Voir *supra*,
p. 101, n. 4.

L'air soudain attristé, le Survenant regarda ailleurs et marmonna :

– Faut jamais mépriser ce qu'on comprend pas. Peut-être qu'avec tout le reste, ce rien-que-ça, il y en a qui peuvent pas l'avoir. 190

Attristée à son tour de la tristesse inexplicable du Survenant, Angéline se tut. Ils allèrent ainsi, silencieux, côte à côte, si près qu'ils sentaient la chaleur de leurs bras à travers les vêtements, mais éloignés à des lieues par la pensée. Passé la maison du Gouverneur⁷, ils virèrent de bord pour retourner au Chenal. Devant le campement de bohémiens, la jeune gipsy, maintenant seule, sourit au Survenant. De ses longs yeux pers, de ses dents blanches, de tout son corps félin, elle l'appelait. Sans un mot il mit les guides dans les mains d'Angéline et sauta en bas de la voiture. 195 200

Abandonné à sa seule fantaisie, le cheval arracha d'abord un bouquet de feuillage à un arbrisseau puis avança, pas à pas, en rasant l'herbe douce, [188] à la lisière du chemin. Non loin de là une vieille bohémienne trayait une chèvre tout en parlant avec volubilité à une jeune femme occupée à laver un bébé dans une cuve. Nu-pieds, en guenilles, deux gamins pourchassaient autour de la roulotte un chien jaunâtre, marqué de coups. Trois chevaux maigres, si maigres qu'on aurait pu compter leurs côtes – de vraies haridelles – assistaient impassibles à la course. L'œil somnolent, la mâchoire baveuse, ils ne remuaient la queue ou la crinière que pour éloigner les mouches acharnées à leur carcasse. 205 210

– Ah ! les champions de maquignons ! pensa avec mépris Angéline. Ils auront besoin d'engraisser ces chevaux-là avant de les passer aux gens du Chenal... 215

198 II jeune *gypsy* maintenant seule sourit III,IV,V jeune *gypsy*, maintenant 203 II fantaisie le 208 II en *guenille*, deux 211 II haridelles [D . S –] assistaient 212 II la *machoire* baveuse

7. Ancienne résidence d'été des gouverneurs généraux du Canada (1781-1837), construite par Haldimand, gouverneur de 1778 à 1784. Ce manoir est situé au bord du Richelieu, sur le chemin de Saint-Ours, à l'entrée sud de la ville de Sorel. Voir Walter S. White, *la Maison des Gouverneurs*. Photo dans Germaine Guèvremont, « Le 3^{ème} centenaire de Sorel », *le Samedi*, 15 août 1942, p. 5.

Mais au cœur d'Angéline, le temps ne filait pas vite. Les minutes avaient la durée des heures. Pourquoi le Survenant s'attardait-il ainsi auprès de la gipsy ? Si la première passante peut, d'un regard en coulisse, d'un sourire effronté, d'un déhanchement exercé, retenir un homme, ce rien-que-ça a donc tant de prix à ses yeux ? À quoi sert alors à une fille qui ne l'a pas en partage d'être sage, dévouée, fidèle à son devoir ?

Angéline ne comprenait plus rien. Ce qu'elle avait toujours cru une honte, une servitude, une pauvreté du corps, le Survenant en parlait comme d'une richesse ; une richesse se complétant d'une richesse semblable cachée en un autre être, quoi ? Ses yeux s'ouvraient à la vie. Maintenant, la richesse lui apparaissait partout dans la nature. C'est donc elle la beauté qui épanouit une fleur sur la tige, à côté d'une corolle stérile ? Et encore elle, la joie [189] qui donne à un oiseau son chant, à l'aurore, près d'un oiseau silencieux et caduc, sur la branche ? Est-ce elle la nostalgie qui rend plus farouche la louve solitaire et la retient sur la sente où son compagnon succomba au piège de l'homme ? C'est elle qui, par les nuits trop douces, pousse la bête à clamer en hurlements à la lune la peine et l'inquiétude en ses flancs ? Mais pourquoi les uns en possèdent-ils le don et d'autres l'ignorent-ils ? Source vive, aux lois mystérieuses dont seul le Créateur a le secret...

Angéline tourna la tête et affecta de se perdre en contemplation devant le Petit Bois de la Comtesse⁸, mais, d'un regard oblique, elle pouvait apercevoir le couple. Penchée au-dessus, la bohémienne examinait la main du Survenant qu'elle tenait près d'elle.

— Flatter la main du Survenant, sa grande main en étoile, faut pas être gênée ! pensa Angéline avec une indignation mêlée de regret.

218 II d'Angéline le 220 II,III,IV,V la gipsy ? Si 220 II passante [R.] peut 222 V,VI,VII rien-que-ça, a donc 229 II Maintenant la 236 II qui par les nuits trop douces pousse 239 II,III mystérieuses, dont 242 II mais d'un regard oblique elle 244 II examinait [R de près AR tenait dans ses mains la] la main du Survenant qu'elle tenait [R dans] près

8. Le parc boisé de la maison du Gouverneur doit son nom à la comtesse Dalhousie, qui a contribué à l'embellir. Elle était l'épouse de Lord Ramsay, comte de Dalhousie, gouverneur général du Canada de 1820 à 1828. Voir Walter S. White, *la Maison des Gouverneurs*, p. 123 s.

Mais quelle machine infernale s'avavançait à une allure effrénée sur la route, dans un nuage de poussière et un tintamarre effrayant ? Une automobile ! Angéline se précipita sur les guides. Trop tard cependant. Le Blond, rétif, se cabrait, cherchait à sortir des brancards et à tout casser. « Voyons ! le Blond ! » Angéline ne savait plus comment le maîtriser. « Fais pas le fou, le Blond, je t'en prie ! » Allait-il se jeter dans le fossé ou renverser la voiture et partir à la fine épouvante ?

— Le Blond !

Heureusement le Survenant bondit comme par enchantement. Il saisit le cheval à la bride et d'une [190] poigne dure le maintint tranquille : l'étrange véhicule fonçait près d'eux.

Le cœur encore battant d'émoi, Angéline regarda filer l'auto, mais elle n'entrevit que le dos de deux femmes qui lui parurent élégantes, coiffées de bonnettes de soie tussah⁹, laissant flotter au vent de longues écharpes de tulle illusion¹⁰, bleu Marie-Louise¹¹.

Le Survenant reprit sa place à côté d'Angéline et ils se remirent en route vers Sainte-Anne.

— Tu sais pas la grande nouvelle ? demanda aussitôt Venant, tout excité. Il y a un cirque qui vient à Sorel à la fin de la semaine. Ah ! va falloir que j'y aille à tout prix. Un cirque ! Tu y penses pas ?

Un cirque ! Le Survenant regarde défiler en soi la parade, au son de fanfares claironnantes : des bouffons tristes en pirouettes, les paupières fendues horizontalement d'un trait de khol¹². Une cavalcade de cow-boys. Un nain malmène le géant. Des écuyères, la taille sanglée dans des oripeaux aux couleurs impossibles, sourient, sur des chevaux qui se cabrent. Grimpée

252 II se *câbra*it, cherchait 255 II Blond, [D j't'en S je t'en] prie
 260 II tranquille : [R *au moment où*] l'étrange 264 II,III bleu *marie-louise*.
 // Le 277 II se *câbrent*. Grimpée

9. Soie sauvage indienne.

10. Tulle très fin et transparent.

11. Nuance de bleu, nommée d'après une marque de bleu à lessive (?).

12. Pour « khôl », fard de couleur sombre.

sur un carrosse rose et tout doré qu'on a assurément dérobé à
un conte de fées, la reine de la voltige envoie des baisers. Puis
280 ondule la longue vague grise des éléphants à la queue-leu-leu.
Un phoque savant et vertical, dans sa robe luisante, cherche à
faire la belle. Les singes à panache et à veston bigarré jouent
des tours au lion. Toute la jungle. Et le Far-West. L'Asie. L'Afri-
que. Le monde. Le vaste monde. Et puis la route...

285 – C'est-il gratis ? questionna Angéline.

[191] Le Survenant se réveilla : il revenait de loin et ne put
réprimer un long éclat de rire. Angéline prononçait : grati.
Ah ! la Normande qui pense toujours à ses sous !

Pour la première fois, Angéline ne reconnut pas sur la
290 bouche du Survenant le grand rire clair qu'elle aimait tant et
qui résonnait comme la Pèlerine de Sainte-Anne, quand le
temps est écho. C'en était trop. Le mauvais rire, après l'intru-
sion de Bernadette Salvail, les paroles de tristesse du Survenant,
la familiarité de la bohémienne et le passage de l'automobile,
295 acheva de la bouleverser. Son cœur, alourdi de chagrin, se mit
à fondre en pleurs. Vainement elle chercha à refouler puis à
dérober ses larmes : elles tremblèrent d'abord par petits grains,
au bord des cils, comme la pluie fine, indécise ; puis elles tom-
bèrent par brins drus sur ses lèvres comme la pluie chaude de
300 l'été ; puis par grosses gouttes, sur ses mains, comme l'ondée.

Le Survenant s'étonna de les voir tomber :

– Tu pleures ? Pourquoi que tu pleures, Angéline ? Pas
par rapport à moi, hein, la Noire ? Je veux pas que tu verses
une seule larme pour moi. Jamais !

305 De son mieux Angéline ravala son chagrin et, déjà cou-
rageuse, répondit :

– Ben non, je pleure pas.

Mais elle étouffait :

310 – Voyons, la Noire, j'ai arrêté juste le temps de faire dire
ma bonne aventure. Faut pas penser que j'ai voulu te causer

278 II,III a sûrement dérobé à un conte de fée, la 291 III la Pèlerine
de 294 II passage [R émotionnant] de 299 II,III lèvres, comme
305 II et déjà courageuse répondit 308 II,III,IV,V étouffait. // – Voyons

de la peine. Tu sais, la Noire, dans le fond de mon cœur, je suis pas méchant.

[192] « Seulement, il faut toujours aller jusqu'au fond pour le savoir », pensa malgré soi Angéline. Mais trop heureuse de saisir à la volée la première raison de pardonner au Survenant, elle admit, à travers un gros soupir :

– Je le sais ben trop, va !

Puis incapable de résister davantage à sa curiosité, elle questionna d'un ton qu'elle tâcha de rendre indifférent mais qui, à la vérité, se révéla bourré d'anxiété :

– Quoi c'est qu'elle t'a tant dit, la gipsy ?

Le Survenant hésita :

– Elle m'a dit qu'avant longtemps je ferais... une longue route.

– Tu l'as pas cru, au moins ?

Pour toute réponse le Survenant haussa les épaules et fit une moue d'incertitude. Angéline attendit dans l'espoir qu'il rachèterait sa réponse par de meilleures paroles. Mais vainement. Seul le sable grinçait sur la route où les roues de la voiture légère s'enfonçaient.



Trois petites tentes autour de la tente centrale, à peine plus étendue, une baraque délabrée, quelques loups-cerviers, un porc-épic, deux ours bruns si apprivoisés qu'ils avaient, de-

312 II méchant. // Seulement il [R *fallait A faut*] toujours aller jusqu'au fond pour le savoir [A , *pensa malgré soi Angéline*]. Mais III,IV méchant. // Seulement, il faut toujours aller jusqu'au fond pour le savoir, pensa 314 IV^B,VI savoir, » pensa 315 II Survenant, [R *Angéline A elle*] admit 320 IV,V,VI,VII vérité se 321 II,III,IV,V la gipsy ? // Le 329 II,III,IV,V sable *grinça* sur 332 II,III quelques *loups cerviers*, un 333 II,III avaient devant le monde des IV,V,VI,VII avaient [VII^G A ,] dans [VII^G R dans A *devant*] le monde [VII^G A ,] des timidités

335 vant le monde, des timidités presque humaines et qu'il semblait bien inutile de les tenir encagés, constituaient le gros de la fête foraine.

Devant un grand oiseau en carton, un petit vieux, [193] ancien bouffon n'ayant conservé, des meilleurs jours, que l'art du boniment, s'égosillait à crier :

340 – Venez voir le grand pélican blanc qui a trente-six dents dont vingt-quatre à la mâchoire et douze au fondement, de sorte qu'il mâche les aliments en entrant et...

345 Mais apercevant une fille rougeaude au corsage fourni et dont les hanches gonflaient la jupe de toile blanche, il s'interrompit et, à la grande joie de l'assistance, leva les yeux au ciel, pour échapper un profond soupir :

– Ah ! si j'étais pas marié !

Repris aussitôt par le métier, il continua, sans prendre le temps de souffler :

350 – Seulement dix cennes pour voir de près le grand pélican blanc qui a trente-six dents dont vingt-quatre...

Le reste se perdit au milieu des rires.

355 Depuis le dimanche précédent, le Survenant ne parlait que de cirques et d'amusements. Mécontent d'un tel acharnement à faire miroiter, aux yeux des gens du Chenal du Moine, des plaisirs qu'il jugeait superflus, Pierre-Côte Provençal le lui avait reproché :

– T'es donc ben riche, Grand-dieu-des-routes, pour toujours chercher à dépenser de l'argent ?

360 – Pas le sien, en tout cas, avait remarqué Amable, enchanté de voir Venant pris à partie par le maire.

365 – Ni le tien non plus, sois-en sûr et certain, riposta le Survenant, en faisant sonner de la monnaie dans ses poches. Il sortit même plusieurs trente-sous à la vue de tout le monde. Amable soupçonna [194] Angéline de lui avoir de nouveau

341 II la *machoire* et 362 II plus, *sois en* [R *sûre*] et III plus, *sois en* sûr

avancé de l'argent. Ah ! la folle ! Elle n'en reverrait jamais la couleur !

Comme c'était samedi, jour de marché à Sorel, la plupart des jeunes du Chenal, Joinville Provençal et Amable Beauchemin parmi eux, avaient réussi à s'esquiver des femmes pour se rendre à la fête. À la fois déçus de ne pas trouver au cirque des amusements semblables à ceux dont on disait le parc Sohmer¹³ fourni, et encombrés d'une joie inutile, ils errèrent sans but. La semaine entière, ils s'étaient préparés à une gaieté extraordinaire. Maintenant ne sachant à quoi l'employer, leurs cœurs s'en trouvaient comme endimanchés et à la gêne. Ils se campèrent en face d'une tente et se mirent à fumer leur pipe, en regardant de droite à gauche, pour filer le temps.

Ce fut le Survenant, à force de s'extasier devant deux lutteurs en brayets, qui réussit à les défiger :

– Aïe ! regarde-moi-les donc ! Si on dirait pas deux étalons : un claille et un percheron !

Sur une petite plate-forme, un homme qui devait cumuler les fonctions de gérant, d'arbitre et de bonimenteur, s'adressa à la foule :

– C'est le bon temps, les amis. Essayez vos forces. Entrez. Par ici, messieurs. Vous avez devant vous, Louis l'Étrangleur, le champion de la France, qui arrive d'une tournée en Europe et en Espagne, le champion qui a rencontré le fameux boucher de Toulouse, le lutteur mystère de Dieppe. Il a aussi terrassé

378 II,III regardant à droite et à gauche 380 II défiger : // – Aïe !
regardez-moi les donc 381 III,IV *regarde-moi les donc* 383 II *petite plate-forme*, un 384 II d'[D *arbitre* A *arbitre*] et 387 II Louis l'[D *étrangleur* S *Étrangleur*] [A^d, le champion de la France,] qui 389 II a [R *vaincu* A *rencontré*] le fameux 390 II lutteur [R *imbattable* A *mystère*] de

13. Situé jadis à l'angle des rues Notre-Dame et Panet, à Montréal, ce parc d'amusement fut fondé en 1889. On y donnait aussi bien des représentations musicales que des combats de lutte. Parmi les athlètes européens qui y firent sensation au début du siècle, É.-Z. Massicotte cite précisément Constant le Marin et le « tigre » Cazeaux, d'origine française. Massicotte rappelle aussi la victoire d'Eugène Tremblay sur le Japonais Yamajata. Le parc disparut en 1919, à la suite de l'incendie qui détruisit l'amphithéâtre. Voir É.-Z. Massicotte, « Brève histoire du parc Sohmer », *les Cahiers des Dix*, n° 11, 1946, p. 97-117 : voir aussi Yvan Lamonde et Raymond Montpetit, *le Parc Sohmer de Montréal, 1889-1919. Un lieu populaire de culture urbaine*.

le Japonais Zatiasma de la Nouvelle-Z'Irlande¹⁴. Il serait capable de battre Cazeaux et Constant-le-Marin¹⁵ ensemble¹⁶. Une piastre de la minute à qui de vous sera pas couché au bout de cinq minutes [195] de lutte avec le meilleur lutteur non seulement de Montréal et des environs, mais de toute la province
 395 de Québec, y compris Sorel.

– Ah ! cré bateau ! c'est quelqu'un ! c'est un homme ! admit un spectateur, en grande admiration.

Mais un autre protesta :

400 – Pousse pas. Oublie pas que les gars de Sorel ont le bras mortel¹⁷. T'es dans le pays des taupins.

– Quiens ! Boucher Levert, le seul homme qui a battu Jos Montferrand¹⁸, était de Sorel ! dit un ancien.

– Beau dommage !

391 II le japonais [AR champion] Zatiasma III, IV, V le japonais Zatiasma 391 II, III, IV, V la Nouvelle Z'Irlande. II 391 II Nouvelle-Z'Irlande. [R L'homme qui s'est colleté contre Louis Cyr. Ad Il serait capable de battre Cazeaux et Constant-le-Marin ensemble.] Une

14. Sans doute « Nouvelle-Irlande » (ou Nouveau-Mecklembourg), île de l'archipel Bismarck, située au nord-est de la Nouvelle-Bretagne. Le [z] s'explique sans doute par un croisement avec « Nouvelle-Zélande ».

15. Pseudonyme de Henri Herd. Lutteur belge (1884-1965), Constant le Marin remporta quatre championnats du monde officiels et trois ceintures d'or. Il lutta un peu partout dans le monde. Voir Théo Mathy, *Dictionnaire des sports et des sportifs belges*, p. 50.

16. Cette phrase est de la main d'Alfred DesRochers, dans la dactylographie ; elle remplace le texte suivant : « L'homme qui s'est colleté contre Louis Cyr. » Le « tigre » Cazeaux, d'origine française, et Constant le Marin, d'origine belge, ont réellement existé (voir *supra*, n. 13 et n. 15), et ils connurent la gloire précisément avant la Grande Guerre. Quant à Louis Cyr (1863-1912), « l'homme le plus fort au monde », c'est comme haltérophile, et non comme lutteur, qu'il fit sa marque dans l'histoire de l'athlétisme. Voir James Marsh, « Cyr, Louis », *l'Encyclopédie du Canada*, t. I, p. 510. A. DesRochers a donc eu raison de modifier le texte de Germaine Guèvremont.

17. Germaine Guèvremont cite ici le début du refrain populaire : « Les gars de Sorel / Ont le bras mortel / Les gars de Yamaska / Sont des fiers-à-bras. » Voir Jean Côté, *Jos Montferrand, le magnifique*, p. 11.

18. Joseph Favre, dit Jos Montferrand (1802-1864), légendaire homme fort québécois, né à Montréal. Excellent boxeur, il acquit une durable réputation de redresseur de torts, en particulier dans l'Outaouais. Voir Benjamin Sulte, *Histoire de Montferrand, l'athlète canadien* ; Jean Côté, *Jos Montferrand, le magnifique*.

Le lutteur, glabre, jusque-là silencieux, le front bas, les sourcils froncés, croisait les bras dans une attitude qui tenait ensemble d'une pose napoléonienne et de la bravoure du jeune taureau prêt à foncer sur le premier obstacle, et qui pouvait aussi signifier : « Qu'il y en ait donc un parmi vous autres pour oser le démentir ! » Mais piqué dans le maigre de son orgueil par les dernières remarques, il se départit de son flegme :

– Il y en a une vingtaine dans le monde à prétendre qu'ils ont battu Montferrand¹⁹. Mais c'est pas prouvé !

– En tout cas, reprit le vieux, Boucher Levert, c'était un bon homme ! Je l'ai vu se battre contre un Irlandais qui menait l'yâble dans l'élection du petit Baptiste, sur la terre de Moïse Rajotte, un dimanche après-midi. Il en avait fait rien qu'une bouchée. J'étais petit gars, mais je m'en rappelle trop : je l'ai entendu chanter le coq.

– Calvin ! se lamenta un autre avec regret, que c'est de valeur que le bo'homme Soulières soye pas [196] icitte. Lui qui lève sur son dos une quille de tug, une quille en chêne, il lui en ferait un homme fort sur la margoulette !

– Puis Odilon, quoi c'est que vous en faites... commença Joinville.

Mais à la vue du Survenant à ses côtés et au souvenir de la bataille du temps des fêtes il se tut.

– Venez-vous dans la tente ? proposa quelqu'un.

– On y va, décida soudainement Venant.

405 II lutteur, [R noir et barbu A glabre], jusque là silencieux 405 III glabre, jusque là silencieux 405 II bas, [R les sourcils froncés], croisait 407 II ensemble [R de la A d'une] pose 407 II,III pose napoléonienne et 410 II le maigre [A de son orgueil] par 415 IV battre comme un 416 II du [D p'tit S petit] Baptiste, sur la terre de [R Séraphin Guèvremont A Moïse Rajotte], un 418 II mais [D j'm'en S je m'en] rappelle 422 II lève [R une] sur 423-427 II margoulette ! // <Une première version se lit comme suit au bas du verso du f. 167, sous le feuillet de papier jaune qui porte les lignes 556-576 :> – Puis Odilon, quoi c'est que vous en faites... commença Joinville. Mais au souvenir de la bataille du temps des fêtes // – Venez-vous 424 II faites.?. commença

19. « J'ai plus d'une fois entendu dire : 'Un tel a battu Montferrand' [...]. À Québec, on dit que Montferrand a été battu dans cette ville par un nègre. À Sorel même chose [...] » (Benjamin Sulte, *Histoire de Montferrand, l'athlète canadien*, p. 36).

430 Les autres l'imitèrent. Il laissa l'homme fort terrasser deux
fiers-à-bras complices. Soudain, d'un saut, il franchit le câble
qui entourait l'arène, un simple rond de sable, et enleva son
mackinaw. Il disparut derrière un rideau vert à frange et revint
en brayet. À la vue de la solide musculature du Survenant, le
435 gérant l'avertit :

– Tout est permis, la savate, le chui-chutsou²⁰, tous les
coups. La direction du cirque est pas responsable des membres
cassés, des côtes enfoncées, ni d'aucune conséquence. Vous
luttez à vos risques, compris ? Si vous préférez vous retirer, il
440 est encore temps. Compris ?

Peu impressionné le Survenant, dont la taille semblait
grandie par le port du brayet, se contenta de vérifier les câbles :

– Compris !

445 L'athlète forain avait reconquis son impassibilité. Le cou
enfoncé, les yeux sans vie, le torse en baril et moulé de la
ceinture aux pieds dans un tricot noir, il semblait un buste de
plâtre monté sur socle. À ses côtés, le Survenant dont la poitrine
et les longues jambes d'une blancheur presque féminine [197]
éclataient à travers la toison rousse au-dessus du brayet de
450 velours pourpre, était l'image même de la vie.

– Y avez-vous vu la longueur des gigots ? demanda Beau-
Blanc, lui-même bas sur pattes.

430 II deux [R, trois] fiers-à-bras [A complices]. Soudain, d'un saut il
436 II le [D chui-chutsu S^d chui-chutsou], tous 440 II Compris ? // [R Indif-
férent A Peu impressionné] le Survenant dont la taille semblait [R décuplée A
grandie] par 444-452 II L'athlète [...] pattes <Sous le feuillet de papier jaune
superposé qui porte ces lignes, on lit le texte suivant :> // *Les pieds entrèrent en
danse. Les premiers coups, plus d'exploration que d'attaque réelle, s'échangeaient. [A
Tout de même] Le combat commençait dans une odeur emmêlée de tabac canadien,
d'herbe foulée et de terre, tandis que des mannes tournoyaient follement autour des
lumières. Chacun le suivit avec avidité ; Amable, le premier, partagé entre son antipathie
pour le Survenant et une inconsciente solidarité. Par le fait que celui-ci [R faisait A
appartenait] en quelque sorte à la maison n'en rejaillirait-il pas, selon l'issue du combat
de l'honneur ou du déshonneur sur les Beauchemin ? [R Les uns, se] <La suite de ce
passage se trouve au haut du f. 168, sous le feuillet jaune portant les lignes
495-509. Ces deux passages sacrifiés ont été remplacés par les actuelles lignes
444-509, transcrites sur des feuillets de papier jaune.> 451 II gigots [D,
S ?] demanda Beau-Blanc lui-même bas sur pattes [A . R ?] // Le*

20. Pour « jiu-jitsu ».

Le petit homme qui posait à l'arbitre se frappa les mains : ainsi l'on sut que la rencontre commençait. Après l'accolade classique, les lutteurs échangèrent quelques coups, plus d'exploration que de prise réelle. Les parades alternaient, semblables aux figures rythmées d'un jeu chorégraphique. 455

Hypnotisés, les spectateurs suivaient la séance – Amable, le premier, partagé entre son antipathie pour le Survenant et une inconsciente solidarité : par le fait que Venant appartenait en quelque sorte à la maison, n'en rejaillirait-il pas, selon l'issue du combat, de l'honneur ou du déshonneur sur les Beauchemin ? – Une sourde impatience leur faisait devancer les mouvements des lutteurs : qu'attendaient-ils pour s'entrechoquer ? Pourquoi le Survenant ne donnait-il pas un croc-en-jambe à l'autre ? 460 465

– Aïe, Survenant, tignasse-le un petit brin dans l'jarret !

Le « Champion de la France » saisit à l'improviste le poignet de Venant. Mais d'un vif tour de bras, celui-ci déjoua le pouce qui cherchait le nerf sensible. 470

– Fais-tu du « viens donc » ? nargua le Survenant.

Au même instant, le forain, aiguillonné par la dernière remarque, écrasa, de son lourd brodequin, le pied nu du Survenant et lui porta un coup de [198] genou au bas ventre. Plié en deux, et geignant de douleur, Venant s'affala. L'Étrangleur, dont les traits, l'espace d'une lueur, s'éclairèrent du masque du vainqueur, prit son élan pour le terrassement final ; mais, tels des ressorts jumeaux, les jambes de Venant se détendirent pour atteindre l'adversaire en plein corps et l'envoyer rouler près des câbles. Venant se remit debout le premier, bien qu'il parût extrêmement affaibli. Cependant, les applaudissements l'ai- 475 480

453-494 II Le petit homme [...] Levert <passage transcrit sur deux feuillets de papier jaune collés bout à bout au verso du f. 167> 453 II à l'arbitre se 457 II chorégraphique. // [R Hypnotisés] les 458 IV spectateurs suivant la 460 II que [R celui-ci A Venant] appartenait 465 II, III, IV un croc en jambe [IV^B croc-en-jambe] à 466 II l'autre ? // – Aïe, Survenant 468 II Le [A «] Champion de la France [A »] saisit 468 VI, VII France », saisit 471 II du « viens [A -] donc [R »] [D, S ?] » nargua le Survenant [R ?]. // Au 472 II forain aiguillonné par la dernière remarque écrasa 475 II s'affala. [R Le Marin A L'Étrangleur], dont les traits s'éclairèrent, l'espace d'une lueur, du 480 II des câbles. Venant 480 II qu'il parut extrêmement affaibli. Cependant les

dèrent à reprendre son aplomb. L'arbitre voulut le disqualifier, mais l'assemblée protesta à toute voix :

485 – Pas de coups défendus ! C'est toi qui l'as dit ! Ton cochon a commencé avec son coup de genou ! Si la « fight » continue pas, on jette la tente à terre !

490 Le combat recommença. Plus circonspects, se sentant presque d'égale force, les deux hommes se livrèrent à une lutte purement horizontale, cette fois. Dans une série de savantes culbutes, de mouvements roulants, d'enlacements de bras et de jambes, nul n'aurait pu distinguer les membres des lutteurs si ceux de Venant n'eussent été nus.

– Mais il est ben fort, ce maudit-là ! reconnut l'ancien qui vantait tantôt Boucher Levret.

495 Au bout de trois minutes, le Survenant tenait bon. Quatre minutes, il luttait toujours. Soudain un cri, moitié d'alarme, moitié d'admiration, partit de l'assistance :

– Surveille ta gauche, Survenant, au nom du ciel !

500 Debout maintenant les ennemis tentaient mutuellement de s'assommer à coups d'avant-bras. À moitié [199] suffoqué, Venant se dégagea avec peine d'une prise de tête en étranglement. Afin de reprendre haleine, il s'exerça à esquiver l'agresseur par une série de passe-passe instinctives.

505 – Au combat ! au combat ! pas de jeux ! commanda l'arbitre, espérant que son protégé coucherait ce téméraire paysan qui, non seulement risquait de détruire la réputation du

483 II mais l'[R assistance A assemblée] protesta 485 II la « fight » [A faite [?]] continue 495-509 II Au bout [...] l'Étrangleur <Sous deux bouts de papier jaune collés sur la moitié supérieure du f. 168 et portant ces lignes, on lit le texte suivant (voir *supra*, 444-452) :> *Les uns, les yeux écarquillés à sortir de tête, se pamaient d'admiration devant un courage qu'ils n'avaient pas. D'autres, plus sceptiques, ne bronchaient pas. Jamais, pensaient-ils, le Survenant ne résisterait à l'homme fort. Coude à coude, unis par un même amour de la lutte, des hommes qui respiraient le même air, vivaient de la même terre, ne parvenaient pas à libérer en paroles leurs sentiments complexes. // Au bout de trois minutes, le Survenant tenait bon. Quatre minutes, il luttait toujours. // Soudain un cri, moitié d'alarme, moitié d'admiration, partit de l'assistance : // – Surveille ta gauche, Survenant, au nom du ciel ! // Dix cris, vingt cris y répondirent. Mais le lutteur, voyant qu'à sa science, le Survenant opposait avec succès une grande force brutale et une égale bravoure, commença à lui porter des coups sournois. // Venant le prévint : //*

« champion de la France », mais, bien pis, d'accaparer toute la recette de la journée.

Dans cette nouvelle accolade, Venant prévint l'Étrangleur :

– Fais attention, je vas me revenger. 510

– Revanche-toi.

– Varge dessus !

– Gêne-toi pas !

Les exhortations volaient de partout en même temps que de gros casques lancés en l'air et des tapotements de pieds sur le sol. Cinq minutes. Puis six. Le Survenant restait debout. Un peu ébranlé, mais les épaules toujours loin du matelas, au bout de dix minutes, il demanda l'arrêt du combat. On l'applaudit à s'en déboîter l'épaule, même ceux qui auparavant ne le connaissaient pas de vue : Hourrah pour le Survenant ! 515 520

– Comment c'est que tu le nommes ? demanda l'un d'eux à Joinville Provençal.

– Le Venant à Beauchemin, du Chenal du Moine.

Amable entendit mais ne protesta pas.

L'ancien tenait toujours à son temps : 525

– Boucher Levert, lui...

[200] Personne ne l'écouta.

Encore étourdi le Survenant saignait du nez et il avait le visage rayé d'écorchures. Mais il se secoua la tête et revint aussitôt à ses sens. L'argent en poche, il sortit de la tente, la tête haute et le verbe insolent : 530

– J'aurais pu tenir encore une bonne demi-heure, mais je trouvais le motton assez gros pour qu'on puisse tous prendre un bon coup. Arrivez, les gars, à l'hôtel des chars !

507 IV d'accaparer *tout* [IV^B toute] la 509 II prévint [R le Marin A
'Étrangleur] : // – Fais 517 II mais [R toujours sur ses jambes A les épaules
toujours loin du matelas], au 519 II connaissaient [R même] pas 520 II
Survenant ! // – [R Encore étourdi] Comment III Survenant ! // Comment

535 – Ah ! cré Survenant ! Y est-il coq, nom d'un nom ! Un
vrai boulé, quoi !



L'argent dépensé, le Survenant dont la soif, loin de s'éteindre, s'était avivée à la consommation de quelques coups, tira des plans pour boire davantage.

540 – Les amis, dit-il fort sérieux, vous avez bu la traite du plus
pauvre bougre du Chenal, il va falloir boire maintenant la traite
du plus riche.

545 Les yeux se braquèrent sur Joinville qui rougit tel un enfant
pris en faute. Il n'avait plus un sou vaillant en poche. On le
vit, la honte au front, supplier l'hôtelier de lui accorder du
crédit. Seul le Survenant, en apparence préoccupé uniquement
de regarder dans la rue, ne sembla pas s'en apercevoir.

550 Trônant au comptoir du bar parmi les bouteilles dont le
réfléchissement de la glace doublait le nombre, l'hôtelier, avec
la dignité d'un roi jaloux de ses faveurs, refusa net, sans cesser
de rincer ses petits [201] verres. Pourquoi ferait-il crédit à des
habitants du Chenal du Moine, quand il comptait parmi ses
clients les gros boss de la compagnie Richelieu²¹ et des chantiers
maritimes²² ?

555 Comme de fait, trois Écossais l'appelèrent à l'autre bout
du comptoir :

– One gin, dit l'un.

539 II, III davantage : // – Les 545 II vit [R, avec la honte au front A
supplier l'hôtelier,] la honte au front, de lui 548 II Trônant [R derrière le A au]
comptoir 548 II, III, IV, V, VI, VII comptoir de [VII^c R de A du] bar

21. Fondée en 1853, la compagnie Richelieu constituait l'un des nombreux chantiers maritimes situés sur les rives de la rivière Richelieu au début du siècle.

22. Sorel est en effet depuis longtemps célèbre pour ses chantiers navals. Voir aussi *infra*, p. 271, l. 7.

– One scotch, ordonna l'autre.

Le troisième hésita, puis se décida à commander :

– Same thing !

560

L'aubergiste, qui ne comprenait pas un traître mot d'anglais, mais trop orgueilleux pour en rien laisser voir, servit les deux premiers. Arrivé au troisième, il poussa plusieurs bouteilles devant lui et dit :

– Choisissez !

565

On s'étonna d'entendre le Survenant demander tout à coup à Joinville :

– Un gros marché, Provençal ?

– Un gros marché ?

C'était la première fois que le jeune Provençal buvait de l'alcool. Ses idées se brouillaient et il n'avait guère la tête à lui. Un gros marché ? Soudain il pensa à l'argent du marché, à l'intérieur de son veston. Quoi ! l'argent que les Provençal mettaient d'ordinaire en commun lui appartenait autant qu'à ses frères ? Éparpillant les billets de banque, il cria, comme un enragé :

570

575

– La traite ! la traite pour tout le monde dans l'hôtel !

– Une traite générale, ordonna l'hôtelier toujours avec dignité, mais amadoué à la vue de l'argent.

[202] Quoiqu'il participât à chaque traite générale, l'hôtelier ne s'enivrait jamais. Il s'était ainsi créé une réputation de beau buveur parmi les clients de l'hôtel, lesquels le respectaient d'autant et ne lui engendraient jamais la moindre chicane. Lui-même encourageait la légende de son imperméabilité contre tout effet de l'alcool :

580

585

– Plus je bois, moins je suis chaud ! disait-il, tandis qu'il se servait de fortes rasades à même une fiole marquée gin spécial mais qu'il avait la précaution de toujours tenir à part, pour la bonne raison qu'elle ne contenait que de l'eau.

561 II L'aubergiste qui
jours avec [A sur sa] dignité

569 II,III marché ?? // C'était
582 II l'hôtel lesquels

578 II tou-

590 Le Survenant donna une grande claque dans le dos de Joinville :

– T'es sport, Provençal. T'es vraiment sport !

– C'est ça, dit Amable, flatte-le, à c't'heure que tu lui as fait dépenser l'argent du marché.

595 – Laisse faire, mon Provençal. Pour te dédommager, je vas t'apprendre à regagner le double. Tes poules là, si tu veux qu'elles pondent, l'hiver prochain...

Amable intervint :

600 – Aïe, Survenant ! livre pas tes secrets ! Oublie pas une chose : on te garde, nous autres !

Venant éclata de rire :

– Tu me gardes, toi ? Toi...

Mais il s'arrêta brusquement. Debout contre le mur, d'une voix presque prophétique, il dit rêveusement :

605 – Ce qu'on donne, Amable, est jamais perdu. Ce qu'on donne à un, un autre nous le remet. Avec une autre sorte de paye. Et souvent au moment où [203] on s'attend à rien. J'ai connu un matelot nègre qui jetait toujours à l'eau la première tranche de pain qu'il recevait sur le bateau. Il disait que, dans
610 un naufrage, c'était grâce à un goéland s'il était pas mort de faim... *Cast your bread*²³... Ah ! neurveurmagne !

Joinville Provençal pleurait à chaudes larmes, accoudé à une table :

615 – Maudit, que c'est beau ce que tu racontes là, Survenant ! Parle encore. Recommence ce que tu viens de dire. J'ai pas tout compris. Recommence. Le nègre... le goéland... la tranche de pain... là...

596 II,III poules, là
s'arrêta [R.] brusquement

598 II intervint : // – Aïe, Survenant 603 II
604 II prophétique il 606 II le *remêt*. Avec

23. Premiers mots du proverbe anglais « *Cast your bread upon the waters* », expression de la générosité désintéressée.

Après quelques tentatives futiles pour ramener Joinville, Amable abandonna les deux hommes à leurs effusions. Et avec les autres, il reprit le chemin du Chenal.

620



Dès la première clarté, le lendemain dimanche, Angéline qui n'avait plus sommeil, se leva. Incapable de demeurer oisive, elle prépara la moulée de gru qu'elle transporta au poulailler. Au retour, quoique frissonnante à la fraîcheur de l'aurore, elle resta dans le jardin.

625

Le ciel achevait de s'affranchir des ombres de la nuit. Seule une mince barre violette persistait autour de la terre. À l'orient, au-dessus de la baie de Saint-François²⁴, l'étoile du matin tremblotait encore, mais le soleil allait bientôt paraître.

D'ordinaire Angéline ne s'attardait pas, le matin, [204] à observer autour d'elle. Mais levant la vue elle demeura éblouie devant l'illumination du ciel. C'était comme un déroulement de soieries de toutes les nuances. Tantôt elles se balançaient, ondulaient, molles et fugitives. Tantôt elles éclataient, se déchiraient en lambeaux, puis recommençaient à luire en une succession bien ordonnée de plis rigides, horizontaux.

630

635

620 II Chenal. // <Après les points qui suivent cette ligne et au bas du f. 171, l'auteur a ajouté au crayon rouge :> *Il manque [R quel] un paragraphe <voir ci-après>* 621-625 II Dès [...] jardin <Ce paragraphe manque ; il a dû être ajouté sur les épreuves puisqu'il apparaît en III.> 626 II Seule [A une] mince 628 II matin tremblotait encore 632-638 II C'était [...] terre <Une version antérieure, autographe, de ces lignes se lit comme suit sur un feuillet non paginé joint à la dactylographie :> *C'était comme un déploiement de [R soieries A rubans] de toutes les nuances [R elles A ils] ondulaient [A miraient], s'effaçaient, reparaissaient en une succession bien ordonnée de plis souples, horizontaux. Un filet d'or brilla aussitôt dissout dans une bande de corail vif. Et à peine un prodigieux [A majestueux velours] héliotrope avait-il conquis l'espace [R qu'un trait de feu A que le feu de l'écarlate] flamboyait à la [R cime A tête] des arbres.* 632 II un déploiement de 633 II nuances, or, jade, rose, pourpre, qu'un artiste ferait miroiter pour quelque jeu féerique : elles dansaient, s'effaçaient, reparaissaient sans jamais s'entretenir. // Mais

24. Située à l'est du Chenal du Moine et au-delà de la rivière Yamaska.

Mais soudain le soleil abolissant l'opulence des soies, dans son unique beauté apparut à la terre.

En même temps, à la cime du paillis, près d'une grange
 640 basse, une crête rouge trembla et le coq, héraut fidèle, de son
 chant victorieux, annonça le triomphe du jour sur la nuit.

— Que la journée sera belle ! songea Angéline, en avançant vers la route.

Un vent léger comme un souffle passa. Aussitôt les liards
 645 tirés du sommeil agitèrent leur feuillage. Les feuilles avaient
 maintenant atteint leur grandeur, et les arbres la plénitude de
 leur ombre. La rosée perlait partout sur l'herbe. Indécis, un
 papillon battait des ailes et voltigeait d'une féverole²⁵ à un
 650 jargeau bleu. À la moindre lisière d'herbe, les boutons-d'or, les
 vesces, les laitérons²⁶ étalaient pêle-mêle la vivacité de leurs
 couleurs.

Angéline sursauta. Au milieu d'une touffe de grande oseille
 elle voyait bouger une large tache rouge. Sur le bord du
 fossé, près des liserons mauves enroulés aux perches de la
 655 clôture, un homme dormait, couché à plat ventre, une bouteille
 collée à sa joue. Le mackinaw du Survenant ! Impossible d'en
 douter : elle le reconnaissait aux manches rapiécées et [205] aux
 reprises qu'elle-même y avait faites. Alors le Survenant avait
 repris à boire ? Quel malheur ! quelle misère ! Et surtout, que
 660 personne ne le sache ! Doucement elle s'approcha de l'homme
 et, pour le secourir, se pencha vers lui. Mais à peine inclinée
 elle s'écrasa, comme si une faux en embuscade lui eût tranché
 les deux jambes. Son cœur bondit tout ensemble d'étonnement
 et d'indignation : au lieu du Survenant, Joinville Provençal était
 665 couché là, inconscient, encore à moitié ivre.

637 II soleil *rejetant en arrière* l'opulence 639 II la *cime* du 640 II
 fidèle, [R *par A de*] son 641 II victorieux annonça 644 II léger,
 comme 646 II grandeur et, les arbres, la 648 II ailes, et 648
 II,III,IV,V d'une *faverole* à 649 II,III les *boutons d'or*, les 654 II liserons
 [R *pâles*] mauves 656 II joue. [R *Il portait*] [D *le S Le*] mackinaw 662 II
 une [R *faulx*] en embuscade lui *eut* tranché

25. Ou « faverole », variété de fève à petit grain utilisée pour l'alimentation du bétail.

26. Plante parfois appelée lait d'âne et dont les tiges et les feuilles contiennent une sorte de latex ou suc visqueux.

– Joinville Provençal. Ah ! mon Dieu !

Mais sans réfléchir qu'il ne portait pas sans raison le mac-kinaw du Survenant, elle pensa aussitôt :

– Celui qui l'aura fait boire est grandement coupable !

– **D**is-nous, le Survenant, comment elle est la blonde au père Didace ! Tu la connais, toi ? Conte-nous ça !

Les mots tombèrent sur le cœur d'Alphonsine, comme des grêlons sur un toit. L'instant d'auparavant elle s'était tant réjouie de voir tous leurs voisins de nouveau réunis dans la maison. Septembre et les premières grandes pluies redonneraient donc aux veillées d'automne leur rythme familial de l'année précédente ?

– Si on dirait pas une soirée des jours gras, s'était-elle exclamée joyeusement, en accueillant les derniers arrivants. Dommage que mon beau-père soit allé coucher à la chasse, lui qui aime tant la compagnie !

Ce qu'elle avait pris pour pur adon ou visites amicales se révélait de la curiosité méchante. On était donc au courant des amours de Didace Beauchemin ? Elle voyait les hommes se carrer dans [207] leur chaise, comme à l'attente de quelque grasse plaisanterie, et les femmes, sauf Angéline, affectant un complet détachement de la chose, s'occuper à pincer sur leurs jupes quelque grain de poussière imaginaire ou à examiner avec une attention trop soutenue la trame du tapis de table. Alphonsine guetta les regards de Venant afin d'obtenir qu'il se tût ; mais

2 II,III,IV Survenant, *comme* elle 3 II connais, toi [A ?] Conte-nous
 5 II,III,IV,V L'instant auparavant 7 II redonneraient [R -] donc 17 II
 carrer [RA *dans* AR *sur*] leur chaise, comme [R *dans* A à] l'attente 19 II
 pincer [A *sur leurs jupes*] quelque

avant d'y avoir réussi, Amable, d'une voix forte et impérieuse qu'on ne lui connaissait pas, ordonna :

– Parle, Survenant. Ce que t'as à dire, dis-le ! 25

Venant, d'ordinaire si hardi de paroles, soit qu'il se trouvât gêné d'avoir à porter semblable message, soit qu'il ne sût trop comment s'exprimer, mit du temps à répondre :

– C'est pas aisé à dire.

Il secoua la cendre de sa pipe et reprit : 30

– Si vous voulez parler de l'Acayenne, de son vrai nom Blanche Varieur, d'abord elle est veuve. Puis c'est une personne blonde, quasiment rousse. Pas ben, ben belle de visage, et pourtant elle fait l'effet d'une image. La peau blanche comme du lait et les joues rouges à en saigner. 35

– A fait pas pitié, éclata un des hommes en louchant sur sa pipe qu'il bourrait à morte charge à même le tabac du voisin.

– C'est pas tant la beauté, comme je vous disais tantôt, que cette douceur qu'elle vous a dans le regard et qui est pas disable. Des yeux changeants comme l'eau de rivière, tantôt gris, tantôt 40
verts, tantôt bleus. On chercherait longtemps avant d'en trouver la couleur.

[208] – Et de sa personne, elle est-ti d'une bonne taille ? demanda la femme à Jacob Salvail. Sûrement elle est pas chenille à poil et maigre en arbalète comme moi pour tant faire 45
tourner la tête aux hommes. À vous entendre, Survenant, apparence que les hommes mangeraient dans le creux de sa main !

Les yeux de Venant s'allumèrent de plaisir.

– Pour parler franchement, à comparer à vous, madame Salvail, elle déborde. 50

– Grasse à fendre avec l'ongle ?

– Ah ! fit un autre, visiblement désappointé, je pensais qu'il s'agissait d'une belle grosse créature qui passe pas dans la porte, les yeux vifs comme des feux follets.

55 – Mais elle doit avoir de l'âge ? questionna Angéline, frémissante de regret, elle, si chétive, si noireude, à l'évocation par le Survenant de tant de blondeur et de richesse de chair.

– Elle doit, mais c'est comme si elle était une jeunesse. Quand elle rit, c'est ben simple, le meilleur des hommes renierait Père et Mère.

– Je vois ben qu'elle t'a fait les yeux doux, remarqua tristement l'infirme.

– Quoi ! pas plus à moi qu'à un autre. Vous êtes tous là à me demander mon idée : je vous la donne de franchise. En tout cas, conclut-il, c'est en plein la femme pour réchauffer la paillasse d'un vieux.

– T'as pas honte ? lui reprocha Angéline.

La grande Laure Provençal s'aiguïsa la voix pour dire :

[209] – Fiez-vous pas à cette rougette-là. Elle va vous plumer tout vivant. Fiez-vous y pas. T'entends, Amable ?

– Vous aimez pas ça une rougette, la mère ? questionna le Survenant.

Et pour le malin plaisir d'activer la langue des femmes, tout en passant la main dans sa chevelure cuivrée, il ajouta :

75 – Pourtant, quand la cheminée flambe, c'est signe que le poêle tire ben.

– Mais d'où qu'elle sort pour qu'on l'appelle l'Acayenne ?

– Ah ! elle vient de par en bas de Québec, de quelque part dans le golfe ¹.

80 – Ça empêche pas qu'elle donne à chambrer à des navigateurs et qu'on parle de contre, comme d'une méchante.

– Qu'elle reste donc dans son pays !

57 II Survenant [R.] de 59 II,III renierait *père* et *mère*. // – Je
69 II Fiez-vous y pas à 70 II pas [D, *t'entends* S. *T'entends*], Amable
70 VI,VII T'entends Amable 75 II,III Pourtant quand

1. C'est-à-dire « elle vient de l'est de Québec, d'une région située dans le golfe du Saint-Laurent ».

Venant s'indigna :

– Des maldisances, tout ça, rien que des maldisances !
Comme de raison une étrangère, c'est une méchante : elle est pas du pays. 85

Soudainement il sentit le besoin de détacher sa chaise du rond familial. Pendant un an il avait pu partager leur vie, mais il n'était pas des leurs ; il ne le serait jamais. Même sa voix changea, plus grave, comme plus distante, quand il commença : 90

– Vous autres...

Dans un remuement de pieds, les chaises se détassèrent. De soi par la force des choses, l'anneau se déjoignait.

[210] – Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir du pays, de se lever avec le jour, un beau matin, pour filer fin seul, le pas léger, le cœur allège, tout son avoir sur le dos. Non ! vous aimez mieux piétonner toujours à la même place, pliés en deux sur vos terres de petite grandeur, plates et cordées comme des mouchoirs de poche. Sainte bénite, vous aurez donc jamais rien vu, de votre vivant ! Si un oiseau un peu dépareillé vient à passer, vous restez en extase devant, des années de temps. Vous parlez encore du bucéphale², oui, le plongeur à grosse tête, là, que le père Didace a tué il y a autour de deux ans. Quoi c'est que ça serait si vous voyiez s'avancer devers vous, par troupeaux de milliers, les oies sauvages, blanches et frivolantes comme une neige de bourrasque ? Quand elles voyagent sur neuf milles de longueur formant une belle anse sur le bleu du firmament, et qu'une d'elles, de dix, onze livres, épaisse de flanc, s'en détache et tombe comme une roche ? Ça c'est un vrai coup de fusil ! Si vous saviez ce que c'est de voir du pays... 95 100 105 110

Les mots titubaient sur ses lèvres. Il était ivre, ivre de distances, ivre de départ. Une fois de plus, l'inlassable pèlerin voyait rutiler dans la coupe d'or le vin illusoire de la route, des grands espaces, des horizons, des lointains inconnus. 115

107 II anse [R *dans le*] sur le bleu du firmament, et qu'une d'elle, de 108 II, III, IV dix, douze livres 110 II c'est [R *une*] vrai 113 II l'inlassable [R *voyageur A pèlerin*] voyait III l'inlassable *pèlerin* voyait 115 II inconnus. [R *Comme son regard*] // Comme

2. Voir *supra*, p. 102, l. 159 s., et p. 132, n. 5.

Comme son regard, tout le temps qu'il parlait, tendait uniquement vers la porte, chacun, à son exemple, porta la vue dessus : une porte grise, massive et basse, qui donnait sur les champs, si basse que les plus grands devaient baisser la tête pour ne pas heurter le haut de l'embrasement. Son seuil, ils l'avaient [211] passé tant de fois et tant d'autres l'avaient passé avant eux, qu'il s'était creusé, au centre, de tous leurs pas pesants. Et la clenche centenaire, recourbée et pointue, n'en pouvait plus à force de cliqueter sous toutes sortes de mains, une humble porte de tous les jours, se parant de vertus à la parole d'un passant.

— Tout ce qu'on avait à voir, Survenant, on l'a vu, reprit dignement Pierre-Côme Provençal, mortifié dans sa personne, dans sa famille, dans sa paroisse.

Dégrisé, Venant regarda un à un, comme s'il les voyait pour la première fois, Pierre-Côme Provençal, ses quatre garçons, sa femme et ses filles, la famille Salvail, Alphonsine et Amable, puis les autres, même Angéline. Ceux du Chenal ne comprennent donc point qu'il porte à la maison un véritable respect, un respect qui va jusqu'à la crainte ? Qu'il s'est affranchi de la maison parce qu'il est incapable de supporter aucun joug, aucune contrainte ? De jour en jour, pour chacun d'eux, il devient davantage le Venant à Beauchemin : au cirque, Amable n'a pas même protesté quand on l'a appelé ainsi. Le père Didace ne jure que par lui. L'amitié bougonneuse d'Alphonsine ne le lâche point d'un pas. Z'Yeux-ronds le suit mieux que le maître. Pour tout le monde il fait partie de la maison. Mais un jour, la route le reprendra...

Pendant un bout de temps personne ne parla. On avait trop présente à l'esprit la vigueur des poings du Survenant pour oser l'affronter en un moment semblable. Mais lui lisait leurs pensées comme dans un livre ouvert. Il croyait les entendre se dire :

[212] — Chante, beau merle, chante toujours tes chansons.

— Tu seras content seulement quand t'auras bu ton chien-de-soul et qu'ils te ramasseront dans le fosset.

117 II chacun [R de ceux qui étaient là], à son exemple [A.] porta
 131 II fois Pierre-Côme 133 II ne [D comprenaient S comprennent] donc
 135 II crainte [D, S ?] [R et] [D qu'il S Qu'il] s'est 138 II, III cirque
 Amable 146 II oser [R en u] l'affronter 150 II ton chien-de-soul et

- Assommé par quelque trimpe et le visage plein de vase.
- On fera une complainte sur toi, le fou à Venant.
- Tu crèveras, comme un chien, fend-le-vent.
- Sans avoir le prêtre, sans un bout de prière... 155
- Grand-dieu-des-routes !

Le Survenant, la tête haute, les domina de sa forte stature et dit :

– Je plains le gars qui lèverait tant soit peu le petit doigt pour m'attaquer. Il irait revoler assez loin qu'il verrait jamais le soleil se coucher. Personne ne peut dire qui mourra de sa belle mort ou non. Mais quand je serai arrivé sur la fin de mon règne, vous me trouverez pas au fond des fossets, dans la vase. Cherchez plutôt en travers de la route, au grand soleil : je serai là, les yeux au ciel, fier comme un roi de repartir voir un dernier pays. 160 165

– Pour une fois, Survenant, t'auras pris la bonne route, lui répondit Jacob Salvail.

Heureux de se détendre, ils rirent de bon cœur. Mais ils s'arrêtèrent net quand Venant commença à fredonner, tout en clignant de l'œil vers Angéline. Plus cirée qu'une morte, accablée d'une peine indicible, elle l'écouta chanter la chanson de son cœur : 170

[213] *Là-haut, là-bas, sur ces montagnes,
J'aperçois des moutons blancs,
Beau rosier, belle rose,
J'aperçois des moutons blancs,
Belle rose du printemps.* 175

*Si vous voulez, belle bergère,
Quitter champs et moutons blancs,
Beau rosier, belle rose,
Quitter champs et moutons blancs,
Belle rose du printemps*³. 180

152 II vase. // – [R ils feront A On fera] une 159 VI,VII tant soi peu
174-183 II Là-haut, là bas, sur [...] printemps <non souligné> 175
II,III,IV,V,VI,VII blancs / Beau <voir *supra*, p. 59, n. 18>

3. Voir *supra*, p. 183, n. 38.

Ce couplet fini, il n'alla pas outre. La figure enfouie dans
 185 le creux de son bras, il mima de grands sanglots. Quand il
 releva la tête, une larme scintillante au coin de l'œil, il éclata
 de rire, de sorte qu'on ne sut pas s'il avait vraiment ri ou pleuré.

Angéline, la première, parla de partir. Alphonsine ne cher-
 cha pas à la retenir. Elle avait hâte de se retrouver seule avec
 190 Amable. Un profond secret les unissait davantage depuis quel-
 que temps : Alphonsine attendait un enfant. Amable avait
 voulu aussitôt annoncer la nouvelle à son père, mais la jeune
 femme s'était défendue :

– Non, non, je t'en prie. Gardons ça pour nous deux. Les
 195 autres le sauront assez vite.

Devant la grande gêne d'Alphonsine, sorte de fausse honte
 inexplicable, il avait résolu de se taire aussi longtemps qu'elle
 le désirerait.

Alphonsine s'empressa de dire à Angéline :

200 – Attends, je vas rehausser la lumière.

[214] – Non, allume pas, supplia l'infirmier. Il fait assez clair
 et j'ai ma chape à la main.

Plutôt que de marcher à la grande clarté sous les yeux du
 Survenant, Angéline aurait volontiers desséché là. Pas de lu-
 205 mière. Qu'il ne voie pas comme sa peau est terne, son corps
 chétif et ses cheveux morts. Une distance de vingt pas séparait
 sa chaise de la porte. Elle la franchit doucement, hissée sur la
 pointe des pieds, surveillant sa jambe caduque afin de faire le
 moins de bruit possible. Quand elle parvint au seuil de la porte,
 210 Venant lui demanda :

– T'as pas peur, au moins, belle bergère ?

– Peur ? Personne tentera sur moi, répondit-elle tristement
 en s'engouffrant dans la nuit.

Dès qu'elle fut dehors, le Survenant courut la rejoindre.
 215 L'assemblée s'égrèna vite. Les uns et les autres suivirent de près

192 II voulu *tout de suite* annoncer 197 II inexplicable [A,] [R qui
s'empare de certaines femmes à l'accomplissement du plus beau mystère de l'humanité,
 il 207 II doucement, [R se] hissée 215 II L'assemblée *s'égrèna* vite

Angéline. Après le départ du dernier, Alphonsine laissa échapper un soupir de soulagement. Amable ne bougeait pas ; le regard froncé, il semblait de pierre. Elle vola à lui, la parole secourable :

– Reprends courage, mon vieux. Ça sera sûrement rien qu'une passée... 220

Le poing d'Amable, comme des coups de masse, s'abattit plusieurs fois sur la table :

– Si c'était la vérité ! Malheur à elle... la Maudite !



– Angéline ! 225

[215] Aucun son de voix ne répondit au Survenant. Mais au tournant de la route, les brouillards s'effilochèrent pour dégager une ombre.

– Je t'attendais, dit simplement Angéline.

Elle ne pleurait pas. Sa voix, calme et basse, avait à la fois un accent de résignation et d'espoir. Sans aucune feinte elle reprit : 230

– Je t'attendais pour te parler cœur à cœur. Faut que tu te confesses à moi, Survenant. Il y a de quoi qui te mine. C'est-il de quoi de vilain que je t'aurais fait sans le vouloir ? 235

– Mais non, la Noire. J'ai pas de raisons de me tourmenter.

– Pourquoi donc que t'es plus le même homme qu'avant ?

– Mais non...

– Essaye pas de nier : ta voix sonnait étrange tout à l'heure quand tu parlais devant le monde. As-tu une peine quelconque, quelque déboire que tu cherches à me cacher ? 240

216 II Alphonsine [A *laisa*] [D *échappa* S *échapper*] un 228 II ombre
près de lui. // – Je 230 II voix [A,] calme 239 II Essaye [R -] pas

Le Survenant garda le silence. Le cœur d'Angéline se sera. Avant longtemps il lui arriverait malheur. Elle le savait. Elle le sentait.

245 – Si tu t'ennuies, dis-le. Garde pas ça en toi, c'est mauvais. Depuis un certain temps, j'ai dans l'idée une chose qui te déplaira pas : l'harmonium, à la maison, j'aimerais à le changer pour un piano.

250 Pauvre Angéline ! prête à tous les sacrifices pour lui. Et ce n'était pas assez. À pleines mains elle puisait dans son cœur d'or pour offrir de nouveau :

255 – As-tu besoin d'argent ? Je pourrais encore t'en avancer que tu nous remettras rien que quand ça [216] t'aviendra. Tu nous as assez aidés tout l'été qu'on te redoît plus que ça, il me semble...

– ...

260 – Puis je voulais t'apprendre que mon père est prêt à passer la terre à mon nom. On doit rien dessus, tu sais. Et sans être des richards, on est en moyens. Celui qui me prendra pour femme sera pas tellement à plaindre.

– La femme qui m'aura, réfléchit le Survenant, pourra jamais en dire autant de moi : j'ai juste le butin sur mon dos.

265 – Dis pas ça, Survenant. T'as du cœur et, travaillant comme tu l'es, tu arriverais pas les mains vides. Quand on est vraiment mari et femme, il me semble qu'on met tout en commun.

Ils allaient lentement au milieu de la route, si préoccupés tous les deux, qu'ils ne prenaient pas garde aux flaques d'eau. Il bruinait et la brume sournoise s'insinuait à travers leurs vêtements. Angéline grelotta. Elle tremblait comme une feuille.

270 – Rentre vite à la maison, Angéline, tu vas prendre du mal.

Mais rejetant les pans de sa chape, elle mit ses deux mains sur les épaules du Survenant. D'un ton suppliant et humble, elle commença :

– Si tu voulais, Survenant...

245 II toi, [R *dis-le*] c'est 246 II,III temps j'ai 259 II,III,IV,V en
moyen. Celui 263 II T'as [R *un grand A du*] cœur 271 II les [R *deux*]
pans

Tendrement il emprisonna un moment dans les siennes 275
les mains qui s'accrochaient à lui et y enfouit son visage. D'un
geste brusque, il se dégagea et, la voix enrouée, il dit :

– Tente-moi pas, Angéline. C'est mieux.

À grandes foulées, il se perdit dans la nuit noire.

277 II,III,IV brusque il 279 II noire. [R ..] // II,III,IV,V,VI,VII
<Des astérisques ou des points suivent cette ligne, puis viennent deux pages
raturées par l'auteur en VII^G ; voir Appendice I, p. 299.>

Le lendemain matin, Didace revint de l'Îlette à Bibeau¹. Tout songeur, il perchait tranquillement le long de la commune.

1 I <titre du chapitre :> L'ABANDON // Le 2-53 I Le [...] réponse.
 <Une première version de ce passage se présente en I sous la forme du texte suivant dont certains éléments se retrouvent au début du chapitre XIV :> // *Ce matin-là, à l'approche des grandes mers de mai, Didace Beauchemin examinait le temps avec plus de soin qu'à l'accoutumée. Au nord, le ciel tantôt sillonné de soleil et d'azur se changeait peu à peu en un vaste champ gris, uniforme. La fumée d'un paquebot empanachait les touffes de saules de l'île des Barques, mais, impuissante à s'élever plus qu'à hauteur d'arbre, elle traînait à la tête des aulnages avant d'aller mourir parmi les vieux joncs. Didace lisait dans le firmament que le vent s'anordirait et que la pluie prochaine serait de bonne durée. En effet il en tombait des brins : ils étoilèrent sa main tendue à l'air par l'entrebâillement de la porte. À l'eau déjà haute qui noyait la commune, hormis la pointe et quelques levées de terre en saillie çà et là, avant longtemps s'ajouteraient les eaux des lacs. // Des canards sauvages passèrent à portée de fusil. À peine vêtu, nu-tête, le père Didace, à la hâte, sortit de la maison pour les suivre du regard jusqu'à perte de vue ; ils baraudaient vers la baie de Lavallière, non plus par bandes, comme à l'automne, mais par couples en obéissance à l'accomplissement de leur œuvre de vie. Hardiment il songea : // – Au bout de ma terre, y a un chaume de sarrasin qui a inondé. Les noirs devraient y chercher de quoi manger... // Aucun sourire ne détendit les lèvres du vieux chasseur, mais les yeux lui en pétillèrent de plaisir. D'un chaud matin n'avait-il pas vu le garde-chasse, son « têteux » – petit bac tôle – sur la voiture, se diriger en tournée vers les terres plus basses ? // – Ho donc ! Venant, lève-toé et attelle Gaillarde sur la ouaguine. On va au bois se couper du sapin à matin. // Comme l'engagé ne donnait pas signe de vie, à la fin il décida de monter au grenier. Pendant que les marches geignaient sous son pas brusque, pesant, on l'entendit qui bougonnait : // 2 II matin Didace 3 II songeur il 3 II,III,IV commune. Les berges*

1. Ou « îlet Bibeau » : petite île située au confluent est du Chenal des Barques et du fleuve, vers l'extrémité nord-est de l'Île du Moine.

Les berges basses lui permettaient de voir loin au-dessus 5
des chaumes et, l'oreille aux aguets, habile à démêler les sons,
il écoutait. Il s'arrêta un moment : à Sorel le sifflet des chantiers
maritimes lançait son cri d'appel. Sept heures.

Toute la longue nuit, Didace l'avait passée sous le prélat 10
de chasse, à l'affût, sans tirer deux coups de fusil. De plus une
chouette avait foncé en trombe sur ses plants vivants et effarou-
ché les canes. Maintenant transi et affamé, il avait hâte d'arriver
à la maison.

Soudain le temps où sa femme vivait repassa devant ses 15
yeux. Du plus loin qu'elle l'apercevait, Mathilde accourait au-
devant de lui, sur le quai, prête à l'aider. À la maison, quel
repas l'attendait ! Des grillades de lard dorées, des œufs en
quantité [220] comme il les aimait, avec du thé fort, brûlant. Rien
de tiède. Et dans le lit elle lui gardait, entre les draps de laine 20
du pays, sa place encore toute chaude pour son somme d'après
le déjeuner. Et toujours le mot juste pour chacun, pour chaque
chose. Ah ! la vraie femme qu'il avait ! Mais elle était morte,
usée de peine. Et dire qu'à présent, dans sa maison, sur la
butte... Mais quoi ? pas un brin de fumée autour de la che- 25
minée ? Et des animaux erraient dans le jardin ? Didace qui
s'était donné tant de mal à faire lever le blé d'Inde d'automne,
difficile à obtenir, s'inquiéta :

– Quoi c'est que ça peut vouloir dire ?

Un air cru l'accueillit au seuil de la cuisine. Le poêle était 30
mort. Et, dans la chambre voisine, Alphonsine et Amable dor-
maient encore. Didace étouffa de rage :

– Levez-vous, bande d'emplâtres ! Venez m'aider à courail-
ler les vaches ! Les animaux sont en train de tout manger. Toute
la terre s'en va chez l'yâble. Il nous restera plus rien. Ho donc !
Survenant ! Lève, Amable ! Ouste, là ! Z'Yeux-ronds ! 35

6 II chaumes, et l'oreille 11 II chouette, [R *l'œil rond, magnétique*, A
avait foncé en trombe sur] ses plants vivants et [R effarouchée] ses canes 11
III, IV, V, VI, VII effarouché ses [VII^G R ses A les] canes 19 II lui [R *mé-*
nageait A *gardait*], entre 20 II d'après [R *lui*] le *déjeuner*. Et 21
II, III, IV, V, VI, VII chacun et [VII^G R et A,] pour chaque 26 II de *peine* à
[R *sem*] faire 30 II Et dans la chambre voisine Alphonsine 34 II va *su-*
l'yable. II

Il chercha vainement le chien sous le poêle pour le lancer aux trousses des vaches et sortit en tempêtant :

– Ouais, un bon chien de garde ! J'vas t'apprendre avec le fouet à te conduire comme du monde, chien infâme !

40 Alphonsine, fort énervée, dit à Amable qui traînait encore au lit :

– Lève-toi, vite, je t'en prie.

Mais Amable prit son temps :

45 [221] – Deux, trois vaches dans le clos, c'est pas la mort d'un homme.

Didace eut le temps de chasser les animaux avant qu'Amable finît de s'habiller. Un peu calmé, il demanda :

– Lequel de vous trois a laissé la barrière ouverte, hier au soir ?

50 – Pas moi, sûrement, répondit Amable. Ça doit être le Survenant. Il est rentré le dernier.

– C'est-ti toi, Survenant ? cria Didace, au pied de l'escalier.

Il attendit en vain la réponse.

55 – Demandez-moi ce qu'il brette si tard dans le bed, celui-là, à matin. Il a pourtant pas coutume...

36 II vainement [A le chien] sous 38 II J'vas [D y S t'] apprendre [A avec le fouet'] à [D se S te] conduire comme du monde ! [A chien infâme !] // Alphonsine 44 II c'est [R la] pas 46 II de [R revenir] chasser les animaux avant qu'Amable [R ait] [D fini A finit] de 47 II calmé il 52 II Survenant [D , S ?] demanda Didace III, IV Survenant ? demanda Didace 54-79 I Demandez-moi ce qu'il brette dans le bed, si tard. Les chiens le mangeront pas, certain ! // Mais arrivé au haut de l'escalier, il se prit à jurer et à répéter la même phrase, incapable de trouver autre chose à dire : // – Ça parle au sorcier... Ça parle au sorcier ! // La paillasse était intacte, personne n'y avait couché, la chambre, telle que la veille au soir, sauf que les hardes de l'engagé ne pendaient plus au mur. Venant avait quitté la maison, sans un mot, sans un geste de la main, en vrai sauvage. Phonsine, la première, accourut au grenier, essoufflée, et en grande indignation : // – Ces passants-là, c'est quasiment pas du monde ; y arrivent tout d'une ripousse, y repartent de même. C'est pire que des chiens errants, y connaissent pas de maître. Une journée, ça vous mangerait dans le creux de la main, c'est doux, c'est tout miel 54 II brette [A si tard] dans

À la fin, il s'impatienta :

– S'il faut que j'aille le tirer du nique à c't'heure, c'est ben le restant...

– Laissez faire, je vas monter à votre place, s'empressa de dire Alphonsine, en s'élançant dans l'escalier.

60

Arrivée à la dernière marche, elle s'arrêta net : la paillasse était intacte, personne n'y avait couché, la chambre telle que la veille au soir, sauf que les hardes du Survenant et son paqueton ne pendaient plus au mur.

– Le Survenant est parti !

65

Pendant que les marches geignaient sous son pas pesant, Didace ne faisait que dire :

– Ça se peut pas ! Ça se peut pas !

Alphonsine cria comme une perdue :

– Oui, oui, il est parti. Quand je vous le dis...

70

[222] Parti, le Survenant ! Sans un mot. Sans un signe. Sans un geste de la main.

Encore essoufflée d'avoir monté si vite, Alphonsine s'indigna :

– Un vrai sauvage, quoi ! Ces survenants-là sont presque-ment pas du monde. Ils arrivent tout d'une ripousse. Ils repartent de même. C'est pire que des chiens errants. Une journée, ils vous mangeraient dans le creux de la main tellement ils sont tout miel. Le lendemain, ç'a le courage de vous sauter à la face et de vous dévorer tout rond. Cherchez pas. Celui-là est allé gruger son os ailleurs. Et après lui, ça sera le tour d'une autre, je suppose ?

75

80

59 II faire, [D j'vas S je vas] monter 60 II,III,IV,V,VI,VII l'escalier.
 // Mais arrivée [VII^G R Mais S Arrivée] à la dernière 68 II pas ! // [A Alphonsine [R criait] comme une perdue :] // – Oui 73 II vite, [R Angéline A Alphonsine] s'indigna // – Un 79 II,III lendemain ç'a 81-107 I après ça
 // Didace ne la laissa pas achever. Les poings serrés, il tressaillait de colère, à l'allusion à son prochain mariage : // – Prends garde, ma fille, prends ben garde pas rien qu'à ce que tu vas dire, mais à ce que tu vas penser !
 // Phonsine tenta de rire mais son rire sonna le fêlé dans la chambre que le départ de l'engagé avait soudainement dégarnie de joie. // Deux, trois jours passèrent et Venant ne reparut pas. Il fallait bien admettre qu'il était parti pour de bon. La route qui l'avait conduit au Chenal du Moine, par un vent d'automne, le reprenait à la première hirondelle bleue, un matin de printemps. // Angéline

Deux fois blessé dans ses sentiments, par le départ du Survenant et par l'allusion à Blanche Varieur, Didace l'avertit :

85 – Fais ben attention, ma fille, pas seulement à ce que tu vas dire, mais à ce que tu peux penser.

Repoussant d'un violent coup de botte le duvet de poussière par bourdillons sur le plancher, il ajouta :

90 – Alphonsine Beauchemin, occupe-toi de nous faire de l'ordinaire et de ben tenir la maison. Ça prendra tout ton raide.

Une bouffée de chaleur éclata au cœur d'Alphonsine et lui fit monter la rougeur au visage, à la honte de ne pas être une bonne femme de maison et à la fierté de s'entendre honorer, par son beau-père, de ce nom de Beauchemin qu'il ne lui donnait jamais. Peut-être savait-il qu'elle attendait un enfant ? Un moment elle oublia le départ du Survenant, pour ne songer qu'à l'enfant en son sein, un [223] garçon sûrement. Quand elle aurait donné à la famille un Didace de plus, elle saurait bien prendre sa place dans la belle confrérie des dames
100 Beauchemin.



Plusieurs jours passèrent et ni Venant, ni Z'Yeux-ronds ne reparurent au Chenal du Moine.

– Je l'ai toujours dit qu'ils faisaient la belle paire tous les deux, observa Amable qui trouvait la chose drôle.

84 II l'allusion *indirecte* à Blanche 86 II penser. // Et [A repoussant] d'un III, IV, V, VI, VII penser. // Et repoussant [VII^G R Et S Repoussant] d'un 89 II Beauchemin, occupe-[D toé S toi] de 94 II qu'il [A ne] lui donnait jamais. [A Peut-être savait-il qu'elle attendait un enfant ?] Un moment 98 II un [R autre] Didace 101-113 II Plusieurs [...] Venant <Une première version se lit comme suit sous le feuillet jaune qui porte ces lignes :> // Plusieurs jours passèrent et le Survenant ne reparut pas. Il fallut bien admettre qu'il était parti pour de bon. [R Angéline reçut le coup en plein cœur mais sans une plainte extérieure. A Quelques jeunesses se vantèrent à la ronde de perdre ainsi de jolies sommes] Angéline reçut le coup en plein cœur, mais sans une plainte extérieure. On s'étonna même de ne pas entendre une seule parole d'amertume sur [A de] ses lèvres. Un matin son père partit au bois. Alors elle se poudra, se farda même et enfila sa bonne robe. Puis elle se mit à parcourir la montée et à s'enquérir auprès de chacun des dettes de Venant. // 101 II et [R le] ni Venant 104 II qui [R prenait A trouvait] la chose [R en ri A drôle.] // II

Il fallut bien admettre que le Survenant était parti pour tout de bon. Quelques jeunesses se vantèrent à la ronde de perdre ainsi de jolies sommes. Angéline reçut le coup en plein cœur, mais sans une plainte extérieure. On s'étonna même de ne pas entendre une seule parole d'amertume sur ses lèvres. Un matin son père s'en fut au nord, visiter des parents². Alors elle se poudra, se farda même et enfila sa bonne robe. Puis elle se mit à parcourir la montée et à s'enquérir auprès de chacun des dettes de Venant.

Et sa peine ? Même sa peine pouvait attendre. Nul ne la lui prendrait. Elle la laissa tomber au plus creux de son cœur, comme une charge pourtant précieuse que l'on abandonne au pied d'un arbre, sur une route pénible, assuré de la retrouver au retour. Mais le Survenant, que son nom reste intact ! Il ne serait pas dit que, pour l'amour de quelques coppes, elle laisserait les autres ternir, de leurs sales jacasseries, l'image de l'homme qu'elle aimait.

105 II,III,IV,V,VI,VII pour [VII^G A tout] de bon 107-158 I Angéline Desmarais reçut le coup en plein cœur, mais sans une plainte extérieure. *Et comme les mauvaises langues s'en donnaient à jacasser que l'engagé devait, à droite et à gauche, elle se mit à parcourir la montée. Bien qu'il y eût, à des endroits, jusqu'à un arpent de marée collée à la terre, si tassée que l'aviron pouvait à peine passer à travers, elle alla de maison en maison s'enquérir des dettes de Venant. C'était une vraie pitié et ça tirait les larmes de la voir, pauvre boïteuse, traîner sa jambe faible, comme une aile blessée, par les chemins glaiseux, sur les buttes, dans les baissières, partout. Ses immenses yeux noirs lui mangeaient le visage et sa voix n'était qu'un souffle quand elle expliquait, moins honteuse de son mensonge que de la mesquinerie des cœurs : // — Il m'a laissé la commission de payer ce qu'il doit. // Elle coudrait le bec aux gars du canton toujours prêts à faire le jacques devant les belles filles de Sorel, mais qui se gaussaient d'elle et la traitaient d'avarde, de boïteuse, parce qu'elle était mal bâtie, aussi noire qu'une corneille, et d'un esprit ménager. Si seulement elle pouvait leur lancer l'argent à la face comme un crachat, mon doux ! qu'elle le ferait joyeusement. Non, il ne serait pas dit, pour l'amour de quelques « coppes », qu'elle les laisserait de leurs sales jacasseries ternir l'image de l'homme qu'elle aimait. // Quand 118 II,III,IV,V,VI,VII Mais lui, [VII^G R lui,] le Survenant 119 II quelques coppes, elle laisserait les autres [R.] ternir*

2. La narratrice a cherché un prétexte pour éloigner David Desmarais, afin de permettre à Angéline d'accomplir sa mission en toute quiétude. Dans un premier temps, elle avait écrit : « Un matin son père partit au bois » (voir p. 274, variante 101-113 et p. 281, variante 268). Mais à moins d'aller au chantier (ce qui n'est plus de son âge — sans compter qu'il n'a pas besoin d'argent), David Desmarais ne saurait passer plusieurs jours en forêt ; il valait donc mieux l'envoyer en visite chez des parents.

[224] À petits pas, en sautillant comme un moineau, elle arrivait aux maisons. Bernadette Salvail ne pardonnait pas à Angéline, un laideron, d'avoir obtenu du Survenant l'amitié qu'il lui avait refusée à elle, belle comme une image. En voyant celle-ci tourner en rond près d'un perron, elle pensa avec amertume :

– La petite chatte ferait pas pire !

Les yeux égarés, pour un rien, Angéline riait. Une vraie folle ! Et elle parlait, parlait, de choses qui n'avaient ni son, ni ton. Puis soudain, au milieu d'une phrase, elle s'arrêtait net : « À propos, disait-elle, le Survenant vous avait-il emprunté de quoi ? Je passe, vu qu'il m'a laissé la commission de régler ses dettes. »

Elle paya exactement ce qu'il devait. Même à plusieurs endroits, elle mit le compte rond, ajoutant un trente-sous³ à la somme.

– Prenez, prenez, disait-elle, d'un air qu'elle s'efforçait de rendre détaché. Voyons, c'est son argent à lui...

Ah ! si elle avait pu leur lancer l'argent à la face comme un crachat, mon doux ! qu'elle l'eût fait volontiers. Mais non, Pierre-Côme Provençal le saurait. Sa vengeance vaudrait mieux : elle leur ferait honte et leur coudrait le bec, du même coup.

Arrivée à la dernière maison, elle tourna sur ses pas. La pluie tombait à verse. C'était vraiment pitié de la voir, pauvre boiteuse, le bord de sa bonne robe encroûtée de boue, enfoncer

123 II maisons. [A <avec signe de renvoi, au verso du f. 189 :> Bernadette Salvail ne se consolait pas de ce [R que] Angéline [A , un laideron,] [D eut A eût] obtenu du Survenant une amitié qu'il lui avait refusée à elle, belle comme une image. En voyant l'infirmier tourner en rond près du perron, elle se dit, le cœur plein d'amertume : // – La petite chatte ferait pas pire...] // Les 129 II rien [R elle A Angéline] riait 130 II qui [R n']avaient ni III,IV,V qui avaient ni 137 II,III,IV,V somme : // – Prenez 139 II,III,IV lui... // Mais si 140 II face [A comme un crachat], mon doux ! qu'elle l'[D eut A eût] fait 146 II pauvre [D boiteuse AR boiteuse], le 147 II robe [D encroûtée A encroûtée] de

3. On utilisait au Canada avant 1858 la livre de 120 sous et le quart d'une livre valait alors 30 sous. Lorsqu'on introduisit le dollar décimal, l'habitude d'appeler le quart de livre 30 sous s'est maintenue pour le quart du dollar, bien qu'il ne valût désormais que 25 sous. Voir aussi *supra*, p. 246, l. 364.

dans la vase jusqu'à la cheville et traîner sa jambe faible, comme une aile blessée, par les chemins glaiseux, sur les buttes, dans les baissières, partout. Ses immenses [225] yeux noirs lui mangeaient le visage et l'eau de pluie roulait avec les larmes sur ses joues blêmes. 150

Ah ! les beaux gars du Chenal du Moine pouvaient maintenant la traiter d'avarde, de corneille, de boiteuse, et rire d'elle à leur aise. Personne, au Chenal du Moine, non personne, n'avait le droit d'enlever un seul cheveu sur la tête du Survenant. 155

Quand elle eut racheté le nom du Survenant, elle s'enferma seule avec sa peine dans la maison. En proie à une insondable détresse, la nuit, le jour, elle ne faisait rien d'autre, de son regard avide, que de fouiller la route. Elle pleurait avec tant de cœur que les yeux lui en brûlaient autant que si elle eût dormi dans l'ortie. Et ses mains sans cesse agitées pétrissaient je ne sais quel pain invisible, comme si c'eût été là sa douleur qu'elles tournaient et retournaient en tous sens. Après avoir frappé en vain plusieurs fois à la porte, les voisins finirent par s'inquiéter de ne pas voir un filet de fumée s'élever de la cheminée, même à l'heure des repas, et aucun morceau de linge à sécher sur la corde. 160 165

Beau-Blanc prétendit avoir aperçu en pleine nuit la lueur d'un fanal briller au coin de la maison. Mais personne n'ajouta foi à la parole d'un tel menteur, noir, chétif, peureux comme un lièvre et maraudeur en plus. 170

154 II de *boiteuse*, et 155 II *aise*. [R *Seul le Surve*] *Mais personne*, au III, IV, V, VI, VII *aise*. *Mais personne* [VII^C R *Mais* S *Personne*], au 158 I nom de *Venant*, elle s'enferma, seule avec sa peine, dans 160 I *détresse*, le jour, la nuit, elle ne faisait rien d'autre que de fouiller la route, de son regard avide, ou bien elle pleurait avec tant de cœur que les yeux ne lui en auraient pas brûlé davantage si elle avait dormi dans l'ortie toute une heure de temps ; ou bien, de ses mains sans cesse agitées elle pétrissait je ne sais quel pain invisible, comme si c'était là sa douleur qu'elle tournait et retournaient en tous sens 161 II route. [R *Ou bien*] [D elle S Elle] pleurait 162 II elle [D eut A eût] dormi 164 II si c'[D eut A eût] jeté 167 I cheminée même à l'heure des repas. *Les fils à De-Froi – était-ce Tit-Noir ou Beau-Blanc, ou les deux ? – prétendaient avoir vu, en plein cœur de nuit, la lueur d'un fanal briller au coin de la maison. Mais qui donc ajouterait foi à la parole de tels menteurs, noirs, chétifs, peureux comme des lièvres et maraudeurs en plus ?* // Au 169 II à *sécher* sur 171 II fanal briller <précédé et suivi d'un trait vertical ajouté au crayon> au

Au matin du quatrième jour, Alphonsine n'y tint plus :

175 – Pour ben faire, dit-elle à Didace, il faudrait le faire dire à Marie-Amanda, sa meilleure amie. Faut y voir. Après tout, on est les premiers voisins de David Desmarais.

[226] Sur le soir Marie-Amanda arriva au Chenal.

180 Marie-Amanda ne sait pas seulement assaisonner le manger, bien tenir une maison et élever une famille. Marie-Amanda est semblable à un phare. Semblable à un phare, haute, lumineuse et fidèle, toute blanche de clarté, elle se dresse au milieu de la nuit et de la tempête des êtres pour indiquer à chacun la bonne route. En entrant, elle ne se lamente point : Mon enfant
185 est malade. La récolte nous inquiète. J'appréhende l'hiver. Au seuil même de la porte, elle interroge, anxieuse : Vous avez besoin de moi ?

À sa vue, Angéline défaillit. Elle se mit à sangloter par petits sanglots ramassés et drus. Marie-Amanda la tint serrée
190 contre elle, la berça tendrement, de même qu'elle aurait veillé sur une enfant malade. Sous l'étreinte plus maternelle qu'amicale, l'infirmes se calma peu à peu, puis se prit à pleurer silencieusement, les larmes arrondies en graines de rosaire roulant une à une, à la suite, sur sa figure terreuse.

195 – Venant, c'est le mien, cria-t-elle soudainement, dans un sursaut de révolte. Et il est parti. Je le reverrai plus. Dire que je me serais arraché le cœur pour lui. Un chignon de pain sur

174 I plus. // – Pour 175 I Didace, y faudrait 176 I Marie-Amanda
qui est sa meilleure amie. // Sur le soir Marie-Amanda arriva au Chenal. // Marie-Amanda est semblable à un phare, haute, lumineuse, et fidèle, *et* toute blanche de clarté, elle se dresse, au milieu de la nuit et de la tempête des êtres, pour indiquer à chacun la bonne route. // En entrant elle 177 II voisins [R d'Angéline A David Desmarais]. // Sur 183 II pour [R leur] indiquer [A à chacun] la 185 II malade [D, la S. La] récolte 185 I l'hiver. // Mais au seuil de la porte, elle interroge, anxieuse : // – Vous II, III, IV, V, VI, VII l'hiver. Mais au [VII^C R Mais S Au] seuil même 188 II, III vue Angéline 188 I défaillit *et* se mit 189 I sanglots étouffés et drus. Marie-Amanda la tenait serrée contre elle, la berçait tendrement de même 191 I l'étreinte moins amicale que maternelle, l'infirmes 191 VI maternelle qu'amicale, l'infirmes 192 IV calma peu peu 193 I silencieusement ; les larmes, arrondies comme les graines d'un rosaire, roulaient, une 195 I mien ! cria-t-elle 196 I reverrai pas. Dire II reverrai p'us. Dire 196 II que j'me serais 197 I Un « chignon » de pain sur le coin de la table, j'm'en serais contentée pourvu que lui fût tout proche. J'demandais rien. Rien que de le voir lever les yeux sur moi de temps

le coin de la table, je m'en serais contentée, pourvu que lui fût tout proche. Je demandais rien pourtant. Rien que de le voir lever la vue sur moi, de temps à autre, même sans le faire exprès. 200

Marie-Amanda pleurait à son tour. De son corsage elle aveignit un large mouchoir éblouissant de blancheur, le tendit d'un coup sec comme la voile [227] d'une barque et, avec la sollicitude qu'elle apportait à toutes choses, essuya son beau visage, d'ordinaire si serein, maintenant ruisselant de pleurs. 205

– Écoute, Angéline...

Longtemps elle parla, tâchant, de ses paroles toutes de patience et de sagesse, de dénouer les liens enserrant le cœur de l'infirmes. Mais à tout instant celle-ci se rebellait : 210

– On voit ben que t'as jamais connu de peine d'amour...

– Tu penses ça ? Dans le temps que mon Ludger naviguait⁴, que je voyais pas jour qu'il débarquerait pour tout de bon, – il se disait tanné d'être navigateur de fosses et il voulait à tout prix s'en aller à l'eau salée, et puis il restait des semaines et des semaines sans répondre à mes lettres, – les soirs que je me suis couchée, une angoisse au cœur, je pourrais pas les compter. Dans ce temps-là, je priais à toute reste, je m'endormais sur mon chapelet. Et souvent ce qui m'avait paru une montagne, le soir, c'était plus que de la grosseur d'une tête d'épingle, le lendemain matin. Seulement il faut prier et faut se raisonner... 215 220

– Me raisonner pour oublier le Survenant ? Jamais !

198 II table, [D *j'm'en* S *je* m'en] serais contentée, pourvu que lui [D *fut* A *fût*] tout 199 II proche. [D *j'demandais* S *Je* demandais] rien 206 I visage d'ordinaire si serein *et* maintenant 206 II ruisselant de [R *larmes* A *pleurs*.] // – Écoute 209-247 I liens *qui enserraient* le cœur de l'infirmes. // Au milieu d'un silence Angéline demanda paisiblement : // – Marie-Amanda, penses-tu... si *j'allais* à sa recherche... que je 212 II ça ? [R *Quand* A *Dans le temps que*] mon 214 II bon, [R *qu'* A –] il se 214 II fosses [A ,] [R *et qu'*] il voulait 215 II salée, [R *et*] puis [R *qu'*] il restait 216 II lettres, [A –] les 217 II cœur, [D *j'pourrais* S *je* pourrais] pas les compter. Dans ce temps-là, [D *j'priais* S *je* priais] à toute reste, [D *j'm'endormais* S *je* m'endormais] sur 222 II raisonner... // – [D *M'raisonner* S *Me* raisonner] pour

4. Voir « La glace marche » (*En pleine terre*).

– Non, mais pour venir à bout de ta peine. Tu penseras
225 encore à lui, mais d'une meilleure manière.

– Ah ! s'il avait voulu ! je l'aurais suivi pas à pas, comme
son ombrage... comme Z'Yeux-ronds...

– Avant de connaître le Survenant, t'avais ta maison, tes
fleurs. Tu les as encore. De plus pendant un an il t'a donné
230 son cœur. Il t'a pas appauvri ? [228] T'as rien à regretter ? Et
tu regrettes tout ! Sois plus raisonnable que ça.

Une hostilité subite brilla dans le regard d'Angéline.

– Le Survenant s'est toujours conduit envers moi en vrai
monsieur. S'il avait agi autrement, je te dis ben franchement
235 que je sais pas si j'aurais eu de quoi à lui refuser.

– Je veux pas dire ça, Angéline, protesta Marie-Amanda,
chagrinée.

Le Survenant, appauvrir Angéline ? Il fallait donc que
Marie-Amanda fût folle à lier pour penser des choses sembla-
240 bles. Lui qui a appris à Angéline à reconnaître ce qu'il y a de
chantant sur la terre, lui qui parlait des fleurs comme de per-
sonnes avec qui il se serait trouvé en pays de connaissance. Et
à Pâques, le cornet de bonbons qu'il lui avait donné en présent ?

Sa peine reprenant vite le dessus, au milieu d'un silence
245 l'infirme demanda péniblement :

– Marie-Amanda, penses-tu... si je partais à sa recherche,
que je réussirais à le ramener ?

Marie-Amanda hésita avant de lui donner une ombre d'es-
poir :

– Peut-être que tu le ramènerais, mais tôt ou tard il re-
partirait et tout serait à recommencer. À supposer que tu l'at-

224 II Tu [R penserais] encore 225 II d'une [R autre A meilleure]
manière 227 II ombrage... [A comme Z'Yeux-ronds...] // – Avant 230 II
pas appauvri ? T'as 234 II autrement je 243 II, III, IV, V, VI, VII pré-
sent ? // Mais sa [VII G R Mais S Sa] peine 246 II recherche que 248 I
d'espoir : // – P't'être que tu le ramènerais, mais tôt ou tard il repartirait. Et
tout serait à recommencer. Advenant que tu l'attacherais à toi, que tu le riverais
à toi avec une chaîne de fer, si tu le voyais, chaque jour, par ta faute, rongé
d'ennui, le cœur ailleurs, comme un étranger à tes côtés, et toi pareille à une déjetée
à ses yeux, pauvre Angéline... tu le

tacherais à toi, que tu le riverais à toi, même avec une chaîne de fer, si tu le voyais, chaque jour par ta faute, rongé d'ennui, le cœur ailleurs, et toi, pareille à une déjetée à ses yeux, pauvre Angéline !... tu le perdrais plus que tu le perds à c't'heure. Si 255
telle est sa volonté d'aller seul [229] sur les routes, laisse-le à sa volonté. Même si c'est son bonheur de faire le choix d'une autre femme, accorde-lui son bonheur. Autrement, tu ne l'aimes pas d'amour. Aimer, ma fille, c'est pas tant d'attendre quoi que ce soit de l'autre que de consentir⁵ à lui donner ce qu'on a de 260
meilleur. Abandonne-le, Angéline. Sans quoi, tu connaîtras jamais une minute de tranquillité.

– Je peux pas comprendre...

– Cherche pas à comprendre. Plus tard tu comprendras. De la peine, ma fille, ça meurt comme de la joie. Tout finit par mourir à la longue. C'est dans l'ordre des choses. Depuis huit 265
jours t'es là, sans un accent de vie, penchée sur ton mal, comme une plante morte sur la commune. Ton père est à la veille de revenir. Faut pas qu'il te retrouve de même. Redresse-toi.

Au rappel de son père, Angéline s'était roidie. Les yeux 270
secs, sans même exhaler un soupir, elle sortit de la maison. Marie-Amanda, inquiète, la regarda faire. Elle la vit se hisser

253 II jour [R,] par 256 I routes *au loin*, laisse-le 258 I,II Autrement tu l'aimes pas 261 I quoi tu 262 I tranquillité. // – J'peux pas II tranquillité // – [D J'peux S Je peux] pas 265 I peine, ça meurt 266 I choses. *Ton père est à la veille de redescendre du bois. Faut pas qu'il te retrouve de même. Depuis huit jours t'es là, sans un accent de vie, penchée sur ton mal, comme une plante morte sur la commune. Redresse-toi* 268 II de [R redescendre du bois. A revenir.] Faut 269 II Redresse-[D toé S toi]. // Au 270 I,II père Angéline 272 I inquiète, *qui ne la quittait pas du regard, la vit se hisser sur la pointe des pieds pour éteindre le fanal. Deux fois, trois fois, l'infirmier soufflait sur la flamme tantôt haute, tantôt basse, qui ne voulait pas mourir. Alors Angéline saisit la mèche en feu et l'écrasa à pleins doigts. Puis elle reprit sa place auprès de Marie-Amanda mais, les traits creusés par la douleur, elle était* II inquiète la

5. Dans la dactylographie, les mots *que de consentir*, qui se trouvent à la dernière ligne de la p. 194, sont suivis d'une série de points servant à combler le reste de la ligne. Les mots suivants, *à lui donner*, etc., se lisent au haut de la p. 195. Cette perturbation matérielle semble indiquer que Germaine Guèvremont s'est livrée ici à une copie d'une version antérieure. D'ailleurs, les pages 189 à 202 sont paginées à la main (plutôt qu'à la machine à écrire), dans le coin supérieur droit, et presque toutes portent en plus une lettre alphabétique dans le coin supérieur gauche, ce qui constitue une seconde pagination, allant de c [p. 189] à o [p. 202]. On notera que cette perturbation touche le chap. XVII, déjà publié sous une autre forme dans *Gants du ciel*, en 1943.

sur la pointe des pieds, puis souffler deux fois, trois fois, sur la flamme du fanal. Tantôt haute, tantôt basse, la flamme fuyait à gauche, à droite, comme si elle n'eût pas voulu mourir. Alors Angéline saisit la mèche allumée et l'écrasa à pleins doigts. Ensuite elle alla rabattre le couvercle de l'harmonium et retourna à sa place auprès de Marie-Amanda. Mais elle était méconnaissable : on eût dit une agonisante.

Là, le visage enchâssé dans ses mains veineuses et transparentes à force de maigreur, elle se recueillit. Son sort, elle l'acceptait. Son sacrifice, elle l'accomplissait. Le passant qui, un soir d'automne, au Chenal du Moine, avait heurté à la porte des Beauchemin, pouvait s'éloigner à pas tranquilles, sur la voie sans retour. Dans un geste de résignation, les mains de la pauvre fille s'ouvrirent ainsi que pour délivrer un oiseau captif.

Quand elle parla de nouveau du Survenant, ce fut comme d'un être qui vient de passer de vie à trépas :

– Il avait ses défauts, j'en conviens. Il fêtait parfois. Et s'il éprouvait pas plus de sentiment pour moi, il est pas à blâmer. J'ai pas su le tour de me faire aimer. On marchait point du même pas tous les deux. Seulement... seulement... je veux lui donner son dû : il m'a jamais appelée boiteuse.

Un pâle sourire éclaira le visage de l'infirmes en larmes. Ainsi le ciel parfois s'irise au milieu de la pluie.

273 II pieds, [R pour éteid] puis 275 II elle n'eut pas 278 II place [A auprès] de 279 II on eut dit 280 I veineuses et sèches à force 282 I l'acceptait. Le passant qui, un soir d'automne, s'était arrêté auprès d'elle, juste le temps de lui ravir la paix de son cœur, pouvait s'éloigner à pas tranquilles sur la voie sans retour. Dans un geste de résignation, les mains de la pauvre fille s'ouvrirent comme pour délivrer l'oiseau captif : prends ton vol, oiseau passager, qui ne veux pas de nid. Passe, voyageur, mais si certains soirs, devant la lassitude de toujours errer seul par les routes étrangères, tu t'arrêtes, inquiet et étonné de cette soudaine nostalgie, repose-toi un instant dans le plein recueillement et mets-toi en la présence de Dieu : la fervente prière d'une infirmes L'implore pour toi. Et va, voyageur... // Quand 285 II retour [D : S.] [R elle se le] Dans 287 I Quand elle reparla de Venant, ce fut au passé : // – Il 288 II de [R la] vie [D au S à] trépas 289 I conviens, il fêtait parfois et il éprouvait pas de sentiment pour moi. Mais il est pas à blâmer : j'ai pas le tour de m'faire aimer 290 II pour [D moé S moi], il est pas à blâmer. [R Je sais pas A j'ai pas su] le tour de m'faire aimer 292 II seulement... [D j'veux S je veux] lui 293 I,II appelée boiteuse. // Un 294 I larmes ; ainsi, le

– Ah ! il avait ses qualités, renchérit Marie-Amanda : il était ni malain, ni ravagnard. Et franchement il était beau à voir. Si droit... si vaillant ! Avec des belles manières...

– C'est cette démarche qu'il vous avait !

– Une chanson attendait pas l'autre.

300

Angéline admit fièrement :

– Et toujours la tête haute, le rire aux lèvres.

Le grand rire clair ! Toujours quand la Pèlerine de Sainte-Anne-de-Sorel enverrait une bordée de sons jusqu'au Chenal du Moine, Angéline entendrait le grand rire s'égrener sur les routes. Elle pensa :

305

– Pourvu que quelqu'un prenne soin de lui et qu'il mange pas trop de misère !

[231] Allait-elle s'attendrir de nouveau ? Marie-Amanda chercha par tous les moyens à la divertir.

310

– Faudra que tu viennes passer quelque temps avec moi, à l'Île de Grâce. Ça te changera les idées. Tu verras comme les enfants ont profité.

– Jamais, à partir d'aujourd'hui, je m'éloignerai de la maison.

315

Marie-Amanda n'insista pas.

– Sais-tu qu'il fait pas chaud dans ta maison ? lui dit-elle. Si tu voulais j'irais quérir quelques quartiers de bois dans la remise et j'allumerai un bon feu.

L'infirme tressauta :

320

– Aie pas le malheur ! Il y a une manière de mettre le bois dans le poêle. J'allumerai tantôt.

298-317 I droit, si vaillant... // – *Toujours* la tête haute, le rire aux lèvres... // – Une chanson attendait pas l'autre... // Angéline admit fièrement : // – C'est cette belle démarche qu'il vous avait ! // *Comme elle la sentait près de s'attendrir de nouveau*, Marie-Amanda *chercha* à la divertir : // – Sais-tu 298 II vaillant ! [R *Toujours* A Avec] des 303 III la *Pèlerine* de 304 II jusqu'au *Chenal-du-Moine*, [R *elle* A Angéline] entendrait le grand rire *s'égrener* sur les routes. [R Angéline A Elle] pensa 307 II mange pas [R *trop* A *trop*] de 308 II,III misère. // Allait-elle 311 II avec [D *moé* S *moi*], à 314 II d'aujourd'hui, [D *j'm'éloignerai* S *je m'éloignerai*] de 317 I maison ? Si tu II,III maison, lui

Marie-Amanda sourit, rassurée. Son amie redevenait la femme ménagère d'autrefois, elle reprendrait vigueur.

325 – Dans ce cas-là, viens te chauffer chez nous. Mon père est là.

– J'oserai jamais regarder personne en face.

– Il faut que tu recommences de suite. Profites-en pendant que je suis icitte.

330 Angéline se laissa emmener chez Didace Beauchemin. Mais à peine entrée, de nouveau elle se mit à pleurer.

– Voyons, voyons, gronda Didace, quasiment aussi ému qu'elle. On se désole pas de même. Qui c'qui sait : Peut-être ben que le Survenant est allé au Congrès eucharistique⁶ et qu'il
335 va nous revenir avec une foule de nouvelles à raconter, à en plus finir. Tu sais s'il parle ben ! Peut-être ben aussi [232] qu'il est parti visiter sa famille pendant quelque temps ? D'après moi, c'est le garçon de quelque gros habitant. Il en sait trop long... sur la terre.

340 Alphonsine demanda :

– Je sais pas s'il avait eu une femme qui aurait su le prendre...

– Ah ! interrompit Amable, un homme qui a une passion, c'est comme des glaires, ça se prend pas.

345 – Que je vous l'aurais donc dompté, quand il était petit, si j'avais été sa mère ! s'exclama Alphonsine.

323 I sourit. Son amie redevenait la femme ménagère d'autrefois : elle reprendrait vigueur. <fin du chapitre en I> 333 II sait ? *P't'être ben*
335 II à *p'us* finir 336 II ben ! *P't'être ben* 337 II famille [R *pour A pendant*] quelque temps ? [R *Pour A D'après*] [D *moé S moi*] c'est 337 III, IV
temps ? *D'après-moi*, c'est 338 II c'est [R *le fils d'un seigneur, ou ben*] le
garçon 338 II long... *su'* la 339 II terre. // [R *Mais Angéline ne voulut pas en entendre davantage. Didace sortit après elle. Marie-Amanda chercha à l'en empêcher : // – Laissez-là aller seule, mon père. Faut que la peine fasse son œuvre. <voir infra, l. 352-355> // Alphonsine* 340 II demanda : // – [D *J'sais S Je*
sais] pas [R *s'il*] avait 346 II mère ! *reprit* Alphonsine

6. Il y eut effectivement un congrès eucharistique international en 1910 ; il se tint à Montréal, du 6 au 11 septembre, ce qui est compatible avec la chronologie interne du *Survenant*.

Le père Didace, étonné d'entendre la bru parler ainsi, se retourna tout d'un pain, pour mieux la regarder. Alphonsine rougit. Non, le beau-père ne se doutait pas qu'elle attendait un enfant. Autrement il n'aurait pas pour elle un regard aussi strict. 350

Angéline ne voulut pas en entendre davantage. Didace sortit après elle. Marie-Amanda chercha à l'en empêcher.

– Laissez-la aller seule, mon père. Faut que la peine fasse son œuvre. 355

Marie-Amanda et Alphonsine s'assirent, songeuses, auprès du poêle. Amable, le premier, rompit le silence. Il dit légèrement :

– Ah ! elle s'en sentira plus le soir de ses nocés.

– Voyons, Amable. T'as pas coutume, pourtant... 360

– Non, mais vous pensez pas qu'elle en a de la grâce de tant prendre de peine pour un passant ?

– On dirait que t'en veux encore au Survenant ? remarqua Marie-Amanda.

[233] – Pas tant comme je la trouve folle à mener aux loges, elle, de verser des larmes pour un fend-le-vent qui prenait son argent et qui allait le boire avec des rien-de-drôle. Et les chi- 365 mères qu'il lui contait après, c'est pas disable !

– Ce que tu dis là, Amable, je le crés pas, dit Marie-Amanda. Même si c'est la vérité qu'il était mal bâti, il devait se sentir assez misérable, assez honteux, qu'il avait déjà sa puni- 370 tion.

– C'était toujours ben un cœur d'or, prêt à tout donner, affirma Alphonsine. Il avait rien à lui.

353 II empêcher : // – Laissez-là aller III, IV, V empêcher : // – Laissez-la 356 II Alphonsine [R se bercèrent A s'assirent], songeuses 359 II sentira p'us le 363 II que [R tu lui A t'] en veux 366 II elle, [R de] de verser 367 II qui [D aller S allait] le boire avec des [R riens]-de-drôle. [D Pi S Puis S Et] les 369 II Amable, j'le cré pas 369 III, IV le cré pas 369 II, III, IV, V, VI, VII Marie-Amanda. Mais [VII^G R Mais A Même] si c'est la vérité qu'il était mal bâti de même [VII^G R de même], il devait

375 – Pas malaisé, quand t'as pas une cenne qui t'adore, répliqua Amable.

Mais Marie-Amanda ne démordait pas de son idée.

– Ce qu'il avait appris, sur les routes ou ailleurs, c'était son bien. Il était maître de le garder et il s'en montrait jamais avaricieux. Ni de sa personne. Ni de son temps. Tu peux pas dire autrement, Amable ?

Amable ne répondit pas.

– De même, reprit Marie-Amanda, tu trouves qu'un pauvre, toujours paré à partager avec son semblable le petit brin qu'il a, est moins donnant que le richard qui échappe ses grosses piastres seulement quand il en a de trop ?

– Ah ! je sais pas, mais en tout cas, c'est moins forçant. Et penses-tu qu'on lui a rien donné au Survenant, nous autres ? Il était à même de tout.

390 – Oui, dit Marie-Amanda, mais si tu donnes et que tu prends plaisir à t'en vanter, que t'es toujours à le renoter à tous les vents, pour moi c'est comme [234] si tu donnais rien, puisque des deux, t'es celui à en avoir le plus de profit.

– On appelle ça de la charité d'orgueil, affirma Phonsine. 395 Le Survenant, lui, avait le tour et il possédait le don !

– Ouais, le vrai don ! répondit Amable : le don de tout prendre avec l'air de donner mer et monde.

– Tu seras donc toujours de la petite mesure, Amable, lui reprocha Marie-Amanda.

400 Amable s'emporta :

– Voulez-vous me faire damner, vous deux ? De quoi c'est que vous avez tous à vous pâmer devant lui ? Vous a-t-il jeté un sort, le beau marle, avec ses chansons ? Depuis un an, il fait

379 II était [R libre A maître] de 387 II Ah ! [D j'sais S je sais] pas
 390 II Oui, [A dit Marie Amanda,] mais 392 II pour [D moé S moi] c'est
 394 II,III,IV,V,VI,VII affirma Alphonsine [VII^G R Alphonsine S Phonsine].
 Le Survenant 395 II lui avait le tour et il possédait le don. [A !] // –
 Ouais 401 II,III,IV,V,VI,VII deux ? Mais [VII^G R Mais A De] quoi
 402 II tous à [R tomber en extase A vous pâmer] devant 403 II chansons ? [R
 Depuis A Pendant] un an, il [A a] fait

la loi au Chenal du Moine. Icitte il était comme le garçon de
la maison. Ben plus même. Il dépensait notre argent. Il a fait 405
boire Joinville Provençal. À vous entendre il a pilé sur le cœur
d'Angéline Desmarais. Et c'est pas tout ; le père, là... oui, le
père Didace...

Mais voyant Alphonsine pâlir, il se radoucit et changea sa 410
phrase :

– Remarquez ben ce que je vous dis : on en saura peut-
être jamais la fin de tout ce qu'il nous a pris, ce survenant-là.
C'est une permission du bon Dieu qu'il soit parti !

Des pas approchaient de la maison : les trois se turent et 415
attendirent pensivement.

411 II que [D *j'vous* S *je* vous] dis : on en saura *p't'être* jamais 415 II
pensivement. <Une suite de points marque une division après cette ligne ; suit
le texte du premier paragraphe de ce qui deviendra le début du chapitre XVIII
quand l'auteur aura ajouté -18- dans l'interligne qui sépare la ligne 415 de la
suite de points.>

Marie-Amanda retourna à l'Île de Grâce et le reste de la semaine, Didace, visiblement en peine de son corps, traîna d'une fenêtre à l'autre. Cent voyages par jour, de la maison à l'étable et aux bâtiments ne parvenaient pas à tromper son ennui. S'il avait pu trouver quelqu'un avec qui s'entretenir du Survenant. Angéline ? Dès qu'il était question de lui, elle devenait plus blême qu'une carpe pâmée¹. David Desmarais le boudait comme s'il l'eût tenu responsable du malheur de sa fille. À la maison, le Survenant semblait déjà oublié et les autres au dehors ne se souciaient plus d'en parler.

Sans cesse à l'affût d'une oreille complaisante, Didace guettait les rares passants. Du plus loin qu'il en entrevoyait un, il courait au chemin.

Un soir qu'il attrapa ainsi à la volée Pierre-Côme Provençal, le gros homme sous son poids faisant canter la voiture légère jusque près de terre, Didace crut bon de prendre la part du Survenant :

[236] – Tu sais, mon Côme, quand un jeune comme lui a pris la route en amitié, tôt ou tard faut qu'il retourne à elle. Il peut pas déroger.

3 II Didace visiblement en peine de son corps traîna 8 II plus blême
 qu'une 9 II s'il l'eût tenu 10 II fille. [D Et S À] la 11 II parler. On
 eut dû même qu'ils [R les] fuyaient. // Sans 13 II un il 15 II Provençal [D ,
 S -] le 17 II terre [D , S -] Didace 20 II en [D amiquié S amitié], tôt

1. Cf. l'expression populaire « Faire des yeux de carpe pâmée (ou frite) », c'est-à-dire « faire les yeux blancs ».

D'un mouvement d'épaules, Pierre-Côme Provençal ramassa son corps énorme comme pour mieux se retirer en soi. Mortellement offensé, d'une puissante déglutition il avala sa salive, refoulant en même temps les paroles irrévocables, capables de tuer leur amitié ancienne et aussi de ruiner sa carrière de maire. L'homme qu'il avait devant lui, était-ce bien Didace Beauchemin, son proche voisin, que sa propre mère, Odile Cournoyer, avait reçu au monde et porté au baptême ? Didace, fils de Didace, qui ne broncherait pas du regard devant l'original en défense ? L'ennemi qui chercherait à le dessoler d'un ponce de sa terre, Didace l'accueillerait d'une décharge de fusil dans le coffre, et il écoutait les chimères d'un passant, un survenant, un grand-dieu-des-routes qui avait battu Odilon Provençal, et non seulement entraîné Joinville à boire mais fait dépenser à celui-ci une bonne partie de l'argent du marché ?

Honte à toi, Didace !

Pour tout salut il cracha à pleine bouche, aussi loin que possible sur la route.

– Trotte ! Trotte !

Sous le chatouillement du fouet à la croupe, la petite jument rousse, déjà en jeu, se cabra : effarouchée, la queue haute, elle prit la fine épouvante.

Un moment la voiture déchira les brumes qui aussitôt reformèrent leur rideau de grisaille autour du Chenal du Moine. Longtemps Didace resta appuyé à la clôture, anéanti, les yeux perdus dans la nuit, à respirer l'air âcre.

– Pas même lui ! se dit-il sans comprendre. Personne, quand on dit personne veut parler du Survenant avec moi !

22 II d'épaules Pierre-Côme 30 IV devant l'original en 31 II défense [A ?] L'ennemi 32 II terre, il l'accueillerait 34 II avait [R fait boire les jeunes gens du Chenal du Moine ? A battu Odilon Provençal, et non seulement entraîné Joinville à boire mais fait dépenser à celui-ci une bonne partie de l'argent du marché ? // Honte 37 II Didace ! // [R La voiture une fois disparue, Didace resta longtemps appuyé à la clôture à suivre des yeux la route vide.] // Pour 40 II Trotte ! trotte ! // Sous 42 II se [D cabra A câbra] : effarouchée 45 II autour [<effacé> de toutes choses. A du Chenal du Moine.] Longtemps 46 II anéanti, [D à respirer l'air âcre, les yeux perdus dans la nuit. <transformé, avec signe de déplacement :> les yeux perdus dans la nuit à respirer l'air âcre]. // – Pas 49 II moi ! // [<ajouté puis effacé, dans l'interligne :> Maudite race de monde !] // Et

50 Et l'hiver qui approchait !

Son cœur se serra, puis déborda d'amertume. Petit à petit
ses doigts se crispèrent sur le bois de la clôture :

– Maudite race de monde !

Au presbytère de Sainte-Anne, la ménagère s'affairait autour du poêle. À travers la vitre elle vit s'avancer le père Didace et lui fit signe d'entrer sans frapper. Respectueux de la grande propreté qui régnait dans la cuisine, il resta à piétiner sur le rond de tapis près de la porte. 5

— Approchez. Vous arrivez dans le bon temps, père Didace. J'ai justement trois sarcelles à mijoter à la daube. Goûtez-y et vous m'en donnerez des nouvelles.

Indifférent, contre son habitude, à l'odeur forte et savoureuse embaumant toute la pièce, le père Didace refusa : 10

— Pas à midi. J'ai pas faim. Et mon monde m'attend chez le commerçant. Je voulais simplement dire un mot à monsieur le curé.

Le curé Lebrun entra bientôt. 15

[239] — Ah ! père Didace ! Quel bon vent pour la chasse, n'est-ce pas ?

À son arrivée au Chenal du Moine, une trentaine d'années auparavant, le curé Lebrun¹ avait pris goût à la chasse ; mais il n'était jamais parvenu à s'initier à tous ses imprévus. Le père 20

5 II qui *règnait* dans 8 II daube. *Goûtez-y* et 10 II Indifférent [A ,]
 contre son habitude [A ,] à 12 II chez [R les] commerçant 16 II Didace.
 Quel 16 II,III chasse n'est-ce pas

1. Nom fictif. Aucun des curés de Sainte-Anne de Sorel n'a porté ce nom et n'a desservi la paroisse durant une aussi longue période. Voir la liste des curés de Sainte-Anne dans Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 231.

Didace, par esprit de taquinerie, ne manquait jamais une occasion d'en remonter à son curé. Mais cette fois, il se contenta de hausser les épaules, en grondant :

– Pouah ! ce petit vent de coyeau²...

25 – Je ne vous ai pas rencontré à l'affût dernièrement.

– Non, je chasse presque pas.

– Comment se fait-il ?

– Ah !

– Ça va toujours à la maison ?

30 – Ça va petit train, mais... monsieur le curé, j'aurais affaire à vous privément. Je vous retiendrai pas trop longtemps.

– Passez donc dans mon office, monsieur Beauchemin.

35 Le bureau austère, avec ses murs blancs, ses grands portraits d'évêques, impressionnait toujours le père Didace. Il resta silencieux. Il n'avait plus devant lui un chasseur, mais son curé. Pour lui venir en aide, l'abbé Lebrun parla le premier :

– Moi-même je voulais justement vous montrer un article que j'ai découpé à votre intention. En rangeant des vieux journaux, je l'ai trouvé par hasard dans un numéro de *L'Étoile*³ de

23 II grondant : // – [D Puah ! S Pouah !] ce 36 II aide l'abbé 38 II des [R papiers A vieux journaux], je 39 II de [A «] l'Étoile <non souligné> [A »] de III, IV de [« l'Étoile » <romain>] de

2. Dans une lettre à Alfred DesRochers, écrite après le 3 mars 1946, Germaine Guèvremont disait, à propos de cette expression : « l'explication que je m'en donnais est celle-ci : Il y a près de Sorel un rang où demeurent tous les Cournoyer dit Coyeau, et le vent qui souffle de ce bord-là est assez paisible, du sud... Le glossaire [du parler français au Canada] dit de coyeau, coyau : pièce de charpente qui porte sur l'extrémité inférieure des chevrons de manière à dépasser les solives de l'entablement pour former l'avance de l'égout du toit. Se pourrait-il qu'on dise un vent de coyeau, parce qu'il ne s'attaquerait qu'à cette faible partie du toit ? M'aidez-vous une fois de plus ? »

3. Aucun journal publié au Québec au début de ce siècle ne porte ce nom. En revanche, A. Beaulieu et J. Hamelin (*la Presse québécoise des origines à nos jours*, t. III, 1880-1895, p. 173) signalent l'existence de *l'Étoile de l'Est*, journal conservateur de Coaticook, publié de 1887 à 1936 et dont le libéral Alfred DesRochers aurait assuré la direction, de septembre 1927 à avril 1928. L'allusion (si allusion il y a) serait piquante. – La première version de l'article de *l'Étoile* (voir Appendice II) s'inspire de la vie de Bill Nyson, beau-frère de Germaine Guèvremont ; la deuxième version atténue cette ressemblance.

Québec qui date bien [240] de deux ans. Il va sûrement vous intéresser. Tenez, lisez-le. 40

Didace Beauchemin prit le papier et le retourna en tous sens. Le curé Lebrun se mordit la lèvre. Il avait oublié que son paroissien ne savait pas lire.

– Préférez-vous que je le lise à haute voix, monsieur Beauchemin ? 45

Didace ne se montra aucunement humilié de son ignorance. Il ne savait pas lire, mais il connaissait un tas de choses que son curé ignorait.

Condescendant, il dit : 50

– Envoyez donc, monsieur le curé, tandis que vous avez les mains dedans.

Satisfait, le prêtre ajusta ses lunettes, toussota. Avant de commencer la lecture de l'article, il crut bon d'ajouter :

– Selon moi, père Didace, sauf erreur, il s'agirait de votre Grand-dieu-des-routes. 55

Rembruni, Didace leva la main en signe d'alerte :

– Perdez pas votre temps. Tout ce que j'avais à savoir de lui, j'le sais déjà.

Tout en rangeant la coupure, le curé conclut à regret : 60

– Enfin ! puisque vous le connaissiez mieux que moi !

41 II lisez-le // [R *Le curé Lebrun avait A Didace Beauchemin*] prit 44 II lire. [R *Mais Didace ne s'en montra aucunement mortifié*] // – Préférez-vous 45 IV,V,VI,VII voix monsieur 47 II aucunement [R *mortifié*] humilié 48 II il *savait* un tas 49 II,III,IV,V,VI,VII ignorait : [VII^G R : A.] // – Allez, allez, monsieur le curé. Allez sans gêne... [VII^G R – Allez, allez, monsieur le curé. Allez sans gêne...] // <Suit immédiatement, en II, le texte de la première version de l'article de *L'Étoile* (voir Appendice II, p. 301) ; au haut de la seconde version, l'auteur a ajouté à la main, mais en omettant les deux points à la fin, la phrase suivante qu'on lit ensuite, avec les deux points, en III,IV,V,VI et VII :> *Le curé se mit à lire* : [VII^G R *Le curé se mit à lire* :] // Condescendant 50-64 VII^G Condescendant [...] Beauchemin <Ce passage, dactylographié au verso de la moitié supérieure d'une feuille de papier à l'adresse de l'hôtel Lord Elgin d'Ottawa et inséré dans l'exemplaire VII^G, porte, à la main, la mention « page 240-243 »>. La ligne 62 contient la correction suivante : [silence, [R *il*] dépité,]. Dans les éditions antérieures à 1974, ce passage se présente sous la forme d'un texte beaucoup plus long, raturé par l'auteur en VII^G (voir Appendice II, p. 301).>

Après un moment de silence, dépité, d'un ton plus officiel que pastoral, il dit :

– Vous vouliez me parler, monsieur Beauchemin ?

65 [243] Le père Didace sembla sortir d'un rêve :

– C'est pourtant vrai ! En effet, monsieur le curé...

Soudain il éclata :

– Monsieur le curé, depuis la mort de ma vieille, je trouve la maison ben grande. Puis la bru est pas trop, trop capable.
70 Elle a pas toujours le temps de raccommoder mes chaussons. S'il fallait que la vermine vinssît se mettre dans mon butin ! Trouver une personne à mon goût, je crés presquément que je me remarierais. Quoi c'est que vous en dites, monsieur le curé ? J'ai peut-être un voile qui me couvre la vue. Je voudrais
75 rien faire sans vous consulter.

Le curé réfléchit.

– À condition de prendre une femme qui vous convienne en tout. Mais je ne vous cacherai pas que je trouve le risque énorme, avec un grand garçon et une bru dans la maison.

80 [244] – C'est en quoi, monsieur le curé. Des enfants peuvent leur arriver ; deux femmes seraient pas de trop pour en prendre soin.

– D'abord, monsieur Beauchemin, répondez franchement à ma question : avez-vous une femme en vue ?

85 – Plus ou moins. Je connais une veuve ben fine, capable sous tous rapports, travaillante, bonne cuisinière. C'est une pauvre femme mais d'un caractère riche et joyeux. Seulement, ça veut pas dire que je pense à me marier avec.

– Je comprends. Son nom ?

66 II pourtant *Dieu* vrai ! 70 II, III, IV chaussons. *Et s'il fallait*
71 II vinssît [R à] se mettre dans mon butin ! [R Si je trouvais A Trouver] une
72 II, III, IV je *cré* presquément 73 II en *dites*, monsieur le curé ? Je
voudrais 78 II risque [R grand] énorme 80 II peuvent [A leur] arriver
83 II franchement à [D la S ma] question 85 II veuve [R *smatte* A *ben fine*],
capable 86 II cuisinière. *Elle est pauvre d'argent mais* [R *ben*] *riche de caractère*.
Seulement ça 88 II je *veux* [R la A me] marier [A avec]. // – Je

– Varieur. Blanche Varieur. Un beau nom, hé ?

90

– Varieur, le nom n'en est sûrement pas un de la paroisse. Ni même de la région ?

– Ah ! non, elle vient d'une paroisse d'en bas de Québec, assez difficile à prononcer. Le nom de la place est écrit sur un papier. Je l'ai sur moi, si vous aimez à le voir. La femme est Acayenne. Elle était cuisinière à bord d'une barge, vous savez « La Mouche » qui a pris en feu l'été passé ? Ah ! L'Acayenne a ben failli périr. Elle a dû se pendre après un câble, dans le vide, au-dessus de l'eau, pendant une grosse heure. Elle en a fait une vraie maladie. Ils ont pensé qu'elle passerait. Elle a eu le prêtre. Depuis ce temps-là, elle tient maison à Sorel.

95

100

– Quel âge a-t-elle ?

– Elle frise la quarantaine tout juste.

[245] – Ne pensez-vous pas qu'elle est un peu jeune pour vous ?

105

– Mais, monsieur le curé, je voudrais élever encore une couple de garçons, s'il y a moyen.

Le curé de Sainte-Anne hocha la tête :

– Je comprends fort bien, père Didace, que vous vous ennuyiez parfois. Mais...

110

– Ah ! c'est pas l'ennuyance qui m'a manqué depuis quelques années : d'abord, la mort de ma vieille. Après, le Survenant un coup parti...

– À votre âge, vous ne pensez pas que l'ennuyance, comme vous dites, peut être plus supportable à un seul qu'à deux ?

115

90 II nom, *hein ?* // – Varieur 92 II région. // – Ah 93 II Québec [R. *Un nom*] assez difficile à prononcer. [R. *Il a Le nom de la place*] est 96 II barge – vous 99 II l'eau, [R. *une heure de temps A pendant une grosse*] heure 108-121 VII^G Le curé [...] yeux <Ce passage, dactylographié, comme le précédent (voir *supra*, 50-64), au verso du tiers supérieur d'une feuille de papier à l'adresse de l'hôtel Lord Elgin d'Ottawa et inséré dans l'exemplaire VII^G, porte, à la main, la mention « page 245 ». Dans les éditions antérieures à 1974, ce passage se présente sous la forme d'un texte fort abrégé, raturé par l'auteur en VII^G :> // Le curé de Sainte-Anne hocha la tête. Il se renversa dans son fauteuil à bascule pour mieux regarder le père Didace dans les yeux : // – Faites

— Avec une créature qui est saine comme une balle ? Jamais d'la vie ! Sauf votre respect, monsieur le curé, vous vous aroutez pas dans l'bon chemin.

— Alors...

120 ... alors le curé se renversa dans son fauteuil à bascule pour mieux regarder le père Didace dans le droit fil des yeux :

— Faites donc une chose, monsieur Beauchemin. Ne vous pressez pas de prendre une décision. Attendez. J'écrirai au curé de la paroisse d'où elle vient. Si la personne est digne de devenir
125 votre épouse et de succéder à votre chère défunte, je serai le premier à m'en réjouir. Le mariage est une chose fort grave et d'autant plus sérieuse pour un veuf avec de grands enfants au foyer...

Pendant que son curé lui prodiguait de sages conseils et
130 tentait de le dissuader d'un mariage précaire, Didace, envoûté, était à des lieues de là : le Survenant connaissait tout. Il avait toujours raison. Puisqu'il lui avait conseillé de se remarier, rien de mauvais ne devrait en résulter. Ét c'était aussi grâce à lui que le père Didace avait connu l'Acayenne. L'Acayenne ! Seulement à la nommer ses vieilles chairs en tremblèrent de joie. Il
135 attendit d'être maître de son sang et de sa voix pour dire :

— Vous pouvez toujours écrire, monsieur le curé...

Mais debout, tirant de sa poche un vieux porte-monnaie que ses doigts gourds ne parvenaient pas à ouvrir, il ajouta :

140 [246] — Je jongle à une chose, monsieur le curé... pour la dispense des bans, là..., si je la prenais t'de suite, à vous j'exempterais pas mal de trouble, et à moi, vu que les chemins veulent se couper et vont devenir méchants sans bon sens, je m'épargnerais un gros voyage ?

145 Toussaint, 1942.
Noël, 1944.

130 II de [R lui faire entendre raison A le dissuader d'un mariage précaire],
Didace 131 II là : Le Survenant 132 II remarier, [R la chose avait]
rien 138 II un [R gros A ancien] [R portefeuille A portemonnaie] que
141 II, III, IV là... vous pensez pas que, si je 141 II prenais de suite, à
142 II pas [A mal] de 142 II veulent [A se couper] et vont devenir [R im-
passables A méchants sans bon sens], je 144 II voyage ? // <après une suite de
points :> fin du premier livre. // Toussaint 1942 // Noël 1944 III voyage ? //
FIN DU PREMIER LIVRE. // Toussaint 1942 // Noël 1944 146 IV 1944.
// FIN

- Amet** : amer, balise, tour (terme de marine).
- Babiche** : lanière de cuir.
- Barouche** : voiture de promenade à quatre roues.
- Batture** : haut-fond de sable et de rocher (vieux terme de marine). 5
- Boulé** : de l'anglais *bully*, homme fort qui aime à se battre et à provoquer les gens.
- Bretter** : perdre son temps à des bagatelles.
- Campions** : gens qui vivent sous la tente et dans les roulottes, qui campent. 10
- Chanquier** : chantier de bûcherons.
- Coppe** : sou (de l'anglais *copper*, billon).
- Couque** : cuisinier (maître-coq).
- Coyeau** (vent de) : expression locale employée à Sorel, vraisemblablement d'un nom propre ou d'un surnom. 15
- Demiards** (un trois-) : bouteille d'alcool contenant trois demiards, mesure de capacité d'environ 28 onces.
- Détourreux** : plein de détours, enclin à jouer des tours.
- Écornifleux** : indiscret, aux aguets.
- Écourtiché** : qui porte des habits écourtés. 20
- Encabaner** (s') : se renfermer dans la maison pour l'hiver (par allusion aux mœurs du castor).
- Far aux fines herbes** : farce (de volaille).
- Frette** : froid.
- Gouffe** : gonflé. 25

1-63 VOCABULAIRE [...] souffler <Omis en II et III ; n'apparaît qu'à partir de IV. Placé au début (p. [I] et [II]) en IV, mais à la fin (p. 245-246) en IV^B, ainsi qu'en V, VI et VII.> 2 IV *Amet* [...] marine). <Ne figure pas en IV.> 14 IV,V,VI Sorel, *venant* vraisemblablement 16 VII *Demiard* 16 IV,V,VI contenant *trois-demiards*, mesure 17 IV,VI d'environ 8 onces 23 IV *Fard* 25 IV *Gouffe*

Grévé : de l'anglais *gravy*, sauce, gratin, le fond de la sauce.

Habitant : paysan, cultivateur.

[248] **Houiller** : rassasier, gaver, saouler.

Jongleux, jonglard : songeur, mélancolique, distrait.

30 **Liard** : peuplier noir.

Lice : levure.

Mackinaw : veste de grosse étoffe de couleurs voyantes, le plus souvent à carreaux.

Maganner : maltraiter, malmener.

35 **Neveurmagne !** : de l'anglais *never mind !* n'importe ! laisse faire !

Nique : lit, nid.

Ouaguine : (prononciation canadienne de *wagon*), voiture de travail à quatre roues.

40 **Pain** (tout d'un) : d'une pièce, en masse.

Pantoute : pas en tout.

Pichou : nom indien du lynx.

Piloter les reins (se faire) : piétiner (se faire masser les reins avec les pieds nus).

45 **Pivelé** : moucheté (diminutif de pie).

Platin : bord du banc de sable découvert à marée basse (vieux terme de marine).

Plorine : praline.

Prime : vif, fougueux, qui part le premier en tout.

50 **Ravagnard** : grognon.

Refouler, chercher à refouler : se tasser (terme de tissage).

Renchausser la maison : entourer de paille mêlée de terre, et de planches les fondations.

Rouches : roseaux.

55 **Taule** (risquer une) : tôle, sou, se hasarder à perdre un sou.

Tinette (goût de) : ça ne traînera pas (par allusion au beurre qui rancit dans la tinette).

Torriable : juron, corruption de mort-diable, tord-diable, tord-yable.

60 **Tug** : (anglais) remorqueur, toueur.

Valeur (c'est de) : fâcheux, malheureux, regrettable, irritant.

Vent (prendre) : attendre, prendre le temps de souffler.

31 IV *Lice* : levure. <Ne figure pas en IV.> 38 VII *Ouaguine*
52 IV,V paille, mêlée

APPENDICES

I

Variante du chapitre XVI

Chapitre XVI, p. 269, l. 279 II,III,IV,V,VI,VII nuit noire.
// <Des astérisques ou des points suivent cette ligne, puis vient le texte suivant, raturé par l'auteur en VII^G (texte de VII, p. 217-218, et variantes de II,III,IV,V et VI) :>

La route le reprendra...

280

S'il part maintenant, on le plaindra de ne pas avoir autant de tête que de cœur : il ne savait pas ce qu'il voulait. Et on l'oubliera vite. Mais s'il tardait encore et qu'Angéline lui parlât ainsi qu'elle lui a parlé ce soir, qu'arriverait-il ? Lui qui ne peut faire de peine à personne par exprès serait capable de l'épouser. Et la maison croulerait. Un jour il le sent, la route le reprendra.

285

La route le reprendra...

Alors pourquoi pas tout de suite ? Il n'a ni femme, ni biens. Il a ses deux jambes, bons bras, bons reins. Sa dette aux Beauchemin ? Il croit l'avoir acquittée en entier. Les grandes récoltes sont terminées, les labours d'automne avancés et, comme dirait le père Beauchemin, la terre commence à être déguenillée. Pauvre vieux Beauchemin ! Il s'entendait bien avec lui. Mais le père Didace se consolera avec l'Acayenne. Ses petites dettes aux autres du Chenal du Moine ? Ah ! neurveurmagne !

290

295

À son sens il n'a été tout le temps qu'un passant au Chenal du Moine. Ce sont les autres qui se sont mépris sur la durée de sa présence dans la maison et qui ont ainsi contrecarré sa routine.

284 II,III,IV qu'arriverait-il ? *Si elle cherchait encore à l'attacher à une maison ?*

Lui 291 II d'automne, avancés et comme dirait le père *Didace*, la

300 Mais il y a Angéline. Va-t-il se laisser attacher au Chenal du Moine par une créature, comme le premier Beauchemin, jusqu'à la fin de ses jours ? Angéline est riche. Elle a sa maison, ses fleurs, son père. Elle finira par épouser Odilon Provençal. Toutefois un sourd regret le pinça au cœur.

305 S'il restait ? Il en est encore temps.

S'il reste, c'est la maison, la sécurité, l'économie en tout et partout, la petite terre de vingt-sept arpents, neuf perches, et le souci constant des gros sous :

– (C'est-il gratis ?)

310 Puis la contrainte et les questions :

– (T'as encore fêté ?)

L'étouffement, l'enlissement :

– (Quoi c'est que Pierre-Côme Provençal va penser ?)

315 La plaine monotone sans secrets. Toujours les mêmes discours. Toujours les mêmes visages. Toujours la même chanson jusqu'à la mort. Ah ! non, pas d'esclavage !

S'il part, c'est la liberté, la course dans la montagne avec son mystère au déclin. Et tout à coup : une sonnaillle au vent. Le jappement d'un chien. Un tortillon de fumée. Une dizaine de maisons. Des visages étrangers. Du pays nouveau. La route. Le vaste monde...

320

S'il reste : Angéline. Sa dévotion pour lui...

Mais la route le reprendra. C'est épouvantable... la route le reprendra... la route le reprendra... la route le reprendra.

300 II attacher [A au Chenal du Moine] par
constant] des 324 II,III,IV,V,VI reprendra... //

308 II souci [D de S

II

Variante du chapitre XIX

Chapitre XIX, p. 293, l. 50-64 II,III,IV,V,VI,VII Condescendant [...] Beauchemin <Dans les éditions antérieures à 1974, ce passage se présente sous la forme d'un texte beaucoup plus long, un article de journal, raturé par l'auteur en VII^G. Cet article (précédé, à la l. 50, de la phrase *Le curé se mit à lire* :, elle-même remplacée en VII^G par *Condescendant, il dit* :) a connu deux versions différentes en II ; les voici, dans l'ordre où elles se présentent, avec les variantes de III,IV,V,VI et VII.>

<Première version : II, f. 205-206>

INQUIÉTUDE AU FOYER.

Sa femme le recherche.

Une épouse gravement malade est dans une inquiétude mortelle au sujet de son mari qu'elle désirerait revoir.

L'histoire de certains hommes tient plutôt du roman que 5
de la réalité. Ainsi celle de Malcolm Petit Delignières, bien connu dans les cercles de la société québécoise, et disparu mystérieusement.

Après un léger différend avec sa femme, il quitta son foyer 10
pour une excursion de chasse au caribou sur le lac Saint-Jean et il n'a pas donné de ses nouvelles depuis. On sait que le disparu n'est pas mort, car des personnes dignes de foi affirment l'avoir vu à différents endroits.

Le disparu âgé de trente ans, mesure cinq pieds onze pouces et pèse 190 livres. Il a les cheveux roux, les yeux pâles et 15
le nez irrégulier. Très élégant, il s'exprime correctement et parle couramment l'anglais. Il possède une bonne instruction

et une connaissance de plusieurs pays, ayant beaucoup voyagé, ce qu'il ne manque pas d'étaler. Il montre une vive disposition à se battre et une extraordinaire irresponsabilité en toutes [sic] question d'argent, autant du sien que de celui d'autrui.

Les mêmes personnes dignes de foi prétendent que Malcolm P. Delignières ne donne pas son nom et qu'il semble ne pas se souvenir du passé. S'agirait-il d'un cas d'amnésie ? Tout porte à le croire.

Une généreuse récompense est promise à qui fournira au sujet du disparu des renseignements sérieux à case postale 130, Haute-Ville, Québec.

<Deuxième version : II, f. 205, 205 verso et 206. Cette version est dactylographiée sur des feuillets jaunes. Les deux premiers (lignes 1-30 et 31-61), non paginés, ont la taille d'une page ordinaire, alors que le troisième est un fragment (lignes 61-65) collé par-dessus la portion du texte de la première version qu'on lit au haut du f. 206 (lignes 10-28). Le premier feuillet, actuellement mobile, a dû autrefois être collé au bas du f. 205, par-dessus le début (lignes 1-10) du texte de la première version. II et III omettent les guillemets qu'ajoutent IV, V, VI et VII au début de chacun des paragraphes de l'article, ainsi qu'à la toute fin.>

HÉRITIÈRE RECHERCHÉ

« La déposition du testament olographe de feu Malcolm McDowey, au greffe du protonotaire du district de Québec, a révélé que la famille Esprit [A Eséprit ; III, IV, V, VI, VII *Espéry*] de Lignères est à la recherche d'un de ses membres disparu depuis près de huit ans, Malcolm-Petit, légataire [R *universel A principal*] de M. McDowey.

« La succession McDowey est l'une des plus importantes, vues à Québec, en ces dernières années. Elle comprend d'immenses concessions forestières et des scieries. Cet empire industriel fut édifié par feu Malcolm McDowey qui vint au Canada [R,] d'Écosse, soixante-dix ans passés. Le jeune émigrant n'atteignait pas alors la vingtaine. Comme à tant de ses com-

patriotes, la forêt canadienne lui fut un enchantement. Associé d'abord à Abraham Petit durant les luttes épiques qui suivirent l'abolition des lois mercantiles, il fit preuve du sens des affaires de ceux de sa race et la société Petit & McDowey devint l'une des plus considérables du pays. Beaucoup plus jeune que Petit, McDowey en épousa la fille unique. De [R *ce mariage A cette union*] naquit une fille qui épousa le seigneur [*Esprit ; III,IV,V,VI,VII Espéry*] de Lignères, lequel mourut peu d'années après [*le ; III,IV,V,VI,VII ce*] mariage, laissant une fille et deux fils, Charles et Malcolm-Petit [R *dernier ainsi nommé en*]. [R *Madame A Mme*] de Lignères succomba elle-même [III,IV,V,VI,VII ,] à un âge peu avancé. M. McDowey décédait, il y a quelques mois, dans sa quatre-vingt-dixième année.

[R *Malcolm-Petit Esprit de Lignères*]

« Cette nouvelle rappellera sans doute des souvenirs à ceux dont la jeunesse s'écoula dans la capitale, autour de 1900. Malcolm Petit de Lignères – ou Marc [*Delignières ; III,IV,V,VI,VII Delignères*] comme il signalait démocratiquement – reste une des figures les plus pittoresques des débuts du siècle. Élevé par son [*aïeul ; III,IV,V,VI,VII aïeul*] Malcolm McDowey dont il était le petit-fils préféré, il débuta dans la vie sous les plus heureux auspices. Après avoir suivi les leçons particulières d'un précepteur, il passa directement à l'étude du droit à l'Université McGill où il se distingua tant par ses exploits dans tous les sports, boxe, lutte, rugby, hockey, que par les hautes marques qu'il décrocha dans la plupart des matières.

« Quelques mois avant de terminer son droit, au grand scandale des autorités il abandonnait ses études et épousait une jeune [R *fille*] [II,III,IV,V *Québécoise ; VI,VII Québécoise*] issue d'une famille [*amie de ; III,IV,V,VI,VII égale à*] la sienne. Malcolm de Lignères se lança alors dans le journalisme politique. On lui prédisait un brillant avenir [R *dans le A de D journalisme S journaliste ; III,IV,V,VI,VII comme journaliste*] et [R *dans le A de ; III,IV,V,VI,VII comme*] politique. [R *Il était*] À toutes les réunions [IV,V,VI,VII ,] il était ce que nos grands-pères nommaient un « lion ». Tout lui réussissait.

« Puis, un jour, il y a près de huit ans, Malcolm de Lignères disparut, sans raisons apparentes. Des personnes dignes de foi prétendent l'avoir reconnu à divers endroits du pays, et même de l'étranger, mais dans des situations qui laissent rêveur.

« Malcolm-Petit de Lignères serait-il atteint d'amnésie ?
 55 C'est l'opinion de sa famille. [R *Le disparu, s'il vit encore, compte une [sic] est âgé de trente ans.*] Voici la description qu'on peut [R *en*] faire du disparu : âgé d'une trentaine d'années [A .] [D *mesure S mesurant*] cinq pieds, onze pouces et [pèsant ; III,IV,V,VI,VII *pesant*] environ [R *deux cents A cent soixante dix ; III,IV,V,VI,VII cent quatre-vingts*] livres. Il a les cheveux
 6 roux, les yeux pâles et le nez irrégulier.

« Une généreuse récompense est promise à qui fournira
 au sujet du disparu des renseignements sérieux [A .] [R *à dre*]
 On est prié d'adresser toute correspondance à case postale
 65 [030 ; II,III,IV,V,VI,VII 243], Haute Ville, Québec. »

<Le texte se poursuit ainsi :>

– Une généreuse récompense ! ça doit pas être qu'une petite récompense ! [A *s'exclama Didace.*]

– Mais il ne s'agit pas de cela, monsieur Beauchemin, observa l'abbé Lebrun désappointé. La description du disparu ne
 70 vous fait pas penser à quelqu'un ?

– [R *non*] Je vois pas, monsieur le curé.

– Voyons ! votre Survenant !

– [Je *pense pas.* ; III,IV,V,VI,VII *Pas une miette !*] C'était un
 garçon tout ainsi qui avait [pour *ainsi dire ; III,IV,V,VI,VII*
 75 *quasiment*] pas de [défaut ; III,IV,V,VI,VII *défauts*], sauf [p't'être ; III,IV,V, VI,VII *peut-être*] ben... mais ça avancerait à rien...
 Puis [A *j'ai pour mon dire que*] s'il avait été marié, il [R *me l'aurait ben dit. A aurait pas fréquenté Angélina.*]

– Mais ce nom de Petit, joint au reste, ne vous frappe pas ?
 80 Petit dit Beauchemin. Je me disais qu'il [R *était A est*] peut-être [II,III *un*] de vos parents [II *A éloignés*], qui sait ? Malcolm Petit [Delignières ; III,IV,V,VI,VII *de Lignères*]...

– Si c'était son dernier nom, je dis pas, mais de même, ça
 me fait plutôt l'effet [R *d'un so*] de quelque sobriquet. Puis, sauf
 85 votre respect, monsieur le curé, y a pas rien qu'un chien qui s'appelle Pataud... J'en démords pas : le Survenant [R *devait*]
 est le garçon de quelque gros habitant ; il doit venir de sur une terre, il en [R *connaît A sait*] trop long là-dessus.

— Enfin ! vous le connaissiez mieux que moi, fit le curé tout en rangeant la coupure dans son secrétaire. Et vous vouliez me 90 parler, monsieur Beauchemin ?

III

Liste des 70 leçons propres à la « version définitive » du *Survenant* (Fides, coll. du « Nénuphar », n° 45, 1974). La colonne de gauche donne le texte de la présente édition, précédé, entre parenthèses, du numéro de la page ; dans la colonne de droite on trouvera la leçon (correction ou coquille, selon le cas) de l'édition de 1974, suivie, entre parenthèses, du numéro de la page.

	<i>Présente édition</i>	<i>« Version définitive »</i>
1. (p. 90)	compère et compagnon	compère, compagnon (p. 17)
2. (p. 90)	Pierre-Côme Provençal,	Pierre-Côme, (p. 17)
3. (p. 94)	s'indignait : « Une femme	s'indignait : Une femme (p. 20)
4. (p. 98)	gesteuse	gestueuse (p. 24)
5. (p. 101)	amie de couvent	amie du couvent (p. 27)
6. (p. 101)	le garçon, sa berçante	le garçon sa berçante (p. 27)
7. (p. 104)	d'un bon pas	d'un pas (p. 29)
8. (p. 105)	descendait bas dans	descendait dans (p. 30)
9. (p. 110)	en contre-bas	en contrebas (p. 36)
10. (p. 119)	géraniaume	géranium (p. 45)
11. (p. 127)	détacher ses yeux	détacher les yeux (p. 52)
12. (p. 128)	Il est pas	Il n'est pas (p. 53)
13. (p. 129)	grand dieu des routes	Grand-dieu-des-routes (p. 54)

14 (p. 135)	sacs combles de	sacs de (p. 59)
15 (p. 137)	en entr'ouvrant	en entrouvrant (p. 60)
16 (p. 140)	l'appel : coin	l'appel, coin (p. 63)
17 (p. 143)	des bedanes	des bédanes (p. 65)
18 (p. 145)	le faux col	le faux-col (p. 67)
19 (p. 145)	Ni l'un, ni l'autre	Ni l'un ni l'autre (p. 67)
20 (p. 147)	Tu sais ben	Tu sais bien (p. 69)
21 (p. 151)	Dieu... » prêchait	Dieu... », prêchait (p. 73)
22 (p. 153)	arriva de l'Île	arriva à l'Île (p. 74)
23 (p. 155)	tasse à thé	tasse de thé (p. 78)
24 (p. 156)	d'apporter la jarre	d'apporter à la jarre (p. 79)
25 (p. 166)	Provençal :	Provençal. (p. 88)
26 (p. 167)	mais il la fit	mais la fit (p. 89)
27 (p. 174)	à soir !	à soir ? (p. 95)
28 (p. 176)	par-là	par là (p. 97)
29 (p. 188)	désormais, passa	désormais passa (p. 107)
30 (p. 197)	fais pas ça, supplia	fais pas ça supplia (p. 116)
31 (p. 197)	Phonsine regarda	Alphonsine regarda (p. 116)
32 (p. 204)	tombe, se dit	tombe, dit (p. 123)
33 (p. 207)	Je renie pas	Je ne renie pas (p. 126)
34 (p. 207)	Mais toi	Ma foi (p. 127)
35 (p. 208)	27 de mars	27 mars (p. 128)
36 (p. 211)	magasins, à Sorel	magasins à Sorel (p. 130)
37 (p. 212)	dans sa gueule	dans la gueule (p. 131)
38 (p. 217)	Beau-Blanc à De-Froi	Beau-Blanc de De-Froi (p. 136)
39 (p. 223)	on sut	on sût (p. 142)
40 (p. 224)	Didace bondit	Didace rebondit (p. 143)
41 (p. 224)	de la breume	de la brume (p. 143)
42 (p. 225)	v'là-t-il mon	v'là mon (p. 144)
43 (p. 225)	s'entr'ouvraient	s'entrouvraient (p. 144)
44 (p. 226)	Une ardeur	Une odeur (p. 145)
45 (p. 228)	— <i>Qu'a vous</i>	— <i>Qu'a-vous</i> (p. 146)

46. (p. 228)	là dedans	là-dedans (p. 147)
47. (p. 230)	au Chenal ?	au Chenal. (p. 149)
48. (p. 231)	Je l'ai ra-a-a-a-massé	Je l'ai-ra-a-a-a-massé (p. 149)
49. (p. 234)	Mais Amable dormait comme un bienheureux.	[manque] (p. 153)
50. (p. 234)	C'est signe	C'est un signe (p. 153)
51. (p. 235)	d'Angélina, Venant	d'Angélina. Venant (p. 154)
52. (p. 238)	[astérisques entre ces deux lignes]	[les astérisques manquent] (p. 157)
53. (p. 250)	Survenant, dont	Survenant dont (p. 167)
54. (p. 251)	au bas ventre	au bas-ventre (p. 168)
55. (p. 253)	bien pis	ben pis (p. 169)
56. (p. 254)	boulé, quoi	boulé quoi (p. 170)
57. (p. 257)	sommeil, se leva	sommeil se leva (p. 173)
58. (p. 258)	soleil abolissant	soleil, abolissant (p. 174)
59. (p. 260)	— Dis-nous	Dis-nous (p. 177)
60. (p. 260)	père Didace !	père Didace ? (p. 177)
61. (p. 263)	remuement de pieds	remuement des pieds (p. 180)
62. (p. 263)	s'avancer devers vous	s'avancer vers vous (p. 180)
63. (p. 263)	ivre de distances	ivre de distance (p. 181)
64. (p. 277)	personne, n'avait	personne n'avait (p. 192)
65. (p. 279)	à toute reste	à tout reste (p. 194)
66. (p. 286)	je sais pas	je ne sais pas (p. 200)
67. (p. 289)	personne veut	personne, veut (p. 204)
68. (p. 292)	le premier :	le premier. (p. 206)
69. (p. 293)	je le lise	je lise (p. 206)
70. (p. 294)	Vous vouliez me	Vous voulez me (p. 207)

NOTES LINGUISTIQUES ET GLOSSAIRE

I – NOTES LINGUISTIQUES

Dans les dialogues, l'auteur a cherché à respecter les particularités de la langue parlée au Canada français, et dans la région de Sorel en particulier, au début du siècle. Il s'agit pour l'essentiel d'archaïsmes et de dialectalismes encore courants en France à la fin du XIX^e siècle, surtout dans les régions de l'Ouest, du Nord-Ouest et du Centre.

1) Phonétique

a) Vocalisme

- Fusion de voyelles pour éviter l'hiatus : *ç'a* pour *ça a*, *qu'est* pour *qui est*, *qu'était* pour *qui était*.
- Ouverture de [ɛ] en [a] devant [r] + consonne, ou devant [l] : *marle* pour *merle*, *varger* pour *verger* [ʔ], *varveux* pour *verveux* ; *a* pour *elle* (p. 92, variante 113 et p. 261, l. 36).
- L'ancienne diphtongue [ɔj], aujourd'hui prononcée [wa], se maintient à un stade archaïque, [we] ou [wɛ], souvent réduit à [e] ou à [ɛ] : *moé* pour *moi* (p. 87, l. 85), *crère* pour *croire*, *dret* pour *droit*, *frette* pour *froid*, *neyer* pour *noyer*.
- Relâchement de [y] en [Y] : *breume* pour *brume*.
- Substitution de [i] à [e] initial (peut-être par dissimilation) : *licher* pour *lécher*.
- Réduction des groupes [je] et [yi] à [e] et [y] respectivement : *ben* pour *bien*, *j'sus* pour *je suis*.
- Désonorisation et disparition de voyelles inaccentuées : *à c't'heure* pour *à cette heure*, *v'là* pour *voilà*, *t'de suite* pour *tout de suite*.

b) Consonantisme

- Maintien de [t] final, étymologique dans *dret* pour *droit* et *frette* pour *froid*, probablement analogue d'anciennes terminaisons adverbiales dans *icitte* pour *ici*.
- Maintien de [k] final analogue [ʔ] dans *nique* pour *nid*.

- Palatalisation de [t] et de [d] devant [j] et relâchement subséquent de la palatale : *chanquier* pour *chantier*, *quiens* pour *tiens*, *l'Acayenne* pour *l'Acadienne*, *yâble* pour *diable*, *bon gueux* pour *bon dieu*.
- Désarticulation (et adaptation éventuelle) de [d] derrière une voyelle allongée et diphtonguée : *claille* pour *clyde[sdale]*, *râhaille* pour *rawhide* (p. 147, variante 60), *neveurmagne* pour *nevermind*.
- Métathèse de [r] + [l] : *plorine* pour *praline* ([ɔ] reproduisant ici un [a] postérieur sombre).

2) Morphologie

a) Substantifs

- Genre : féminin pour masculin : *l'hiver serait longue* (p. 230, l. 298 ; mais voir p. 256, l. 597), *à la grand'air* (p. 177, l. 384), *de l'ouvrage fine* (p. 160, l. 178).
- Nombre : singulier analogique du pluriel : *faneau* pour *fanal* (p. 176, l. 354, 355 et p. 183, l. 517) ; agglutination de [z], marque du pluriel, devant un substantif à initiale vocalique : *Z'Yeux-ronds* (p. 85, l. 55, etc.).
- Emploi des suffixes *-age* et *-eux* : *fruitages* (p. 209, l. 116), *galettagage* (p. 126, l. 248), *grainages* (p. 122, l. 144, etc.) ; *écornifleux* (p. 144, l. 152), *faiseux* (p. 147, l. 68), *plongeurs* (p. 102, l. 159, p. 263, l. 102). (Voir aussi les adjectifs *bougonneux*, *détourneux*, *jongleurs*, *tricheux*, etc.).

b) Adjectifs

- Genre : forme analogique du féminin : *avarde* pour *avare* (p. 277, l. 154).
- Emploi du suffixe *-able* : *allable* (p. 152, l. 219), *pas disable* (p. 261, l. 39, p. 285, l. 368), *impassable* (p. 204, l. 262).

c) Pronoms

- Maintien de l'ancien pronom atone *li* (aujourd'hui *lui*) sous forme de *y* (p. 113, l. 134, p. 167, l. 138, etc.).
- Formes fortes des pronoms personnels : *nous autres* (p. 86, l. 77, etc.), *vous autres* (p. 99, l. 77, etc.).

d) Verbes

- Emploi de l'auxiliaire *avoir* pour l'auxiliaire *être* : *j'ai arrêté* (p. 244, l. 309), *j'ai resté* (p. 239, l. 161).
- Formes analogiques : *je vas* pour *je vais* (p. 84, l. 10, etc.) (analogique des 2^e et 3^e personnes), *si le dernier eusse vécu* pour *eût vécu* (p. 232, l. 343) (analogique des 1^{re}, 2^e et 6^e personnes), *soye* pour *soit* (p. 240, l. 187 et p. 249, l. 421) (analogique des 1^{re} et 2^e personnes du pluriel), *vinssit* pour *vint* (p. 103, l. 188, p. 153, l. 228, p. 294, l. 71) (analogique de la 3^e personne des subjonctifs imparfaits de la plupart des verbes en *-ir*).

- Maintien de la forme ancienne du verbe *asseoir* : *assis-toi pas là pour ne l'assois pas là* (p. 167, l. 137) (cette forme renvoie à un infinitif *assir*).

e) Adverbes

- Formes analogiques construites sur le modèle des adverbes en *-ment* : *presque* pour *presque* (p. 87, l. 98, etc.), *raidement* pour *raide* (p. 134, l. 98), *vitement* pour *vite* (p. 184, l. 555, etc.).
- *comment* pour *combien* (p. 209, l. 107 et p. 215, l. 259).
- *Je le sais ben trop* pour *Je ne le sais que trop* (p. 245, l. 317).

3) Syntaxe

a) Articles

- Emploi de l'article indéfini devant un nom ayant valeur d'attribut : *était un charpentier* pour *était charpentier* (p. 143, l. 139).
- Emploi de l'article défini comme interpellatif (marque de déférence) : *la demoiselle* (p. 216, l. 314), *la mère* (p. 262, l. 71), *la petite mère* (p. 116, l. 195, etc.), *la Noire* (p. 172, l. 272, etc.), *le père* (p. 109, l. 15). Parfois l'article défini se substitue à l'adjectif possessif : *la femme* pour *ma femme* (p. 233, l. 360).

b) Adjectifs

- Emploi de l'adjectif possessif de la 3^e personne en lieu et place de la 1^{re} personne, comme interpellatif (marque de déférence) : *sa mère* pour *ma mère* (p. 169, l. 196), *son père* pour *mon père* (p. 178, l. 405).

c) Pronoms

- Absence fréquente du pronom neutre sujet *il* devant le verbe impersonnel *falloir* : *faudra que* pour *il faudra que* (p. 92, l. 112), *faut croire que* pour *il faut croire que* (p. 98, l. 29), *on dirait que faut que...* pour *on dirait qu'il faut que...* (p. 208, l. 63), etc.
- Emploi du pronom indéfini *un* comme nominal, sans article, avec le sens de « quelqu'un » : *être un de la maison* (p. 110, l. 33), *un du Chenal irait* (p. 118, l. 43), *un de la paroisse* (p. 187, l. 647), *pour un qui* (p. 207, l. 31), *ce qu'on donne à un* (p. 256, l. 605).
- Emploi du pronom relatif adverbial *que* pour *où* : *les soirs que je me suis couchée* (p. 279, l. 216).

d) Interrogation

- Généralisation de *-ti* (écrit *ti* ou *t-il*) comme particule interrogative.
- Emploi de tournures périphrastiques après un mot interrogatif et généralisation de la béquille *que* : *quand c'est que*, *qui c'est qu'ilque*, *à qui c'est que*, *de qui c'est que*, *quoi c'est que*, *à quoi c'est que*, *de quoi c'est que*, *comment (c'est) que*, *pourquoi que*, *où c'est que*, *d'où que*.

e) Verbes

- Emploi transitif de verbes intransitifs : *échapper* pour *laisser tomber* (p. 222, l. 61, p. 246, l. 346, p. 286, l. 385), *filer le temps* pour *laisser filer le temps* (p. 247, l. 378), *s'empessa d'observer* pour *s'empessa de faire observer* (p. 167, l. 128), *les traverser* pour *les faire traverser* (p. 131, l. 43).
- Emploi transitif indirect d'un verbe transitif direct : *à vous j'exempterais [...]* et *à moi pour je vous exempterais [...]* et *moi aussi* (p. 296, l. 141).
- Emploi de la voix active pour la voix passive : *a inondé* pour *a été inondé* (p. 220, l. 17).
- Emploi de l'infinitif actif précédé de son complément : *un petit faneau à avoir soin* (p. 176, l. 354 et p. 183, l. 516).
- Proposition finale négative introduite par la locution populaire *pour pas que* : *pour pas que le Syrien te passe...* pour *pour que le Syrien ne te passe pas...* (p. 211, l. 150).
- Propositions subordonnées introduites par un infinitif (précédé ou non d'une préposition) plutôt que par une conjonction : *à comparer à vous* pour *comparée à vous* (ou *si on la compare à vous*) (p. 261, l. 49), *rester autour...* pour *quand on reste autour...* (p. 239, l. 152), *trouver une personne...* pour *si je trouvais une personne...* (p. 294, l. 72).

f) Prépositions

- Complément déterminatif introduit par *à* : *Beau-Blanc à De-Froi*, *le Venant à Beauchemin*, etc.
- Confusions dans l'emploi des prépositions : *à l'ordre* pour *en ordre* (p. 154, l. 13), *acharnées à* pour *acharnées* (ou *qui s'acharnaient*) *sur* (ou *après*) (p. 241, l. 213), *il dirigea droit à lui* pour *il dirigea droit vers* (ou *sur*) *lui* (p. 231, l. 302), *s'était donné tant de mal à faire lever* pour *pour faire lever* (p. 271, l. 26), *se tirer à la jambe* pour *dans la jambe* (p. 95, l. 205), *tendue au paysage* pour *vers le paysage* (p. 131, l. 45), *se pendre après un câble* pour *à un câble* (p. 295, l. 98), *imperméabilité contre* pour *à* (p. 255, l. 584), *dans le plus* pour *au plus* (p. 194, l. 183), *elle ne se gênait pas de* pour *pour* (p. 210, l. 118), *usée de peine* pour *par la peine* (p. 271, l. 23), *tu passes en travers de* pour *au travers de* (p. 209, l. 95), *par le fait que* pour *du fait que* (p. 251, l. 460), *arrivé sur la fin* pour *à* (ou *vers*) *la fin* (p. 265, l. 162). Voir aussi : *à part de mon canot* pour *à part mon canot* (p. 206, l. 12), *il baissa de ton* pour *il baissa le ton* (p. 215, l. 270), *pensez-vous de pouvoir...* pour *pensez-vous pouvoir...* (p. 170, l. 206), *a pris en feu* pour *a pris feu* (p. 295, l. 97), *par exprès* pour *exprès* (p. 191, l. 81).

II – GLOSSAIRE

On n'a enregistré ici, à quelques exceptions près, que les mots et les sens absents du *Petit Robert* 1986 (édition mise à jour en 1987). La plupart des définitions sont tirées du *Glossaire du parler français au*

Canada (GPFC) (préparé par la Société du parler français au Canada, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, xix, 709 p.) ou du vocabulaire que Germaine Guèvremont a joint à l'édition du *Survenant*. Les numéros renvoient aux pages du texte du *Survenant*.

abatis n. m. plur. 136, abattis, abats de volaille.

abattre (s'... l'eau) v. pron. 184, s'éponger.

aboutir v. intr. 238, finir, achever.

acarêmer (s'...) v. pron. 213, commencer son carême. Voir *décarêmer (se...)*.

accommoder v. tr. 209, préparer (pour le commerce) ; 215, rendre service, obliger.

accoutumance n. f. 210, habitude.

adon n. m. 260, chance, coïncidence, heureux hasard ; **être d'adon (à l'ouvrage)** 104, s'entendre, être en harmonie, en accord.

affolé (ne pas être... de) 107, ne pas être entiché, fou de ; ne pas apprécier outre mesure.

allable adj. 152, passable, praticable (en parlant d'un chemin). Voir *impassable*.

allège adj. 263, lège, sans charge, léger.

alpaca n. m. 168, 235, alpaça ; tissu mixte, autrefois à base de laine d'alpaça.

à-main adj. Voir *main*.

ambitionner (ne pas... sur le pain bénit) 223, ne pas exagérer ; **s'ambitionner** v. pron. 222, travailler avec de plus en plus d'ardeur.

amet n. m. 148, 225, « amer, balise, tour (terme de marine) » (Vocabulaire du *Survenant*).

amour (être en...) 199, être amoureux.

appareiller (s'...) v. pron. 147, se préparer, s'habiller.

apparence que loc. conj. 95, 101, 173, 174, 261, apparemment que, il paraît que.

appelant n. m. 135, oiseau de leurre, oiseau qui sert (à la chasse) à attirer les autres. Voir aussi *plant*.

arouter (s'...) v. pron. 296, se mettre en route, emprunter une route.

arpent n. m. 91, 148, 192, ancienne mesure de longueur valant 180 pieds. Voir *perche*.

arrié ! interj. 89, cri pour commander aux chevaux d'arrêter ou de reculer.

atourné adj. 119, paré.

aulnages n. m. plur. 220, aulnaie, branchage des aulnes.

aune n. f. 210, ancienne mesure de longueur (1,18 m, puis 1,20 m), supprimée en France en 1840.

avance (d'...) loc. adj. 102, expéditif, prompt, vif.

avarde adj. f. 277, avare, avaricieuse.

aveindre v. tr. 279, aller prendre un objet à la place où il est rangé, tirer d'un lieu.

avenir v. intr. 222, 268, convenir, seoir, aller bien.

avient. Voir *avenir*.

avironner v. intr. 131, pagayer.

babiche n. f. 117, « lanière de cuir » (Vocabulaire du *Survenant*).

balises n. f. plur. 152, 191, petits arbres coupés et placés, l'hiver, aux bords des routes pour en indiquer le tracé.

balle (saine comme une...) 296, saine, en santé comme une enveloppe de graines de céréales.

banc de neige n. m. 186, 216, amas de neige formé par le vent.

barauder v. intr. 220, 227, flâner, aller de côté et d'autre sans rien faire, errer.

barda n. m. 154, 201, ménage, travaux domestiques, nettoyage de la maison.

barouche n. f. 148, « voiture de promenade à quatre roues » (Vocabulaire du *Survenant*).

bâti (mal...) adj. 285, mal fait, taré.

bâtiments n. m. plur. 95, 99, 110, 127, 192, 201, 288, grange, étable et autres bâtiments dépendant d'une ferme.

batture n. f. 132, « haut-fond de sable et de rocher (vieux terme de marine) » (Vocabulaire du *Survenant*).

baucher (se... sur) v. pron. 103, se mesurer, lutter de vitesse (à l'ouvrage).

bavette n. f. 158, tablette en avant du foyer d'un fourneau (*GPFC*, Additions et corrections, p. 707).

beau dommage ! loc. adv. 134, 248, certainement. Voir aussi *histoire* (*c't'...*).

bec n. m. 169, baiser.

bec-bleu n. m. 132, nom ancien du morillon à tête noire (voir la note).

bed n. m. 272, lit de sangle, banc-lit.

béguer v. intr. 231, bégayer.

ber n. m. 103, berceau.

berçante n. f. et adj. 101, 117, (chaise) berceuse.

berlot n. m. 163, voiture d'hiver faite d'une sorte de boîte oblongue plus ou moins profonde, posée sur des patins.

bière (gross'...) n. f. 180, bière forte.

biscuit village n. m. 126, biscuit de marque « Village ».

blé d'Inde n. m. 271, maïs.

bleu Marie-Louise n. m. 243, nuance de bleu (voir la note).

Bleus n. m. plur. 176, les Conservateurs (en politique).

blonde n. f. 199, 260, bonne amie.

bois de marée n. m. 115, 232, bois jeté à la grève par la marée, bois d'épave.

boisson (se mettre en...) 198, s'enivrer.

boîte d'onglets n. f. 143, boîte à ongles (voir p. 142, n. 2).

bon (être ben...) 199, être bien fait (pour quelqu'un) (par antiphrase).

bonbon clair n. m. 165, bonbon transparent.

bon gueux ! interj. 190, déformation de *bon dieu* !

bonnette n. f. 243, coiffure de femme ayant la forme d'un bonnet de nuit.

bord n. m. 159, 193, 198, 207, 220, 227, côté ; **de mon bord, de son bord** 109, 206, de mon/son côté. Voir aussi *virer de bord*.

bordages n. m. plur. 134, glace qui adhère aux rives des lacs, des rivières.

bordée (de neige) n. f. 107, 150, 151, forte chute de neige.

boss n. m. 254, patron. De l'anglais *boss*.

bosselage n. m. 148, bosselure.

botte (ne pas boire plus que sa...) 214, ne pas boire plus qu'il en faut.

bottes à jambes n. f. plur. 219, grandes bottes.

bottines bouledogue n. f. plur. 218, bottines au bout protubérant. Cf. l'anglais *bulldog toe*.

boucherie (faire...) 108, 155, 185, abattre et dépecer (un porc).

bougonneux adj. 264, bougon.

boulé n. m. 254, « homme fort qui aime à se battre et à provoquer les gens » (Vocabulaire du *Survenant*). De l'anglais *bully*.

bouledogue. Voir *bottines*.

bourdillon n. m. 149, motte de terre gelée ou de neige durcie ; 274, flocon, petit amas (en parlant de la poussière).

bourrée n. f. 103, 107, travail forcé et rapide.

bourrure n. f. 116, bourrage, bourre.

branchu n. m. 135, harle huppé (voir p. 132, n. 5).

branlée n. f. 147, volée (en parlant des cloches).

brayet n. m. 247, 250, caleçon de bain, maillot de lutteur.

bretter v. intr. 189, 272, « perdre son temps à des bagatelles » (Vocabulaire du *Survenant*).

broche (à la...) loc. adv. 94, sans soin, à la va-comme-je-te-pousse.

broché (canon...) adj. 135, canon garni de clous [?].

brûlés n. m. plur. 131, brûlis.

brun (faire...) 139, faire nuit. (Cf. *brunir* 133, et *rembrunir* 197).

bucéphale n. m. 263, plongeur, oiseau palmipède de la famille des plongeurs. Voir *plongeurs*.

butin n. m. 209, 268, 294, linge, vêtements ; 100, 232, bien, avoir, richesse ; 159, provision, récolte (sens fig.).

cabane à sucre n. f. 196, maisonnette érigée dans une forêt d'érables et dans laquelle se fabrique le sucre d'érable. Voir *entailler* et *sucrerie*.

cabanon n. m. 190, 194, « cabaneau », petit placard, petite armoire pratiquée le plus souvent dans un mur, sous un escalier, une fenêtre, entre le plancher des mansardes et le comble.

calleur n. m. 184, celui qui, pendant les danses, indique les figures que les danseurs doivent exécuter. De l'anglais *call*.

calvin ! interj. 249, juron populaire. Euphémisme pour *calvaire*.

camphorine n. f. 148, camphre.

campions n. m. plur. 240, 241, « gens qui vivent sous la tente et dans les roulottes, qui campent » (Vocabulaire du *Survenant*).

canon broché. Voir *broché*.

canter v. intr. 288, se pencher, s'incliner, perdre l'aplomb.

canton n. m. 200, division territoriale établie dans les domaines de la couronne. Traduction de l'anglais *township*. Voir *lot* et *rang*.

capot de poil n. m. 146, pardessus, manteau de fourrure. Voir *décapoter* (se ...).

caribou n. m. 181, 182, boisson faite d'un mélange de vin et de whisky.

carrioler (se...) v. pron. 223, se promener.

casque n. m. 146, 185, 253, bonnet de fourrure, coiffure d'hiver : **casque à trois ponts** 129, casquette à trois rabats ; **gros casque (de Maska)** 129, personnage important (par dérision).

casseau n. m. 223, écuelle, plat, récipient.

catalogne n. f. 154, 210, grosse pièce d'étoffe faite au métier avec des bandes de tissus généralement multicolores, servant de couverture de lit ou de tapis de plancher.

cendré n. m. 135, canard chipeau. Voir *gris* (voir p. 132, n. 5).

cent/cenne n. f. 189, 194, 209, 215, 246, 286, cent, centième partie du dollar. Voir *piastre*.

chacun (un...) pron. indéf. 206, chacun ; **tout chacun** 149, chacun.

chaise berçante. Voir *berçante*.

chaland n. m. 131, 172, 222, 232, petite embarcation à fond plat (au sens fig. en 172).

- chambranler** v. intr. 197, 207, chanceler, tituber, vaciller.
- chambre des étrangers** n. f. 168, chambre à coucher destinée aux visiteurs. Voir *grand chambre*.
- chambrier (donner à...)** 262, donner à coucher, offrir le gîte.
- chanceux (c'est pas...)** 186, cela ne porte pas chance.
- chanquier** n. m. 86, chantier de bûcherons, exploitation forestière et quartier général des hommes qui travaillent à une exploitation forestière. Voir *chantier*.
- chanter le coq** 249, chanter victoire. Voir aussi *coq*.
- chantier** n. m. 112, exploitation forestière et quartier général des hommes qui travaillent à une exploitation forestière. Voir *chanquier*.
- chape** n. f. 119, 124, 168, 186, 266, 268, châte.
- charge**. Voir *morte charge*.
- chars** n. m. plur. 173, train ; **hôtel des chars** 253, hôtel de la gare.
- chaud** adj. 199, 255, ivre.
- chaudière** n. f. 233, seau en métal ou en fer-blanc.
- chaussons** n. m. plur. 294, gros bas de laine, chaussettes.
- chemin (être dans le...)** 202, être ruiné.
- chenille à poil** 261, personne laide et repoussante.
- cheveux**. Voir *paillasse*.
- chien-de-soul (boire son...)** 182, 264, boire tout son soûl.
- chignon de pain** n. m. 278, gros morceau de pain, quignon ; **chignon du cou** n. m. 186, jonction du cou avec l'arrière de la tête, arrière du cou.
- choqué** adj. 233, fâché, en colère.
- claille** n. m. 247, cheval de trait, clydesdale. De l'anglais *clyde*[sdale].
- clair** adj. 91, 206, net ; exempt, libre d'obligations.
- clencher (à la porte)** v. intr. 165, agiter la clenche pour faire du bruit et avertir qu'on est là. (Cf. *clenche* 119, 264).
- clous**. Voir *cogner des clous*.
- cogner des clous** 151, sommeiller en faisant avec la tête des mouvements de haut en bas et de bas en haut (en parlant d'une personne assise qui dort).
- collerette** n. f. 148, pèlerine, mante.
- commander** v. intr. 94, presser, être urgent.
- comment** adv. 209, 215, combien.
- commencer** v. tr. 207, faire le commerce de.
- commune** n. f. 131, 157, 220, 229, 270, 281, pâturage commun.
- compagnée** n. f. 184, partenaire (dans une danse).
- compagnie** n. f. 217, amie.

compérage n. m. 90, cérémonie du baptême d'un enfant.

compliments n. m. plur. 171, souhaits. De l'anglais *compliments* [?].

compte (de mauvais...) loc. adj. 138, injuste.

comté n. m. 230, subdivision territoriale (à des fins administratives) ayant à sa tête un préfet appelé « préfet de comté » ; circonscription électorale.

connaissant n. m. 188, connaisseur.

contre (parler de...) 262, parler contre, dire du mal de ; **passer contre à contre** 224, passer à côté, côte à côte (terme de marine).

coppe n. f. 275, « sou » (Vocabulaire du *Survenant*). De l'anglais *copper*.

coq adj. 254, fier, fanfaron. Voir aussi *chanter le coq*.

cordeaux n. m. plur. 88, guides, rênes.

cordées part. passé 263, empilées, alignées (en parlant des terres).

cordelle (remonter le courant à la...) 231, remorquer ou haler une embarcation depuis la rive au moyen d'une *cordelle* ou corde de grosseur moyenne (terme de marine).

correct adv. 129, 206, 224, très bien, parfaitement.

corvée de route n. f. 128, prestation de travail manuel, fait collectivement, volontairement et gratuitement, pour réparer la route.

côté (faux...) n. m. 142, 174, faux bord, déjettement, manque de symétrie (au sens fig. en 174).

cotonnée adj. 134, emmêlée et en désordre (en parlant de la chevelure).

coudre le bec 276, clouer le bec, réduire au silence.

coup (du...) loc. adv. 186, à l'instant même, sur-le-champ.

coup d'eau n. m. 107, 192, 221, 227, masse d'eau arrivant à la fois dans une rivière à la suite de grandes pluies.

couper (se...) v. pron. 296, devenir impraticables (en parlant des chemins).

couque n. m. 112, 113, « cuisinier (maître-coq) » (Vocabulaire du *Survenant*). De l'anglais *cook*, même étymologie que le français *queux* (« maître queux »).

courailleur v. tr. 271, courir après (les vaches).

coureur des bois n. m. 226, chasseur, trappeur des bois, vivant de sa chasse, et faisant le trafic des pelleteries.

courouge n. m. 135, 155, milouin à cou rouge (voir p. 132, n. 5).

courte. Voir *peau*.

coyeau (vent de...) n. m. 292, « expression locale employée à Sorel, vraisemblablement d'un nom propre ou d'un surnom » (Vocabulaire du *Survenant*).

- cré !** adj. 254, sert d'épithète pour qualifier une chose ou un être qui provoque une réaction spontanée. Euphémisme pour *sacré*. **cré bateau !** 160, 248, exclamation.
- créature** n. f. 112, 138, 158, 168, 175, 193, 227, 261, 296, personne du sexe féminin (sans connotation péjorative, sauf en 175).
- crème brûlée** n. f. 171, genre de crème anglaise parfumée au caramel.
- crémone** n. f. 168, cache-nez en laine tricotée. Voir aussi *nuage de laine*.
- crête-de-coq** n. f. 123, célosie (voir la note).
- crier (faire...)** 142, faire annoncer à haute voix à la porte de l'église paroissiale, à l'issue de la grand-messe.
- croche** adj. 218, qui n'est pas droit ; faux.
- cru** adj. 271, froid et humide.
- cueillage** n. m. 223, cueillette.
- d'abord** loc. adv. 86, 112, pour commencer ; 128, alors, en ce cas ; **d'abord que** loc. conj. 166, puisque.
- darder (se... à l'ouvrage)** 106, se jeter, se lancer, se précipiter sur le travail.
- débâcler** v. tr. 104, débarrasser.
- décapoter (se...)** v. pron. 168, enlever son paletot, son « capot de poil » (voir ce mot).
- décarêmer (se...)** v. pron. 213, rompre l'abstinence du carême. Voir *acarêmer (s'...)*.
- défaite** n. f. 181, moyen de se tirer d'embarras, prétexte.
- défaut**. Voir *travée*.
- dégelotter** v. intr. 156, dégeler tout doucement.
- déjeté** part. passé 281, rejeté, repoussé, répudié, méprisé.
- déjoindre (se...)** v. pron. 182, 263, se disjoindre.
- démence (en...)** loc. adj. 127, en ruine, en mauvais état.
- demiard** n. m. 214, mesure de capacité valant environ un quart de litre. Voir aussi *trois-demiards*.
- dépareillé** adj. 102, 263, incomparable, sans pareil.
- dessoler** v. tr. 289, dépouiller, prendre le sol.
- détasser (se...)** v. pron. 263, se desserrer, s'écarter.
- détour (à quelque...)** loc. adv. 127, un de ces jours.
- détourreux** adj. 143, 190, « plein de détours, enclin à jouer des tours » (*Vocabulaire du Survenant*).
- dévotiens** adj. 159, 239, dévot.
- disable (pas...)** adj. 261, 285, indicible, ineffable.
- dret là** loc. adv. 141, 231, dans cet endroit, sur place. (Cf. *dret au haut du pignon* 193).

dur d'entretien 105, coûteux, difficile à nourrir.

écartant adj. 225, où l'on s'é gare facilement.

écho (être...) 105, 244, être propice à la production de l'écho (en parlant du temps).

éclats n. m. plur. 115, éclisses dont on se sert pour allumer le feu.

écornifleux n. m. 144, « indiscret, aux aguets » (Vocabulaire du *Survenant*).

écourtiché adj. 236, qui porte des habits courts, indécents.

éduveter v. tr. 136, enlever le duvet, plumer.

effets n. m. plur. 189, 206, marchandises.

encabaner (s'...) v. pron. 98, « se renfermer dans la maison pour l'hiver (par allusion aux mœurs du castor) » (Vocabulaire du *Survenant*).

encanter (s'...) v. pron. 158, s'asseoir à son aise, prendre une position inclinée dans un fauteuil.

enfaîté adj. 172, plein à ras bords, comble.

engagé n. m. 87, employé de ferme.

ennuyance n. f. 295, ennui, occasion de s'ennuyer.

entailler v. intr. 196, mettre une *sucrerie* en exploitation en faisant une entaille aux érables pour en recueillir l'eau sucrée. Voir *cabane à sucre* et *sucrerie*.

entretien. Voir *dur d'entretien*.

envoyez donc interj. 293, allez-y donc, faites donc.

épeurant adj. 158, qui effraie, qui fait peur.

épouvante (prendre la fine.../partir à la fine...) 243, 289, courir à bride abattue.

équerre (d'...) loc. adj. 102, de bonne humeur, bien disposé.

éreinée (à toute...) 130, de toute sa force.

erre de vent n. f. 89, vitesse du vent.

espérer v. intr. 153, 171, 172, attendre.

étouffe. Voir *pays*.

faiseux n. m. 147, faiseur, fabricant.

fait ((comme) de...) loc. adv. 165, 196, 254, en effet.

fameuse. Voir *pomme*.

faneau n. m. 176, 183, phare. Voir *light*.

far (aux fines herbes) n. m. 170, « farce (de volaille) » (Vocabulaire du *Survenant*).

fatiguer v. intr. 99, éprouver un sentiment d'impatience.

fend-le-vent n. m. 102, 112, 197, 202, 265, 285, fendant, personne qui prend des airs arrogants, qui marche la tête haute.

- ferlouche (tarte à la...)** n. f. 171, tarte à base d'une espèce de confiture faite avec du sirop d'érable et un peu de farine, auxquels on ajoute des raisins et des noix.
- ferrée** n. f. 213, bêche.
- fesser** v. tr. ind. 224, frapper n'importe quoi, n'importe où et n'importe comment.
- fête (en...)** 106, 196, 197, ivre.
- fêter** v. intr. 282, boire, faire la noce, s'enivrer, se griser.
- figé** adj. 118, gêné, intimidé, gauche.
- fight** n. f. 252, combat. De l'anglais *fight*.
- fin** adj. 294, aimable, gentil.
- flanc-mou** n. m. 103, 232, tire-au-flanc.
- fleur de sarrasin** n. f. 107, farine de sarrasin (cf. *fleur de farine* 99). Voir aussi *galette de sarrasin*.
- fleurir** v. intr. 107, 201, germer (en parlant des pommes de terre).
- flotte (en...)** loc. adj. 231, flottant (à la dérive).
- formance** n. f. 209, forme, apparence, allure.
- fort** n. m. 213, eau-de-vie, spiritueux.
- fosset** n. m. 264, 265, fossé ; **navigateur de fosset** 279, marin d'eau douce.
- fournil** n. m. 98, 99, 110, 127, 144, 152, 188, 189, 223, 225, 234, apprentis, bas côté ou cuisine d'été (par opposition au haut côté ou grand-maison).
- frais (n'y pas aller à petits...)** 103, ne pas y aller de main morte, exagérer.
- français sauvage** n. m. 133, canard malard ou colvert (voir p. 132, n.5).
- francheté (de...)** loc. adv. 262, franchement, en toute franchise.
- frette** n. m. 99, 149, 162, le « froid » (Vocabulaire du *Survenant*).
- fricot** n. m. 167, festin, repas extraordinaire.
- frivolant** adj. 263, tourbillonnant.
- frouement** n. m. 132, froufrou.
- fruitages** n. m. plur. 209, fruits (pris collectivement).
- galettage** n. m. 126, galettes de ménage.
- galette de sarrasin** n. f. 112, 114, espèce de crêpe faite avec de la farine de sarrasin. Voir aussi *fleur de sarrasin*.
- gesteux** adj. 98, capricieux, maniéré.
- gipsy** n. f. 241, 242, 245, bohémienne. De l'anglais *gipsy*.
- gobe** n. f. 213, verre.
- godendard** n. m. 104, grosse scie munie d'un manche court et droit à chaque bout, qui se manie à deux, et dont on se sert pour débiter les troncs d'arbres en billes.

gouffe adj. 102, « gonflé » (Vocabulaire du *Survenant*). (Voir la note).

grain (à gros...) 141, capable seulement d'ouvrage grossier, vite fait.

grainages n. m. plur. 122, 123, 209, grains de semence.

graines de Manille n. f. plur. 113, espèce d'épices [?].

graines de rosaire n. f. plur. 278, grains de rosaire.

grand'chambre n. f. 168, 181, chambre destinée aux visiteurs. Voir *chambre des étrangers*.

graphophone n. m. 189, phonographe, gramophone.

gratin (de la viande) n. m. 171, sucs transformés en sauce. Voir *grévé*.

grévé n. m. 171, « sauce gratin, le fond de la sauce » (Vocabulaire du *Survenant*). De l'anglais *gravy*. Voir *gratin*.

gréyer v. tr. 224, gréer, équiper ; **se gréyer** v. pron. 232, se pourvoir de ce dont on a besoin.

gris n. m. 133, canard chipeau. Voir *cendré* (voir p. 132, n. 5).

grouiller v. intr. 147, faire diligence, se dépêcher.

gru n. m. 257, grua.

guipon n. m. 197, torchon à laver le plancher.

habitant n. m. 140, 162, 163, 164, 177, 180, 200, 207, 216, 223, 254, 284, « paysan, cultivateur » (Vocabulaire du *Survenant*).

hanchue adj. 183, hanchée, qui a de fortes hanches.

haut-côté n. m. 98, grand-maison. Voir *fournil*.

herbe à liens n. f. 134, foin de grève, *spartina pectinata*, plante amphibie abondante dans les îles de Sorel.

herse (voler en...) 136, voler en formation triangulaire (en parlant des outardes).

heure (à c't'...) loc. adv. 90, 193, 195, 214, 256, 273, 281, à présent, maintenant, dorénavant ; **voir l'heure où/que** 125, 191, s'en falloir de peu que.

histoire (c't'... !) loc. adv. 112, sans doute, certainement. Voir aussi *beau dommage !*

hivernement n. m. 107, provisions d'hiver ; **en hivernement** 98, en hivernage, à l'abri pour l'hiver, dans ses quartiers d'hiver.

houiller v. tr. 222, « rassasier, gaver, saouler » (Vocabulaire du *Survenant*).

idée n. f. 208, 227, dessein, intention.

impassable adj. 204, impraticable (en parlant d'un chemin). Voir *allable*.

infâme adj. 140, 272, insupportable, espiègle (en parlant d'un chien).

intentionné adj. 174, occupé, attentif.

itou adv. 174, aussi, de même, pareillement.

- jargeau** n. m. 258, gerzeau, nom familier de la nielle des blés.
- jeu (en...)** 113, 226, 289, en action, agité.
- jeunesse** n. f. 171, 187, 262, personne jeune (de l'un ou l'autre sexe).
- jeunesses** n. f. plur. 140, 247, 275, les jeunes gens ; 168, les jeunes filles.
- jointée** n. f. 198, quantité que les deux mains rapprochées peuvent contenir.
- jongler** v. tr. ind. 239, 296, songer, réfléchir.
- jongleux** adj. 126, 235, « songeur, mélancolique, distrait » (Vocabulaire du *Survenant*).
- jouquer (se...)** v. pron. 193, se jucher, se percher.
- journée de la vie !** 136, exclamation marquant la surprise.
- jours gras** n. m. plur. 126, 260, les trois derniers jours du carnaval précédant le carême.
- jubé** n. m. 149, galerie, tribune construite au fond de l'église.
- Lafayette.** Voir *tarte*.
- laine.** Voir *pays*.
- lard** n. m. 108, 114, 201, 271, viande de porc ; **gros lard** 214, lard qui ne contient pas de chair.
- liard** n. m. 110, 132, 162, 235, 258, « peuplier noir » (Vocabulaire du *Survenant*).
- lice** n. f. 155, « levure » (Vocabulaire du *Survenant*). De l'anglais *yeast*.
- licher** v. tr. 227, lécher.
- lieue** n. f. 104, 227, 241, 296, ancienne mesure de distance valant environ 4 km.
- light** n. f. 224, 225, phare. De l'anglais *light*. Voir *faneau*.
- lisses** n. f. plur. 162, barres de glissement, en fer ou en acier, d'un traîneau ; 191, traces des patins de traîneaux dans les chemins.
- loges** n. f. plur. 285, asile d'aliénés, maison des fous.
- lot** n. m. 229, chacune des terres dont se compose un *rang*, spécialement dans les *cantons*. Voir *rang* et *canton*.
- mackinaw** n. m. 116, 198, 213, 219, 226, 250, 258, 259, « veste de grosse étoffe de couleurs voyantes, le plus souvent à carreaux » (Vocabulaire du *Survenant*).
- maganner** v. tr. 207, « maltraiter, malmener » (Vocabulaire du *Survenant*).
- main (à-...)** loc. adj. 102, empressé à rendre service, obligeant, complaisant ; **de longue main** loc. adv. 95, de loin. Voir *malamain*.
- maison.** Voir *tenir*.
- maître** adj. 144, 286, libre.
- malamain** adj. 283, désobligeant, peu complaisant. Voir *main (à-...)*.

malcommode adj. 105, hargneux, acariâtre.

maldisance n. f. 263, médisance.

malendurant adj. 113, impatient, bourru, hargneux.

malheur (aie pas le... !) 283, n'aie pas l'audace !

manger v. tr. 130, réduire à néant par leur nombre et leur masse (en parlant des canards) ; **manger de la misère** 283, subir des épreuves, rencontrer des difficultés ; **manger une volée** 178, être battu.

marcher v. intr. 140, aller, se sauver.

marinades n. f. plur. 209, conserves végétales au vinaigre.

marionnette n. f. 133, nom traditionnel du petit garrot (voir p. 132, n. 5).

marle (beau...) n. m. 196, 208, 286, homme habile, fin merle (par antiphrase). (Cf. aussi *beau merle* 264).

masse (en...) loc. adv. 141, 162, 176, 227, 239, beaucoup, en abondance, en grande quantité, suffisamment, autant qu'il faut.

matin (à...) loc. adv. 145, 162, 272, ce matin. Voir *soir (à...)*.

matinée n. f. 168, blouse.

maudit (en...) loc. adv. 149, beaucoup.

mauve n. f. 96, mouette.

méchant adj. 112, 182, qui a mauvais goût ; 147, 296, mauvais, sale, boueux (en parlant d'un chemin).

même adv. 99, aussi ; **à même** loc. adj. 107, 286, bien nanti ; **de même** loc. adj. 113, 186, 232, semblable, pareil, tel, ainsi fait ; **de même** loc. adv. 106, 111, 113, 134, 158, 166, 208, 209, 225, 227, 233, 239, 273, 281, 284, 286, ainsi, de cette façon, de la même façon, ainsi donc.

ménager adj. 91, 100, 284, économe.

mener l'yâble. Voir *yâble*.

mer et monde (être...) 102, être hors pair, sans pareil.

merle. Voir *marle*.

mesure (être de la petite...) 286, être mesquin.

mille n. m. 263, mesure valant 5 280 *pieds* ou 1 609 m. Voir *pied*.

misère. Voir *manger*.

mitaines n. f. plur. 164, moufles.

modérer v. intr. 162, ralentir.

moindrement (le...) loc. adv. 198, tant soit peu.

monde (le grand...) n. m. 171, les grandes personnes, les adultes ; **dans le monde !** 159, exclamation ayant le sens de *en vérité !*

monsieur (se conduire en vrai...) 280, se conduire loyalement, honnêtement.

- montée** n. f. 89, 97, 275, chemin privé qui va du chemin public à la maison, et jusqu'au bout de la terre.
- morceau des dames** n. m. 170, croupion d'une volaille.
- morfondre (se...)** v. pron. 119, 154, épuiser, ruiner la santé, s'épuiser.
- morte charge (bourrer à...)** 261, bourrer le plus possible, à pleine charge.
- mortel** adj. 248, très fort, d'une force à causer la mort.
- motton** n. m. 100, petite motte ou boule (en parlant du beurre) ; 253, magot (en parlant d'argent).
- mouiller** v. intr. 191, 207, pleuvoir.
- moyens (être en...)** 268, avoir des moyens, être riche.
- musique à bouche** n. f. 183, harmonica.
- neigeotter** v. intr. 151, neiger un peu, faiblement.
- neveurmagne !** 168, 207, 225, 256, « n'importe ! laisse faire ! » (Vocabulaire du *Survenant*). De l'anglais *never mind !*
- nique** n. m. 273, « lit, nid » (Vocabulaire du *Survenant*).
- noirs (les...)** n. m. plur. 96, 132, 134, 135, 220, les canards noirs.
- noix longues (tarte aux...)** 171, tarte aux noix oblongues ou pacanes.
- nuage de laine** n. m. 168, cache-nez en laine tricotée. Voir aussi *crémone*.
- occasion (venir par...)** 165, venir avec quelqu'un qui vous fait monter gracieusement dans sa voiture.
- occupation** n. f. 91, 141, préoccupation, souci.
- occuper** v. tr. 141, préoccuper, inquiéter.
- œufs à la neige** n. m. plur. 171, dessert fait de blancs d'œufs battus et pochés servis avec une crème.
- office** n. m. 292, bureau, cabinet de travail.
- ombrage** n. m. 280, ombre.
- ouache** n. f. 213, gîte d'un animal, terrier.
- ouaguine** n. f. 134, « voiture de travail à quatre roues » (Vocabulaire du *Survenant*). De l'anglais *wagon*.
- outarde** n. f. 98, 136, bernache du Canada.
- paillasse (cheveux mêlés en...)** 158, cheveux emmêlés comme la paille d'une paillasse.
- pain (bénit).** Voir *ambitionner* ; **perdre un pain de sa fournée** 235, avoir une déception ; **tout d'un pain** loc. adv. 285, « d'une pièce, en masse » (Vocabulaire du *Survenant*).
- palette** n. f. 213, petite pièce de bois plate.
- pantoute** adv. 128, « pas du tout » (Vocabulaire du *Survenant*). Contraction de *pas en tout*. Voir *tout (en...)*.

paqueton n. m. 83, 227, 273, paquet.

paré adj. 102, 286, prêt.

parler. Voir *yâble*.

part (à... de) loc. prép. 206, 209, à part, excepté ; **prendre la part** de 196, 288, prendre la défense, le parti de.

pas-de-parole n. m. 197, homme sans foi.

pas n. f. 139, passage.

passée n. f. 267, malaise passager, difficulté passagère.

passer une remarque 165, faire une remarque.

pays (étouffe du...) 203, sorte de drap très épais, fabriqué par les ménagères canadiennes ; **laine du pays** 271, laine de ménage, fabriquée dans les ménages, à la ferme ; **les vieux pays** 227, les pays d'Europe.

peau courte (avoir la...) 174, être irritable, de mauvais poil.

pêche n. f. 233, bourdigue, bordigue, enceinte de claies établie sur le bord de la mer (ou des rivières où se fait sentir la marée).

peine (pour la...) loc. adv. 136, 189, 222, beaucoup.

pensionner v. tr. 206, loger ou nourrir pour un prix convenu.

perche n. f. 91, ancienne mesure de longueur valant 18 pieds. Voir *arpent*.

percher v. intr. 225, 226, 230, 270, conduire un bateau à la perche.

perdre. Voir *pain*.

peser (ne pas... le poids) 94, être maigre et fluet.

petit-blanc n. m. 171, eau-de-vie translucide.

piastre n. f. 176, 189, 206, 210, 248, 286, dollar. Voir *cent*.

pichou n. m. 118, « nom indien du lynx » (Vocabulaire du *Survenant*) ; **d'une laideur de pichou** très laid.

pied n. m. 143, 192, unité de mesure de longueur valant 12 *pouces* ou 0,30 m. Voir *pouce* et *verge*.

piétonner v. intr. 263, piétiner, remuer les pieds sur place.

piler v. intr. 287, marcher, appuyer le pied (sur quelque chose), fouler au pied.

piloter les reins (se faire...) 104, « piétiner (se faire masser les reins avec les pieds nus) » (Vocabulaire du *Survenant*).

pince n. f. 143, bout d'un canot.

pire (c'est... !) 146, exclamation ayant le sens de « c'est le comble ! » ; **pire que** 119, plus que ; **tant pire** 147, tant pis.

pivelé adj. 114, « moucheté (diminutif de *pie*) » (Vocabulaire du *Survenant*).

place n. f. 145, plancher, sol.

plan. Voir *tirer*.

plane n. f. 104, 107, 132, 146, 203, érable plane, nom vulgaire de l'érable platane.

plant n. m. 271, appelant, oiseau de leurre, oiseau qui sert (à la chasse) à attirer les autres. Voir aussi *appelant*.

platin n. m. 130, « bord du banc de sable découvert à marée basse (vieux terme de marine) » (Vocabulaire du *Survenant*).

plein (en...) loc. adv. 118, très, beaucoup ; 90, 226, 262, justement, exactement. Voir aussi *temps*.

plongueux n. m. 102, 263, plongeur, oiseau palmipède de la famille des plongeurs. Voir *bucéphale*.

plorine (métathèse de *praline*). Voir *praline*. (Vocabulaire du *Survenant*).

plumats n. m. plur. 113, plumets.

poigner v. tr. 141, 231, empoigner, saisir, prendre.

pointeux (être...) 181, piquer, dire des pointes malicieuses ou ironiques à l'adresse de, faire des insinuations malicieuses sur.

pomme fameuse n. f. 119, variété de pomme, de grosseur moyenne, à chair tendre et sucrée.

pont de glace n. m. 152, 162, 219, glace formée sur une rivière, un fleuve, d'une rive à l'autre, et sur laquelle on passe comme sur un pont solide.

port n. m. 103, compartiment de la cave réservé aux pommes de terre en vrac ; 95, 130, 139, 140, 177, parc, enclos (pour les canes et les canards dressés pour la chasse).

portugaise n. f. 228, moïdore, ancienne pièce de monnaie en or du Portugal.

pouce n. m. 143, 289, mesure de longueur : douzième partie du *pied*. Voir *pied* et *verge*.

poudrerie n. f. 107, tourmente de neige.

praline n. f. 157, espèce de bouillie sucrée faite de crème et de sirop d'érable [?] ; 157, 158 *plorine*, métathèse de *praline*.

prélart n. m. 271, toile, bâche (d'un abri de chasse).

prendre. Voir *vent*.

presque adv. 87, 94, 104, 129, 175, 185, 207, 209, 215, 217, 232, 273, 292, 294, presque.

prime adj. 126, « vif, fougueux, qui part le premier en tout » (Vocabulaire du *Survenant*).

privément adv. 292, en privé.

proches à proches 239, proches les uns des autres.

quérir (aller...) v. tr. 191, 283, aller chercher (avec mission de ramener, d'apporter).

- quiens !** interj. 91, 119, 123, 187, 248, tiens !
- quoi (de...)** pron. indéfini (non suivi d'un infinitif) 171, 267, 276, quelque chose ; **c'est en quoi** 175, 294, à plus forte raison.
- rafale** n. f. 220, volée (de coups de fusil).
- rage de vent** n. f. 89, 131, tempête de vent.
- raide** n. m. 274, force, énergie ; adv. 113, très, beaucoup, extrêmement ; 134, sèchement. Voir *raidement*.
- raidement** adv. 134, sèchement. Voir *raide* adv.
- raisons (donner ses...)** 202, donner son avis.
- ramassure** n. f. 102, 202, déchet, ordure (terme de mépris).
- rang** n. m. 97, 148, territoire rural (désigne ici le *rang* du Chenal du Moine) ; **rang de Sainte-Anne** 98. Voir *canton* et *lot*.
- rapailler** v. tr. 232, ramasser (de menus objets) au hasard.
- rapport (par... à)** loc. prép. 244, à cause de.
- ras (à...)** loc. prép. 185, près de.
- rat/rat d'eau** n. m. 148, 209, 210, 212, 213, 214, 215, rat musqué. (Cf. *rat musqué* 211, 215).
- ravage** n. m. 109, chemin.
- ravagnard** adj. 87, 283, « grognon » (Vocabulaire du *Survenant*).
- ravauder** v. intr. 190, fureter, fouiller.
- réchapper sa vie** 170, 207, survivre.
- rechigner** v. intr. 212, pleurnicher, chigner (en parlant d'un chien).
- reçu (en voir le...)** 118, en voir la preuve.
- réduire** v. tr. 182, diluer, diminuer la force d'une boisson alcoolique.
- refouler** v. intr. 91, « se tasser (terme de tissage) » (Vocabulaire du *Survenant*).
- regaillardir (se...)** v. pron. 213, se ragaillardir, se réconforter.
- règne** n. m. 265, vie.
- renchausser la maison** v. tr. 177, « entourer de paille mêlée de terre, et de planches les fondations » (Vocabulaire du *Survenant*).
- renipper (se...)** v. pron. 168, se remettre en état.
- renoter** v. tr. 286, rabâcher, répéter inutilement.
- restant (c'est le...)** 273, c'est le comble.
- reste (avoir tout son... à)** 147, avoir du mal à ; **ne pas avoir de reste** 154, ne pas avoir de cesse ; **à toute reste** loc. adv. 198, 279, de toutes ses forces. Voir *tirer*.
- resté de fatigue** 104, exténué.
- retarder** v. intr. 194, tarder.
- revenger (se...)** v. pron. 253, se revancher, se venger.

- revoler** v. intr. 200, 218, 265, être lancé, projeté ; rejaillir.
- rien** (n'être pas de...) 101, 145, 214, n'être pas un homme ou une femme de rien, banal(e) [?] ; **pas rien que** 160, 207, 208, 214, 227, pas que ; **rien que** 103, 118, etc., seulement, uniquement.
- rien-de-drôle** n. m. 285, drôle, chenapan.
- rigolet** n. m. 86, 140, 221, petit ruisseau, petite rigole.
- ripousse** n. f. 273, coup de vent.
- rond de poêle** n. m. 114, 158, 189, rondelle.
- ronde** n. f. 126, tournée. Voir *tournée* et *traite*.
- ronger son ronge** 156, ronger son frein.
- rossignol** n. m. 142, pièce, morceau de bois qu'un ouvrier met en place pour cacher quelque défaut de construction.
- rouches** n. f. plur. 131, 157, « roseaux » (Vocabulaire du *Survenant*).
- roulières** n. f. plur. 148, 191, traces creusées par le passage des roues, ornières.
- safre** n. m. 182, gourmand, glouton.
- sainte bénite !** 263, exclamation, espèce de juron.
- sapinage** n. m. 147, branches de sapin.
- saut (faire le...)** 189, avoir un mouvement de surprise.
- savon d'odeur** n. m. 119, savon parfumé.
- secousse (une bonne...)** n. f. 164, un assez long temps.
- sens (sans bon...)** loc. adv. 296, beaucoup, à l'excès.
- sensible (au...)** 203, au point sensible.
- sérieux (d'un grand...)** 141, 214, très sérieusement.
- serpent** n. m. 177, personne rusée et habile.
- sifflet** n. m. 271, sirène (en parlant des chantiers maritimes).
- sillement** n. m. 140, sifflement (en parlant d'un jars).
- soir (à...)** loc. adv. 119, 134, 167, 168, 174, 181, 199, 207, 211, ce soir. Voir *matin* (à...).
- sorcier (le... l'emporte)** 102, il va très vite.
- souci-de-vieux-garçon** n. m. 123, zinnia (voir la note).
- soufflier** n. m. 141, 231, gorge.
- sport** adj. 256, chic, brave, serviable. De l'anglais *sport*.
- station** n. f. 173, gare de chemin de fer. De l'anglais *station*.
- sucrerie** n. f. 204, forêt d'érables exploitée pour la fabrication du sucre, du sirop. Voir *cabane à sucre* et *entailler*.
- suspente de lit** n. f. 201, volant de lit [?].
- tanné** adj. 279, fatigué, accablé.
- tant pire**. Voir *pire*.

tape-cul n. m. 143, canot à une place.

tarte à Lafayette n. f. 171, dessert formé de deux gâteaux blancs superposés, que sépare une couche de confiture, et recouverts de glace ou de crème fouettée.

tasser (se...) v. pron. 150, serrer les rangs, se serrer l'un contre l'autre.

tasserie n. f. 110, partie de la grange où l'on entasse le foin, la paille, les gerbes de blé.

taule n. f. 87, sou ; **risquer une taule** 207, « se hasarder à perdre un sou » (Vocabulaire du *Survenant*).

taupin n. m. 200, 227, 248, homme gros et fort.

tauraille n. f. 90, bête (en particulier génisse).

temps (à plein...) loc. adv. 152, à ne voir ni ciel ni terre ; **le temps de le dire** 166, 226, en un instant.

tenir maison 295, louer des chambres. Voir *chambrier (donner à...)*.

tenter (sur quelqu'un) 119, 266, essayer d'obtenir les faveurs de quelqu'un.

termes (parler en...) 148, parler en termes recherchés, avec affectation.

tête fromagée n. f. 209, fromage de tête.

tignasser v. tr. 251, chatouiller.

tinette (ça prendra pas goût de...) 179, « ça ne trainera pas (par allusion au beurre qui rancit dans la tinette) » (Vocabulaire du *Survenant*).

tinton n. m. 145, tintement d'une cloche.

tirer au reste 127, 189, tirer à sa fin ; **tirer des plans** 254, chercher le moyen de résoudre une difficulté.

toile (faire la...) 185, défaillir, se trouver mal, avoir une faiblesse, une syncope.

tôlé part. passé 211, garni, recouvert, entouré de tôle.

torriable ! 140, 232, « juron, corruption de mort-diable, tord-diable, tord-yâble » (Vocabulaire du *Survenant*).

tour (trouver le...) 186, trouver l'occasion.

ournée n. f. 165, 166, 167, consommations offertes chez soi à toute une société. Voir *ronde et traite*.

tourner tout le temps dans la même eau 147, refaire tout le temps les mêmes gestes, tourner en rond.

tourte n. f. 128, sorte de pigeon sauvage.

tourtère n. f. 156, tourte (pâté) à la viande de porc hachée menu.

tout (pas/rien en...) loc. adv. 112, 200, 207, du tout, aucunement. Voir *pantoute*.

tout chacun. Voir *chacun*.

- train** n. m. 145, 213, soins donnés aux animaux à l'étable ; **train de la maison** 197, ménage.
- trait (avoir le... sur quelqu'un)** 90, avoir l'avantage, l'emporter sur quelqu'un.
- traite** n. f. 180, 254, 255, consommation (payée à d'autres). Voir *ronde* et *tournée*.
- tranquillité (à la...)** loc. adv. 120, tranquillement.
- travaillant** n. et adj. 91, 105, 124, 227, 229, 268, 294, travailleur.
- travée** n. f. 197, chacune des parties d'une surface sur lesquelles on exécute successivement un travail (par exemple, travées d'un plancher qu'on lave) ; **au défaut de la travée** 94, au bout de la travée.
- travers (d'un... à l'autre)** 184, de part en part.
- tremper** v. tr. 160, servir.
- trente-sous** n. m. 246, 276, pièce de vingt-cinq cents (voir p. 276, n. 3). Voir *cent*.
- trépigner** v. tr. 164, frapper vivement des pieds.
- tricheux** adj. 166, tricheur.
- tricotage** n. m. 211, tricot.
- trimpe** n. m. 265, vagabond. De l'anglais *tramp*.
- trois-demiards (un...)** n. m. 176, « bouteille d'alcool contenant trois demiards, mesure de capacité d'environ 28 onces » (Vocabulaire du *Survenant*, s.v. *demiards*). Voir *demiard*.
- trop-de-précaution** adj. 208, trop prévoyant, trop plein de précautions.
- trouble** n. m. 296, désagrément, fatigue, souci.
- tug** n. m. 249, « remorqueur, toueur » (en parlant d'un bateau) (Vocabulaire du *Survenant*). De l'anglais *tug*.
- valeur (c'est de...)** 126, 249, « fâcheux, malheureux, regrettable, irritant » (Vocabulaire du *Survenant*).
- varger** v. tr. 253, frapper fort.
- varveux** n. m. 166, verveux, filet de pêche en forme d'entonnoir. (Cf. *verveux* 98).
- vent (prendre...)** 106, « attendre, prendre le temps de souffler » (Vocabulaire du *Survenant*).
- verge** n. f. 210, unité de longueur valant trois pieds (0,914 m), introduite au Canada après 1760. Voir *ped* et *pouce*.
- versant** adj. 143, qui chavire facilement (en parlant d'un canot).
- virer (se...)** v. pron. 146, se tourner ; **se virer vite** 104, se tourner vite, d'où travailler (au sens fig.) ; **virer de bord** 99, tourner sur soi-même ; 130, 241, changer de direction. Voir aussi *bord*.

vitement adv. 184, 198, 212, 216, vite.

voir l'heure où. Voir *heure*.

voiture légère n. f. 89, 147, 245, 288, voiture de promenade, de luxe.

volée. Voir *manger*.

volier n. m. 136, 137, volée, troupe d'oiseaux qui volent ensemble.

whisky en esprit n. m. 214, eau-de-vie de grains rectifiée.

yâble (le...) loc. adv. 112, beaucoup, extrêmement, en diable ; **ça parle au yâble** 231, c'est stupéfiant, ça me dépasse ; **aller chez l'yâble** 232, aller chez le diable ; 271, aller à vau-l'eau, à la dérive, se perdre ; **mener l'yâble** 249, mettre la chicane ; **que l'yâble l'emporte !** 165, que le diable l'emporte !

BIBLIOGRAPHIE

PLAN

A – ŒUVRES DE GERMAINE GUÈVREMONT

I – Le Survenant

- 1. Dactylographie**
- 2. Fragments publiés dans des revues**
- 3. Éditions**
- 4. Édition scolaire**
- 5. Traductions**

II – Autres écrits

- 1. Livres**
- 2. Articles**

III – Varia

- 1. Conférences non publiées**
- 2. Pièce de théâtre inédite**
- 3. Radioromans**
- 4. Téléthéâtres**
- 5. Téléromans**
- 6. Scénarios**

B – ÉTUDES CONSACRÉES AU SURVENANT*I – Thèses**II – Livres**III – Parties de livres**IV – Articles et comptes rendus***C – ARTICLES CONSACRÉS À GERMAINE
GUÈVREMONT****D – LE SURVENANT À LA RADIO ET À LA
TÉLÉVISION****E – FILM CONSACRÉ À GERMAINE
GUÈVREMONT****F – AUTRES OUVRAGES DOCUMENTAIRES**

A – ŒUVRES DE GERMAINE GUÈVREMONT

I – *Le Survenant*

1. Dactylographie

« *Le Survenant* (1942-1944) de Mme G.-G. Guèvremont. Édition pré-originale ». Copie carbone du texte dactylographié par Germaine Guèvremont, [s. d.], ANQ-S, fonds Alfred DesRochers (P 0006, série 2, article 10), 209 f. (21,5 × 28 cm). Nombreuses corrections de Germaine Guèvremont ; quelques corrections et interventions d'Alfred DesRochers.

2. Fragments publiés dans des revues

« L'arrivée de Venant » et « L'abandon », *Gants du ciel*, n° 2, décembre 1943, p. 21-32 [première version des chapitres I et XVII du *Survenant*].

« Quand le Survenant arrive... chez les Beauchemin au Chenal du Moine », *Paysana*, vol. 8, n° 7, septembre 1945, p. 8 [chapitre premier du *Survenant*, avec quelques variantes mineures].

3. Éditions

Le Survenant, Roman, Montréal, Éditions Beauchemin, 1945, 262 p.

Le Survenant, Roman, [Paris], Librairie Plon, « L'Épi ». [1946], 244 p. [édition précédée d'un vocabulaire].

Le Survenant. Roman, Paris, Librairie Plon, [1948], 246 p. [réimpression de l'édition précédente, avec quatre corrections ; le vocabulaire est placé à la fin du roman (p. 245-246)].

Le Survenant. Roman, Montréal et Paris, Fides, « Nénuphar, 22 », [1959], 198 p., illustrations de Gabriel [de Beney].

Le Survenant. Roman, Montréal et Paris, Fides, « Alouette bleue », [1962], 286 p.

Le Survenant, précédé d'une chronologie, d'une bibliographie et de jugements critiques, Montréal-Paris, Fides, « Bibliothèque canadienne-française », [1966], 248 p.

Le Survenant. Roman, version définitive, Montréal, Fides, « Nénuphar, 45 », [1974], 213 p.

Le Survenant, Montréal, Fides, 1977, 27 feuilles pliées, 52 cm, dix lithographies en couleurs d'André Bergeron [édition de luxe tirée à 175 exemplaires ; texte de la version définitive].

Le Survenant, chronologie, bibliographie et jugements critiques d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, « Bibliothèque québécoise », [1982], 233 p.

4. Édition scolaire

Le Survenant. Roman, édité par Anthony S. Mollica et Gilles P. Deslauriers, Toronto, Copp Clark Publishing Company, [1969], xvi, 283 p. [reproduction phototypique de l'édition du Nénuphar, 22, 1959, sans les illustrations de Gabriel].

5. Traductions (*le Survenant et Marie-Didace en un seul volume*)

a) Traduction anglaise

Monk's Reach, trad. par Eric Sutton, Londres, Evans Bros., 1950, 320 p.

b) Traduction américaine

The Outlander, trad. par Eric Sutton, New York-Londres-Toronto, Whittlesey House, McGraw-Hill Book Company, [1950], 290 p.

The Outlander, trad. par Eric Sutton, avec une Introduction d'Anthony Mollica, Toronto, McClelland and Stewart Limited, « New Canadian Library, 151 », [1978], xv, 290 p.

II – Autres écrits

1. Livres

a) En pleine terre

En pleine terre. Paysanneries. Trois contes, Montréal, Éditions Paysana, 1942, 159 p.

En pleine terre, [Montréal], Éditions Paysana, 1946, 156 p., illustrations de Cécile Chabot [addition d'un quatrième conte : « Le petit bac du père Drapeau »].

En pleine terre, Montréal et Paris, Fides, « Rêve et Vie », 1955, 125 p., gravures sur linoléum de Maurice Petitdidier.

En pleine terre, Montréal, Fides, « Goéland », 1976, 140 p., illustrations d'André Bergeron.

b) Marie-Didace

Marie-Didace. Roman, Montréal, Éditions Beauchemin, 1947, 282 p.

Marie-Didace. Scènes de la vie canadienne, dans *le Monde français*, vol. 8, n° 26, novembre 1947, p. 179-212 [1^{re} partie, chap. 1-7]; vol. 8, n° 27, décembre 1947, p. 391-417 [1^{re} partie, chap. 8-10]; vol. 9, n° 28, janvier 1948, p. 34-65 [1^{re} partie, chap. 11, 12 (= 12, 13 et 14), 13 (= 15)]; vol. 9, n° 29, février 1948, p. 244-270 (2^e partie, chap. 1-3); vol. 9, n° 30, mars 1948, p. 454-473 [2^e partie, chap. 4-6].

Marie-Didace. Roman, 2^e édition revue et corrigée, Montréal, Éditions Beauchemin, [1948], 282 p.

Marie-Didace. Roman, Paris, Librairie Plon, [1949], 239 p. [précédé d'une brève analyse du *Survenant*].

Marie-Didace. Roman, Montréal et Paris, Fides, « Nénuphar, 16 », [1956], 210 p., linogravures de Maurice Petitdidier.

Marie-Didace. Roman, Montréal, Fides, « Nénuphar, 16 », [1968], 210 p., linogravures de Maurice Petitdidier.

Marie-Didace, chronologie, bibliographie et jugements critiques d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, « Bibliothèque québécoise », [1980], 229 p.

2. Articles

a) Sous le pseudonyme « Janrhève »

[Sans titre], *le Canada*, 11 octobre 1913, p. 9 (« Coin des étudiants »).

« Trouvé : un journal », *l'Étudiant*, 3^e année, n° 12, 6 février 1914, p. 3 (« Le monde féminin »).

« Un cœur passa... », *l'Étudiant*, 3^e année, n° 14, 20 février 1914, p. 3 (« Le monde féminin »).

[Sans titre], *l'Étudiant*, 3^e année, n° 15, 27 février 1914, p. 4 (« Le monde féminin »).

« Lettre au grand-père », *l'Étudiant*, 3^e année, n° 17, 13 mars 1914, p. 4 (« Le monde féminin »).

[Sans titre], *l'Étudiant*, 3^e année, n° 18, 20 mars 1914, p. 4 (« Le monde féminin »).

[Sans titre], *l'Étudiant*, 3^e année, n° 19, 27 mars 1914, p. 4 (« Le monde féminin »).

« Un conte », *l'Étudiant*, 3^e année, n° 20, 2 avril 1914, p. 6 (« Le monde féminin »).

« Le monde où l'on s'amuse. Aux sucres », *l'Étudiant*, 3^e année, n° 22, 24 avril 1914, p. 6.

« La jeunesse », *l'Étudiant*, 3^e année, n° 23, 1^{er} mai 1914, p. 6 (« Le monde féminin »).

« La garde », *la Patrie*, 17 octobre 1914, p. 15 (« Le royaume des femmes »).

« Novembre », *la Patrie*, 28 novembre 1914, p. 19 (« Le royaume des femmes »).

[Sans titre], *l'Étudiant*, 4^e année, n° 1, 4 décembre 1914, p. 4 (« Chronique féminine »).

« Propos littéraires. Un homme et son péché », *le Droit*, 3 mars 1934, p. 4.

« Écrivons-nous. La semaine de la lettre », *Paysana*, vol. 2, n° 9, novembre 1939, p. 22.

- b) Sous le pseudonyme « La Passante », en collaboration avec Françoise Gaudet-Smet

« Pays-Jasettes », *Paysana*, vol. 1, n° 1, mars 1938, p. 28 ; vol. 1, n° 2, avril 1938, p. 28-29 ; vol. 1, n° 3, mai 1938, p. 28-29 ; vol. 1, n° 5, juillet 1938, p. 24-25 ; vol. 1, n° 6, août 1938, p. 23-24 ; vol. 2, n° 2, avril 1939, p. 28-29 ; vol. 2, n° 3, mai 1939, p. 14-15 ; vol. 2, n° 4, juin 1939, p. 24-25 ; vol. 2, n° 5, juillet 1939, p. 14 ; vol. 2, n° 10, décembre 1939, p. 20 ; vol. 2, n° 12, février 1940, p. 24, 31 ; vol. 3, n° 10, décembre 1940, p. 18 ; vol. 4, n° 1, mars 1941, p. 6, 24 ; vol. 4, n° 2, avril 1941, p. 2 ; vol. 4, n° 3, mai 1941, p. 5 ; vol. 4, n° 4, juin 1941, p. 14 ; vol. 4, n° 7, septembre 1941, p. 24 ; vol. 4, n° 12, février 1942, p. 21-22 ; vol. 5, n° 2, avril 1942, p. 2.

« L'arbre devant la maison », *Paysana*, vol. 6, n° 2, avril 1943, p. 16 [déjà publié, avec variantes, dans *l'Œil*, vol. 1, n° 10, 15 mai 1941, p. 25, sous le pseudonyme « La Femme du Postillon »].

- c) Sous le pseudonyme « La Femme du Postillon »

« La raison d'un pseudo », *l'Œil*, vol. 1, n° 5, 15 décembre 1940, p. 27 (« Courrier extraordinaire »).

« Un quêteux sans pareil », *l'Œil*, vol. 1, n° 6, 15 janvier 1941, p. 32 (« Courrier extraordinaire »).

« La petite 'campe' de l'Enfant Jésus », *l'Œil*, vol. 1, n° 7, 15 février 1941, p. 19 (« Courrier extraordinaire »).

« Soleil », *l'Œil*, vol. 1, n° 8, 15 mars 1941, p. 25 (« Courrier extraordinaire »).

« Propos de printemps », *l'Œil*, vol. 1, n° 9, 15 avril 1941, p. 26 (« Courrier extraordinaire »).

« L'arbre devant la maison », *l'Œil*, vol. 1, n° 10, 15 mai 1941, p. 25 (« Courrier extraordinaire ») [repris, avec variantes, dans *Paysana*, vol. 6, n° 2, avril 1943, p. 16, sous le pseudonyme « La Passante »].

« À la manière de... », *l'Œil*, vol. 1, n° 11, 15 juin 1941, p. 30 (« Courrier extraordinaire »).

« La gloire d'une débutante », *l'Œil*, vol. 1, n° 12, 15 juillet 1941, p. 32 (« Courrier extraordinaire »).

« Monique en vacances », *l'Œil*, vol. 2, n° 1, 15 août 1941, p. 26 (« Courrier extraordinaire »).

« La dame de journée moyen-âge », *l'Œil*, vol. 2, n° 2, 15 septembre 1941, p. 24 (« Courrier extraordinaire »).

« Plus précisément... », *l'Œil*, vol. 2, n° 3, 15 octobre 1941, p. 21 (« Courrier extraordinaire »).

« Portés disparus », *l'Œil*, vol. 2, n° 4, 15 novembre 1941, p. 25 (« Courrier extraordinaire »).

« Thémis versus Diane », *l'Œil*, vol. 2, n° 5, 15 décembre 1941, p. 26 (« Courrier extraordinaire »).

« En marge de la guerre », *l'Œil*, vol. 2, n° 6, 15 janvier 1942, p. 23 (« Courrier extraordinaire »).

d) Sous le nom de *Germaine Guèvremont*

« Les survenants », *Paysana*, vol. 1, n° 1, mars 1938, p. 11-12 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre « Chauffe, le poêle ! »].

« Le départ », *Paysana*, vol. 1, n° 2, avril 1938, p. 12, 32 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre « La glace marche »].

« Sa prière », *Paysana*, vol. 1, n° 3, mai 1938, p. 22 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre « Prière »].

« La noce », *Paysana*, vol. 1, n° 4, juin 1938, p. 19, 32 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre « Une grosse noce »].

« Un malheur », *Paysana*, vol. 1, n° 5, juillet 1938, p. 13 [repris sous le même titre dans *le Canada*, 13 août 1938, p. 2, puis dans *En pleine terre*].

« Quand l'été s'en va... », *Paysana*, vol. 1, n° 6, août 1938, p. 11 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre « Vers l'automne »].

« La femme du médecin de campagne », *Paysana*, vol. 1, n° 8, octobre 1938, p. 17-18.

« Le rêve d'un chef », *Paysana*, vol. 1, n° 8, octobre 1938, p. 19.

« La fille à De-Froi », *Paysana*, vol. 1, n° 11, janvier 1939, p. 10-11 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre « L'Ange à De-Froi »].

« Ode à son cheval », *Paysana*, vol. 2, n° 1, mars 1939, p. 25 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre « Accord »].

« Quand ils questionnent », *Familia*, vol. 6, n° 3, mars 1939, p. 14-15.

« Tu seras journaliste », *Paysana*, vol. 2, n° 2, avril 1939, p. 12-13 ; vol. 2, n° 3, mai 1939, p. 28-29 ; vol. 2, n° 4, juin 1939, p. 13, 20 ; vol. 2, n° 5, juillet 1939, p. 7, 11 ; vol. 2, n° 6, août 1939, p. 10-11 ; vol. 2, n° 7, septembre 1939, p. 8-9 ; vol. 2, n° 8, octobre 1939, p. 6-7 ; vol. 2, n° 9, novembre 1939, p. 6-7, 13 ; vol. 2, n° 11, janvier 1940, p. 5-7 ; vol. 2, n° 12, février 1940, p. 6-7 ; vol. 3, n° 1, mars 1940, p. 18-19 ; vol. 3, n° 1^{bis}, avril 1940, p. 22-23 ; vol. 3, n° 2, mai 1940, p. 24-25, 32 ; vol. 3, n° 3, juin 1940, p. 20-22 ; vol. 3, n° 4, juillet 1940, p. 9, 24 ; vol. 3, n° 5, août 1940, p. 19, 24 ; vol. 3, n° 6, septembre 1940, p. 20-21 ; vol. 3, n° 7, octobre 1940, p. 22-24.

« Le 3^e centenaire de Racine », *la Revue populaire*, vol. 32, n° 11, novembre 1939, p. 7.

« Un petit Noël », *Paysana*, vol. 2, n° 10, décembre 1939, p. 3 [repris sous le même titre dans *En pleine terre*].

« Louis Fréchette », *Paysana*, vol. 2, n° 10, décembre 1939, p. 6.

« Un ami des livres », *la Revue populaire*, vol. 33, n° 5, mai 1940, p. 9, 62, 67.

« La Société des écrivains canadiens », *Culture*, vol. 1, n° 3, septembre 1940, p. 362-363.

« Un vrai taupin », *Paysana*, vol. 4, n° 1, mars 1941, p. 7, 20 [repris sous le même titre dans *En pleine terre*].

« C'est notre fête », *Paysana*, vol. 4, n° 1, mars 1941, p. 24.

« Les Demoiselles Mondor », *la Revue moderne*, vol. 22, n° 1, mai 1941, p. 9, 36 [repris sous le même titre dans *En pleine terre*, puis dans *Amérique française*, vol. 7, n° 4, juin-août 1949, p. 23-29].

« Le tour du village », *Paysana*, vol. 4, n° 3, mai 1941, p. [6] ; vol. 4, n° 4, juin 1941, p. 10 ; vol. 4, n° 5-6, juillet-août 1941, p. 10 ; vol. 6, n° 4, juin 1943, p. 14.

« Le bouleau d'argent », *Paysana*, vol. 4, n° 8, octobre 1941, p. 5, 17 [repris sous le même titre dans *En pleine terre*].

« Une femme et son métier », *Paysana*, vol. 4, n° 10, décembre 1941, p. 4.

« La femme, péril ou salut de la terre », *Paysana*, vol. 4, n° 11, janvier 1942, p. 6 [repris dans *le Monde rural. Almanach-Magazine*, Montréal, Éditions de la Jeunesse agricole catholique, 1942, p. 83-86].

« Paysana présente... Marie-Claire Daveluy », *Paysana*, vol. 4, n° 12, février 1942, p. 8.

« Une famille au service de l'agriculture », *Paysana*, vol. 5, n° 1, mars 1942, p. 14-15.

« Une belle carrière : Florine Phaneuf », *Paysana*, vol. 5, n° [3] mai 1942, p. 9.

« Le 3^e centenaire de Sorel », *le Samedi*, vol. 54, n° 12, 15 août 1942, p. 4, 5, 31.

« Un bon quêteux », *Paysana*, vol. 5, n° 7, septembre 1942, p. 4 [également paru dans *En pleine terre*].

« Nos grandes femmes. Une jeunesse de 83 ans », *Paysana*, vol. 5, n° 10, décembre 1942, p. 9.

En collaboration avec Françoise Gaudet-Smet, « Pour vous saluer », *Paysana*, vol. 5, n° 10, décembre 1942, p. 4 ; vol. 5, n° 11, janvier 1943, p. 4 ; vol. 6, n° 1, mars 1943, p. 4.

« Un sauvage ne rit pas », *la Revue moderne*, vol. 24, n° 11, mars 1943, p. 10-11.

- « De fil en aiguille », *Paysana*, vol. 6, n° 1, mars 1943, p. 7.
- « Un maître artisan : Moïse Beauchemin, pionnier de l'industrie des machines aratoires dans la province de Québec », *Paysana*, vol. 6, n° 2, avril 1943, p. 8-9.
- « Lettre morte », *Paysana*, vol. 6, n° 3, mai 1943, p. 8-9.
- « La peur », *Paysana*, vol. 6, n° 5-6, juillet-août 1943, p. 7, 14.
- « L'enfant, notre espoir... », *Paysana*, vol. 6, n° 7, septembre 1943, p. 9.
- « Le petit bac du père Drapeau », *Paysana*, vol. 6, n° 8, octobre 1943, p. 5-6 [repris dans la 2^e éd. d'*En pleine terre*, 1946].
- « La découverte de Sorel en 1926 », *Paysana*, vol. 6, n° 9, novembre 1943, p. 6-7 [texte d'une conférence donnée le 21 septembre 1943 devant la Chambre de commerce des Jeunes de Sorel].
- « Figures de femmes. 'Il y a soixante ans' », *Paysana*, vol. 6, n° 10, décembre 1943, p. 8 [compte rendu de l'ouvrage d'Alice Lévesque-Dubé].
- « Figures de femmes. Madeleine Huguenin », *Paysana*, vol. 6, n° 10, décembre 1943, p. 8.
- « En ce temps-là : le premier baptisé canadien », *Paysana*, vol. 6, n° 11, janvier 1944, p. 6, 13.
- « Fidélité », *Paysana*, vol. 6, n° 12, février 1944, p. 3.
- « ... des mains ingénieuses... », *Paysana*, vol. 6, n° 12, février 1944, p. 8.
- « Avec un grain de sel... », *Paysana*, vol. 7, n° 1, mars 1944, p. 6, 12.
- « Un chapeau se penche sur une femme », *Paysana*, vol. 7, n° 2, avril 1944, p. 7, 18.
- « L'Académie canadienne-française », *la Revue populaire*, vol. 38, n° 2, février 1945, p. 5.
- « Marguerite Lemieux, 'fille de France, née au Canada' », *Paysana*, vol. 8, n° 1, mars 1945, p. 8-9.
- « Une dernière passée », *Gants du ciel*, n° 8, juin 1945, p. 41-46 [extrait de *Marie-Didace*, 2^e partie, chap. 3].
- « L'Artisanat et nos artisans. Georgette DuPerré », *Paysana*, vol. 8, n° 5-6, juillet-août 1945, p. 8-9.
- « Préface » de la 'Bio-bibliographie de Vieux Doc' de Juliette Beaudoin, thèse présentée à l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1946, 40 f.
- « Tout s'en va avec le temps », *Liaison*, vol. 1, n° [1], janvier 1947, p. 3-8 [extrait de *Marie-Didace*, 1^{re} partie, chap. 8].

- « Goût de la lecture : richesse insurpassable ! », *Paysana*, vol. 9, n° 12, février 1947, p. 4.
- « Vers l'automne », *Paysana*, vol. 11, n° 8, octobre 1948, p. 9, 21 [déjà paru dans *En pleine terre*].
- « La langue paysanne du Canada », *Liaison*, vol. 3, n° 25, mai 1949, p. 274-278.
- « Le chambreur (conte drolatique inscrit au concours littéraire) », *Amérique française*, vol. 3, n° 5, septembre-octobre 1951, p. 12-17.
- « Avant-propos » de *Montréal qui disparaît* de Clayton Gray, Montréal, J.-A. Pony, 1952, 198 p., p. [7].
- « L'émeraude, nouvelle sentimentale », *la Revue moderne*, vol. 34, n° 1, mai 1952, p. 8, 17, 21.
- « Les lettres. Mes personnages », *l'Autorité*, 9 mai 1953, p. 6.
- « Préface » d'*Étranges domaines*, recueil de poésies d'André Brochu, J.-André Contant et Yves Dubé, Montréal, Éditions de la Cascade, 1957, [s. p.], p. [3-4].
- « Au pays du Survenant », *la Revue moderne*, vol. 39, n° 1, mai 1957, p. 12, 14.
- « Le plomb dans l'aile », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 4 : *Contes et nouvelles*, 1959, p. 69-75.
- « Un homme habité », *le Nouveau journal*, 9 septembre 1961, p. 21 (« 3 minutes avec ») [à l'occasion de la mort d'Ernest Hemingway].
- « Découpages », *le Nouveau journal*, 4 novembre 1961, p. 20 (« 3 minutes avec »).
- « Onze novembre », *le Nouveau journal*, 11 novembre 1961, p. 22 (« 3 minutes avec »).
- « Ne me donnez, Seigneur... », *le Nouveau journal*, 18 novembre 1961, p. 21 (« 3 minutes avec »).
- « Le premier scoop du monde », *le Nouveau journal*, 25 novembre 1961, p. 19 (« 3 minutes avec »).
- « Où allons-nous ? », *le Nouveau journal*, 2 décembre 1961, p. 22 (« 3 minutes avec »).
- « Ce vice puni... la lecture », *le Nouveau journal*, 9 décembre 1961, p. 23 (« 3 minutes avec »).
- « Information-minute », *le Nouveau journal*, 16 décembre 1961, p. 20 (« 3 minutes avec »).
- « Noël approche », *le Nouveau journal*, 23 décembre 1961, p. 22 (« 3 minutes avec »).
- « Les visiteurs du jour de l'an », *le Nouveau journal*, 30 décembre 1961, p. 21 (« 3 minutes avec »).

« D'une étrenne à l'autre », *le Nouveau journal*, 6 janvier 1962, p. 21 (« 3 minutes avec »).

« Sur un air connu », *le Nouveau journal*, 13 janvier 1962, p. 23 (« 3 minutes avec »).

« Voyage au pays de la bonne fourchette », *le Nouveau journal*, 3 février 1962, p. 23 (« 3 minutes avec »).

« À la croque au sel », *le Nouveau journal*, 24 février 1962, p. 23 (« 3 minutes avec »).

« Enfants de la nuit », *le Nouveau journal*, 3 mars 1962, p. 20 (« 3 minutes avec »).

« Connaissez-vous Annie ? », *le Nouveau journal*, 10 mars 1962, p. 25 (« 3 minutes avec ») [sur l'épouse du cosmonaute John Glenn].

« Deux nouvelles », *le Nouveau journal*, 17 mars 1962, p. 23 (« 3 minutes avec »).

[« Portrait de mon père, Joseph-Jérôme Grignon »], *Société royale du Canada, Présentation*, n° 16, 1961-1962 (séance du 14 avril 1962), p. 93-98.

« Jamais je n'oublierai... », *Présence de Victor Barbeau*, Montréal, Pierre DesMarais, 1963, cahier n° 2, p. 23-26.

« Marie Mauron », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 11 : *Reconnaisances littéraires*, 1967, p. 144-150.

« À l'eau douce. Extraits des Mémoires de Germaine Guèvremont », *Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967, p. 34, 35, 74, 76, 78, 80, 82.

« Le premier miel. Un chapitre inédit de Germaine Guèvremont », *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. XXI.

« Préface » de *Pomme-de-Pin* de Louis Pelletier-Dlamini, Montréal, Éditions de l'Homme, 1968, 134 p., p. [5]-7. [« Le dernier écrit de Mme Germaine Guèvremont avant sa mort » – *Note de l'éditeur*, p. 7].

III – Varia

1. Conférences non publiées

« Les petites joies d'un grand métier », conférence donnée à l'automne [?] 1945 à la Bibliothèque municipale de Montréal, dans la série « Votre auteur préféré » [texte dactylographié de 19 pages (21,5 × 28 cm), ANQ-S, fonds Alfred DesRochers].

« Les prix Nobel et les femmes », conférence donnée à la Société d'étude et de conférences de Montréal, le 28 février 1950 [résumé de G. B. dans *le Devoir*, 1^{er} mars 1950, p. 5].

« Le Survenant, homme ou dieu ? », conférence donnée à l'Université de Montréal, le 24 novembre 1965 [résumé de R. Barberis dans *le Quartier latin*, 2 décembre 1965, p. 9].

2. Pièce de théâtre inédite

« Une grosse nouvelle », pièce en un acte jouée les 26 et 27 janvier 1939, à la section française du Montreal Repertory Theatre, dans une mise en scène de Mario Duliani [voir aussi *infra*, 4. *Téléthéâtres*].

3. Radioromans

En collaboration avec Claude-Henri Grignon, « Le Déserteur. Les belles histoires des Pays d'en Haut », textes radiophoniques diffusés à CBF, du 30 septembre 1938 au 29 avril 1939 ; hebdomadaire, 15 minutes : 30 septembre 1938 – 9 décembre 1938 ; tri-hebdomadaire, 15 minutes : 12 décembre 1938 – 29 avril 1939. Réalisation : Guy Mauffette.

« Le bouleau d'argent », texte diffusé à CBF, dans la série « Les Voix du pays », le 5 octobre 1945. Réalisation : Judith Jasmin. 30 minutes.

« Les étrennes du curé Labelle », adaptation d'un conte de J.-J. Grignon diffusée à CBF, dans la série « Les Voix du pays », le 30 décembre 1945. Réalisation : Joseph Beauregard, 30 minutes.

« Tout s'en va avec le temps », texte diffusé à CBF, dans la série « Les Voix du pays », le 8 juin 1947. Réalisation : Armand Plante. 30 minutes.

« Un coup de main au petit Jésus », conte diffusé à CBF, dans la première série des « Contes des enfants sages », le 2 janvier 1951. Réalisation : Guy Beaulne. 15 minutes.

« Le conte du lièvre, des deux glaçons et des trois boules de neige », conte diffusé à CBF, dans la deuxième série des « Contes des enfants sages », le 28 décembre 1951. Réalisation : Guy Beaulne. 15 minutes.

« Le Survenant », radiroman diffusé à CBF, du 10 novembre 1952 au 6 mai 1955 ; quotidien, 15 minutes. Réalisation : Paul Leduc. Repris à CKVL, du 24 septembre 1962 au 29 juin 1965.

« Les Demoiselles Mondor », conte diffusé à CBF, dans la série « Contes de mon pays », le 25 juillet 1954. Réalisation : Guy Beaulne. 30 minutes.

4. Téléthéâtres

« Une grosse nouvelle », pièce diffusée à CBFT, dans la série « Théâtre d'été », le 23 juin 1954. Réalisation : Jean Léonard. 30 minutes [voir aussi *supra*, 2. *Pièce de théâtre inédite*].

« Les Demoiselles Mondor », conte dramatisé par Yves Thériault et diffusé à CBFT, le 13 août 1955 [voir *la Semaine à Radio-Canada*, 7-13 août 1955, p. 7].

5. Téléromans

« Le Survenant », téléroman diffusé à CBFT, du 30 novembre 1954 au 9 juillet 1957 ; hebdomadaire, 30 minutes. Réalisation : Maurice Leroux.

« Au Chenal du Moine », téléroman diffusé à CBFT, du 17 octobre 1957 au 10 juillet 1958 ; hebdomadaire, 30 minutes. Réalisation : Jo Martin.

« Marie-Didace », téléroman diffusé à CBFT, du 25 septembre 1958 au 25 juin 1959 ; hebdomadaire, 30 minutes. Réalisation : Jo Martin.

« Le Survenant », téléroman diffusé à CBFT, du 1^{er} octobre 1959 au 23 juin 1960 ; hebdomadaire, 30 minutes. Réalisation : Denys Gagnon.

6. Scénarios de films

« L'Homme aux bonbons », adaptation canadienne, Montréal, Renaissance-Films, 1948.

« L'adieu aux îles », scénario de Germaine Guèvremont, réalisation de Jean-Paul Fugère pour la série « Provinces ». Diffusé à CBFT le 4 juin 1968 et le 9 septembre 1968 [voir le texte de ce scénario dans Anthony Mollica, « Germaine Guevremont : from *En pleine terre* to *L'Adieu aux Îles* », thèse de maîtrise, Université de Toronto, 1972, Appendice].

B – ÉTUDES CONSACRÉES AU SURVENANT

I – Thèses

BULGER, Soeur Mary Clarence, « Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne canadienne-française », thèse de maîtrise, Université Laval, 1962, 97 f.

COMEAU, Gérard, « Le héros et la notion d'héroïsme dans quelques romans régionalistes canadiens du vingtième siècle [*Maria Chapdelaine*, *Menaud*, *maître-draveur*, *le Survenant*, *Marie-Didace*], thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1972, xxv, 167 f.

DION, Denis, « La Terre et l'Eau dans l'œuvre romanesque de Germaine Guèvremont », thèse de maîtrise, Université McGill, 1973, 131 f.

- GIROUARD, Pierre, « La culture dans l'œuvre journalistique de Germaine Guèvremont », mémoire de maîtrise en études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, 1982, 241 f.
- GORDON, Guy, « La contradiction dans l'œuvre de Germaine Guèvremont », thèse de maîtrise, Université McGill, 1972, 109 f.
- GUÉRIN, Germaine, « Bio-bibliographie de Madame Germaine Guèvremont », thèse présentée à l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1945, viii, 27 f.
- HERLAN, James, « *Le Survenant* de Germaine Guèvremont : une étude comparative du roman et du radiroman », mémoire de maîtrise en études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, 1980, 161 f.
- LAMY, Jean-Paul, « L'univers romanesque de Germaine Guèvremont », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1968, 142 f.
- MILLER, Willard M., « Les canadianismes dans le roman canadien-français contemporain », thèse de maîtrise, Université McGill, 1962, 332 f.
- MOLLIKA, Anthony, « Germaine Guevremont : from *En pleine terre* to *L'Adieu aux Îles* », thèse de maîtrise, Université de Toronto, 1972, [ii], 89 f. [en appendice, texte du scénario de « L'Adieu aux îles »].
- RENAUD, Benoît, « Les techniques littéraires de Germaine Guèvremont », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1971, 126 f.
- RUBINGER, Catherine, « Germaine Guèvremont, portrait de la femme dans le roman canadien-français », thèse de maîtrise, Université McGill, 1967, 112 f.

II – Livres

- CIMON, Renée [pseudonyme de Madeleine Bellemare], *Germaine Guèvremont*, Montréal, Fides, « Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française, 5 », 1969, 56 p.
- DOSSIERS DE PRESSE, *Germaine Guèvremont : dossier de presse 1945-1980*, Sherbrooke, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1981, [s. p.].
- DUQUETTE, Jean-Pierre, *Germaine Guèvremont : une route, une maison*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Lignes québécoises », 1973, 79 p.
- GIROUARD, Pierre, *Germaine Guèvremont et son œuvre cachée*, Tracy, Cégep de Sorel-Tracy, 1984, 64 p. (2^e éd., revue et corrigée, Saint-Ours, Éditions de Neveurmagne, 1985, 64 p.).

LECLERC, Rita, *Germaine Guèvremont*, Montréal, Fides, « Écrivains canadiens d'aujourd'hui, 1 », 1963, 188 p.

III – Parties de livres

BAILLARGEON, Samuel, « Madame Germaine Guèvremont (1893-1968) », dans *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1959, p. 420-426.

BESSETTE, Gérard, GESLIN, Lucien et PARENT, Charles, « Germaine Guèvremont (née en 1896) », dans *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 443-450.

CHARBONNEAU, Robert, « Germaine Guèvremont », dans *Romanciers canadiens*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1972, p. 47-53.

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, « Le Survenant de Germaine Guèvremont », dans *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978, p. 333-343 [voir aussi la biographie de Germaine Guèvremont, p. 769-771].

DUHAMEL, Roger, « Germaine Guèvremont (née en 1900) », dans *Manuel de littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1967, p. 120-121.

HAMEL, Réginald, HARE, John et WYCZYNSKI, Paul, « Guèvremont, Germaine », dans *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, p. 326-327.

LAMONDE, Yvan, « Guèvremont, Germaine (1893-1968) », dans *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec, 1860-1980*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, « Instrument de travail, 9 », 1983, p. 135.

LEBEL, Maurice, « Le roman de 1930 à 1955 », dans *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*, Québec, Éditions de l'Action, 1963, p. 237-247 (en particulier p. 240).

MACCABÉE-IQBAL, Françoise, « 'Survenant' le rédempteur », dans *Solitude rompue. Textes réunis [...] en hommage à David M. Hayne*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Cahiers du CRCCF », 1986, p. 248-256.

MAILHOT, Laurent, « La terre avare et l'appel de la route », dans *la Littérature québécoise*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », n° 1559, 1974, p. 55-58 (en particulier p. 57-58).

MARCOTTE, Gilles, « Brève histoire du roman canadien-français », dans *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1962, p. 36-37.

MICHON, Jacques, « Esthétique et réception du roman conforme (1939-1957) », dans *le Québécois et sa littérature*, sous la direction de René Dionne, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984, p. 99-116 (en particulier p. 101).

O'LEARY, Dostaler, « Germaine Guèvremont », dans *le Roman canadien-français. Étude historique et critique*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1954, p. 62-66.

PARADIS, Suzanne, « Alphonsine Beauchemin, Marie-Amanda Beauchemin, Angéline Desmarais », dans *Femme fictive, femme réelle. Le personnage féminin dans le roman canadien-français, 1884-1966*, Québec, Garneau, 1966, p. 30-43.

ROBIDOUX, Réjean et RENAUD, André, « *Le Survenant* et *Marie-Didace* », dans *le Roman canadien-français du vingtième siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 49-57.

SAINTE-MARIE-ÉLEUTHÈRE, Sœur [Marie-Thérèse Laforest], *la Mère dans le roman canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes, 1 », 1964, p. 41-47.

SAINTE-MARIE-ÉLEUTHÈRE, Sœur [Marie-Thérèse Laforest], « Mythes et symboles de la mère dans le roman canadien-français », dans *Archives des lettres canadiennes, III : le Roman*, Montréal, Fides, 1965, p. 197-205 (en particulier p. 200-202).

SERVAIS-MAQUOI, Mireille, « Germaine Guèvremont », dans *le Roman de la terre au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres québécoises, 12 », 1974, p. 189-238.

SYLVESTRE, Guy, CONRON, Brandon et KLINCK, Carl F., « Germaine Guèvremont », dans *Écrivains canadiens / Canadian Writers*, Montréal, HMH, 1964, p. 67.

TOUGAS, Gérard, « Germaine Guèvremont », dans *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, p. 181.

IV – Articles et comptes rendus

ANONYME, « *Le Survenant* », *le Devoir*, 14 avril 1945, p. 8, et *le Droit*, 14 avril 1945, p. 2.

ANONYME, « *Le Survenant. Roman régionaliste par Germaine Guèvremont* », *la Tribune*, 21 avril 1945, p. 4.

ANONYME, « *Le Survenant. Roman régionaliste par Germaine Guèvremont* », *la Bonne parole*, vol. 35, n° 4, avril 1945, p. 14.

ANONYME, « *Le Survenant* », *le Droit*, 20 octobre 1945, p. 2.

- ANONYME, « Le Survenant du rêve et du souvenir... Interview avec la gagnante du Grand Prix de Littérature de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal », *la Tribune*, 8 novembre 1945, p. 6.
- ANONYME, « Plon éditera le *Revenant* [sic] », *la Presse*, 15 mai 1946, p. 2.
- ANONYME, « Autour et alentour : Prix David 1946 », *le Canada*, 27 septembre 1946, p. 4.
- ANONYME, [Sans titre], *le Droit*, 28 septembre 1946, p. 2 [prix David 1946].
- ANONYME, « Le carnet du bibliophile : le *Survenant* », *Notre temps*, 25 janvier 1947, p. 4 [repris de *la France catholique*, 13 décembre 1946 : compte rendu d'Alain PALANTE].
- ANONYME, « Madame Germaine Guèvremont à l'honneur en France », *Notre temps*, 15 février 1947, p. 4.
- ANONYME, « Germaine Guèvremont », *Mes fiches*, nos 201-202, 5 et 20 mars 1947, p. 29-30 [voir *infra*, Edgar-Maurice COINDREAU].
- ANONYME, « Échos », *le Canada*, 18 février 1950, p. 6.
- ANONYME, « Canadian Pastoral. *The Outlander* », *Time Magazine*, 13 mars 1950, p. 62-63.
- ANONYME, « Recent Canadian Books », *The Canadian Author and Bookman*, vol. 26, n° 1, printemps 1950, p. 19.
- ANONYME, « Les prix Gouverneur général », *le Droit*, 5 mai 1951, p. 2.
- ANONYME, « C'est à Sorel que Germaine Guèvremont a trouvé le *Survenant* et Marie-Didace », *la Presse*, 13 juillet 1957, p. 50.
- ANONYME, « Guèvremont (Germaine), le *Survenant* », *Fiches bibliographiques de littérature canadienne*, vol. 1, n° 3, novembre 1966, fiche 55.
- ARDAGH, Edith, « A gently satiric Novel of Sorel Town where Richelieu and St. Lawrence join », *The Globe and Mail*, 13 avril 1946, p. 9.
- BÉGIN, Émile, « Notes de lecture. *Le Survenant* de Madame Germaine Guèvremont », *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 25, n° 3, décembre 1945, p. 204-205.
- BÉGIN, Émile, « Vos lectures. Les romans de Madame Guèvremont », *l'Action catholique*, 15 septembre 1956, p. 4.
- BELLEMARE, Madeleine, « Le *Survenant* », *Nos livres*, vol. 13, octobre 1982, n° 388 [voir aussi CIMON, Renée].

BERNARD, Harry, voir l'ILLETTRÉ.

BERNARD, Michel, « La société close et le mythe du Survenant », *l'École*, n° 7, 1967-1968, p. 407-408.

BERTRAND, Théophile, « Appréciation d'ouvrages. Germaine Guèvremont, 'interprète de l'âme paysanne' », *Revue de l'Institut Pie XI*, vol. 19, n° 28, 14 juin 1958, p. 7-12.

BIRCH, T.-A., « Les livres. Germaine Guèvremont, *The Outlander* », *Liaison*, vol. 4, n° 34, avril 1950, p. 227-228.

BOIVIN, Aurélien, « Chronologie et bibliographie [de Germaine Guèvremont] », dans Germaine Guèvremont, *le Survenant*, Montréal, Fides, « Bibliothèque québécoise », 1982, p. 203-217.

B[OURIN], A[ndré], « Le Survenant », *Paru. L'actualité littéraire*, n° 31, juin 1947, p. 22-23.

B[RIEN], R[oger], « Revue des livres, *Le Survenant* », *20^e siècle*, vol. 4, n° 6, février 1946, p. 180.

BROWN, Wenzell, « A Village in Quebec. *The Outlander* », *The Nation*, 17 juin 1950, p. 602-603.

BRUNET, Berthelot, « L'exotisme de ma paroisse », *le Canada*, 21 mai 1945, p. 4.

BRUNET, Berthelot, « Une grande romancière, qui sait ? », *le Canadien libéral*, 6 juillet 1945, p. 4.

CHABOT, Cécile, « Cécile Chabot avec le Survenant et Germaine Guèvremont », *Paysana*, vol. 8, n° 3, mai 1945, p. 5.

CHAPUT-ROLLAND, Solange, « La vie littéraire. *The Outlander* », *Mont-réal-matin*, 10 avril 1950, p. 4.

CHAPUT-ROLLAND, Solange, « La femme de lettres à travers le monde. Germaine Guèvremont », *Notre temps*, 29 janvier 1955, p. 3.

CIMON, Renée [pseudonyme de Madeleine Bellemare], « Le Survenant », *Nos livres*, vol. 8, décembre 1977, n° 403.

COINDREAU, Edgar-Maurice, « Coup d'œil aux livres. *Le Survenant* », *l'Œil*, vol. 5, n° 12, 15 juillet 1945, p. 29-30 [repris de *Pour la victoire*, 16 juin 1945, p. 7 ; voir *supra*, [ANONYME], « Germaine Guèvremont », *Mes fiches*, nos 201-202, 5 et 20 mars 1947, p. 29-30].

COURTEAU, Guy, « Germaine Guèvremont, *Le Survenant* », *Relations*, 5^e année, n° 60, décembre 1945, p. 337-338.

COUTURE, André, « Le Survenant », *Vient de paraître*, vol. 10, n° 4, juin 1974, p. 54.

- COUTURE, André, « Parlez-moi... de livres. Le retour du Survenant », *le Droit*, 3 août 1974, p. 20.
- D[EACON], W[illiam] A[rthur], « Distinguished Canadian Novel in good English Translation, *The Outlander* by Germaine Guèvremont », *The Globe and Mail*, 18 mars 1950, p. 12.
- DESMARCHAIS, Rex, « *Le Survenant*, roman par madame Germaine Guèvremont [...] », *l'École canadienne*, vol. 21, n° 6, février 1946, p. 313.
- DESROCHERS, Alfred, « *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *la Revue populaire*, vol. 38, n° 6, juin 1945, p. 58.
- DESROSIERS, Léo-Paul, « À travers les livres. *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 8 septembre 1945, p. 8.
- DUHAMEL, Roger, « Le Survenant », *l'Action nationale*, vol. 26, n° 1, septembre 1945, p. 64-68.
- DUQUETTE, Jean-Pierre, « Étude. Germaine Guèvremont et le roman de l'Eau », *le Devoir* (suppl.), 14 novembre 1970, p. xvii.
- DUQUETTE, Jean-Pierre, « Le testament littéraire de Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 25 mai 1974, p. 13.
- DUQUETTE, Jean-Pierre, « Le Survenant », *Vient de paraître*, vol. 10, n° 3, septembre 1974, p. 58 [repris du *Devoir*, 25 mai 1974, p. 13].
- DUQUETTE, Jean-Pierre, « André Bergeron illustre *le Survenant* », *Vie des arts*, vol. 22, n° 89, hiver 1977-1978, p. 84-85.
- DUSSAULT, Gilles, « *Le Survenant* en versification », *l'Enseignement secondaire*, vol. 37, n° 3, janvier-février 1958, p. 23-25.
- [E., N.-D.], « Roman régionaliste », *le Canada*, 20 août 1945, p. 5.
- E., N.-D., « Germaine Guèvremont. *Le Survenant* », *le Canada français*, vol. 33, n° 1, septembre 1945, p. 74-75 [extraits du compte rendu précédent].
- FOGARTY, Daniel, « Perhaps another Chapdelaine. *The Outlander* », *America*, vol. 82, n° 26, 1^{er} avril 1950, p. 756-757.
- FOREST, Gilbert, « Quelques propos sur la littérature canadienne, IV : le Roman, G. Guèvremont », *Collège et famille*, vol. 21, n° 1, février 1964, p. 18-19.
- FRANQUE, Léon [pseudonyme de Roger Champoux], « Littérature et beaux-arts. *Le Survenant* », *la Presse*, 12 mai 1945, p. 30.
- GABOURY, Jean-Marie, « Triomphe féminin. Deux romans de Germaine Guèvremont : *Le Survenant*, *Marie-Didace* », *Lectures*, vol. 4, n° 2, mars 1948, p. 65-69.

- GACHON, Lucien, « Le prix Sully 1947 à la Canadienne Germaine Guèvremont [sic] et à l'Auvergnate Claude Dravaine », *la Tribune*, 2 août 1947, p. 4 [repris de la *Revue de l'Alliance française*].
- GAGNON, Louis-Philippe, « Le Survenant », *le Droit*, 30 juin 1945, p. 2.
- GAY, Paul, « *Le Survenant et Marie-Didace* », *le Droit*, 11 août 1962, p. 7.
- GAY, Paul, « L'amour dans le roman canadien-français », *l'Enseignement secondaire*, vol. 44, n° 5, novembre-décembre 1965, p. 233-248 (en particulier p. 243).
- GIGNAC, Joseph, « Chronique du roman. *Le Survenant*, par Germaine Guèvremont », *les Carnets viatoriens*, vol. 11, n° 3, juillet 1946, p. 219.
- GOUIN, Jacques, « Germaine Guèvremont, créatrice d'un personnage typique des Pays-d'en-Haut », *Cahiers d'histoire des Pays d'en Haut*, vol. 5, n° 17, mars 1983, p. 41-44.
- GRIGNON, Claude-Henri, « Germaine Guèvremont », *le Digeste français*, vol. 23, n° 138, mars 1951, p. 66-72.
- HAMEL, Émile-Charles, « Chronique des livres. *Le Survenant* », *le Jouv*, 5 mai 1945, p. 5.
- H[AMEL], [Émile-] Ch[arles], « L'accueil des États-Unis au *Survenant* », *le Canada*, 11 mars 1950, p. 3.
- HASS, V. P., « The Outlander », *Chicago Sunday Tribune*, 12 mars 1950, p. 4.
- HENCHEY, R. F., « The Outlander », *Springfield Republican*, 28 mai 1950, p. 5C.
- HOMEL, David T., « The Outlander », *Quill and Quire*, vol. 44, n° 6, avril 1978, p. 36.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], « Billet. Histoire d'un *survenant* », *le Droit*, 8 juin 1945, p. 3 [repris dans *l'Autorité*, 9 juin 1945, p. 1 et 4, et dans *la Liberté et le patriote*, 15 juin 1945].
- JASMIN, Guy, « Un bon roman régional. *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *le Canada*, 16 avril 1945, p. 5.
- JASMIN, Guy, « Le mois littéraire », *la Revue populaire*, vol. 38, n° 12, décembre 1945, p. 5-6.
- JOHNSON, Talbot, « The Greatest Woman Writer alive », *New Liberty*, août 1951, p. 32, 68-72.
- KERR, Eileen, « Canadian Pastoral. The Stranger's Interlude », *The Gazette*, 18 mars 1950, p. 25.

- KUNSTLER Marion. « Two Roads lead to success », *The Gazette*, 19 octobre 1967, p. 13.
- LAFLEUR, Bruno, « *Le Survenant* et Marie-Didace », *Revue dominicaine*, vol. 54, n° 1, janvier 1948, p. 5-19.
- LALANCETTE-BIGUÉ, Jeanne, « Une romancière du pays, Germaine Guèvremont », *l'Information médicale et paramédicale*, 3 avril 1979, p. 31.
- LAMARCHE, Gustave, « Leurs figures. Germaine Guèvremont », *Liaison*, vol. 3, n° 25, mai 1949, p. 270-271.
- LANGVIN, André, « Nos écrivains. Madame Germaine Guèvremont », *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 1, 3.
- LAS VERGNAS, Raymond, « Le Canada à la croisée des chemins », *les Nouvelles littéraires*, 3 juin 1948, p. 6 [reproduit en partie dans *Notre temps*, 3 juillet 1948, p. 6].
- LAURENDEAU, Arthur, « Essai pour situer un roman canadien. L'homme canadien, cet inconnu », *l'Action nationale*, vol. 32, n° 1, septembre 1948, p. 36-47.
- LAUZIÈRE, Arsène-E., « Coups de sonde dans le roman canadien », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 26, n° 1, janvier-mars 1956, p. 306-316 (en particulier p. 313).
- LAVOIE, Michelle, « Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation ?) », *Voix et images du pays*, vol. 3, 1970, p. 11-25 [= *Les Cahiers de l'Université du Québec*, nos 22-23].
- LÉARD, Jean-Marcel, « Du sémantique au sémiotique en littérature : la modernité romanesque au Québec », *Études littéraires*, vol. 14, n° 1, avril 1981, p. 17-60 (en particulier p. 17-40).
- LECLERC, Rita, « Littérature canadienne. Étude d'auteur. Germaine Guèvremont », *Lectures*, nouvelle série, vol. 4, n° 2, 15 septembre 1957, p. 19-20.
- LÉGARE, Romain, « Guèvremont, Germaine : *Le Survenant* », *Culture*, vol. 6, n° 4, décembre 1945, p. 503.
- LÉGARE, Romain, « Recent French Canadian Novel Writing », *The Canadian Author and Bookman*, vol. 22, n° 2, juin 1946, p. 31.
- LE MAÎTRE, Yvonne, « Glanes bibliographiques. The Beloved Vagabond », *le Travailleur*, vol. 15, n° 11, 15 mars 1945, p. 1.
- LE MAÎTRE, Yvonne, « Glanes bibliographiques. Entendons-nous », *le Travailleur*, vol. 15, n° 15, 12 avril 1945, p. 2.
- LE MAÎTRE, Yvonne, « Romans et contes. *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *le Travailleur*, vol. 15, n° 20, 17 mai 1945, p. 1.

- LE MAÎTRE, Yvonne, « Larousse, P.Q. », *le Travailleur*, vol. 15, n° 21, 24 mai 1945, p. 1-2.
- LEPAGE, Yvan G., « *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *Corpus*, n° 2, mars 1983, p. 27-28.
- LÉTOURNEAU, Armand, « Les deux romans de Mme Guèvremont [sic] », *le Foyer rural*, vol. 9, n° 9, juin 1950, p. 8, 9, 22.
- M., L. M., « The Outlander », *San Francisco Chronicle*, 30 avril 1950, p. 27.
- M[AJOR], A[ndré], « Guèvremont. Une parente éloignée », *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. IX.
- MAJOR, André, « L'œuvre de Germaine Guèvremont. Toute de familiarité et de bonté », *le Devoir*, 31 août 1968, p. 9.
- MAJOR, Robert, « Le Survenant et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont », *Voix et images*, vol. 2, n° 2, décembre 1976, p. 195-208.
- MARCHAND, Clément, « Dans l'œuvre de Germaine Guèvremont. Conflits et dualités », *Notre temps*, 20 mars 1948, p. 4.
- MICHON, Jacques, « Fonction et historicité des formes romanesques », *Études littéraires*, vol. 14, n° 1, avril 1981, p. 61-79 (en particulier p. 65).
- MOLICA, Anthony, « Imagery and Internal Monologue in *le Survenant* », *The Canadian Modern Language Review*, vol. 25, n° 1, octobre 1968, p. 5-11.
- MOLICA, Anthony, « Introduction » to *The Outlander*, Toronto, McClelland and Stewart Ltd., « New Canadian Library, 151 », 1978, p. v-xv.
- MORGAN-POWELL, S., « The Habitant at Home. *The Outlander*, a Notable Study of French Canadians », *The Montreal Daily Star*, 18 mars 1950, p. 26.
- MORIN, Dollard, « Au fil des lettres : *le Survenant* », *le Petit journal*, 6 mai 1945, p. 12.
- MURPHY, Helen, « New Honor for Canadian Writer », *The Herald*, 19 février 1950, p. 31.
- OUELLETTE, Marcelle, « Le Survenant a déjà 20 ans », *le Journal des vedettes*, 1^{er} mai 1965, p. 12.
- P., R., « *Le Survenant* par Germaine Guèvremont », *la Liberté et le patriote*, 22 mars 1946, p. 11.
- PAQUIN, R., « Le Survenant », *Études*, mars 1947, p. 426-427 [reproduit dans *le Devoir*, 19 avril 1947, p. 9].

- PEYRE, Henri, « The Stranger and the Habitants », *The New York Times*, 5 mars 1950, p. 6.
- PINSONNEAULT, Jean-Paul, « Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne et poète terrien », *Lectures*, vol. 10, n° 3, novembre 1953, p. 97-107.
- PLOUFFE, Adrien, « *Le Survenant*. Roman régionaliste de madame Germaine Guèvremont », *la Patrie du dimanche*, 8 avril 1945, p. 56.
- PLUNKETT, Patrick Mary, « Two Recent French Canadian Novels [*Bonheur d'occasion* et *le Survenant*] », *America*, vol. 74, n° 9, 1^{er} décembre 1945, p. 241-242 (en particulier p. 242).
- PRESCOTT, Orville, « Books of *The Times* », *The New York Times*, 7 mars 1950, p. 25.
- RENAUD, André, « La FILM [= Foire internationale du livre de Montréal] honore Germaine Guèvremont. Une œuvre mythologique qui s'ouvre à la contemplation », *le Devoir* (suppl.), 18 mai 1976, p. xi.
- RICHER, Julia, « Le livre de la semaine. *Le Survenant* », *le Bloc*, 17 mai 1945, p. 6.
- RICHER, Julia, « La littérature vivante. Germaine Guèvremont », *Notre temps*, 2 novembre 1946, p. 4.
- RICHER, Julia, « Le Roi de Malmotte », *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 4 [parallèle entre *le Roi de Malmotte* et *le Survenant*, œuvres qui ont mérité le prix Sully-Olivier de Serres].
- RICHER, Julia, « *The Outlander* de Germaine Guèvremont », *Notre temps*, 1^{er} avril 1950, p. 3.
- R[ICHER], J[ulia], « *The Outlander* et la critique », *Notre temps*, 6 mai 1950, p. 3.
- [RICHER, Julia], « Chez Fides. Retour du *Survenant* », *le Devoir*, 7 avril 1962, p. 34.
- RICHER, Julia, « Un retour du *Survenant*... c'est un peu moi, dit Germaine Guèvremont », *le Nouveau journal*, 5 mai 1962, p. III [repris du *Devoir*, 7 avril 1962, p. 34].
- ROBERT, Guy, « Chez Fides, un somptueux 'Survenant' », *le Devoir*, 21 janvier 1978, p. 35.
- ROBERT, Lucette, « Ce dont on parle », *la Revue populaire*, vol. 39, n° 7, juillet 1946, p. 8.
- ROBERTO, Eugène, « Hermès ou l'étranger », *Société royale du Canada, Présentation*, n° 38, 1982-1983, p. 51-58.

- ROSS, Mary, « The Outlander », *The New York Herald Tribune Book Review*, 5 mars 1950, p. 10.
- ROY, André, « Chronique des livres. *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *l'Action catholique*, 7 décembre 1945, p. 4.
- RUBINGER, Catherine, « Germaine Guèvremont et l'univers féminin », *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. xxii.
- SAINT-PIERRE, Albert, « Germaine Guèvremont. *Le Survenant*. Roman régionaliste », *Revue dominicaine*, vol. 51, n° 2, septembre 1945, p. 121-122.
- SANDROCK, Mary, « The Outlander », *Catholic World*, juin 1950, p. 232.
- SANDWELL, B. K., « From the Inside. *The Outlander* », *Saturday Night*, 65^e année, n° 25, 28 mars 1950, p. 21.
- SCOTT, James, « This Novel may be a new Canadian Classic : *The Outlander* by Germaine Guevremont », *The Telegram*, 25 mars 1950, p. 39.
- SERVAN, Michel [pseudonyme du docteur Roméo Boucher], « L'opinion du Grandgousier : la cuisine canadienne vue par Germaine Guèvremont », *Gastronomie*, juin 1946, p. 2 [pour le pseudonyme, voir Germaine Guèvremont, « Voyage au pays de la bonne fourchette », *le Nouveau journal*, 3 février 1962, p. 23].
- SHOONER, Jean-Guy, « La psychologie des personnages du *Survenant* », *Campus estrien*, numéro spécial, avril 1968, p. 1-3.
- SMITH, Harrison, « Stranger at the St. Lawrence », *Saturday Review of Literature*, n° 33, 18 mars 1950, p. 14.
- SYLVESTRE, Guy, « L'année littéraire 1945 », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 16, n° 2, avril-juin 1946, p. 215-224 (en particulier p. 220).
- SYLVESTRE, Guy, « Réflexions sur notre roman », *Culture*, vol. 12, n° 3, septembre 1951, p. 227-246 (en particulier p. 239-240).
- SYLVESTRE, Guy, « The Recent Development of the French Canadian Novel », *The University of Toronto Quarterly*, vol. 21, n° 2, janvier 1952, p. 167-178 (en particulier p. 173).
- THÉRIAULT, Jacques, « Le Survenant rôdait parmi les célébrants », *le Devoir*, 11 mai 1974, p. 14.
- THÉRIO, Adrien, « Régionalisme et littérature », *Notre temps*, 19 juin 1954, p. 5.
- THÉRIO, Adrien, « *Le Survenant* de Germaine Guèvremont », *Lettres québécoises*, n° 28, hiver 1982-1983, p. 25-28.

- VALOIS DAVIES, Louise, « To write is to exist : Literature and Politics in Québec », *This Magazine*, vol. 12, n° 2, [mai] 1978, p. 8-12 (en particulier p. 9-10).
- VANASSE, André, « La notion d'étranger dans la littérature canadienne, IV. La rupture définitive », *l'Action nationale*, vol. 55, n° 5, janvier 1966, p. 606-611.
- VANASSE, André, « *Le Survenant*, roman de Germaine Guèvremont (née Grignon) », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, III, 1940-1959*, Montréal, Fides, 1982, p. 953-959.
- VAUCHERET, É[tienn]e, « Deux conceptions du 'Survenant' chez Jean Giono et Germaine Guèvremont », *Études canadiennes*, n° 8, juin 1980, p. 47-60.
- WADE, Mason, « *The Outlander*. Germaine Guevremont », *The Commonwealth*, 31 mars 1950, p. 659.

C – ARTICLES CONSACRÉS À GERMAINE GUÈVREMONT

- ANONYME, « Deux nouveaux académiciens [Germaine Guèvremont et Roger Duhamel] », *Notre temps*, 30 avril 1949, p. 3.
- ANONYME, « Madame Guèvremont raconte les angoisses de l'auteur-éditeur », *le Canada*, 28 juin 1950, p. 6.
- ANONYME, « Mme Guèvremont définit à Toronto la formule du succès littéraire », *le Soleil*, 8 avril 1952, p. 8.
- ANONYME, [Sans titre], *la Semaine à Radio-Canada*, 7-13 août 1955, p. 7 [à propos du téléthéâtre « Les Demoiselles Mondor »].
- ANONYME, « Guèvremont, Germaine », *Vedettes (Who's who en français)*, 2^e éd., Montréal, Société nouvelle de publicité, 1958, p. 138-139 (3^e éd., 1960, p. 143 ; 4^e éd., 1962, p. 171-172).
- ANONYME, « La Société royale a reçu Claude-H. Grignon et Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 16 avril 1962, p. 6.
- ANONYME, « Cinq hommes nous racontent leurs souvenirs sur nos deux plus prestigieuses romancières : Gabrielle Roy et Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 19 avril 1965, p. 7.
- ANONYME, « Le Conseil des arts du Canada octroie des bourses de travail libre à 48 artistes canadiens », *le Devoir*, 26 avril 1966, p. 10, et *le Soleil*, 27 avril 1966, p. 30.
- ANONYME, « Nos écrivains au Pen Club international », *la Presse*, 7 août 1967, p. 19.

- ANONYME, « La mère du Survenant sera fêtée jeudi [20 juin] au Chenail du Moine ! », *Dernière heure*, vol. 3, n° 38, 16 juin 1968, p. 31.
- ANONYME, « Hommage à Germaine Guèvremont », *le Courrier Riviera*, 25 juin 1968, p. 5.
- ANONYME, « Le 'chenail du moine' a perdu son âme », *le Québec en bref*, vol. 2, n° 9, septembre 1968, p. 16.
- ANONYME, « Musée de l'écriture au pays du Survenant », *le Droit*, 1^{er} novembre 1986, p. 64.
- ALLAIRE, Émilia B., « Germaine Grignon-Guèvremont », dans *Têtes de femmes (Essais biographiques)*, Montréal, Éditions de l'Équinoxe, 1963, p. 159-168.
- B., G., « Les prix Nobel et les femmes. Mme Germaine Guèvremont à la Société d'étude », *le Devoir*, 1^{er} mars 1950, p. 5.
- B., J., « Création de quatre pièces canadiennes. 'Une grosse nouvelle' », *la Presse*, 27 janvier 1939, p. 12.
- BARBEAU, Victor, « Interview : 'Janrhêve' », *le Nationaliste*, 11^e année, n° 43, 13 décembre 1914, p. 5.
- BARBEAU, Victor, « Germaine Guèvremont, romancière », *Notre temps*, 6 juin 1953, p. 3.
- BARBERIS, Robert, « Sa voix parlait au cœur », *le Quartier latin*, 2 décembre 1965, p. 9.
- BENOÎT, Fernande, « Un des plus grands romanciers de notre époque, Germaine Guèvremont, chez elle », *la Revue populaire*, vol. 45, n° 7, juillet 1952, p. 7, 38.
- BROSSEAU, Cécile, « On rend hommage à la Fée des Îles de Sorel : Germaine Guèvremont », *la Presse*, 21 juin 1968, p. 19.
- COLLET, Paulette, « Les romancières québécoises des années 60 face à la maternité », *Atlantis*, vol. 5, n° 2, printemps 1980, p. 131-141.
- DAIGNEAULT, Yvon, « Germaine Guèvremont s'était faite la confidente attentive des siens », *le Soleil*, 31 août 1968, p. 30.
- DEACON, William Arthur, « Germaine Guevremont. An Interview », *The Globe and Mail*, 13 avril 1946, p. 9.
- DION-LÉVESQUE, Rosaire, « Quinze minutes avec Germaine Guèvremont. Cette femme de lettres éminente du Canada français s'arrête à Nanshua, N. H., en se rendant au Cap Cod », *le Travailleur*, 27 juillet 1950, p. 1 et 4.

- DUHAMEL, Roger, « Germaine Guèvremont parmi nous », *le Droit*, 15 février 1964, p. 19.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « *Les Carnets* de Jean Éthier-Blais », *le Devoir*, 18 octobre 1980, p. 22.
- GRIGNON, Claude-Henri, « Germaine Guèvremont », *le Journal des Pays d'en Haut*, vol. 2, n° 27, 30 août 1968, p. 8.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], « G. Guèvremont, du Chenal du Moine », *le Droit*, 1^{er} juin 1966, p. 7.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], « Les Lettres. Germaine Guèvremont », *le Droit*, 27 septembre 1968, p. 6.
- LABELLE, Paul, « Une grande romancière », *l'Écho du Nord*, 17 mars 1982, p. 84.
- LABELLE, Paul, « Germaine Guèvremont », *l'Écho du Nord*, 13 juin 1984, p. 70.
- LAFRANCE, Hélène, « La correspondance littéraire d'Alfred DesRochers », dans *À l'ombre de DesRochers, le mouvement littéraire des Cantons de l'Est 1925-1950*, Sherbrooke, la Tribune, Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, p. 259-272 (en particulier p. 268-269) [repris dans *Corpus*, n° 3, mars 1986, p. 18-24].
- LE BOURDAIS, Isabel, « Germaine Guevremont : a Canadian worth celebrating », *Saturday Night*, 17 mai 1952, p. 14.
- LÉGARÉ, Céline, « Confidences 'filmées' d'une romancière. Germaine Guèvremont doit à Balzac l'art de situer ses personnages », *la Presse*, 19 mars 1959, p. 18 [à propos du film de l'ONF, réalisé par Pierre Patry et diffusé à CBFT, le dimanche 22 mars 1959].
- LEPAGE, Yvan G., « Germaine Guèvremont », *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, Hurtig Publishers, t. II, 1985, p. 780-781, et *l'Encyclopédie du Canada*, Montréal, Stanké, t. I, 1987, p. 510.
- LUCE, Jean, « Littérature canadienne 1947. Les grands écrivains sont régionalistes, dit Germaine Guèvremont », *la Presse*, 26 avril 1947, p. 34.
- M[AJOR], A[ndré], « Radio télévision. 'Provinces'. L'Adieu aux îles », *le Devoir*, 6 juin 1968, p. 11.
- M[AJOR], A[ndré], « Germaine Guèvremont est morte. Un écrivain simple et fier », *le Devoir*, 23 août 1968, p. 12.
- MAJOR, André, « Souvenir de Germaine Guèvremont », *Digeste éclair*, vol. 5, n° 11, novembre 1968, p. 50-54 [partiellement repris dans *Liberté 164*, vol. 28, n° 2, avril 1986, p. 103-104].
- MAJOR, André, « G. Guèvremont », *le Devoir*, 10 janvier 1970, p. 14.

- MAJOR, André, « Journal d'un hypnotisé », *Liberté* 164, vol. 28, n° 2, avril 1986, p. 103-104.
- MARCOTTE, Gilles, « La littérature, la sociologie, Germaine Guèvremont », *la Presse*, 7 mars 1964, p. 6.
- MAUREL, Charles [pseudonyme de Maria Pouliot], « Entretien avec Germaine Guèvremont », *le Droit*, 1^{er} mars 1952, p. 2.
- MOLLIKA, Anthony, « Cimon, Renée. Germaine Guèvremont », *The Canadian Modern Language Review*, vol. 26, n° 2, janvier 1970, p. 64-65.
- MONGEAU, Nicole, « Les goûts de Mme Germaine Guèvremont. Du métier d'écrivain au champ de courses, à la table de poker », *la Presse*, 10 juin 1961, p. 6.
- MORISSETTE, Brigitte, « Germaine Guèvremont à l'heure des souvenirs. Le Survenant sortira-t-il de l'ombre ? », *la Patrie*, 29 mai 1966, p. 59.
- PARADIS, Suzanne, « Germaine Guèvremont et le vertige des îles », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 14 : *Profils littéraires*, 2^e série, 1972, p. 33-43.
- PARIZEAU, Alice, « Germaine Guèvremont, écrivain du Québec », *la Presse* (magazine), 3 février 1968, p. 12, 14 et 15 [reproduit dans *la Frontière*, 19 juin 1968, p. 113, 115 et 117].
- PELLETIER-DLAMINI, Louis, « Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du *Survenant* », *Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967, p. 32, 33, 84, 86 et 88.
- PLOUFFE, Adrien, « Présentation de Madame Germaine Guèvremont », *Société royale du Canada, Présentation*, n° 16, 1961-1962, p. 87-91.
- PRÉVOST, Arthur, « Le Survenant, Sorel et Madame Guèvremont », *le Canada*, 22 novembre 1952, p. 16.
- RICHER, Julia, « Germaine Guèvremont », *l'Action*, 11, septembre 1964, p. 19.
- ROBERT, Lucette, « Ce dont on parle », *la Revue populaire*, vol. 41, n° 5, mai 1948, p. 9.
- ROBERT, Lucette, « Ce dont on parle », *la Revue populaire*, vol. 43, n° 2, février 1950, p. 8.
- ROURE, Yvonne, « Chez l'auteur du *Survenant* au Chenal du Moine », *le Bien public*, 30 octobre 1959, p. 6.
- ROY, Gabrielle, « Germaine Guèvremont, 1900-1968 », *Délibérations de la Société royale du Canada*, 4^e série, t. VII, 1969, p. [73]-77.

TASSO, Lily, « L'auteur du *Survenant* évoque d'heureux souvenirs », *la Presse*, 15 avril 1965, p. 21.

TURCOT, Claude, « Retour en arrière avec Germaine Guèvremont. 'Mon *Survenant* aurait pu être beatnik, lui aussi' », *le Petit journal*, 27 décembre 1959, p. 80.

VALOIS, Marcel, « Germaine Guèvremont... ces nomades que nous sommes », *la Presse*, 31 août 1968, p. 29.

VINCENT, Jean, « Cinq minutes avec Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 14 février 1948, p. 2.

D – LE SURVENANT À LA RADIO ET À LA TÉLÉVISION

ANONYME, « Les grands romans canadiens : *le Survenant* : un roman puissant », *le Droit*, 14 juillet 1951, p. 8 [même texte que le suivant].

ANONYME, « Germaine Guèvremont a écrit une adaptation radio-phonique du *Survenant* », *la Semaine à Radio-Canada*, 15-21 juillet 1951, p. 3 [même texte que le précédent].

ANONYME, « *Le Survenant* passe ce soir même à la TSF », *le Canada*, 10 novembre 1952, p. 17.

ANONYME, « *Le Survenant* au réseau français », *la Semaine à Radio-Canada*, 30 août – 5 septembre 1953, p. 1 et 5.

ANONYME, « *Le Survenant* au réseau français », *la Semaine à Radio-Canada*, 6-12 décembre 1953, p. 3.

ANONYME, « *Le Survenant* », *la Semaine à Radio-Canada*, 28 novembre – 4 décembre 1954, p. 8.

ANONYME, « *Le Survenant* », *la Semaine à Radio-Canada*, 6-12 février 1955, p. 1 et 7.

ANONYME, « Lecture d'un grand roman canadien : *le Survenant* », *la Semaine à Radio-Canada*, 21-27 juillet 1956, p. 2.

ANONYME, « Qu'elles soient gaies ou tristes, les pensées de Bedette se portent encore vers... *le Survenant* », *la Semaine à Radio-Canada*, 13-19 octobre 1956, p. 1.

ANONYME, « Au Chenal du Moine », *la Semaine à Radio-Canada*, 12 octobre 1957, p. 11.

ANONYME, « Dix-sept ans après. *Le Survenant*, où il a été, et ce qu'il a fait », *le Petit journal*, 22 novembre 1959, p. 112.

- ANONYME, « Mon beau Survenant », *le Nouveau journal*, 12 avril 1962, p. 18.
- ANONYME, « 'Souvenez-vous...' du Survenant », *Ici Radio-Canada*, vol. 1, n° 17, 23-29 juillet 1966, p. 1.
- ANONYME, « Rendez-vous avec le Survenant », *la Presse*, 26 juillet 1966, p. 21.
- BEAUCHEMIN, Lucette, « Ce dont on parle », *la Revue populaire*, vol. 50, n° 11, novembre 1957, p. 6, 7, 45.
- BENOÎT, Jean, « Radio et télévision. *Le Survenant* s'achemine vers une conclusion », *le Devoir*, 16 mai 1957, p. 9.
- CÔTÉ, Fernand, « Germaine Guèvremont prépare le retour du 'grand dieu des routes' », *la Semaine à Radio-Canada*, 26 septembre – 2 octobre 1959, p. 2.
- COUCKE, Paul, « Traits de plume. Départ du Survenant », *la Patrie du dimanche*, 14 juillet 1957, p. 97.
- COULON, Jacques, « L'Éternel Retour... Germaine Guèvremont 'relance' *le Survenant* », *le Droit* (suppl.), 10 novembre 1962, p. 7 et 10.
- DEMERS, Alain, « Vous vous souvenez du Survenant ? », *le Bulletin des agriculteurs*, n° 65, février 1983, p. 94-95.
- DUHAMEL, Roger, « Les spectacles. Sur notre écran de télévision », *l'École canadienne*, vol. 22, n° 3, novembre 1956, p. 148-150.
- HAMELIN, Jean, « Vu et entendu. Reparlons donc (en bien toujours) du *Survenant* », *le Petit journal*, 9 décembre 1956, p. 96.
- HAMELIN, Jean, « Quelques minutes avec Mme Guèvremont. Seul le *Survenant* ne sera pas au rendez-vous du 'Chenal-du-Moine' », *le Petit journal*, 6 octobre 1957, p. 79.
- HERLAN, James, « L'adaptation radiophonique du *Survenant* : structure dramatique », *Essays on Canadian Writing*, n° 15, été 1979, p. 69-85.
- HOULE, René, « Relecture de Germaine Guèvremont », *Ici Radio-Canada*, n° 209, semaine du 8 mai 1976, p. 19.
- LORRAIN, Roland, « Radio et télévision. Quel plaisir de retrouver un *Survenant* de haute qualité ! », *le Devoir*, 6 décembre 1956, p. 6.
- PELLETIER, Gérard, « Deux nouveaux romans-fleuves : *les Plouffe – le Survenant* », *le Devoir*, 10 janvier 1955, p. 6.
- PIERRE, Michel, « Radio et télévision. *Le Survenant* », *le Devoir*, 17 novembre 1955, p. 7.

- PIERRE, Michel, « Radio et télévision. *Le Survenant* vs Bob Hope », *le Devoir*, 23 mars 1956, p. 7.
- PROULX, Huguette, « Une grande romancière à la radio. *Le Survenant* devient un roman radiophonique », *Radio-Monde*, 8 novembre 1952, p. 13.
- RICHER, Julia, « *Le Survenant* à la TV », *Lectures*, nouvelle série, vol. 1, n° 3, 9 octobre 1954, p. 17, et *Notre temps*, 9 octobre 1954, p. 3.
- ROBERT, Guy, « Trois romans canadiens télévisés [*14 Rue des Galais*, *la Famille Plouffe* et *le Survenant*] », *Revue dominicaine*, vol. 62, n° 1, mars 1956, p. 82-88 (en particulier p. 84-86).
- TURCOT, Claude, « Tous en étaient fascinés. La mystérieuse 'présence' du *Survenant* », *le Petit journal*, 25 octobre 1959, p. 116.

E – FILM CONSACRÉ À GERMAINE GUÈVREMONT

- Germaine Guèvremont romancière, film de l'ONF, réalisé par Pierre Patry, dans la série « Profils et paysages », 1959, 30 minutes [Germaine Guèvremont y est interrogée par Gérard Pelletier ; suivent quelques scènes du téléroman « *Le Survenant* »].

F – AUTRES OUVRAGES DOCUMENTAIRES

- ANONYME, *les Cent plus belles chansons*, La Prairie, Les Entreprises culturelles Enr., 1982, 141 p.
- ALLAIRE, Uldéric S., *le Chansonnier canadien pour l'école et le foyer*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1931, 174 p.
- AUCLAIR, Élie-Joseph, *Saint-Jérôme de Terrebonne*, Saint-Jérôme, J.-H.-A. Labelle, 1934, 362 p.
- BARBEAU, Victor, *la Société des écrivains canadiens, ses règlements, son action ; bio-bibliographie de ses membres*, Montréal, Éditions de la Société des écrivains canadiens, 1944, 47 p.
- BARBEAU, Victor, *l'Académie canadienne-française*, 2^e éd., Montréal, Pierre DesMarais, 1963, 84 p.
- BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 7 tomes parus, 1973-1985.
- BOIVIN, Aurélien, *Le Conte fantastique québécois au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, « Bibliothèque québécoise », 1987, 440 p.

- BRUNSCHWIG, Chantal, *Cent ans de chanson française*, Paris, Seuil, 1981, 447 p.
- BURQUE, François-Xavier, *Chansonnier canadien-français*, Québec, L'Imprimerie Nationale, 1921, 283 p.
- CARRIÈRE, Gaston, « Chronique universitaire [1959-1960] », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31, 1961, p. 114 [remise d'un doctorat honorifique à Germaine Guèvremont].
- CHARBONNEAU, Hélène, *l'Albani, sa carrière artistique et triomphale*, Montréal, Imprimerie Jacques Cartier, 1938, 171 p.
- CORNEZ, Germaine, *Une ville naquit, Saint-Jérôme (1821 à 1880)*, Saint-Jérôme, Éditions « L'Écho du Nord », 1973, xiii, 191 p.
- CORNEZ, Germaine, *Une ville grandit, Saint-Jérôme (1881 à 1914)*, Saint-Jérôme, Éditions « L'Écho du Nord », 1977, ix, 292 p.
- CÔTÉ, Jean, *Jos Montferrand, le magnifique*, Montréal, Éditions Québecor, 1980, 136 p.
- COUILLARD-DESPRÉS, Azarie, *Histoire de Sorel de ses origines à nos jours*, Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1926, 343 p.
- DE KONINCK, Rodolphe, *les Cent-Îles du lac Saint-Pierre*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, 125 p.
- DOYON-FERLAND, Madeleine, *Jeux, rythmes et divertissements traditionnels*, Montréal, Leméac, 1980, 191 p.
- DUSSAULT, Gabriel, *le Curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900*, Montréal, Hurtubise HMH, « Sciences de l'Homme et humanisme », 1983, 392 p.
- Encyclopédie de la musique au Canada*, sous la direction de Helmut Kallmann, Gilles Potvin et Kenneth Winters, Montréal, Fides, 1983, 1142 p.
- Encyclopédie du Canada (L')*, [traduit de l'anglais], Montréal, Stanké, 1987, 3 vol.
- GAGNON, Ernest, *Chansons populaires du Canada*, 10^e éd., Montréal, Librairie Beauchemin, 1955, xvii, 350 p.
- GAUDET-SMET, Françoise, *Célébration de l'érable*, [Montréal], Pierre Morel éditeur, 1970, [s. p.].
- GAUDET-SMET, Françoise, *Par oreille*, Montréal, Leméac, 1985, 230 p.
- GOVIN, Jacques, « Claude-Henri Grignon (1894-1976). En marge du cinquantenaire d'*Un homme et son péché* », *Cahiers d'histoire des Pays d'en Haut*, vol. 4, n^o 16, décembre 1982, p. 19-22.

- GOUIN, Jacques, « Edmond Grignon (Vieux Doc) (1861-1939) », *Cahiers d'histoire des Pays d'en Haut*, vol. 4, n° 15, septembre 1982, p. 32-35.
- GOUIN, Jacques, « Joseph-Jérôme Grignon (1863-1930) », *Cahiers d'histoire des Pays d'en Haut*, vol. 3, n° 12, novembre 1981, p. 30-37.
- GRAVEL, Olivar, *Histoire de Saint-Joseph-de-Sorel et de Tracy, 1875-1975. Volume souvenir*, [s. l., s. é.], 1980, 479 p.
- GRENON, Hector, *Us et coutumes du Québec*, Montréal, Éditions « La Presse », 1974, 334 p.
- GROULX, Lionel, *les Rapailages*, Montréal, Leméac, 1978, 149 p. [1^{re} édition, 1916].
- LABELLE, Paul, *Une ville s'épanouit, Saint-Jérôme (1914 à 1934)*, Saint-Jérôme, Éditions « L'Écho du Nord », 1985, ix, 363 p.
- LAFORTE, Conrad, *le Catalogue de la chanson folklorique française*, t. V : *Chansons brèves (les Enfantsines)*, nouvelle édition, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, 1017 p.
- LAFRAMBOISE, Philippe, *le Répertoire de « C'était l'bon temps »*, n° 1, Montréal, Éditions T. M., 1979, 98 p.
- LAMONDE, Yvan et MONTPETIT, Raymond, *le Parc Sohmer de Montréal, 1889-1919. Un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 231 p.
- LAUZON VARIN, Suzanne, *Autour du Vieux Temps de J.-J. Grignon*, [Montréal], Bergeron, 1985, 219 p.
- LEGRIS, Renée, *Dictionnaire des auteurs du radio-feuilleton québécois*, Montréal, Fides, 1981, 200 p.
- MacDONALD, Cheryl Emily, *Emma Albani : Victorian Diva*, Toronto, Dundurn Press, 1984, 205 p.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, « Brève histoire du parc Sohmer », *Les Cahiers des Dix*, n° 11, 1946, p. 97-117.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, « La complainte des nouveaux mariés », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 35, n° 12, décembre 1929, p. 717-719.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, « Coutumes et traditions se rattachant à la fête de Pâques », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 29, n° 6, juin 1923, p. 175-176.
- MATHY, Théo, *Dictionnaire des sports et des sportifs belges*, Bruxelles, Paul Legrain éditeur, 1982, 288 p.

- MOUSSETTE, Marcel, *le Chauffage domestique au Canada des origines à l'industrialisation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, 316 p.
- PAGÉ, Pierre, *Répertoire des œuvres de la littérature radiophonique québécoise, 1930-1970*, Montréal, Fides, 1975, 826 p.
- PAGÉ, Pierre et LEGRIS, Renée, *Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision, 1952-1977*, Montréal, Fides, 1977, 252 p.
- RODRIGUE, Denise, *le Cycle de Pâques au Québec et dans l'Ouest de la France*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, x, 333 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel, *la Danse traditionnelle au Québec*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1986, 176 p.
- SULTE, Benjamin, *Histoire de Montferrand, l'athlète canadien*, 2^e éd., Montréal, J.-B. Camyré, 1884, 48 p.
- Troisième Congrès de la langue française, Québec, 18-26 juin 1952. Compte rendu*, Québec, Éditions Ferland, 1953, p. 319 [remise d'un doctorat honorifique à Germaine Guèvremont par l'Université Laval].
- VOYER, Simonne, *la Danse traditionnelle dans l'Est du Canada : quadrilles et cotillons*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, 509 p.
- WHITE, Walter S., *le Chenal du Moine, une histoire illustrée*, Sorel, Éditions Beaudry & Frappier, 1980, 236 p.
- WHITE, Walter S., *la Maison des Gouverneurs*, Sorel, Éditions Beaudry & Frappier, 1981, 175 p.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Introduction	9
Note sur l'établissement du texte	53
Chronologie	63
Sigles et abréviations	75
Carte de la région du Chenal du Moine	79
<i>Le Survenant</i> , variantes et notes explicatives	81
Appendices	
I : Variante du chapitre xvi	299
II : Variante du chapitre xix	301
III : Leçons propres à la « version définitive » du <i>Survenant</i>	306
Notes linguistiques et glossaire	309
Bibliographie	333

Achevé d'imprimer
en avril 1989 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.